MÉMOIRES

POUR

SERVIR À L'HISTOIRE

DU JACOBINISME.

TOME PREMIER.

MÉMOIRES
POUR
SERVIR A L'HISTOIRE
DU JACOBINISME;

Par M. l'Abbé BARRUEL.

QUATRIÈME ÉDITION.

TOME PREMIER.

A AUSBOURG;
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

1799.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CSP
DC
176
.B27
1799
v.1

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

SOUS le nom déſaſtreux de *Jacobins*, une ſecte a paru dans les premiers jours de la révolution françaiſe, enſeignant que *les hommes ſont tous égaux & libres ;* au nom de cette égalité, de cette liberté déſorganiſatrices, foulant aux pieds les autels & les trônes ; au nom de cette même égalité, de cette même liberté, appelant tous les peuples aux déſaſtres de la rebellion & aux horreurs de l'anarchie. Apparition des Jacobins.

Dès les premiers inſtans de ſon apparition, cette ſecte s'eſt trouvée forte de trois cents mille adeptes, ſoutenue de deux millions de bras qu'elle faiſoit mouvoir dans toute l'étendue de la France, armés de torches, de piques, de haches & de toutes les foudres de la révolution.

C'eſt ſous les auſpices, c'eſt par les mouvemens, l'impulſion, l'influence & l'action de cette ſecte, que ſe ſont commiſes toutes ces grandes atrocités qui ont inondé un vaſte empire du ſang de ſes pontifes, de ſes prêtres, de ſes nobles, de ſes riches, de ſes citoyens de tout rang, de tout âge, de tout ſexe. C'eſt par ces mêmes hommes que le roi LOUIS XVI, la reine ſon épouſe, la princeſſe Éliſabeth ſa ſœur, abreuvés d'outrages & d'ignominie dans une longue captivité, ont été ſolennellement aſſaſſinés ſur l'échafaud, & tous les ſouverains du monde fièrement menacés du même ſort. C'eſt par eux que la révolution françaiſe eſt devenue le fléau de l'Europe, la terreur des puiſſances vaine-

ment combinées pour mettre un terme aux progrès de ces armées révolutionnaires, plus nombreuses & plus dévastatrices que l'inondation des Vandales.

Qu'est-ce donc que ces hommes sortis, pour ainsi dire, tout-à-coup des entrailles de la terre, avec leurs dogmes & leurs foudres, avec tous leurs projets, tous leurs moyens & toute la résolution de leur férocité? Qu'est-ce que cette secte dévorante? D'où lui viennent tout-à-la-fois & cet essaim d'adeptes & ces systêmes & ce délire de la rage contre tous les autels & tous les trônes, contre toutes les institutions religieuses & civiles de nos ancêtres? Aussi nouveaux que leur nom même, les Jacobins ne sont-ils devenus les plus terribles instrumens de la révolution, que parce qu'ils en sont les premiers nés & les enfans chéris; ou bien antérieurs à la révolution, si elle est leur ouvrage, que furent-ils eux-mêmes avant de se montrer? Quelle fut leur école & quels furent leurs maîtres? Quels sont leurs projets ultérieurs? Cette révolution française terminée, cesseront-ils enfin de tourmenter la terre, d'assassiner les rois & de fanatiser les peuples?

Importance de leur histoire.

Ces questions ne sont rien moins qu'indifférentes pour les nations & pour les hommes chargés de leur bonheur ou du maintien de la société. J'ai cru qu'il n'étoit pas impossible de les résoudre; mais c'est dans ses annales mêmes que j'ai cru devoir étudier la secte, ses projets, ses systêmes, ses complots & ses moyens. C'est à les dévoiler que je consacre ces mémoires.

J'aurois vu les sermens & les conspirations des Jacobins se borner aux désastres qu'ils ont déjà produits; j'aurois vu des jours plus sereins se lever & annoncer le terme de nos maux avec celui de la révolution françaife, je n'en croirois pas moins à l'importance, à la nécessité de dévoiler les ténébreux complots auxquels nous la devons.

Les faſtes affligeans de la peſte & de ces grands fléaux qui, à certaines époques, ont déſolé la terre, alors même que les peuples croyoient enfin reſpirer tranquillement, ne ſont pas le ſimple objet d'une curioſité inutile. L'hiſtoire des poiſons révèle ordinairement les remédes qu'il faut leur oppoſer, celle des monſtrés nous dit par quelles armes ils ont été domptés. Quand les fléaux antiques reparoiſſent, & tant qu'il eſt à craindre de les voir reparoître, il eſt toujours utile de ſavoir quelles cauſes ont hâté leurs ravages, quels moyens auroient pu en arrêter le cours, & quelles fautes peuvent encore les rappeler. Les générations préſentes s'inſtruiſent par les malheurs paſſés : dans l'hiſtoire des nôtres, il faut que nos neveux trouvent les leçons néceſſaires pour être plus heureux. Pour la poſtérité.

Mais il eſt pour nous-mêmes des malheurs plus preſſans à prévenir; il eſt pour la génération préſente des illuſions à diſſiper, qui peuvent redoubler le fléau à l'inſtant même où elle s'en croira délivrée. Pour la génération préſente.

Nous avons vu des hommes s'aveugler ſur les grandes cauſes de la révolution françaiſe. Nous en avons connu cherchant à perſuader que toute ſecte révolutionnaire & conſpirante, avant cette révolution même, n'étoit qu'une ſecte chimérique. Pour ceux-là, tous les maux de la France & toutes les terreurs de l'Europe ſe ſuccèdent, s'enchaînent par le ſimple concours des circonſtances imprévues, impoſſibles à prévoir. Il leur ſemble inutile de chercher des complots & des agens qui aient ourdi la trame & dirigé la chaîne des évènemens. Les acteurs qui dominent aujourd'hui ignorent les projets de ceux qui les ont dévancés, & ceux qui les ſuivront ignoreront de même les projets de leurs prédéceſſeurs. Première erreur à diſſiper ſur la cauſe de leur révolution.

Préoccupés d'une opinion ſi fauſſe, remplis d'un préjugé ſi dangereux, ces prétendus obſervateurs

diroient volontiers aux nations diverſes : Que la révolution françaiſe ne vous alarme plus. C'eſt un volcan qui s'eſt ouvert, ſans qu'on puiſſe connoître le foyer où il s'eſt préparé ; mais il s'épuiſera de lui-même avec ſon aliment, ſur les contrées qui l'ont vu naître. Des cauſes inconnues dans vos climats, des élemens moins propres à fermenter, des lois plus analogues à votre caractère, la fortune publique mieux aſſurée, vous annoncent que le ſort de la France ne peut pas devenir le vôtre ; & ſi vous deviez un jour le partager, en vain chercheriez-vous à l'éviter. Le concours & la fatalité des circonſtances vous entraîneroient malgré vous ; ce que vous auriez fait pour vous y ſouſtraire, appelleroit peut-être le fléau, & ne feroit que hâter vos malheurs.

Croiroit-on que j'ai vu dans une erreur ſi propre à rendre les nations victimes d'une fatale ſécurité, juſqu'à ces hommes mêmes que LOUIS XVI avoit placés auprès de ſa perſonne, pour l'aider à détourner les coups que la révolution ne ceſſoit de lui porter ? J'ai entre les mains le mêmoire d'un ex-miniſtre conſulté ſur les cauſes de cette révolution, & en particulier ſur les principaux conſpirateurs qu'il devoit mieux connoitre, & ſur le plan de la conſpiration. Je l'ai vu prononcer qu'il ſeroit inutile de chercher, ſoit des hommes, ſoit une aſſociation d'hommes qui euſſent médité la ruine de l'autel & du trône, ou formé aucun plan que l'on puiſſe appeler conjuration. Infortuné monarque ! quand ceux mèmes qui doivent veiller pour vous ignorent juſqu'au nom & juſqu'à l'exiſtence de vos ennemis, de ceux de votre peuple, eſt-il bien étonnant que vous & votre peuple en ſoyez les victimes ?

Vérités à oppoſer à cette première erreur.

Appuyés ſur les faits & munis des preuves qu'on trouvera développées dans ces Mémoires, nous tien-

drons un langage bien différent. Nous dirons & nous démontrerons ce qu'il importe aux peuples & aux chefs des peuples de ne pas ignorer ; nous leur dirons : dans cette révolution françaiſe, tout, juſqu'à ſes forfaits les plus épouvantables, tout a été prévu, médité, combiné, réſolu, ſtatué ; tout a été l'effet de la plus profonde ſcélérateſſe, puiſque tout a été préparé, amené par des hommes qui avoient ſeuls le fil des conſpirations long-temps ourdies dans des ſociétés ſecrètes, & qui ont ſu choiſir & hâter les momens propices aux complots. Dans ces évènemens du jour, s'il exiſte quelques circonſtances qui ſemblent moins l'effet des conſpirations, il n'en étoit pas moins une cauſe & des agens ſecrets qui appeloient ces évènemens, qui ſavoient profiter de ces circonſtances ou bien les faire naître, & qui les dirigeoient toutes vers l'objet principal. Toutes ces circonſtances ont bien pu ſervir de prétexte & d'occaſion ; mais la grande cauſe de la révolution, de ſes grands forfaits, de ſes grandes atrocités, en fut toujours indépendante ; cette grande cauſe eſt toute dans des complots ourdis de longue main.

En dévoilant l'objet & l'étendue de ces complots, j'aurai à diſſiper une erreur plus dangereuſe encore. Dans une illuſion funeſte, il eſt des hommes qui ne font pas difficulté de convenir que cette révolution françaiſe a été méditée ; mais ils ne craignent pas d'ajouter que dans l'intention de ſes premiers auteurs, elle ne devoit tendre qu'au bonheur & à la régénération des empires ; que ſi de grands malheurs ſont venus à ſe mêler à leurs projets, c'eſt qu'ils ont trouvé de grands obſtacles ; c'eſt qu'on ne régénère pas un grand peuple ſans de grandes ſecouſſes ; mais qu'enfin les tempêtes ne ſont pas éternelles ; que les flots s'appaiſeront

& que le calme renaîtra ; qu'alors les nations étonnées d'avoir pu redouter la révolution françaiſe, n'auront qu'à l'imiter ; en s'en tenant à ſes principes.

Seconde erreur ſur la nature de leur révolution.

Cette erreur eſt ſur-tout celle que les coryphées des Jacobins s'efforcent le plus d'accréditer. Elle leur a donné pour premiers inſtrumens de la rebellion, toute cette cohorte de conſtitutionnels, qui regardent encore leurs décrets ſur les droits de l'homme, comme un chef-d'œuvre de droit public, & qui ne perdent pas encore l'eſpoir de voir un jour tout l'univers régénéré par cette rapſodie politique. Elle leur a donné un nombre prodigieux de ſectateurs, dans cette eſpèce d'hommes plus aveugles encore que furieux. que l'on auroit pu prendre pour honnêtes gens, ſi la vertu pouvoit ſe combiner avec tous les moyens de la férocité, dans l'intention ſeule d'un avenir meilleur. Elle leur a donné tous ces hommes dont la ſtupide crédulité, avec toutes ſes bonnes intentions, ne voit qu'un malheur néceſſaire dans les horreurs du dix Août & dans la boucherie du deux Septembre. Elle leur donne enfin tous ces hommes qui, encore aujourd'hui, ſe conſolent de trois ou quatre cents mille aſſaſſinats, de ces millions de victimes que la guerre, la famine, la guillotine, les angoiſſes révolutionnaires ont coûtées à la France ; tous ces hommes qui, encore aujourd'hui, ſe conſolent de cette immenſe dépopulation, ſous prétexte que toutes ces horreurs ameneront enfin un meilleur ordre de choſes.

Vérités opposées à la ſeconde erreur.

A cet eſpoir fallacieux, à toutes ces prétendues intentions, j'oppoſerai les intentions de la ſecte révolutionnaire, ſes vrais projets & ſes conſpirations pour les réaliſer. Je dirai, parce qu'il faut bien enfin le dire, parce que toutes les preuves en ſont acquiſes : la révolution françaiſe a été ce qu'elle devoit

devoit être dans l'esprit de la secte. Tout le mal qu'elle a fait, elle devoit le faire; tous ses forfaits & toutes ses atrocités ne sont qu'une suite nécessaire de ses principes & de ses systêmes. Je dirai plus encore; bien loin de préparer dans le lointain un avenir heureux, la révolution française n'est encore qu'un essai des forces de la secte; ses conspirations s'étendent sur l'univers entier. Dût-il lui en coûter par-tout les mêmes crimes, elle les commettra; elle sera également féroce : il est dans ses projets de l'être par-tout où le progrès de ses erreurs lui prometira les mêmes succès.

Vraie conséquence de ces vérités.

Si parmi nos lecteurs il en est qui concluent : il faut donc que la secte des Jacobins soit écrasée, ou bien que la société toute entière périsse, & que par-tout, sans exception, à nos gouvernemens actuels, succèdent les convulsions, les bouleversemens, les massacres & l'infernale anarchie de la France; je répondrai : oui, il faut s'attendre à ce désastre universel, ou écraser la secte; mais je me hâterai d'ajouter : écraser une secte n'est pas imiter ses fureurs, sa rage sanguinaire, & l'homicide enthousiasme dont elle enivre ses apôtres; ce n'est pas égorger, immoler ses adeptes, & diriger contr'eux toutes les foudres dont elle les armoit. Ecraser une secte, c'est l'attaquer dans ses écoles mêmes, dissiper ses prestiges, mettre au jour l'absurdité de ses principes, l'atrocité de ses moyens, & sur-tout la scélératesse de ses maîtres. Oui, anéantissez le Jacobin, mais laissez vivre l'homme. La secte est toute entière dans ses opinions; elle n'existe plus, elle est doublement écrasée, quand ses disciples l'abandonnent pour se rendre aux principes de la raison & de la société.

La secte est monstrueuse, mais ses disciples ne sont pas tous des monstres. Les soins mêmes qu'elle

prenoit pour cacher au grand nombre ſes derniers projets, les précautions extrêmes dont elle uſoit pour ne les révéler qu'aux élus de ſes élus, nous démontrent aſſez combien elle craignoit de ſe voir ſans moyens & ſans force, & d'être abandonnée par la multitude de ſes diſciples, s'ils venoient à pénétrer dans toute l'horreur de ſes myſtères. Je n'en ai pas douté un ſeul inſtant : quelque dépravation qui régnât parmi les Jacobins, la plus grande partie auroit abandonné la ſecte, s'ils avoient ſu prévoir à quel terme & par quels moyens on vouloit les conduire. & ce peuple français ſur-tout, comment eût-il ſuivi de pareils chefs, s'il eût été poſſible alors de lui dire & de lui faire entendre : Voilà les projets de vos chefs ; voilà juſqu'où s'étendent leurs complots & leurs conſpirations !

Intérêt des peuples à connoître les projets des Jacobins.

Si la France, aujourd'hui fermée comme l'enfer, ne peut plus entendre d'autre voix que celle des démons de la révolution, au moins eſt-il encore temps de prévenir une partie des autres nations. Elles ont entendu parler des forfaits & des malheurs de cette révolution ; il faut bien qu'elles ſachent le ſort qui les attend elles-mêmes, ſi la ſecte des Jacobins prévaut ; il faut bien qu'elles ſachent auſſi que leurs propres révolutions ne ſont pas moins partie du grand complot que celle de la France ; & que tous ces forfaits, toute cette anarchie, toutes ces atrocités qui ont ſuivi la diſſolution de l'empire français, ne ſont qu'une partie de la diſſolution qu'on leur prépare à toutes ; il faut bien qu'elles ſachent que leur religion, ainſi que leurs miniſtres, leurs temples, leurs autels & leurs trônes, ne ſont pas moins l'objet de cette même conſpiration des Jacobins, que la religion, les prêtres, les autels & le trône des Français.

Intérêt des puiſſances.

Lorſque des ſimulacres de paix ſembleront mettre

fin à la guerre entre les Jacobins & les puiſſances combinées, il faudra bien auſſi que ces puiſſances connoiſſent à quel point elles peuvent compter ſur leurs traités. Alors, plus que jamais, il ſera important de revenir ſur l'objet de ces guerres faites par une ſecte, qui envoyoit ſes légions bien moins pour s'emparer des ſceptres que pour les briſer tous; qui ne promettoit pas à ſes adeptes la couronne des princes, des rois, des empereurs, mais qui exigeoit d'eux le ſerment de broyer les couronnes, les princes, les rois, les empereurs. Alors plus que jamais, il faudra réfléchir qu'avec les ſectes, la plus dangereuſe des guerres n'eſt pas celle qui ſe pourſuit au champ de Mars. Quand la rebellion & l'anarchie ſont dans les élémens des ſectaires, les bras peuvent bien être déſarmés, mais l'opinion reſte, la guerre eſt dans les cœurs. Une ſecte réduite à ſe cacher ou à ſe repoſer, n'en reſte pas moins ſecte. Elle pourra dormir, mais ſon ſommeil ſera le calme des volcans. Ils ne vomiſſent plus au-dehors leurs torrens & leurs flammes, mais les feux ſouterrains ſerpentent, travaillent de nouvelles iſſues & préparent de nouvelles ſecouſſes.

L'objet de ces Mémoires n'eſt donc préciſément ni cette paix, ni cette guerre qui ſe font de puiſſance à puiſſance. Alors même que le danger ſubſiſte tout entier, je ſais qu'il eſt des temps où il faut que le glaive de la mort ſe repoſe, je ſais qu'il eſt des reſſources qui s'épuiſent. Je laiſſe aux chefs des peuples les moyens de la force à diſcuter. Mais je ſais, quels que ſoient les traités, qu'il eſt une eſpèce de guerre que la ſécurité de ces traités peut rendre plus funeſte; & cette guerre eſt celle des complots, des conſpirations ſecrètes, dont les traités publics n'effacent pas les vœux & les ſermens. Malheur à la puiſſance qui aura fait

la paix, ſans avoir même ſu pourquoi ſon ennemi lui avoit déclaré la guerre ! Ce que les Jacobins ont fait avant d'éclater une première fois, ils le feront encore avant d'éclater de nouveau ; ils pourſuivront dans les ténèbres le grand objet de leurs conſpirations, & de nouveaux déſaſtres apprendront aux peuples que toute la révolution françaiſe n'étoit que le commencement de la diſſolution univerſelle que la ſecte médite.

Objet de ces Mémoires.

Voilà ce qui a fait des vœux ſecrets des Jacobins, de la nature même de leur ſecte, de leurs ſyſtêmes, de leurs voix ſourdes & ténébreuſes, enfin de leurs conſpirations ſouterraines, l'objet plus ſpécial de mes recherches. On a vu le délire, la rage & la férocité des légions de la ſecte ; on les connoît aſſez comme inſtrumens de tous les crimes, de toutes les dévaſtations, de toutes les atrocités de la révolution françaiſe ; on ne ſait pas aſſez quels maitres, quelle école, quels vœux & quels complots les ont ſucceſſivement férociſés. Il ne ſera que trop long-temps facile à nos neveux de juger du fléau par ſes effets. Le Français qui voudra retracer le tableau des ravages, n'aura long-temps encore qu'à regarder autour de lui. Aſſez long-temps encore les débris des palais & des temples, les décombres des villes, les ruines d'un vaſte empire éparſes dans les provinces, atteſteront la barbarie des modernes Vandales. L'épouvantable liſte du prince & des ſujets tombés ſous les décrets de la proſcription, la ſolitude des cités & des campagnes, aſſez long-temps encore rappelleront le règne des fatales lanternes, de la vorace guillotine, des bandits aſſaſſins & des légiſlateurs bourreaux.

Ces détails humilians pour la nature & flétriſſans pour l'ame, n'entrent point dans l'objet de ces

Mémoires. Ce que j'aurai à dire plus ſpécialement, ce n'eſt point ce qu'ont fait les légions infernales des Marat, des Robeſpierre, des Sieyes, des Philippe d'Orléans; ce ſont les conſpirations & les ſyſtêmes, les écoles, les maîtres; c'eſt tout ce qui a fait les Sieyes, les Philippe, les Condorcet, les Péthion, & qui prépare encore à chaque peuple de nouveaux Marat, de nouveaux Robeſpierre. Ce que je me propoſe, c'eſt que la ſecte des Jacobins & ſes conſpirations connues, ſes forfaits n'aient plus rien d'étonnant; que la facilité à répandre le ſang, que ſes impiétés contre l'autel, & ſes frénétiques fureurs contre le trône, & ſes atrocités contre les citoyens, ſoient auſſi naturelles que les ravages de la peſte; afin que déſormais les peuples n'aient pas moins d'attention à ſe préſerver de l'une que de l'autre.

C'eſt pour atteindre cet objet important que j'ai dirigé mes recherches ſur la ſecte & ſes chefs, ſon origine, ſes projets, ſes complots, ſes moyens, ſes progrès, ſur tout ce qu'elle a fait pour arriver à la révolution, bien plus que ſur les détails mêmes de la révolution.

Triple conſpiration à dévoiler, & plan de ces Mémoires.

Le réſultat de ces recherches & de toutes les preuves que j'ai puiſées, ſur-tout dans les archives des Jacobins & de leurs premiers maîtres, a été que leur ſecte & leurs conſpirations ne ſont en elles-mêmes que l'enſemble, la coalition d'une triple ſecte, d'une triple conſpiration dans leſquelles, long-temps avant la révolution, ſe tramèrent & ſe trament encore la ruine de l'autel, celle du trône, & enfin celle de toute la ſociété civile.

1.° Bien des années avant cette révolution françaiſe, des hommes qui ſe firent appeler philoſophes conſpirèrent contre le Dieu de l'évangile, contre tout chriſtianiſme, ſans exception, ſans diſtinction

du proteſtant ou du catholique, de l'anglican ou du preſbytérien. Cette conſpiration avoit pour objet eſſentiel de détruire tous les autels de Jéſus-Chriſt. Elle fut celle des ſophiſtes de l'incrédulité & de l'impiété.

2.° A cette école des ſophiſtes impies ſe formèrent bientôt les ſophiſtes de la rebellion ; & ceux-ci, à la conſpiration de l'impiété contre les autels du Chriſt, ajoutant la conſpiration contre tous les trônes des rois, ſe réunirent à l'antique ſecte dont les complots faiſoient tout le ſecret des arrière-loges de la Franc-Maçonnerie, mais qui depuis long-temps ſe jouoit de l'honnêteté même de ces premiers adeptes, en réſervant aux élus des élus le ſecret de ſa profonde haine contre la religion du Chriſt & contre les monarques.

3.° Des ſophiſtes de l'impiété & de la rebellion, nâquirent les ſophiſtes de l'impiété & de l'anarchie ; & ceux-ci conſpirèrent non plus ſeulement contre le chriſtianiſme, mais contre toute religion quelconque, même contre la religion naturelle ; non plus ſimplement contre les rois, mais contre tout gouvernement, contre toute ſociété civile, & même contre toute eſpèce de propriété.

Cette troiſième ſecte, ſous le nom d'Illuminés, s'unit aux ſophiſtes conjurés contre le Chriſt, aux ſophiſtes & aux maçons conjurés contre le Chriſt & contre les rois. Cette coalition des adeptes de l'*impiété*, des adeptes de la *rebellion*, des adeptes de l'*anarchie*, forma les clubs des Jacobins ; ſous ce nom commun déſormais à la triple ſecte, les adeptes réunis continuent à tramer leur triple conſpiration contre l'autel, le trône & la ſociété.

Telle fut l'origine, & tels ſont les progrès, les complots de cette ſecte devenue ſi déſaſtreuſement fameuſe ſous le nom de Jacobins.

L'objet de ces Mémoires sera de dévoiler séparément chacune de ces conspirations, leurs auteurs, leurs moyens, leurs progrès, leurs adeptes & leurs coalitions.

Je sais qu'il faut des preuves, quand on dénonce aux nations des complots de cette nature & de cette importance ; c'est parce que je veux insister sur ces preuves & les porter à l'évidence, que je donne à cet ouvrage le titre de Mémoires.

Je pouvois me contenter d'écrire l'histoire des Jacobins ; je veux que l'histoire elle-même puisse trouver dans ces Mémoires le recueil des preuves dont elle aura besoin, & des preuves sur-tout démonstratives, des preuves multipliées, extraites plus spécialement des confidences & des archives mêmes des conjurés. Assuré de ces preuves, je ne crains pas de dire aux peuples : « A quelque religion, » à quelque gouvernement, à quelque rang de » la société civile que vous apparteniez, si le jacobinisme l'emporte, si les projets, les sermens » de la secte s'accomplissent, c'en est fait de votre » religion & de votre sacerdoce, de votre gouvernement & de vos lois, de vos propriétés & de » vos magistrats. Vos richesses, vos champs, vos » maisons, jusqu'à vos chaumières, jusqu'à vos » enfans, tout cesse d'être à vous. Vous avez cru » la révolution terminée en France, & la révolution en France même n'est qu'un premier essai » des Jacobins. & les vœux, les sermens, les » conspirations du Jacobinisme, s'étendent sur l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, sur toutes les » nations, comme sur la nation françaife. »

Conséquence de ces conspirations.

Qu'on ne se hâte pas de crier au fanatisme, à l'enthousiasme ; je n'en veux ni dans moi, ni dans mes lecteurs. Je demande qu'on juge de mes preuves avec tout le sang froid qu'il m'a fallu pour

les recueillir & pour les rédiger. Pour dévoiler les conſpirations que je dénonce, je ſuivrai le même ordre que la ſecte a ſuivi pour les tramer. Je commence par celle qu'elle a formée d'abord, qu'elle pourſuit encore contre toute la religion de l'évangile, & que j'appelle conſpiration antichrétienne.

CONSPIRATION ANTICHRÉTIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

DES PRINCIPAUX AUTEURS DE LA CONSPIRATION.

VERS le milieu du ſiècle où nous vivons, trois hommes ſe rencontrèrent, tous trois pénétrés d'une profonde haine contre le chriſtianiſme. Ces trois hommes étoient Voltaire, d'Alembert & Frédéric II, roi de Pruſſe. Voltaire haïſſoit la religion, parce qu'il jalouſoit ſon auteur & tous ceux dont elle a fait la gloire ; d'Alembert, parce que ſon cœur froid ne pouvoit rien aimer ; Frédéric, parce qu'il ne l'avoit jamais connue que par ſes ennemis. Chefs des conjurés.

Il faut à ces trois hommes en ajouter un quatrième. Celui-ci, appelé Diderot, haïſſoit la religion, parce qu'il étoit fou de la nature ; parce que, dans ſon enthouſiaſme pour le chaos de ſes idées, il aimoit mieux ſe bâtir des chimères & ſe forger lui-même ſes myſtères, que ſoumettre ſa foi au Dieu de l'évangile.

Un grand nombre d'adeptes furent dans la ſuite entraînés dans cette conſpiration. La plupart n'y entrèrent qu'en qualité d'admirateurs ſtupides ou d'agens ſecondaires. Voltaire en fut le chef ; d'Alembert, l'agent le plus rusé ; Frédéric, le protecteur & ſouvent le conſeil ; Diderot, l'enfant perdu.

Le premier de ces conſpirateurs, Marie-François Arouet, étoit né à Paris le 20 Février 1694 ; fils d'un ancien notaire au châtelet, la vanité changea ſon nom en celui de Voltaire, qu'il trouva plus noble, plus ſonore, mieux fait pour ſoutenir la réputation à laquelle il viſoit. Nul homme en effet n'avoit encore paru avec tant de talens & avec tant Voltaire.

d'ardeur pour dominer dans l'empire des lettres. La gravité des mœurs, l'esprit de méditation, le génie des discussions & des profondes recherches, malheureusement ne furent pas au nombre de ces dons que la nature lui avoit départis. Plus malheureusement encore il trouva dans son cœur toutes les passions qui rendent les talens nuisibles. Dès sa tendre jeunesse, l'usage qu'il en fit annonça qu'il les tourneroit tous contre la religion.

Voltaire étoit encore simple étudiant de rhétorique au collége de Louis-le-Grand, & déjà il avoit mérité de s'entendre dire par le jésuite Le Jay, son professeur : *malheureux ! tu seras le porte-étendart de l'impiété.* (Vie de Volt. édit. de Kell, & Dict. hist. de Feller.) Jamais oracle ne fut accompli plus littéralement.

A peine sorti du collége, Voltaire ne vit plus, n'aima plus que la société des hommes qui pouvoient fortifier ses penchans à l'incrédulité, par la corruption des mœurs. Il vécut sur-tout dans celle de Chaulieu, l'Anacréon du jour, le poëte des voluptés, & dans celle de quelques épicuriens qui tenoient leurs séances à l'hôtel de Vendôme. Il débuta par des satyres qui déplurent au gouvernement, par des tragédies qui n'auroient annoncé que l'émule de Corneille, de Racine & de Crébillon, si dès-lors il ne se fût montré aussi celui de Celse, de Porphyre, & de tous les ennemis de la religion. Dans un temps où la licence des opinions trouvoit encore des obstacles en France, il crut devoir chercher un asile en Angleterre. Il y trouva des hommes que les productions de Shaftsbury, commentées par Bolingbrocke, avoient formés au déisme. Il les crut philosophes ; il se persuada que les Anglais ne connoissoient & n'estimoient que ces sortes de philosophes. S'il ne se trompa pas alors, les temps ont changé en Angleterre. Tous ces sophistes qu'il célèbre comme faisant la gloire de la Grande-Bretagne, y sont plus oubliés & méprisés que lus. Les Collins & les Hobbes sont mis à Londres à côté de Thom. Payne, par ceux qui en connoissent encore le nom ; le bon sens de l'Anglais ne lui permet guères de haïr la religion & de faire parade d'impiété. Avec sa tolérance & l'étonnante variété de ses symboles, rien ne lui paroît moins digne du philosophe, que l'affectation de nos sophistes ou la haine du christianisme, & sur-tout, que des conjurations pour le détruire.

On dit que le philosophisme étoit né en Angleterre ; je ne saurois souscrire à cette proposition. Le philosophisme en général est l'erreur de tout homme qui, réduisant tout à sa propre raison, rejette, en fait de religion, toute autre autorité que celle des lumières naturelles : c'est l'erreur de

tout homme qui dès-lors se refuse à tout mystère inconcevable à sa raison; de tout homme qui, rejetant la révélation, renverse de fond en comble la religion chrétienne, sous prétexte de maintenir la liberté, les droits de la raison, & l'égalité de ces droits dans chaque homme.

Cette erreur peut faire secte; l'histoire des Jacobins anciens démontre que la secte existoit depuis long-temps; mais elle étoit rentrée dans les clubs souterrains à l'époque où Voltaire parut.

Cette erreur peut être celle de quelques individus. Il en avoit paru plusieurs de cette espèce dans les deux derniers siècles. De Luther & de Calvin, il s'étoit formé un nombre prodigieux de sectes, qui attaquoient chacune quelque partie des anciens dogmes du christianisme. Il s'éleva enfin des hommes qui, les attaquant toutes, ne voulurent rien croire. On les appela d'abord libertins; c'étoit le seul nom qu'ils méritassent.

Voltaire auroit trouvé par-tout quelques-uns de ces hommes; il en avoit trouvé sur-tout à Paris, sous la régence du duc d'Orléans, qui fut lui-même un monstrueux libertin, mais qui sentant au moins le besoin que l'état avoit de la religion, ne permettoit pas que le christianisme fût impunément attaqué dans les écrits publics.

Ce fut en Angleterre, il est vrai, que par leurs Collins & leurs Hobbes, les libertins commencèrent de se donner un air de philosophes, & à prendre le ton d'êtres penseurs; ils le prirent dans quelques productions impies, qui dans le reste de la chrétienté n'auroient joui ni de la même publicité, ni de la même impunité. Mais il est aussi vrai de dire que Voltaire auroit été par-tout ce qu'il devint en Angleterre; il l'auroit été au moins par-tout où des lois peu répressives lui auroient permis de suivre le penchant qu'il avoit à tenir tous les sceptres de l'opinion & de la gloire, dans l'empire des sciences & des lettres.

Il ne lui étoit pas donné d'atteindre à la réputation des Bossuet, des Pascal, & de tous les génies qui s'étoient distingués dans la défense de la religion; il n'aimoit pas leur cause; il jalousa leur gloire; il jalousa celle de leur Dieu même. Résolu de combattre son empire, il voulut être au moins le premier dans celui des philosophes, & il y réussit. Mais il fallut, pour lui donner ce rang, dénaturer l'idée même de la philosophie, & la confondre avec l'impiété. Voilà ce qui dicta à Voltaire le projet de renverser la religion. Cependant l'Angleterre fut le lieu où il crut reconnoître la possibilité du succès. Condorcet devenu son adepte, son confident, son historien & son panégyriste, nous l'assure du moins en ces

termes positifs : *Ce fut là*, ce fut en Angleterre, *que Voltaire jura de consacrer sa vie à ce projet, & il a tenu parole.* (Vie de Volt. édit. de Kell.)

De retour à Paris vers l'an 1730, il s'en cachoit si peu, il avoit déjà publié tant d'écrits contre le christianisme, il se flattoit si bien de pouvoir l'anéantir, que M. Hérault, lieutenant de police, lui reprochant un jour son impiété, & ajoutant : *Vous avez beau faire, quoi que vous écriviez, vous ne viendrez pas à bout de détruire la religion chrétienne*, Voltaire n'hésita pas à répondre : *C'est ce que nous verrons.* (Ibid.)

Ce vœu se fortifiant par les obstacles, Voltaire ne fit que se roidir ; il crut voir tant de gloire au succès, qu'il eût voulu ne la partager avec personne. « Je suis las, *disoit-il*, » de leur entendre répéter que douze hommes ont suffi pour » établir le christianisme, & j'ai envie de leur prouver qu'il » n'en faut qu'un pour le détruire ». (*Ibid.*) En disant ces paroles que Condorcet répète avec complaisance, la haine l'aveugloit au point de ne pas réfléchir que le génie du singe destructeur ou du méchant jaloux, brisant les chef-d'œuvres, les monumens de l'art, n'égale pas la gloire de les avoir produits ; que le sophiste élevant la poussière, assemblant les nuages, rappelant les ténèbres, n'arrive pas au Dieu de lumière ; qu'il ne faut, pour séduire les hommes, rien moins que la sagesse, les merveilles & les vertus des apôtres qui les sanctifièrent.

Quoique le grand objet de Voltaire se bornât à détruire, & quelque prix qu'il mît à la gloire de détruire à lui seul la religion chrétienne, il n'en crut pas moins dans la suite devoir se donner des coopérateurs. Il craignit même que l'éclat de son projet ne nuisît à l'exécution, & résolut d'en agir en conjuré. Déjà ses productions nombreuses, impies ou obscènes, lui avoient formé des admirateurs. Ses disciples déjà, sous le nom de philosophes, aimoient à faire sentir leur mépris & leur haine pour celui de chrétien. Il regarda autour de son école, distingua d'Alembert, & en fit le premier confident de la nouvelle marche qu'il croyoit devoir suivre dans sa guerre contre le Christ. D'Alembert méritoit cette distinction.

D'Alembert. Si Voltaire étoit fait pour jouer le rôle d'Agamemnon dans une armée de sophistes conjurés, d'Alembert pouvoit en quelque sorte leur fournir un Ulysse. Si la comparaison est trop noble, on peut y suppléer par celle du renard. D'alembert en eut toute la ruse, toutes les allures, jusqu'au clapissement. Bâtard de Fontenelle, d'autres disent du médecin Astruc, il ne sut jamais lui-même quel étoit son père.

La chronique du jour pouvoit lui en donner autant que les ſcandales de ſa mère en ſuppoſoient. Claudine-Alexandrine Guérin de Tencin, religieuſe au monaſtère de Montfleury en Dauphiné, enſuite dégoûtée des vertus de ſon état, & enfin apoſtate, s'étoit fait à Paris une ſociété de certaines gens de lettres qu'elle appeloit *ſes bêtes.* (Dict. hiſt.) Ce fut de ſes inceſtes avec quelqu'une de ces bêtes que nâquit d'Alembert. Pour cacher & la honte & le double crime de ſa naiſſance, ſa mère le relégua parmi les enfans-trouvés. Il fut d'abord appelé *Jean le Rond*, du nom de l'oratoire où on l'avoit trouvé ſur le ſeuil de la porte, enveloppé de langes, dans la nuit du 16 au 17 Novembre 1717.

Elevé d'abord par les charités de l'égliſe, d'Alembert ne tarda pas à la punir des ſoins qu'elle avoit pris de ſon enfance. Sa jeuneſſe fut celle d'un temps où Voltaire commençoit à faire des partiſans à l'incrédulité. Avec quelque ſecours pour ſon éducation, il fit tout ce que font tant de jeunes gens qui trouvent des délices à ſe nourrir furtivement des ouvrages écrits contre une religion dont ils aiment peu à connoître les preuves. Il fit ſur-tout ce que font les enfans méchans qui ſe plaiſent à déchirer un maître qui les gêne.

Avec ces diſpoſitions du cœur & de l'eſprit, d'Alembert fut bientôt diſciple de Voltaire. La conformité de leur penchant pour l'incrédulité, & leur haine commune pour le Chriſt, compensèrent la différence des caractères & l'immenſe intervalle des talens.

Voltaire étoit bouillant, colère & impétueux ; d'Alembert réſervé, froid, prudent & aſtucieux. Voltaire aimoit l'éclat, d'Alembert ſe cachoit pour n'être qu'apperçu. L'un ne diſſimuloit que malgré lui, en chef qui doit maſquer ſes batteries ; il auroit mieux aimé, comme il s'en explique lui-même, faire à la religion une guerre ouverte, *& mourir ſur un tas de* chrétiens, qu'il appelle *bigots*, *immolés à ſes pieds.* (Lettre de Voltaire à d'Alembert, du 20 Avril 1761.) L'autre diſſimuloit par inſtinct. La guerre qu'il faiſoit étoit celle d'un demi-chef, qui rit derrière ſes buiſſons de voir ſes ennemis tomber les uns après les autres dans les piéges qu'il a tendus. (*Voyez ſur-tout la lettre* 100 *de d'Alembert*, 4 *Mai* 1762.) Avec tous les talens & tout le goût de la belle littérature, Voltaire eſt preſque nul pour les mathématiques. Celles-ci furent pour d'Alembert le ſeul titre à ſa réputation : ſur tout autre ſujet il eſt maigre, précieux, entortillé ; il eſt par fois bas & ignoble, autant que Voltaire eſt coulant, noble, facile, riche & élégant, quand il veut l'être. D'Alembert méditant un ſarcaſme ou une épi-

gramme, ne l'a pas encore affilée, que la plume courante de Voltaire en a parſemé des volumes.

Hardi juſqu'à l'impudence, Voltaire brave, nie, affirme, invente, contrefait l'écriture, les pères, l'hiſtoire; appelle également le *oui*, le *non ;* frappe par-tout également, peu lui importe, pourvu qu'il ait bleſſé. D'Alembert, ſur ſes gardes, prévoit une replique qui pourroit le compromettre; il marche enveloppé de nuages, & toujours de côté, de peur qu'on ne ſache où il tend. Qu'on l'attaque, il s'enfuit, il diſſimule toute réfutation; il aime mieux paroître n'avoir pas combattu, qu'ajouter au bruit de ſa défaite. Voltaire ne demande qu'à connoître ſes ennemis; il les appelle tous. Cent fois défait, cent fois il revient à la charge. C'eſt en vain qu'on réfute l'erreur; il la redit, la répète ſans ceſſe; il voit toute la honte dans la fuite, jamais dans la défaite. Après une guerre de ſoixante ans, il eſt encore ſur le champ de bataille.

Il faut à d'Alembert l'hommage des cotteries; quarante mains qui applaudiſſent dans une enceinte académique font ſon jour de triomphe. Il faut à Voltaire toutes les trompettes de la renommée; de Londres à Péterſbourg, de Boſton à Stockolm, ce n'eſt pas aſſez pour ſa gloire.

D'Alembert enrôle autour de lui, il forme, il initie les adeptes ſecondaires, dirige leurs miſſions, & entretient les petites correſpondances. Voltaire appellera contre le Chriſt les rois, les empereurs, les miniſtres, les princes; ſon palais eſt la cour du ſultan de l'incrédulité. Parmi ceux qui lui rendent hommage, & qui entrent le plus avant dans ſes complots, l'hiſtoire doit enfin diſtinguer ce Frédéric, qu'elle n'a fait encore connoître que par des titres à la gloire des rois, ou conquérans ou adminiſtrateurs.

Frédéric II. Dans ce Frédéric II, dont les ſophiſtes ont fait le Salomon du Nord, il y avoit deux hommes. L'un eſt ce roi de Pruſſe, ce héros moins digne de nos hommages par ſes victoires & ſa tactique au champ de Mars, que par des ſoins conſacrés à donner à ſes peuples, à l'agriculture, au commerce, aux arts une nouvelle vie; à expier en quelque ſorte, par la ſageſſe & la bienfaiſance de ſon adminiſtration intérieure, des triomphes peut-être plus éclatans que juſtes. L'autre eſt le perſonnage qui pouvoit le moins s'allier à la ſageſſe & à la dignité d'un monarque, le pédant philoſophe, l'allié des ſophiſtes, l'écrivailleur impie, l'incrédule conſpirateur, le vrai Julien du dix-huitième ſiècle, moins cruel, mais plus adroit & tout auſſi haineux, moins enthouſiaſte & plus perfide que le Julien ſi fameux ſous le nom d'apoſtat.

Il en coûte à l'hiſtoire de révéler ces ténébreux myſtères

de l'impie couronné ; mais il faut bien qu'elle ſoit vraie & qu'elle diſe ſpécialement ici toute la vérité. Il faut bien que les rois de la terre ſachent la part qu'ont eue leurs collégues à la conjuration contre l'autel, pour qu'ils ſachent d'où vient la conſpiration contre leur trône.

Frédéric eut le malheur de naître avec l'eſprit dont il pouvoit le plus aiſément ſe paſſer, avec celui de Celſe, & de toute l'école des ſophiſtes. Il n'eût auprès de lui ni des Tertullien, ni des Juſtin capables d'éclairer ſes recherches ſur la religion, & il s'entoura d'hommes qui ne ſavoient que la calomnier. Encore prince royal, il étoit déjà en commerce de lettres avec Voltaire ; il diſputoit déjà avec lui ſur la métaphyſique & la religion. Il ſe croyoit déjà grand philoſophe, en mandant à Voltaire : « Pour vous parler » avec ma franchiſe ordinaire, je vous avouerai naturel- » lement que tout ce qui regarde *l'Homme-Dieu* ne me » plaît point dans la bouche d'un philoſophe qui doit être » au-deſſus des erreurs populaires. Laiſſez au *grand Cor-* » *neille, vieux radoteur & tombé dans l'enfance*, le travail » inſipide de rimer l'imitation de J. C., & ne tirez que » de votre propre fonds ce que vous avez à nous dire. On » peut parler de fables, mais ſeulement comme fables ; & » je crois qu'il vaut mieux garder un ſilence profond ſur » les fables chrétiennes canoniſées par leur ancienneté & » par la crédulité des gens abſurdes & ſtupides ». (*Lettre* » 53, *an* 1738.)

Déjà on voit par ſes premières lettres, qu'avec le ridicule orgueil d'un roi pédant, il aura toute la mobilité, & même toute l'hypocriſie des ſophiſtes. Frédéric donne des leçons à Voltaire contre la liberté, quand Voltaire la défend ; (*voyez leurs lettres en* 1737) & quand Voltaire ne voit plus que l'homme machine, Frédéric ne voit plus que l'homme libre. (*Voyez ſa lettre du* 16 *Septembre* 1771.) Ici il ſoutiendra qu'il y a néceſſairement une liberté, préciſément parce que nous en avons une idée nette ; (*ibid.*) & ailleurs il voudra l'homme tout matière, quoiqu'il n'y ait pas d'idée plus ténébreuſe que celle de la matière libre & penſante, ergotiſante, même à la façon de Frédéric. (*Voyez ſa lettre du* 4 *Décembre* 1775.) Il a repris Voltaire de ſa diſſimulation dans des louanges données à J. C., & il ne rougit pas d'écrire trois ans plus tard : « Pour moi, je vous » avoue (s'il faut s'enrôler ſous la bannière du fanatiſme) » que je n'en ferai rien, & que je me contenterai de com- » poſer quelques pſeaumes pour donner bonne opinion de » mon orthodoxie........ Socrate encenſoit les pénates ; » Cicéron, qui n'étoit pas crédule, en faiſoit autant ; il

» faut se prêter aux fantaisies d'un peuple futile, pour » éviter la persécution & le blâme. Car, après tout, ce » qu'il y a de plus désirable en ce monde, c'est de vivre » en paix. Faisons quelques sottises avec les sots pour arriver » à cette situation tranquille ». (*Lettre du 7 Janvier* 1740.)

Ce même Frédéric partageant la haine de son maître, avoit aussi écrit que la religion chrétienne *ne portoit que des herbes vénéneuses ;* (143 Lett. à Volt. an 1766) & Voltaire l'avoit félicité d'avoir, par-dessus tous les princes, *l'ame assez forte, le coup-d'œil assez juste, & d'être assez instruit pour savoir que depuis dix-sept cents ans la secte chrétienne n'avoit jamais fait que du mal.* (Lettre du 5 Avril 1764.) On ne s'attendoit pas qu'avec le coup-d'œil si juste, un roi si philosophe se trouvât obligé de combattre dans les autres ce qu'il croyoit avoir si bien vu lui-même. Qu'on lise cependant ce qu'il oppose aux mêmes assertions, quand il réfute le *systême de la nature.* « On pourroit, » *nous dit-il*, accuser l'auteur de sécheresse d'esprit, & sur- » tout de mal-adresse, parce qu'*il calomnie la religion* » *chrétienne, en lui imputant des défauts qu'elle n'a pas.* » Comment peut-il dire avec vérité, continue Frédéric, » que cette religion est cause de tous les malheurs du genre » humain ? Pour s'exprimer avec justesse, il auroit fallu » dire simplement que l'ambition & l'intérêt des hommes » se servoient de cette religion pour troubler le monde & » contenter les passions. Que peut-on reprendre de bonne » foi dans la morale contenue dans le décalogue ? N'y eût-il » dans l'évangile que ce seul précepte : Ne faites pas aux » autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse, on » seroit obligé de convenir que ce peu de mots renferme » toute la quintessence de la morale. Et le pardon des » offenses, & la charité, & l'humanité ne furent-elles pas » prêchées par JÉSUS dans son excellent sermon de la mon- » tagne ? &c » (Voy. *Examen du systême de la nature, par Frédéric, roi de Prusse, Janvier* 1770.)

Quand Frédéric écrivoit ces paroles, il n'avoit donc plus le coup-d'œil assez juste pour voir que cette religion ne peut produire que de l'ivraie, & n'a fait que du mal. Mais par une contradiction plus étrange encore, après avoir si bien vu que cette religion chrétienne est loin d'être la cause de nos maux, il n'en continue pas moins à féliciter Voltaire d'en être *le fléau* (12 Août 1773) ; il n'en donne pas moins lui-même ses projets pour la détruire (29 *Juillet* 1775) ; il n'en prétend pas moins que si elle est conservée & protégée en France, c'en est fait *des beaux arts & des autres sciences*, & que *la rouille de la superstition achevera*

de

de détruire un peuple aimable & né pour la société. (Lettre à Voltaire, 30 Juillet 1777.)

Si le roi sophiste avoit été prophète, on voit par les événemens qu'il eût précisément annoncé le contraire. Il eût dit que ce peuple *d'ailleurs aimable & fait pour la société*, épouvanteroit l'univers par ses atrocités à l'instant même où il auroit perdu sa religion; Mais Frédéric devoit, comme Voltaire, être aussi le jouet de toute sa prétendue sagesse & de ses opinions. Il l'étoit même de toute son affection pour la philosophie; il eut bien des caprices & pour elle & contre elle. Nous le verrons un jour apprécier assez justement ses adeptes; mais au milieu de ses mépris pour eux, nous ne le verrons pas cesser de conspirer pour détruire, comme eux, la religion de JÉSUS-CHRIST.

La correspondance qui nous apprend si bien à connoître, & ce roi adepte, & Voltaire son idole, commence en 1736. Elle fut assidue le reste de leur vie, si on en excepte quelques années de disgraces pour l'idole. C'est là qu'il faut étudier l'incrédule & l'impie. Pour en jouer le rôle, Frédéric y dépose presque toujours celui de roi. Passionné pour la gloire des prétendus philosophes, plus encore qu'il ne fut jaloux de celle des Césars, pour égaler Voltaire, il ne dèdaigne pas de s'en faire le singe. Poëte sous-médiocre, métaphysicien subalterne, il n'excelle que dans deux choses, dans son admiration pour Voltaire, & dans son impiété quelquefois pire encore que celle de son maître.

En faveur des hommages & du zèle de Frédéric, Voltaire crut devoir oublier tous ses caprices, tous les désagrémens qu'il en avoit reçus à Berlin, & jusqu'à ces coups de bâton que le sophiste despote lui avoit envoyés à Francfort par un de ses majors. Il étoit trop intéressant pour la secte d'avoir dans ses complots tout l'appui d'un adepte souverain. Nous verrons à quel point Frédéric les seconda; mais pour sentir combien la haine qui dicta ses complots étoit commune à Frédéric & à Voltaire, il faut savoir de quels obstacles elle sut triompher dans l'un & dans l'autre; il faut entendre Voltaire lui-même sur ce qu'il avoit eu à souffrir à Berlin. A peine y avoit-il passé quelques années, qu'il écrivit à madame Denis sa nièce & la confidente de ses secrets? « La Métrie dans ses préfaces vante son extrême félicité d'être auprès d'un grand roi, qui lui lit quelquefois ses » vers, & en secret il pleure avec moi; il voudroit s'en retourner » à pied : mais moi pourquoi suis-je ici? Je vais bien vous étonner : ce La Métrie est un homme sans conséquence, qui cause » familièrement avec le roi après la lecture. Il me parle avec » confiance. Il m'a juré qu'en parlant au roi ces jours passés » de ma prétendue faveur & de la jalousie qu'elle excite, le » roi lui avoit répondu : J'aurai besoin de lui encore un an tout

» au plus. On preſſe l'orange, & on jette l'écorce. Je me ſuis
» fait répéter ces douces paroles ; j'ai redoublé mes interro-
» gations, & il a redoublé ſes ſermens. . . J'ai fait ce que j'ai
» cru pour ne pas croire La Métrie. Je ne ſais pourtant En re-
» liſant les vers (du roi), je ſuis tombé ſur une épitre à un
» peintre nommé *Pere*; qui eſt à lui ; en voici les premiers vers :

Quel ſpectacle étonnant vient de frapper mes yeux !
Cher Père, ton pinceau t'égale au rang des dieux.

» Ce Père eſt un homme qu'il ne regarde pas ; cependant
» *c'eſt le cher Pere, c'eſt un Dieu* : il pourroit bien en
» être autant de moi, c'eſt-à-dire, pas grand choſe. . . . .
» Vous imaginez bien quelles réflexions, quel retour, quel
» embarras, & pour tout dire, quel chagrin l'aveu de la
» Métrie fait naître ». (*Lett. à mad. Denis*, *Berlin* 2 *Sept.* 1751.)

Cette lettre fut ſuivie d'une ſeconde conçue en ces termes :
« Je ne ſonge qu'à déſerter honnêtement, à prendre ſoin de
» ma ſanté, à vous revoir, à oublier le rêve de trois années.
» Je vois bien qu'on a preſſé l'orange, il faut penſer à
» ſauver l'écorce. Je vais me faire, pour mon inſtruction,
» un dictionnaire à l'uſage des rois ; *mon ami* ſignifie *mon
» eſclave* ; *mon cher ami* veut dire *vous m'etes plus qu'in-
» différent*. Entendez par *je vous rendrai heureux*, *je vous
» ſouffrirai tant que j'aurai beſoin de vous*. *Soupez avec
» moi ce ſoir*, ſignifie *je me moquerai de vous ce ſoir*. Le
» dictionnaire peut être long ; c'eſt un article à mettre dans
» l'Encyclopédie.

» Sérieuſement cela ſerre le cœur. Tout ce que j'ai vu
» eſt-il poſſible ? Se plaire à mettre mal enſemble ceux qui
» vivent avec lui ! Dire à un homme les choſes les plus
» tendres, & écrire contre lui des brochures ! Arracher un
» homme à ſa patrie par les promeſſes les plus ſacrées, &
» le maltraiter avec la malice la plus noire ! Que de con-
» traſtes ! Et c'eſt là l'homme qui m'écrivoit tant de choſes
» philoſophiques & que j'ai pu croire philoſophe ! Et je l'ai
» appelé le *Salomon du Nord* ! Vous ſouvenez-vous de cette
» belle lettre qui ne vous a jamais raſſurée ? Vous êtes phi-
» loſophe, *diſoit-il*, je le ſuis auſſi. Ma foi, ſire, nous ne
» le ſommes ni l'un ni l'autre ». (*Lett. à la même*, 18 *Décembre* 1752.)

Voltaire n'avoit jamais rien dit de plus vrai. Ni lui, ni Frédéric, ne furent philoſophes dans le ſens qui devoit reſter attaché à ce mot ; mais l'un & l'autre le furent au ſuprême degré dans le ſens que les conjurés y attachoient, dans celui d'une

raiſon impie, dont la haine du chriſtianiſme eſt toute la vertu.

Ce fut à la ſuite de cette dernière lettre que Voltaire quitta furtivement la cour de ſon diſciple, & reçut à Francfort ce traitement deſpotique, qui fit alors de lui la riſée de l'Europe. Pour oublier l'outrage, il n'eut beſoin que du temps qu'il lui falloit pour s'établir à Ferney. Frédéric & Voltaire ne ſe revirent plus; mais le premier n'en redevint pas moins le *Salomon du Nord*, & Voltaire en revanche n'en fut pas moins pour lui le premier philoſophe de l'univers. Sans s'aimer davantage, ils furent de nouveau unis pour toujours par la haine du Chriſt, qui n'avoit pas ceſſé de leur être commune. La trame du complot n'en fut ourdie qu'avec moins d'obſtacles, & conduite avec plus d'intelligence, par le moyen de leur correſpondance.

Quant à Diderot, il vola de lui-même au-devant des conjurés. Une tête emphatique, un enthouſiaſme de pythoniſſe pour ce philoſophiſme dont Voltaire avoit donné le ton, un déſordre dans ſes idées, pareil à celui du cahos, & d'autant plus ſenſible, que ſa langue & ſa plume ſuivoient tous les élans & toutes les ſecouſſes de ſon cerveau, le montrèrent à d'Alembert comme un homme eſſentiel à l'objet de la conſpiration. Il ſe l'aſſocia pour lui faire ou laiſſer dire tout ce qu'il n'oſoit pas dire lui-même. L'un & l'autre furent juſqu'à la mort toujours intimement unis à Voltaire, comme Voltaire le fut à Frédéric. Si leur ferment de détruire la religion chrétienne avoit renfermé celui d'y ſubſtituer une religion, une école quelconque, il étoit difficile de réunir quatre hommes moins propres à s'accorder ſur une pareille entrepriſe.

Diderot.

Incertitude & diverſité des chefs dans leurs opinions philoſophiques.

Voltaire eût bien voulu être déiſte; il le parut long-temps: ſes erreurs l'entraînèrent vers le ſpinoſiſme; il finit par ne ſavoir quel parti prendre. Ses remords, ſi on peut appeler ainſi des doutes & des inquiétudes ſans repentir, le tourmentèrent juſques dans ſes dernières années. Il ſe tourna tantôt vers d'Alembert, tantôt vers Frédéric; ni l'un ni l'autre ne purent le fixer. Il étoit preſque octogénaire, & ſe trouvoit encore réduit à exprimer ainſi ſes incertitudes: » Tout ce qui nous environne eſt l'empire du doute, *& le doute eſt un état déſagréable*. Y a-t-il un Dieu tel qu'on le dit, une ame telle qu'on l'imagine, des rélations telles qu'on les établit? Y a-t-il quelque choſe à eſpérer après le moment de la vie? Gilimer dépouillé de ſes états avoit-il raiſon de ſe mettre à rire quand on le préſenta devant Juſtinien? & Caton avoit-il raiſon de ſe tuer de peur de voir Céſar? La gloire n'eſt-elle qu'une illuſion? Faut-il que Muſtapha dans la moleſſe de ſon harem, faiſant toutes les ſottiſes poſſibles, ignorant, orgueilleux & battu, ſoit plus heureux s'il digère, qu'un philoſophe qui ne digère pas? Tous les êtres ſont-ils

» égaux devant le grand être qui anime la nature ? En ce cas, » l'ame de Ravaillac seroit-elle égale à celle d'Henri IV ? ou » ni l'un ni l'autre n'auroit-il d'ame ? Que le héros philosophe » débrouille tout cela ; pour moi, je n'y entends rien ». (*Lett.* 179, 12 *Octobre* 1770.)

D'Alembert & Fréderic, pressés alternativement par ces questions, y répondoient chacun à leur manière. Le premier ne pouvant se fixer lui-même, confesse franchement qu'il ne lui a pas été donné de savoir y répondre. « Je vous avoue, » *dit-il*, que sur l'existence de Dieu, l'auteur du *systême de* » *la nature* me paroît trop ferme & trop dogmatique, & je ne » vois en cette matière que le scepticisme de raisonnable *Qu'en* » *savons-nous*, est pour moi la réponse à presque toutes les » questions métaphysiques, & la réflexion qu'il faut y joindre, c'est, puisque nous n'en savons rien, qu'il ne nous » importe pas sans doute d'en savoir d'avantage ». (*Lett.* 36, *an.* 1770.)

Cette réflexion sur le peu d'importance de toutes ces questions, étoit ajoutée de peur que tourmenté par ses inquiétudes, Voltaire ne s'arrachât à un philosophisme incapable de résoudre ses doutes sur des objets qu'il ne s'accoutumoit pas à regarder comme indifférens pour le bonheur de l'homme. Il insista, & d'Alembert aussi ; mais ce fut pour lui dire encore que « *non* en métaphysique ne lui paroissoit guère plus » sage que *oui*, & que le *non liquet* (ou cela n'est pas clair) » est la seule réponse raisonnable presqu'à tout ».) *Lett.* 38, *ibid.*)

Frédéric n'aimoit pas les doutes plus que Voltaire ; mais à force de vouloir s'en délivrer, il crut y avoir réussi. « Un » philosophe de ma connoissance, *répondit-il*, homme assez » déterminé dans ses sentimens, croit que nous avons assez » de degrés de probabilité pour arriver à la certitude que » *post mortem nihil est* (ou bien que la mort n'est qu'un sommeil éternel) ; il prétend que l'homme n'est pas double, » que nous ne sommes que la matière animée par le mouvement : cet étrange homme dit qu'il n'y a aucune relation » entre les animaux & l'intelligence suprême ». (*Lett. du* 30 *Oct.* 1770.)

Ce philosophe si déterminé, cet homme si étrange, c'étoit Frédéric même. Il ne s'en cacha plus, & il écrivit d'un ton plus déterminé encore quelques années après : « Je suis très-» certain que je ne suis pas double, de là je ne me considère que » comme un être unique (pour parler français, dites simple) ; » je sais que je suis un animal organisé, & qui pense ; d'où » je conclus que la matière peut penser, ainsi qu'elle a la pro-» priété d'être électrique ». (*Lett. du* 4 *Décembre* 1775.)

Plus près de sa tombe encore, & toujours pour inspirer sa confiance à Voltaire, il lui écrivoit de nouveau : « La goutte » s'est promenée successivement dans tout mon corps. Il faut » bien que notre frêle machine soit détruite par le temps qui » absorbe tout. Mes fondemens sont déjà sapés ; mais tout cela » ne m'embarrasse guères ». (*Lettre du 8 Avril 1776.*)

Le quatrième héros de la conspiration, le fameux Diderot étoit précisément celui dont les décisions contre Dieu paroissoient à d'Alembert trop fermes & trop dogmatiques. Diderot en revanche avoit bien des momens où dans le même ouvrage, après avoir tranché contre les déistes, il n'en tranchoit pas moins, tantôt en faveur des sceptiques ou de l'athée, tantôt contre l'athée & contre le sceptique. Mais, soit qu'il écrivît pour Dieu ou contre Dieu, Diderot paroissoit ignorer ces troubles & ces inquiétudes. Il écrivoit franchement ce qu'il pensoit, au jour & au moment où il tenoit la plume, soit lorsqu'il *écrasoit les athées du poids de l'univers*, & que *l'œil d'un ciron, l'aîle d'un papillon* suffisoient pour les battre (*Voy. ses pensées philosophiques* n.° 20) ; soit quand tout *ce spectacle ne le menoit pas même à l'idée de quelque chose de divin* (Code de la nature), & que cet univers n'étoit qu'un *résultat fortuit du mouvement & de la matière* (Pensées philos. n.° 21) ; soit lorsqu'il ne falloit rien assurer sur Dieu, & que *le scepticisme en tout temps, en tout lieu, pouvoit seul se garantir des deux excès opposés* (idem, n.° 33) ; soit lorsqu'il *prioit Dieu pour les sceptiques*, parce qu'il les voyoit tous *manquer de lumières* (idem, n.° 22) ; soit enfin, lorsque pour faire un sceptique, *il falloit avoir la tête aussi bien faite que le philosophe Montagne.* (Idem, n.° 28.)

On ne vit jamais d'homme prononçant & le pour & le contre d'un ton plus affirmatif, qui sente moins la gêne, la contrainte, le trouble, le remords, l'inquiétude. Diderot ne les connoissoit pas même lorsqu'il prononçoit hardiment qu'entre *lui & son chien, il n'y avoit de différence que l'habit.* (Vie de Sénèque, pag. 377.)

Avec ces disparates dans leurs opinions religieuses, Voltaire se trouvoit un impie tourmenté par ses doutes & son ignorance ; d'Alembert un impie tranquille dans ses doutes & son ignorance ; Frédéric un impie triomphant ou croyant avoir triomphé de son ignorance, laissant Dieu dans le ciel, pourvu qu'il n'y eût point d'ames sur la terre ; Diderot alternativement athée, matérialiste, déiste & sceptique, mais toujours impie & toujours fou, n'en étoit que plus propre à jouer tous les rôles qu'on lui destinoit.

Tels sont les hommes dont il importoit spécialement de connoître les caractères & les erreurs religieuses, pour dévoiler la

trame de la conſpiration dont ils furent les chefs, & dont nous allons conſtater l'exiſtence, indiquer l'objet précis, développer les moyens & les progrès.

CHAPITRE II.

Objet, étendue, époque, exiſtence de la conjuration antichretienne.

Vrais caractères d'une conſpiration.

DIRE qu'il exiſta une conjuration antichrétienne, dont Voltaire, d'Alembert, Frédéric II, roi de Pruſſe, & Diderot furent les chefs, les grands mobiles, les principaux auteurs, ce n'eſt pas ſe borner à dire ſimplement que chacun de ces hommes fut ennemi de la religion de Jéſus-Chriſt, & que leurs ouvrages tendent à la détruire. Avant eux & après eux, cette même religion a eu bien d'autres ennemis qui cherchèrent auſſi à répandre dans leurs écrits tout le venin de l'incrédulité. La France a eu ſes Bayle, ſes Monteſquieu. Le premier écrivit en ſophiſte qui ne ſavoit à quoi s'en tenir; il débita toute ſa vie le pour & le contre avec une égale facilité; il n'eut point cette haine qui fait les conjurés & cherche des complices. Monteſquieu dans ſes *Lettres Perſanes* n'eſt encore qu'un jeune homme qui n'a rien d'arrêté ou de fixe contre les objets de ſa foi, & qui un jour réparera ſes torts, en déclarant *avoir toujours reſpecté la religion;* qui verra même bientôt dans l'évangile, *le plus beau préſent que Dieu ait fait aux hommes.* (Dictionnaire des hommes illuſtres, par Feller, art. Monteſquieu.)

L'Angleterre a ſes Hobbes, ſes Collins, ſes Woolſtons, & bien d'autres incrédules de cette eſpèce; mais chacun de ces ſophiſtes ſuit ſa propre impulſion. Quoi qu'en diſent plus d'une fois Voltaire & Condorcet, rien n'a manifeſté le concert de ces écrivains; ils ſont impies chacun à leur manière, & ſans accord entr'eux; ils combattent chacun le chriſtianiſme ſans autre conſeil & ſans autres complices qu'eux-mêmes. Cela ne ſuffit pas pour en faire autant de conjurés antichrétiens.

Une véritable conſpiration contre le chriſtianiſme ſuppoſe non-ſeulement le vœu de le détruire, mais un concert & des intelligences ſecrètes dans les moyens de l'attaquer, de le combattre & de l'anéantir. Auſſi, lorſque je nomme Voltaire & Frédéric, Diderot & d'Alembert, comme les chefs d'une conſpiration antichrétienne, je ne prétends pas me réduire à prouver que leurs écrits ſont ceux d'autant d'impies ennemis du chriſtianiſme; je dis que chacun d'eux avoit formé le vœu d'anéantir la religion de Jéſus-Chriſt; qu'ils ſe communiquèrent ſecrè-

tement ce vœu; qu'ils combinèrent de concert les moyens de le réaliser ; qu'ils n'épargnèrent rien de ce que toute la politique de leur impiété pouvoit mettre en usage pour le remplir; qu'ils furent les appuis, les principaux mobiles des agens secondaires entrés dans leur complot; & qu'ils mirent enfin à le poursuivre toute l'intelligence, toute l'ardeur & toute la constance de véritables conjurés. Je prétends même tirer les grandes preuves de cette conjuration antichrétienne, de ce que nous pouvons justement appeler les archives des conjurés, c'est-à-dire, de leur correspondance intime & long-temps secrète, ou bien de leurs aveux, & de diverses productions des principaux adeptes de la conjuration.

Vraies archives des conjurés sophistes.

Au moment où Beaumarchais donna l'édition générale de Voltaire, avec toute la pompe des caractères de Baskerville, déjà les succès des adeptes leur persuadoient peut-être que la gloire de leur chef, loin d'être compromise par l'idée d'un complot monstrueusement impie, recevroit un nouvel éclat de la publicité de leurs projets. Peut-être aussi les éditeurs de ces archives n'avoient-ils pas saisi eux mêmes, ou bien n'imaginoient-ils pas que dans quarante volumes de lettres à toutes sortes de personnes, & sur mille sujets divers qui s'entrecoupent, s'entrelacent, il fût facile de saisir, de rapprocher les fils d'une trame ourdie pendant bien des années. Quelque intention qu'ils ayent eue, quelque art même qu'ils ayent pu mettre à supprimer une partie de cette correspondance, ils n'ont pas réussi à rendre impossibles tous les rapprochemens que cet objet exige. Un travail de cette espèce n'eût été que fastidieux, pénible & révoltant, si je n'avois senti combien il pouvoit être utile, combien il étoit intéressant de constater, sur les archives mêmes des conjurés, l'existence de leurs complots, de se présenter, preuves en main, pour dire aux nations, par quel art, par quels hommes on cherche à les séduire, à renverser tous leurs autels sans exception, ceux de Luther, ceux de Calvin, de Zuingle & de toute secte chrétienne, comme tous ceux des catholiques; ceux de Londres, de Genève, de Stockolm, de Pétersbourg, tout comme ceux de Paris, de Vienne, de Madrid & de Rome, pour ajouter un jour avec toutes les preuves de l'évidence : Voilà quels crimes souterrains appeloient, par la conspiration contre votre Dieu, les conspirations contre vos princes, contre vos magistrats, contre toute société civile, & tendoient à rendre universel le fléau de la révolution française.

Je sens toute la force & toute l'évidence des démonstrations qui peuvent seules justifier un pareil langage ; qu'on me pardonne de multiplier ici les preuves jusqu'à satiété.

Mot du

Tous les conspirateurs ont ordinairement leur langage se-

guet des conjurés. cret ; tous ont un mot de guet, une espèce de formule inintelligible au vulgaire, mais dont l'explication secrète dévoile & rappelle sans cesse aux adeptes le grand objet de leur conspiration. La formule choisie par Voltaire pour exprimer la sienne, fut dictée par le démon de la haine, de la rage & de la frénésie ; elle consistoit dans ces deux mots, *écrasez l'infame* ; & ces mots dans sa bouche, dans celle de d'Alembert, de Frédéric & de tous les adeptes, signifièrent constamment, *écrasez Jésus-Christ*, *la religion de Jésus-Christ* ; écrasez toute religion qui adore Jésus-Christ.

Preuves du vrai sens de ce mot du guet chez Voltaire. Que le lecteur retienne son indignation, toute juste qu'elle est, pour écouter nos preuves.

Quand Voltaire se plaint que les adeptes ne sont pas assez unis dans la guerre qu'ils font à l'*infame* ; quand il veut ranimer leur zèle par l'espoir du succès dans cette guerre, il rappelle distinctement le projet & l'espoir qu'il avoit déjà conçu lui-même, lorsque vers l'an 1730, le lieutenant de police de Paris lui dit qu'il ne réussiroit pas à détruire la religion de Jésus-Christ, & qu'il eût la hardiesse de répondre : *C'est ce que nous verrons.* (Lettre 66 à d'Alemb, 20 Juin 1760.)

Quand il se félicite de ses propres succès dans la guerre contre l'*infame*, & des progrès que la conjuration fait autour de lui, il s'applaudit spécialement qu'à Genève, dans la ville de *Calvin*, il n'y a plus que quelques gredins qui croient au consubstantiel. (119 *Lettre*, 18 *Septembre* 1763.)

Quand il veut exprimer ce qui dans sa guerre contre l'*infame* le rend plus tolérant pour les Sociniens, c'est, dit-il lui-même, parce que *Julien les auroit favorisés*, *parce qu'ils haïssent ce qu'il haïssoit*, *& méprisent ce qu'il méprisoit.* (Let. à Frédéric, 5 Novemb. 1773.)

Quelle est donc cette haine commune aux Sociniens & à Julien l'apostat, si ce n'est leur haine & leur mépris pour la divinité de Jésus-Christ ? Quel est encore ce *consubstantiel* dont Voltaire se réjouit de voir l'empire détruit autour de lui, si ce n'est Jésus-Christ ? Quel pouvoit être enfin cet infame à écraser, pour un homme qui avoit dit : « Je m'ennuie de leur » entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le » christianisme, & j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut » qu'un pour le détruire » (*Vie de Volt. par Condorcet*) ; pour un homme qui, dans ses combinaisons contre l'*infame*, ne craignoit pas de s'écrier : « Seroit-il possible que cinq ou » six hommes de mérite, qui s'entendroient, ne réussissent » pas, après l'exemple de douze faquins qui ont réussi » ? (*Lettre* à *d'Alemb.*, 24 *Juillet* 1760.)

Peut-on bien se cacher que dans la bouche de ce frénétique, ces *douze faquins* sont les apôtres, & l'*infame* leur maître ?

J'insiste

J'insiste peut-être trop, je prouve ce qui n'a plus besoin d'être prouvé; mais l'évidence ne peut être superflue dans une pareille accusation.

Tous les hommes que Voltaire exalte, comme se distinguant par leur ardeur à écraser l'infame, sont précisément ceux qui ont observé le moins de décence & de ménagement dans leur guerre contre le christianisme. Ce sont les Diderot, les Condorcet, Helvétius, Fréret, Boulanger, Dumarsais & autres impies de ce rang. Ceux qu'il charge d'Alembert de réunir, pour écraser plus efficacement *l'infame*, ce sont précisément & nommément les athées, les déistes & les spinosistes. (*Lett. 37 à d'Alemb.,* 1770.)

Quelle coalition que celle-là ! & contre qui encore peuvent se réunir les athées, les déistes & les spinosistes, si ce n'est contre le Dieu de l'évangile ?

Ceux au contraire contre lesquels Voltaire presse, anime le zèle des conjurés, ceux qu'il veut voir traités avec le plus profond mépris, sont les saints pères, & les auteurs modernes qui ont écrit pour démontrer la verité du christianisme & la divinité de J. C. « La victoire se déclare pour nous de tous cô-» tés, *écrit-il aux adeptes*; je vous assure que dans peu il n'y » aura plus que la canaille sous les étendards de nos ennemis, » & nous ne voulons pas de cette canaille, ni pour partisans, » ni pour adversaires. Nous sommes un corps de braves che-» valiers, défenseurs de la vérité, qui n'admettons parmi nous » que des gens bien élevés. Allons, brave Diderot, intrépide » d'Alembert, joignez-vous à mon cher Damilaville; courez » sus aux fanatiques & aux fripons; plaignez Blaise Pascal, „ méprisez Houteville & Abadie, autant que s'ils étoient „ pères de l'église „. (*Lettre à Damilaville,* 1765.)

Voilà donc ce que c'est pour Voltaire qu'*écraser l'infame*; c'est défaire ce qu'ont fait les apôtres, c'est haïr ce que haïssoit Julien l'apostat, c'est combattre celui qu'ont toujours combattu les athées, les déistes & les spinosistes; c'est courir sus à tout saint père & à tout homme qui se déclare pour la religion de J. C.

Le sens de cet atroce mot du guet, n'est pas moins évident sous la plume de Frédéric. Pour le sophiste couronné, tout comme pour Voltaire, *le christianisme, la secte chrétienne, la superstition christicole & l'infame,* sont toujours synonimes. Pour lui, tout comme pour Voltaire, ce prétendu *infame ne porte que des herbes vénéneuses*; les meilleures pièces contre l'*infame* sont encore précisément les productions les plus impies; & si elles méritent plus spécialement son estime, c'est que, *depuis Celse, on n'a rien publié de plus frappant* contre le christianisme; c'est que Boulanger, cet auteur malheureusement plus Chez Frédéric.

connu par son impiété que par ses rétractations, *est encore supérieur à Celse*. (Voy. lett. du roi de Prusse, 143, 145, 153, an 1767, &c. &c.)

Chez d'Alembert.

Quant à d'Alembert, quoique plus réservé dans l'usage de l'affreux mot du guet, la preuve qu'il l'entend, c'est qu'il répond toujours dans le sens de Voltaire ; c'est que tous les moyens que nous le verrons suggérer, les ouvrages que nous le verrons approuver & chercher à répandre comme les plus propres à écraser *l'infame*, sont encore précisément tous ceux qui tendent le plus directement à effacer dans l'esprit du peuple tout respect pour la religion ; c'est que toutes les preuves qu'il allègue de son zèle contre *l'infame*, & des progrès que font les conjurés, n'annoncent jamais que son ardeur à seconder les efforts de Voltaire, ou ses regrets de ne pouvoir parler aussi librement que Voltaire contre le christianisme. Ses expressions & le nombre de ses lettres que nous aurons à citer, ne laisseront pas plus de doute sur cet objet, que celles de Voltaire & de Frédéric. (*Voyez lettres de d'Alemb.* 100, 102, 151.)

Etendue de la conjuration.

Les autres adeptes n'entendirent pas autrement eux-mêmes ce mot du guet. Au lieu du serment d'écraser *l'infame*, Condorcet met nettement dans la bouche de Voltaire, le serment d'écraser le *christianisme*, (vie de Voltaire), & Mercier celui d'écraser *Jésus-Christ*. (Lettre de Mercier, n.º 60, de M. Pelletier.)

Dans l'intention des conjurés, il n'étoit pas trop fort ce mot d'*écraser* le Christ & sa religion. L'étendue qu'ils donnoient à leurs complots ne devoit pas laisser sur la terre les moindres vestiges de son culte. Ils faisoient aux catholiques l'honneur de les haïr plus que tout le reste des chrétiens ; mais toutes les églises de Luther, de Calvin, celles du Genevois, celles de l'Anglican, toutes celles enfin qui dans leur séparation de Rome ont conservé au moins l'article de sa foi au Dieu du christianisme, toutes étoient comprises dans la conspiration, comme Rome elle-même.

Tout l'evangile de Calvin n'étoit pour Voltaire que *les sottises de Jean Chauvin*. (Lett. à Damila., 18 Août 1766.) C'étoit de ces sottises qu'il se félicitoit d'avoir spécialement délivré Genève, quand il mandoit à d'Alembert, que *dans la ville de Calvin il n'y avoit plus que quelques gredins qui crussent au consubstantiel, c'est-à-dire, qui crussent à Jésus-Christ*. C'étoit sur-tout la chûte de l'église anglicane qu'il se réjouissoit de pouvoir annoncer, quand il applaudissoit aux *vérités angloises*, c'est-à-dire, à toutes les impiétés de Hume (*Lettre au marq. d'Argens*, 28 *Avril* 1760) ; ou quand il

croyoit avoir le droit d'écrire que dans Londres le Christ étoit bafoué. (*Lett. à d'Alemb.*, 28 *Sept.* 1763.)

Les disciples qui lui faisoient hommage de leur science philosophique, écrivoient, comme lui. « Je n'aime point Calvin, » il étoit intolérant, & le pauvre Servet en a été la victime; » aussi n'en parle-t-on plus à Genève, comme s'il n'avoit » jamais existé. Pour Luther, quoiqu'il ne fût pas doué de » beaucoup d'esprit, comme on le voit dans ses écrits, il » n'étoit pas persécuteur, & il n'aimoit que le vin & les » femmes ». (*Voy. lett. du Landgrave à Voltaire*, 9 *Sep.* 1766.)

Il est même à observer que les succès des sophistes conjurés, dans toutes ces églises protestantes, furent long-temps le spécial objet de leur satisfaction. Voltaire ne se contenoit plus de joie, quand il croyoit pouvoir écrire que l'Angleterre & la Suisse regorgeoient de ces hommes *qui haïssent & méprisent* le christianisme, comme *Julien* l'apostat *le haïssoit, le méprisoit* (voy. lett. au roi de P., 15 Nov. 1773), & *qu'il n'y avoit pas actuellement un chrétien de Genève à Berne.* (Lett. à d'Alemb., 8 Fév. 1776.) Ce qui plaisoit enfin spécialement à Frédéric, dans le succès de la conjuration, c'est ce qu'il annonçoit en disant à Voltaire : *dans nos pays protestans on va plus vîte.* (Lett. 143.)

Telle étoit donc l'étendue de la conspiration qu'elle ne devoit laisser subsister aucune des églises, aucune des sectes reconnoissant le Dieu du christianisme. L'historien auroit pu s'y méprendre, en voyant les adeptes solliciter plus d'une fois le retour des protestans en France; mais alors même que Voltaire écrivoit aux adeptes combien il regrettoit que la demande de ce retour des Calvinistes, faite par le ministre Choiseul, eût été rejetée, alors même, crainte que les adeptes n'imaginassent qu'il épargnoit les huguenots plus que les catholiques, il se hâtoit d'ajouter que les huguenots ou les calvinistes *n'étoient pas moins fous que les sorboniqueurs* ou les catholiques; qu'ils étoient même des *fous à lier.* (Lett. à Marmont. 21 Août 1767.) Quelquefois, même il ne voyoit *rien de plus atrabilaire & de plus féroce que les huguenots.* (Lett. au marq. d'Argens de Dirac, 2 Mars 1763)

Tout ce prétendu zèle des conjurés pour calviniser la France, n'étoit même dès-lors inspiré que par l'espoir d'aller un jour plus vîte; c'étoit un premier pas à faire pour la déchristianiser. La gradation de leur marche est sensible dans ces mots de d'Alembert à Voltaire : « Pour moi qui vois tout en » ce moment couleur de rose, je vois ici la tolérance s'établir, *les protestans rappelés*, les prêtres mariés, la confes» sion abolie, le fanatisme écrasé, *sans qu'on s'en apper-*

» *çoive* ». (4 Mai 1762.) Ce mot de *fanatisme* s'entend dans la bouche de d'Alembert; il dit la même chose que celui d'*infame* dans la même lettre; il dit le Christ & toute sa religion écrasée.

Une exception que Voltaire faisoit quelquefois, auroit laissé au Christ quelques adorateurs dans la plus vile populace. On croiroit qu'il étoit peu jaloux de cette conquête, lorsqu'il mandoit à d'Alembert : « Damilaville doit être bien content » & vous aussi, du mépris où l'*infame* (la religion du Christ) » est tombée chez tous les honnêtes gens de l'Europe. *C'étoit* » *tout ce qu'on vouloit*, & tout ce qui étoit nécessaire. On » n'a jamais prétendu éclairer les *cordonniers & les servantes;* » c'est le partage des apôtres » (2 *Sept.* 1768); ou bien encore lorsqu'il écrivoit à Diderot : « quelque parti que vous » preniez, je vous recommande l'*infame* (la religion du » Christ); il faut la détruire chez les honnêtes gens, *& la* » *laisser à la canaille* pour qui elle est faite » (25 *Déc.* 1762); ou bien enfin quand il écrivoit à Damilaville : " je vous assure que dans peu il n'y aura que la canaille sous les étendards de nos ennemis, & nous ne voulons de cette canaille » ni pour partisans, ni pour adversaires ». (*An* 1765)

Mais Voltaire, dans le désespoir d'un plus ample succès, exceptoit aussi quelquefois le *clergé & la grand'chambre du parlement*. Nous verrons dans la suite de ces mémoires, le zele des conjurés s'étendre sur cette canaille même, le serment d'écraser Jésus-Christ, propager leurs complots & leur activité, du palais des rois jusqu'aux chaumières.

CHAPITRE III.

Secret & union des conjurés.

Nom de guerre des conjurés.

IL suffit rarement à des conjurés de cacher l'objet général de leur conspiration sous des formules dont ils ont seuls le sens, ou sous un mot du guet convenu parmi eux. Ils ont aussi leur manière spéciale de se désigner les uns aux autres, sous des noms différens de ceux auxquels le public pourroit les reconnoître Ils ont soin de tenir secrette leur correspondance, & s'ils craignent de la voir interceptée, c'est alors sur-tout qu'ils usent de ces précautions pour ne compromettre ni leur nom, ni l'objet de leur complot.

Voltaire & d'Alembert ne négligèrent aucun de ces moyens. Dans leur correspondance, *Duluc* est assez souvent le nom de guerre de Frédéric. (*V lett.* 77 *de d'Alemb.*) D'Alembert

eſt déſigné ſous le nom de Protagoras, (*Lett. de Volt. à Thiriot, 26 Janv. 1762.*); mais ſouvent il change lui-même ce nom en celui de *Bertrand* (Lett. 90.) L'un & l'autre lui convenoit à merveille, celui-là pour déſigner l'impie, celui-ci pour marquer les moyens de ſon impiété, les ruſes de Bertrand dans la fable du ſinge & du chat. Quand d'Alembert eſt Bertrand, c'eſt Voltaire qui eſt Raton. (*Lett., 22 Mars* 1774) Diderot eſt quelquefois *Platon* & d'autres fois *Tomplat.* (Lett de Volt. à Damilaville, 25 Août 1766.) Le nom général des conjurés eſt *Cacouac;* c'eſt un bon *Cacouac*, ſignifie entr'eux, c'eſt un de nos fidèles. (*Lett. 76 de d'Alem.*) Plus ſouvent Voltaire ſur-tout les appelle *frères*, comme font entr'eux les maçons. Dans leur langage énigmatique, il eſt auſſi des phraſes entières qui ont pour eux un ſens ſpécial; par exemple, *la vigne de la vérité eſt bien cultivée*, ſignifie : nous faiſons de grands progrès contre la religion. (*Lett. 35 à d'Alemb.*)

Leur langage énigmatique.

Ce langage ſecret eſt ſur-tout employé quand les conjurés doutent ſi leurs lettres arriveront. D'Alembert & Voltaire eurent quelquefois des inquiétudes ſur cet article. Auſſi s'écrivoient-ils ſous les adreſſes fictives, tantôt d'un négociant, tantôt de quelque commis ou ſecrétaire de bureau qui avoit le ſecret. On ne voit pas qu'ils aient employé des chiffres pour les caractères ordinaires. Cette méthode eût été trop longue pour Voltaire, pour la multitude de lettres qu'il écrivoit ou recevoit. Elle étoit réſervée à des conſpirateurs non moins ardens, mais plus profonds. En général même, Voltaire & d'Alembert raſſurés par la précaution des adreſſes fictives, & par celle de ne pas ſigner leur nom, ſe parloient dans leurs lettres aſſez ouvertement. S'il en eſt quelqu'une plus énigmatique, il eſt aiſé de l'expliquer par celles qui précèdent ou qui ſuivent. L'uſage qu'ils font de ces diverſes ruſes eſt aſſez fréquent pour qu'on voie le ſoin de ſe ménager des explications, des excuſes; & s'ils ſont ſurpris, il eſt rarement aſſez énigmatique pour avoir beſoin d'étude.

Il y a cependant quelques-unes de leurs lettres plus difficiles à déchiffrer, telle que celle-ci écrite par Voltaire à d'Alembert le 30 Janvier 1764 : « Mon illuſtre philoſophe m'a envoyé la » lettre d'*Hippias B.* Cette lettre de B. prouve qu'il y a des » T., & que la pauvre littérature retombe dans les fers dont » *Maleſherbes* l'avoit tirée. Ce demi-ſavant & demi-citoyen, » d'Agueſſeau, étoit un *T.* Il vouloit empêcher la nation de » penſer. Je voudrois que vous euſſiez vu un animal nommé » *Maboul.* C'étoit un bien ſot *T.* chargé de la douane des » penſées ſous le *T* d'Agueſſeau. Enſuite viennent les ſous *T.* » qui ſont une demi-douzaine de gredins, dont l'emploi eſt d'ôter

» pour quatre cents francs par an, tout ce qu'il y a de bon dans » les livres ».

On voit bien ici que ces *T.* tiennent la place du mot *tyran*, & que de ces prétendus tyrans, l'un eſt le chancelier d'Agueſſeau, & le ſecond, Maboul, l'intendant de la librairie. On voit que les ſous *T.* ou ſous-tyrans ne ſont que les cenſeurs publics, dont la penſion étoit en effet de quatre cents livres Mais il eſt difficile de deviner quel étoit cet *Hippias B.* apparemment auſſi quelque autre tyran qui ne vouloit pas laiſſer imprimer & vendre librement tous ces livres, dont le poiſon préparoit les peuples à renverſer l'autel & le trône. Mais peut-on ne pas s'indigner quand on voit un homme tel que le chancelier d'Agueſſeau, l'honneur de la magiſtrature, traité de tyran, de demi-citoyen, de demi-ſavant? Au reſte, c'eſt encore beaucoup que Voltaire ne l'outrage pas davantage; car dans toute cette correſpondance, il faut s'attendre à le voir lui & d'Alembert n'épargner ni les titres de cuiſtre, ni ceux de canaille, de poliſſon, & autres injures de cette eſpèce à tout homme qui ne penſe pas comme eux, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, & ſur-tout à tout homme qui écrit ou travaille en faveur de la religion.

Leur ſecret.

Quoique ces conjurés ſe parlaſſent ordinairement avec aſſez de clarté ſur l'objet de leurs complots, le ſecret n'en étoit que plus recommandé à l'égard du public. Voltaire ſur-tout le recommandoit aux adeptes, comme un objet de la plus grande importance. « Les myſtères de Mitra, *leur faiſoit-il dire par d'Alembert*, ne doivent point être divulgués..... Il faut qu'il y ait » cent mains inviſibles qui percent le monſtre (la religion) » & qu'il tombe ſous mille coups redoublés ». (*Lett. à d'Alemb. 27 Avril 1767.*)

Ce ſecret cependant devoit moins tomber ſur l'objet de la conſpiration que ſur le nom même des agens, & ſur la manière dont ils s'y prenoient pour renverſer l'autel. Car pour ſon vœu général d'anéantir le chriſtianiſme, la haine de Voltaire ne lui avoit pas permis de le cacher; mais il avoit à craindre, d'une part, l'oppoſition des lois, & de l'autre il vouloit éviter le mépris & la honte qui pouvoient rejaillir ſur lui, ſur les adeptes, de l'impudence de leurs menſonges, de l'effronterie de leurs calomnies, ſi l'on avoit pu en nommer les auteurs & les prendre perſonnellement à partie.

Ce n'eſt pas la faute de l'hiſtoire, ſi elle eſt obligée de montrer dans le chef des conjurés, l'homme tout à-la-fois le plus hardi, le plus conſtant dans ſa haine du Chriſt, & en même-temps le plus jaloux de cacher ſes attaques.

Voltaire conjurant en ſecret & cachant ſes moyens, n'eſt pas un autre homme que Voltaire hardi profanateur. C'eſt le même ſophiſte attaquant les autels du Chriſt en face de l'univers, mais

espérant bien plus encore des coups qu'il lui porte en secret, & des mines qu'il creuse sous le temple. C'est une haine qui laisse publiquement échapper ses transports, & qui le fait agir en conjuré plus encore qu'en ennemi public; & c'est ce conjuré surtout que j'ai à dévoiler dans ces mémoires.

Leurs leçons sur l'art de se cacher.

En cette qualité, les mystères de Mitra & toutes les ruses des conspirateurs lui tiennent infiniment à cœur. En cette qualité, voici ses instructions secrètes : « Confondez l'infame le plus que » vous pourrez; dites hardiment tout ce que vous avez sur le ,, cœur; frappez & *cachez votre main*. On vous reconnoîtra; ,, je veux bien croire qu'on en ait l'esprit, qu'on ait le nez assez ,, bon, mais on ne pourra pas vous convaincre ,,. (*Lett. à d'Al. Mai* 1761.)

" Le Nil, *disoit-on*, cachoit sa tête & répandoit ses eaux ,, bienfaisantes; *faites-en autant*, vous jouirez en secret de ,, votre triomphe. Je vous recommande l'infame ,, (*Lett. à Helvétius*, 11 *Mai* 1761); " on embrasse notre digne che- ,, valier, & on l'exhorte à *cacher sa main aux ennemis* ,,. (Lettre à M. de Villevieille, 26 Avril 1767.)

Il n'est point de précepte que Voltaire inculquât plus souvent que celui de frapper & de cacher sa main. Si par fois des adeptes indiscrets le faisoient reconnoître, il se plaignoit amèrement de voir ses manœuvres découvertes; alors il démentoit jusqu'aux ouvrages le plus incontestablement sortis de sa plume; alors il écrivoit : " Je ne sais par quelle fureur on s'obstine à me croire ,, l'auteur du *dictionnaire philosophique*; le plus grand service ,, que vous puissiez me rendre, est de bien assurer, sur votre ,, part du paradis, que je n'ai nulle part à cette œuvre d'enfer. ,, Il y a trois ou quatre personnes qui crient que j'ai soutenu la ,, bonne cause, que je combats jusqu'à la mort contre les bêtes ,, féroces; *c'est trahir ses frères que de les louer en pareille oc- ,, casion; ces bonnes ames me bénissent & me perdent*. C'est, ,, *lui dit-on*, c'est son style, c'est sa manière. Ah, mes frères! ,, quels discours funestes! Vous devriez au contraire crier dans ,, les carrefours, ce n'est pas lui; *il faut qu'il y ait cent mains ,, invisibles qui percent le monstre, & qu'il tombe sous mille ,, coups redoublés* ,,. (Lett. à d'Alemb. 152 & 219.)

D'Alembert excelloit dans cet art du secret & de cacher sa marche; aussi Voltaire le recommandoit-il aux frères comme le vrai modèle à suivre, & comme *l'espoir du troupeau*. " Il est ,, hardi, *leur disoit-il*, mais il n'est point téméraire; il est ,, pour faire trembler les hypocrites (entendez les hommes reli- ,, gieux), sans donner prise sur lui ,,. (*Lett. de Volt. à Thiriot*, 19 *Nov.* 1760.)

Non-seulement Frédéric approuvoit ce secret & ces ruses (*Lett. à Volt. du* 16 *Mai* 1771), nous le verrons appliquer

lui-même tous les artifices de sa ténébreuse politique aux moyens de faire réussir la conjuration.

Union des conjurés.

Dans tout complot encore, l'union à conserver parmi les conjurés n'est pas moins essentielle que le secret; aussi leur étoit-elle bien spécialement & bien souvent recommandée. Leurs instructions sur cet objet portent entr'autres : « O mes philosophes ! il » faudroit marcher serrés comme la phalange macédonienne ; » elle ne fut vaincue que pour avoir été dispersée. Que les philo- » sophes véritables fassent une confrèrie comme les Franc- » Maçons ; qu'ils s'assemblent, qu'ils se soutiennent, qu'ils » soient fidèles à la confrérie. Cette académie vaudra bien » mieux que l'académie d'Athènes & que toutes celles de Paris. (85 *Lett. de Volt. à d'Alembert*, *an* 1761, & 2 *Lett. an* 1769.)

S'il arrivoit quelque division entre les conjurés, le chef ne manquoit pas de leur écrire pour les appaiser ; alors il leur disoit : « Ah ! pauvres frères ! les premiers fidèles se con- » duisoient mieux que nous. Patience, ne nous décourageons » point ; Dieu nous aidera si nous restons unis ,,. Pour marquer plus spécialement l'objet de cette union, c'est alors qu'il rappeloit sa réponse à Herault : *Nous verrons s'il est vrai qu'on ne puisse pas détruire la religion chrétienne.* (66 Lett. au même.)

La plupart de ces divisions provenoient sur-tout de ce que les conjurés variant dans leurs opinions, & s'accordant fort peu dans leurs sophismes contre le christianisme, se blessoient, se heurtoient par fois les uns les autres. Voltaire s'apperçut de tout l'avantage qu'en tiroient les écrivains religieux, & ce fut alors qu'il donna à d'Alembert le soin de rapprocher le parti des athées, des spinosistes, de celui des déistes. " Il faut, *lui* ,, *disoit-il*, que les deux partis s'unissent; je voudrois que ,, vous vous chargeassiez de cette réconciliation, & que vous ,, leur dissiez : Passez-moi l'émétique, & je vous passerai la ,, saignée ,,. (*Au même*, 37 *lett. an.* 1770.)

Ardeur & constance dans le complot.

Ce chef des conjurés ne souffroit pas que leur ardeur se refroidît. Pour la renouveler, & pour animer leur zèle & leur constance, tantôt il écrivoit aux principaux : " J'ai ,, peur que vous ne soyez pas assez zélés ; vous enfouissez vos ,, talens ; vous vous contentez de mépriser un monstre qu'il ,, faut abhorrer & détruire. Que vous en coûteroit-il de l'é- ,, craser en quatre pages, en ayant la modestie de lui laisser ,, ignorer qu'il meurt de votre main ? C'est à Méléagre à ,, tuer le sanglier; *lancez la flèche sans montrer votre main.* ,, Consolez-moi dans ma vieillesse ,,. (*Lett. à d'Alemb.*, 28 *Sept.* 1763) Tantôt il faisoit dire à quelque jeune adepte, qu'un défaut de succès pouvoit abattre : *Courage, qu'il ne se rebute pas.* (Lett. à Damil.) Tantôt enfin, pour les en-

gager

gager tous par le plus vif des intérêts, il leur disoit à tous, par d'Alembert : " Telle est notre situation, que nous sommes ,, l'exécration du genre humain, si nous n'avons pas pour ,, nous les honnêtes gens. Il faut donc les avoir à quelque ,, prix que ce soit. Travaillez donc à la vigne. *Ecrasez l'in-* ,, *fame, écrasez l'infame* ,,. (Lett. du 13 Fév. 1764.)

C'est ainsi que tout ce qui distingue des conjurés, langage énigmatique, vœu commun & secret, union, ardeurs, constance, tout devoit se trouver chez les auteurs de cette guerre faite au christianisme. C'est ainsi que tout montre à l'historien le droit & le devoir de présenter cette coalition de sophistes, comme une vraie conspiration contre l'autel. Enfin Voltaire même ne se le cachoit pas, & ne vouloit pas qu'on le cachât à ses adeptes, que la guerre dont il étoit le chef étoit un vrai complot dans lequel chacun d'eux avoit à jouer son rôle en conjuré. Quand un excès d'ardeur exposoit le secret, il avoit soin de leur dire, ou de leur faire dire par d'Alembert : Que dans la guerre qu'ils avoient entreprise, *il falloit agir en conjurés, & non pas en zélés.* (142 lett. de Volt. à d'Alemb.) Aveu formel de Voltaire.

Quand le chef des impies fait lui-même un aveu si formel, quand il donne des ordres si précis & si clairs *d'agir en conjurés*, il seroit absurde de vouloir encore de nouvelles preuves pour croire à la conjuration. A force de les multiplier, j'ai peut-être fatigué le lecteur ; mais sur un objet de cette importance, j'ai dû le supposer aussi sévère qu'il me convenoit à moi-même de l'être pour la démonstration.

Maintenant qu'on ne peut, sans résister à l'évidence, contester ni l'existence de cette coalition des sophistes de l'impiété, ni rien de tout ce qui fait de leur coalition une vraie conjuration contre le Christ & sa religion, je ne finirai pas ce chapitre, sans avoir dit un mot pour fixer l'origine, la véritable époque de leurs complots.

Si le moment où Voltaire jura de consacrer sa vie à l'anéantissement du christianisme, peut être regardé comme la première époque de la conjuration, c'est au moins à l'année 1728 qu'il faut remonter pour en découvrir l'origine ; car c'est de cette année que date son retour de Londres en France ; & ses plus fidèles disciples nous apprennent qu'il étoit encore en Angleterre lorsqu'il fit ce serment. (*Vie de Volt., édit. de Kell.*) Mais Voltaire vécut bien des années seul ou presque seul, enivré de sa haine contre le Christ. Il est vrai que dès-lors il se fit le champion, le protecteur de tous les écrits impies tendans au même but ; mais ces productions étoient encore l'ouvrage de quelques sophistes isolés, écrivant sans concert & sans toutes ces intelligences, sans ce concours & cet accord secret que suppose une véritable conjuration. Il lui Epoque de la conjuration.

fallut du temps pour former des adeptes & leur souffler la même haine. Ses malheureux succès les avoient déjà multipliés, quand en 1750 il se rendit aux vœux de Frédéric, & partit pour Berlin. De tous les disciples qu'il laissoit à Paris, les plus zélés se trouvèrent d'Alembert & Diderot. C'est même à ces deux hommes que le philosophisme doit plus spécialement la coalition contre le Christ. Sans être encore dans toute sa force, elle date au moins comme complot, comme véritable conjuration, du jour où ils formèrent le projet de l'Encyclopédie, c'est-à-dire de la même année où Voltaire avoit quitté Paris pour se rendre à Berlin. Voltaire avoit formé tous les disciples, mais ce fut d'Alembert & Diderot qui les réunirent pour faire de l'énorme compilation annoncée sous le titre d'Encyclopédie, le réceptacle universel, & en quelque sorte l'arsenal de tous les sophismes & de toutes les armes de l'impiété contre la religion du Christ.

Voltaire qui valoit à lui seul une armée d'impies, travaillant seul de son côté à la guerre contre le Christ, laissa encore quelque temps les encyclopédistes livrés à leurs propres moyens; mais si les disciples avoient pu commencer la coalition, il ne leur étoit pas donné de la soutenir seuls. Les obstacles se multiplièrent, les encyclopédistes sentirent qu'il leur falloit un homme capable de les vaincre. Ils n'hésitèrent pas sur le choix, ou plutôt *Voltaire*, nous dit son historien, *se trouva naturellement leur chef, par son âge, sa célébrité & son génie.*

A son retour de Prusse, c'est-à-dire, vers la fin de l'année 1752, la conjuration se trouva complette. Son objet précis fut d'écraser le Christ & la religion; son chef primordial fut celui qui le premier avoit fait le serment de renverser les autels du Christ; ses chefs secondaires furent d'Alembert, Diderot, & ce Frédéric qui, malgré ses brouilleries avec Voltaire, ne cessa jamais de lui rester uni, quant à l'objet de ce serment. Les adeptes furent tous ceux que Voltaire comptoit déjà parmi ses disciples. Depuis le jour où la partie se trouva complétement liée entre le chef primordial & les chefs secondaires, & les adeptes acteurs ou protecteurs; depuis le jour où il fut décidé que le grand objet de leur coalition seroit d'anéantir le christianisme, & sous le nom d'*infame*, d'écraser J.-C., toute sa religion, tous ses autels, jusqu'au moment où les décrets, les proscriptions & les massacres des Jacobins devoient remplir & consommer en France le grand objet de la coalition, il devoit s'écouler encore près d'un demi-siècle. Il ne fallut rien moins que cet intervalle aux philosophes corrupteurs pour préparer les voies aux philosophes massacreurs.

Nous n'arriverons pas à la fin de cette longue période, sans avoir vu la secte qui se dit philosophe & jure d'écraser, se réunir à celle qui écrase & massacre, sous le nom de *Jacobins*.

Rapports des conjurés sophistes & des conjurés jacobins

Dans cette conjuration de la prétendue philosophie de Voltaire & de d'Alembert, tout nous montre d'avance les vœux, les sermens & le systême d'impiété que la révolution française doit un jour consommer. Ce Dieu du christianisme, & cette religion que Voltaire, d'Alembert, Frédéric & tous leurs adeptes, sous le nom de philosophes ont juré d'écraser, ne sont pas en effet un autre Dieu, une autre religion que le Dieu & la religion dont les sophistes, sous le nom de Jacobins, viendront un jour proscrire le culte, renverser les autels, égorger ou chasser les prêtres & les pontifes.

Avec la même haine contre le Christ, & avec le même serment de l'écraser, ce sont encore & les mêmes sophismes, ce sont jusqu'aux mêmes prétextes que nous retrouverons à l'école des Jacobins, & que nous entendons à celle de Voltaire.

Les Jacobins diront un jour: tous les hommes sont libres, tous les hommes sont égaux. De cette liberté, de cette égalité, ils concluront que l'homme ne doit être livré qu'aux lumières de sa raison; que toute religion soumettant la raison à des mystères ou à l'autorité d'une révélation qui parle au nom de Dieu, n'est qu'une religion d'esclaves; qu'il faut l'anéantir pour rétablir la liberté, l'égalité des droits à croire ou ne pas croire tout ce que la raison de chaque homme approuve ou désapprouve; & ils appelleront le règne de cette liberté, de cette égalité, l'empire de la raison, de la philosophie. Ce seroit une grande erreur de fait, que de croire cette même liberté & cette même égalité étrangères à la guerre de Voltaire contre le Christ. Dans toute cette guerre, ni les chefs, ni les adeptes n'eurent point d'autre objet que celui d'établir l'empire de leur prétendue philosophie, de leur prétendue raison, sur cette même liberté, sur cette égalité appliquées à la révélation, à ses mystères, & sans cesse mises en opposition avec les droits du Christ & de son église.

Si Voltaire déteste & l'église & les prêtres, c'est parce qu'il ne trouve rien de si contraire au droit égal de croire tout ce que bon nous semble; c'est parce qu'il ne voit rien de *si pauvre & de si misérable*, qu'un homme recourant à un autre homme pour diriger sa foi, pour savoir *ce qu'on doit croire*. (Lett. au duc d'Usez, du 19 Nov. 1769.) *Raison, liberté & philosophie*, ces mots-là sont sans cesse dans la bouche de d'Alembert & de Voltaire, comme ils sont sans

ceſſe dans celle des Jacobins du jour, pour les tourner contre la religion de l'évangile & la révélation. (*Voyez toute leur correſpondance.*) Quand les adeptes viennent & veulent exalter la gloire des maîtres, ils nous les repréſentent *ne ſe laſſant jamais de réclamer l'indépendance de la raiſon*, & ſans ceſſe rappelant ces jours *où le ſoleil n'éclairera plus que des hommes libres, & ne reconnoiſſant d'autres maîtres que leur raiſon.* (Condorcet, eſquiſſe d'un tableau des prog. époq. 9.)

Lors donc que ſur les débris des temples & des autels du Chriſt, les Jacobins érigeront l'idole de leur raiſon, de leur liberté, de leur philoſophie, le vœu qu'ils rempliront ne ſera pas un autre vœu que celui de Voltaire & de ſes adeptes, de ſa conjuration contre le Chriſt.

Alors même que la hache des Jacobins fera tomber également les temples du proteſtant & ceux du catholique, & ceux de toute ſecte reconnoiſſant encore pour Dieu le Dieu du chriſtianiſme, ils ne donneront pas à leur ſyſtême deſtructeur plus d'étendue que ne lui en donnoit Voltaire, maudiſſant également les autels de Genève, de Londres & ceux de Rome.

Quand le grand club ſe remplira également de tout ce que la révolution françaiſe doit nous montrer d'athées, de déiſtes, de ſceptiques & d'impies de toutes les dénominations, leurs légions coaliſées & réunies contre le Chriſt ne feront pas d'autres légions que celles dont Voltaire exhortoit d'Alembert à compoſer ſes armées dans la guerre contre le même Dieu.

Et enfin, lorſque les légions du grand club ou de toutes les ſectes de l'impiété, réunies ſous le nom de Jacobins, porteront en triomphe au panthéon les cendres de Voltaire, dans les rues de Paris, la révolution antichrétienne conſommée par ce triomphe, ne ſera pas autre choſe elle-même que la révolution méditée par Voltaire. Les moyens auront pu varier ; la conſpiration dans ſon objet, dans ſes prétextes & dans ſon étendue aura été la même. Encore verrons-nous que, dans ſes moyens mêmes, cette révolution qui briſe les autels, qui dépouille & maſſacre les miniſtres par la hache des Jacobins, ne fut étrangère ni aux vœux des philoſophes conjurés, ni à ceux de leurs premiers adeptes. Pour la partie même la plus révoltante de cette révolution anti-religieuſe, toute la différence pourroit bien ſe réduire à ces mots : les uns auroient voulu écraſer & les autres écraſent. Les moyens pour les uns & pour les autres ont été tout ce qu'ils pouvoient être à chaque époque de la conjuration. Cherchons à dévoiler ce qu'ils furent ſucceſſivement pour les

ſophiſtes qui avoient encore un demi-ſiècle à préparer les voies.

CHAPITRE IV.

Premier moyen des Conjurés.

POUR *écraſer l'infame* dans le ſens de Voltaire, pour arriver au point d'anéantir les autels & le culte du Dieu prêché par les apôtres, il ne falloit rien moins que changer ou dompter l'opinion publique, la foi de tous les peuples répandus ſur la ſurface de la terre, ſous le nom de chrétiens. La dompter par la force ne pouvoit pas entrer dans les moyens des conjurés, au moment où ſe forma leur coalition. Il falloit pour cela que la révolution des idées religieuſes eût été ménagée & ſucceſſivement conduite au point où l'ont trouvée nos légiſlateurs jacobins. Il falloit que l'incrédulité eût acquis un aſſez grand nombre d'adeptes, pour les voir dominer dans les cours, les ſénats, les armées & dans les diverſes claſſes des peuples. Ces progrès de la corruption & de l'impiété ſuppoſoient un aſſez grand nombre d'années, pour que Voltaire & Frédéric ne ſe flattaſſent pas d'y arriver (*Lett. de Fréd. à Volt. du* 5 *Mai* 1767.) Les conſeils des conjurés ne pouvoient donc pas reſſembler encore à ceux de nos conquérans carmagnoles. Auſſi n'avons-nous pas à parler ici de guillotines, de réquiſitions à force armée, & de combats livrés pour abatrre tous les autels du chriſtianiſme.

Les premiers moyens des ſophiſtes devoient être moins tumultueux, plus ſourds, plus ſouterrains, plus lents; mais dans leur lenteur même, ils n'en devoient être que plus inſidieux & plus efficaces. Il falloit que l'opinion publique périt en quelque ſorte par la gangrène, avant que les autels tombaſſent ſous la hache. C'eſt ce que Frédéric avoit très-bien ſenti, lorſqu'il écrivoit à Voltaire que, *miner ſourdement & ſans bruit l'édifice*, *c'étoit l'obliger à tomber de lui-même.* (29 Juil. 1775.) C'eſt ce que d'Alembert avoit encore mieux ſenti, lorſqu'il reprochoit à Voltaire d'aller trop vîte, lorſqu'il lui écrivoit que ſi *le genre humain s'éclairoit* c'eſt parce qu'on *avoit la précaution de ne l'éclairer que peu à peu.* (31 Juil. 1762.) Ce fut enfin la néceſſité de cette précaution, qui inſpira à d'Alembert le projet de l'Encyclopédie, comme le grand moyen d'éclairer peu-à-peu le genre humain, & d'écraſer l'infame. Il conçut ce projet; Projet de l'Encyclopédie.

Diderot le saisit avec enthousiasme ; Voltaire le soutint avec une constance qui ramina souvent celle de d'Alembert & de Diderot, prêts à succomber l'un & l'autre plus d'une fois sous leur entreprise.

Objet supposé de l'Encyclopédie.

Pour sentir à quel point le succès de ce fameux dictionnaire devoit intéresser le chef & les complices, il faut absolument savoir, sur quel plan il avoit été conçu, & comment son exécution étoit devenue dans leur conseil, le premier & le plus infaillible des moyens destinés à changer peu à peu l'opinion publique, à insinuer tous les principes de l'incrédulité, à renverser enfin successivement tous ceux du christianisme.

L'encyclopédie fut d'abord annoncée comme devant former l'ensemble, le trésor le plus complet de toutes les connoissances humaines. Religion, théologie, physique, histoire, géographie, astronomie, commerce, tout ce qui peut être l'objet d'une science ; poësie, éloquence, grammaire, peinture, architecture, manufactures, tout ce qui est l'objet des arts utiles ou agréables, tout en un mot, jusqu'aux préceptes & aux procédés des métiers, des plus simples manœuvres, tout devoit se trouver réuni dans cet ouvrage. Il devoit valoir seul les plus immenses bibliothèques, & suppléer à toutes. Il devoit être le résultat des travaux d'une société d'hommes choisis parmi ceux que la France contenoit de plus célèbres dans chaque genre de sciences.

Le discours par lequel d'Alembert l'annonçoit à tout l'univers, étoit écrit avec tant d'art, il avoit été si bien pesé & si bien médité ; l'enchaînement des sciences, les progrès de l'esprit humain y paroissoient si bien tracés ; tout ce qu'il avoit pris dans les œuvres de Chambers & du chancelier Bacon, sur la filiation des idées, étoit si bien déguisé, le sophiste plagiaire avoit si bien su se parer des richesses d'autrui, que le prospectus de l'Encyclopédie fut regardé comme un chef-d'œuvre, & son auteur, comme l'homme du monde le plus digne de se voir à la tête d'un ouvrage si étonnant.

Objet secret de l'Encyclopédie.

C'étoient là de superbes promesses hautement annoncées, & que l'on avoit fort peu envie de tenir. Il étoit en revanche un objet sur lequel on gardoit un profond silence, & qu'on se tenoit à-peu-près assuré de remplir. Cet objet si secret étoit de faire de l'Encyclopédie un immense dépôt de toutes les erreurs, de tous les sophismes, de toutes les calomnies qui, depuis les premières écoles de l'impiété jusqu'à cette énorme compilation, pouvoient avoir été inventées contre la religion ; mais de cacher si bien le poison, qu'il se versât très-insensiblement dans l'ame des lecteurs, sans qu'ils pussent s'en appercevoir. Pour abuser de leur crédu-

lité, l'erreur ne devoit jamais ſe trouver; elle devoit au-moins ſe cacher avec un ſoin particulier dans les articles où l'on auroit pu la prévoir, la ſoupçonner. La religion devoit paroître reſpectée, & même défendue dans les diſcuſſions qui la regardoient plus directement. Quelquefois l'objection devoit être réfutée de manière à perſuader qu'on vouloit la faire diſparoître, tandis qu'on ne penſoit qu'à la rendre plus dangereuſe, en faiſant ſemblant de la combattre. Il y a même plus : les auteurs qui devoient ſeconder d'Alembert & Diderot dans ce travail immenſe, n'étoient pas tous des hommes dont la religion dût être ſuſpecte. La probité de quelques-uns, de M. de Jaucourt, par exemple, de ce ſavant qui ſeul a rempli un nombre prodigieux des articles de l'Encyclopédie, étoit ſi bien connue, qu'elle ſembloit devoir ſervir de garant contre les embûches de la ruſe & de la perfidie. Enfin, on annonçoit que les objets religieux ſeroient diſcutés par des théologiens connus par leur ſavoir & leur orthodoxie.

Tout cela pouvoit être très-vrai & l'ouvrage n'en être que plus perfide. Il reſtoit à d'Alembert & à Diderot une triple reſſource pour remplir tout l'objet de la conſpiration anti-chrétienne.

Moyens & ruſes de l'encyclopédie.

La première étoit l'art d'inſinuer l'erreur, l'impiété, dans les articles où naturellement elle devoit le moins être attendue, dans les parties de l'hiſtoire, de la phyſique, même de la chymie, de la géographie, que l'on auroit cru pouvoir parcourir avec le moins de danger. La ſeconde étoit l'art des renvois, cet art ſi précieux, qui conſiſtoit, après avoir mis ſous les yeux du lecteur quelques vérités religieuſes, à lui faire ſentir qu'il devoit chercher d'autres leçons dans des articles d'une toute autre eſpèce. Quelquefois même le mot ſeul du renvoi pouvoit faire épigramme & ſarcaſme. Pour cela, il ſuffiſoit de mettre au-deſſous de l'article traité religieuſement, l'un de ces mots : *Voyez l'article préjugé*, ou bien *voyez ſuperſtition*, *voyez fanatiſme*. Enfin, ſi le ſophiſte renvoyeur craignoit que cette ruſe ne ſuffît pas encore, il pouvoit altérer les diſcuſſions d'un collaborateur honnête; il pouvoit ſur le même objet ajouter ſon propre article, & faire ſemblant d'appuyer en réfutant. En un mot, le voile de l'impiété devoit être aſſez tranſparent pour la rendre piquante, aſſez obſcur pour ménager une excuſe & des défaites. Cet art étoit ſur-tout celui du ſophiſte Renard, de d'Alembert. Diderot plus hardi devoit quelquefois être livré à toute la folie de ſon impiété; mais quand le ſang froid de la réflexion venoit, ſes articles devoient être retouchés, & il devoit alors ajouter de lui-même quelque reſtriction appa-

rente en faveur de la religion, quelques-uns de ces mots révérenciels qui ne laissoient pas moins subsister toute l'impiété. S'il dédaignoit ce soin, d'Alembert, réviseur général s'en chargeoit.

Les premiers volumes de l'immense collection devoient être sur-tout dirigés avec prudence pour ne pas révolter le clergé, & tout ce que les conjurés appeloient hommes à préjugés. A mesure que l'on avanceroit, on devoit devenir plus hardi; & si les circonstances ne permettroient pas encore de dire assez ouvertement tout ce que l'on avoit envie de dire, on avoit la ressource des supplémens, on avoit celle des nouvelles éditions à faire dans les pays étrangers, à rendre moins coûteuses pour les rendre plus communes, & mettre le poison à la portée des lecteurs les moins riches.

L'Encyclopédie, à force d'être recommandée, exaltée par les adeptes, devoit devenir le livre de toutes les bibliothèques, & peu à peu tout le monde savant devoit se trouver le monde anti-chrétien.

Preuves du fait.

Le projet ne pouvoit être mieux conçu pour arriver au but des conjurés : il étoit difficile de l'exécuter plus fidèlement.

Nous devons à l'historien les preuves du fait & les preuves de l'intention. Pour saisir les premières, il suffit de jeter un coup d'œil sur divers articles de cette immense collection, de rapprocher tout ce que l'on y trouve d'assez exact sur les principaux dogmes du christianisme, ou même de la religion naturelle; de rapprocher, dis-je, ces divers articles de ceux auxquels nos conjurés ont soin de renvoyer le lecteur. On verra l'existence de Dieu, la liberté, la spiritualité de l'ame traitées à peu-près comme elles doivent l'être par tout philosophe religieux; mais le lecteur, que d'Alembert & Diderot ont soin de renvoyer successivement aux articles *démonstration, corruption*, verra successivement aussi disparoître toute cette doctrine. Celle qui domine dans les endroits que d'Alembert & Diderot prennent soin de lui recommander, est précisément celle du sceptique, ou bien du spinosiste, du fataliste & du matérialiste. (*Voyez la note.*)

Ruses de l'Encyclopédie sur l'art. Dieu.

Qu'on voie l'article *Dieu* dans l'Encyclopédie, édition de Geneve, on y trouvera des idées très-saines, & la démonstration directe, physique & métaphysique de son existence. Il eût été trop mal adroit de manifester, sous un pareil article, les moindres doutes & le moindre penchant pour l'athéisme, le spinosisme ou l'épicuréisme; mais à la fin de cet article, le lecteur se trouve renvoyé à celui de *démonstration*, & là disparoît tout ce que l'on avoit trouvé de force dans les preuves physiques & métaphysiques de cette existence d'un Dieu. Là, on vous apprend que toutes les démonstrations directes *supposent l'idée de l'infini, & que cette idée n'est pas fort claire*, soit pour les physiciens, soit pour les métaphysiciens (*art. démonstration*); ce qui d'un seul mot détruit toute

Cette

Cette rufe n'échappa point aux obfervations des auteurs religieux. (*Voyez la religion vengée* , *Gauchat* ; *Bergier* ,

---

la confiance que le lecteur pouvoit avoir aux preuves qu'on lui avoit donné de l'exiftence de Dieu. Là encore, on veut bien vous dire qu'un infecte feul, aux yeux du philofophe, prouve mieux *un Dieu que tous les raifonnemens métaphysiques* (ibidem) ; mais il eft auffi un autre article auquel on a encore foin de vous renvoyer, celui de *corruption* ; & là vous apprenez qu'*il faut bien fe garder d'affurer d'une manière positive, que la corruption ne puiffe jamais engendrer des corps animés* ; que *cette production de corps animés par la corruption, paroît appuyée par des expériences journalières* (art. corruption) ; & ces prétendues expériences font précifément celles dont les athées concluent qu'ils peuvent très bien fe paffer de Dieu pour créer l'homme & les animaux. Prévenu par le jeu de ces renvois contre les preuves de la Divinité, que le lecteur en vienne aux articles *Encyclopédie* , *épicuréifme* ; dans l'un, on lui dira qu'*il n'y a aucun être dans la nature qu'on puiffe appeler premier ou dernier ; & une machine infinie en tout* fens prendra la place de la Divinité (*Diction. & art. Encyclopédie*) ; dans l'autre, ce fera l'*atome* qui fe trouvera Dieu. Il fera *la première caufe de tout, par qui tout eft & dont tout eft, actif, effentiellement par lui-même. feul inaltérable, feul éternel, feul immuable* (art. Epicuréifme) ; & le lecteur, au lieu du Dieu de l'évangile, n'aura plus à choifir qu'entre le dieu de Spinofa & celui d'Epicure.

Mêmes rufes lorfqu'il s'agit de l'*ame*. Lorfque les fophiftes conjurés traitent directement de fon effence, ils ne refufent pas de mettre fous nos yeux ces preuves ordinaires de fa fpiritualité, de fon *immortalité* ; ils ont même foin de vous dire encore ailleurs qu'on ne peut fuppofer l'ame matérielle, ou réduire la bête *à la qualité de machine*, fans s'expofer à faire de l'homme un *automate* (Art. Bête) Ils ajoutent que fi les déterminations de l'homme, ou même fes ofcillations naiffent de quelque chofe de matériel qui foit extérieur à fon ame, il n'y aura ni bien ni mal, ni jufte ni injufte, ni obligation ni droit (*art. Droit naturel*) ; mais auffi pour faire difparoître toute cette importance, ils vous diront ailleurs : Qu'importe que la matière penfe ou non ? qu'eft ce que cela fait à la juftice, à l'injuftice, à l'immortalité & à toutes les vérités du fyftème, foit politique, foit religieux ? (*Art. Locke.*) Et le lecteur, dans fa qualité d'être penfant, ne trouvant plus les preuves d'un être fpirituel, ne fait plus s'il doit fe croire tout matière. Pour le tirer encore de cette incertitude, ils lui diront ailleurs que *le vivant & l'animé n'eft qu'une propriété phyfique de la matière* (art. Animal) ; & de crainte qu'il ne fe croie humilié de reffembler à la plante, à l'animal, ils lui apprendront à ne pas rougir même de reffembler à la plante ; ils lui diront que *la feule différence qu'il y auroit entre certains végétaux & des animaux tels que nous, c'eft qu'ils dorment & que nous veillons, que nous fommes des animaux qui fentent & qu'ils font des animaux qui ne fentent pas* (voyez art. Encyclop. & Animal) ; ou bien même que la différence entre la tuile & l'homme, c'eft que l'une tombe toujours, & que l'autre ne tombe jamais de la même manière (*voyez art. Animal*) ; & le lecteur parcourant de bonne foi ces divers articles, fe trouvera conduit infenfiblement au plus parfait matérialifme.

Rufes fur l'art. Ame.

Mêmes rufes encore & même artifice fur la *liberté*. Quand il faut en traiter directement, ils laiffent leurs faifeurs vous dire clairement : « Otez ,, la liberté, toute la nature humaine eft renverfée, & il n'y a plus aucune ,, trace d'ordre dans la fociété.... Les récompenfes font ridicules, les ,, châtimens injuftes.... La ruine de la liberté renverfe avec elle tout

Sur l'article Liberté.

Lettres Helviennes.) De son côté Voltaire prit sur lui de venger l'Encyclopédie des réclamations, en représentant ces auteurs religieux comme les ennemis de l'état, comme autant de mauvais citoyens. (*Voy. Lettre 18 à d'Alemb.*) C'étoient assez là ses armes ordinaires; s'il avoit réussi à donner le change, il eût suffi d'entrer dans ses confidences, avec les auteurs mêmes de l'Encyclopédie, pour voir si les intentions qu'on leur prêtoit se trouvoient dénuées de fondement.

Preuves de l'intention.

A cent lieues de Paris, & loin des obstacles qu'éprouvoit d'Alembert, Voltaire n'eût pas été fâché que ces intentions se manifestassent par des attaques plus directes : il n'aimoit pas certaines restrictions familières à d'Alembert ; il lui reprocha spécialement celle qu'il avoit mise à l'article de Bayle. D'Alembert répondit : « Vous me faites une querelle de » Suisse, au sujet du dictionnaire de Bayle. Premièrement » je n'ai point dit : heureux s'il eût plus respecté la religion

---

„ ordre, toute police, autorise toute infamie monstrueuse. . . Une doc„ trine si monstrueuse ne doit point être examinée dans l'école, mais „ punie par les magistrats, &c. „. O liberté ! s'écrient-ils eux mêmes; *ô liberté ! présent des cieux ! liberté d'agir & de penser !* seule, tu es capable de produire de grandes choses (*voyez art. Autorité & Discours prélim.*) ; mais ailleurs toute cette liberté d'actions & de pensées n'est plus qu'*un pouvoir qui ne s'exerce pas, qui ne peut être connu par l'exercice actuel.* (Art. Fortuit.) Ailleurs encore, faisant semblant de maintenir la liberté, Diderot dira bien " que tout cet enchaînement des „ causes & des effets, imaginé par les philosophes pour se former des „ idées représentatives du mécanisme de l'univers, n'a pas plus de „ réalité que les Tritons & les Naïades „. (*art. Evidence*) ; mais d'Alembert & Diderot reviendront sur cette grande chaîne, & d'Alembert alors vous dira que si elle est souvent imperceptible, elle n'en est pas moins *réelle* ; qu'elle lie tout dans la nature, *que tous les évènemens en dépendent*, comme toutes *les roues d'une montre*, dans leur mouvement, *dépendent les unes des autres* ; que depuis *le premier instant de notre existence, nous ne sommes nullement les maîtres de nos mouvemens* ; que *s'il y avoit mille mondes existans à la-fois, tous semblables à celui-ci, & gouvernés par les mêmes loix ; tout s'y passeroit absolument de même ; que les hommes, en vertu de ces mêmes loix, feroient aux mêmes instans les mêmes actions, dans chacun de ces mondes* (art. Fortuit) ; & vous saurez alors combien est chimérique toute la liberté dont l'homme peut jouir dans ce monde, & qu'il ne peut exercer actuellement. Diderot aussi reviendra sur cette chaîne qui, article *Evidence*, n'étoit pas plus réelle que les Tritons & les Naïades, pour vous prouver fort longuement que son existence ne sauroit être contestée ni *dans le monde physique, ni dans le monde moral & intelligible* (art. Fatalité), & vous saurez encore à quel point il faut croire à cette liberté sans laquelle *il n'y a plus ni juste ni injuste*, ni obligation ni droit.

Ces exemples, auxquels il seroit facile d'ajouter, suffiront à l'historien, pour voir combien le plan sur lequel cette Encyclopédie fut rédigée, répond à l'idée que j'ai donnée de cet ouvrage; combien ses grands auteurs se sont étudiés à répandre les principes de l'athéisme même, du matérialisme, du fatalisme & de toutes les erreurs les plus incompatibles avec cette religion, pour laquelle ils avoient eu soin d'annoncer un si grand respect.

» & les mœurs ! ma phrase est beaucoup plus modeste. *Mais » d'ailleurs qui ne sait pas que, dans le maudit pays où » nous écrivons, ces sortes de phrases sont de style de no» taire, & ne servent que de passe-ports aux vérités qu'on » veut établir d'ailleurs ? Personne au monde n'y est trompé* ». (Lettre de d'Alembert, 10 octobre 1764.)

Dans ce temps où Voltaire étoit tant occupé des articles qu'il envoyoit à d'Alembert pour l'Encyclopédie, ne pouvant se cacher combien il auroit mieux aimé que l'on allât directement au fait, qu'on laissât de côté tous ces ménagemens que l'on avoit encore pour la religion, il écrivoit : « Ce qu'on » me dit des articles de la théologie & de la métaphysique » me serre le cœur ; *il est bien cruel d'imprimer le contraire » de ce que l'on pense* ». (Lettre du 9 oct. 1755) D'Alembert, plus adroit, sentoit combien tous ces ménagemens étoient nécessaires pour n'être pas *traité de fou par ceux mêmes qu'il vouloit convertir*, c'est-à-dire, par ceux dont il vouloit faire autant d'apostats; il prévoyoit le temps où il pourroit répondre : « Le genre humain n'est aujourd'hui si » éclairé, que parce qu'on a eu la précaution ou le bonheur » de ne l'éclairer que peu à peu ». (*Lettre du* 16 *juillet* 1762.)

Quand, sous le nom d'un prêtre de Lausanne, Voltaire envoyoit des articles trop hardis, d'Alembert encore avoit soin de lui dire : « Nous recevrons avec reconnoissance tout » ce qui nous viendra de la même main. Nous demandons » seulement permission à votre hérétique de faire patte de » velours dans les endroits où il aura un peu trop montré la » griffe : *c'est le cas de reculer pour mieux sauter* ». (Lettre *du* 21 *juillet* 1757.) Pour démontrer en même temps qu'il n'oublioit jamais cet art de reculer pour mieux sauter, d'Alembert répondoit aux reproches que Voltaire faisoit sur l'article *enfer* : « Sans doute nous avons de mauvais articles de » théologie & de métaphysique ; mais avec des censeurs » théologiens & un privilége, je vous défie de les faire » meilleurs. *Il y a d'autres articles moins au jour où tout » est réparé* ». (Ibid.)

Comment douter enfin de l'intention précise & décidée des encyclopédistes, quand on voit Voltaire exhorter d'Alembert à profiter du temps où l'autorité plus occupée d'autres objets, se montroit moins attentive aux progrès des impies, & lui écrire formellement : « *Pendant la guerre des parle» mens & des évêques, les philosophes auront beau jeu. » Vous aurez le loisir de farcir l'Encyclopédie des vérités » qu'on n'auroit pas osé dire il y a vingt ans* » ? (Lettre à d'Alembert, du 13 nov. 1756.)

Toutes ces intrigues, toutes ces sollicitudes de Voltaire se conçoivent aisément, quand on sait à quel point il faisoit dépendre de l'Encyclopédie le succès de sa conspiration. « Je » m'intéresse bien à une bonne pièce de théâtre, écrivoit-il » à Damilaville, mais j'aimerois encore mieux un bon livre de » philosophie qui écrasât pour jamais l'infame. *Je mets tou-* » *tes mes espérances dans l'Encyclopédie* ». (Lett. Damil. du 23 mai 1764) Quel historien, après un aveu si formel, pourroit se refuser à regarder cette massive compilation, comme specialement destinée à devenir l'arsenal de toutes les armes des sophistes contre la religion?

Diderot, dont la marche étoit toujours plus franche jusques dans ses embûches, ne cachoit pas ce qu'il lui en coûtoit de se voir si souvent réduit à employer la ruse. Il ne dissimuloit pas combien il eût voulu pouvoir insérer ses principes avec moins de réserve; & il étoit aisé de voir ce qu'il entendoit par ses principes, quand il disoit que » tout le siècle » de Louis XIV n'avoit produit que deux hommes dignes » de travailler à l'Encyclopédie ». De ces deux hommes, l'un étoit Perrault, l'autre Boindin. Le premier, on ne sait trop pourquoi? la raison du second étoit plus claire. Boindin, qui étoit né en 1676, venoit de mourir avec une réputation si publique d'athéisme, qu'on avoit refusé de l'enterrer avec les ceremonies chrétiennes; cette même réputation d'athée lui avoit fait refuser les portes de l'académie française; & c'étoient là ses titres à l'Encyclopédie, s'il eût vécu.

Tel etoit donc l'objet de cet ouvrage; telle étoit l'intention de ses auteurs coalisés. D'après leur aveu même, l'essentiel n'étoit pas d'y réunir tout ce qui auroit pu en faire le trésor des sciences, mais bien d'en faire le dépôt de ces prétendues verités, c'est-à-dire, de toutes ces impiétés qu'on n'eût pas osé dire lorsque l'autorité veilloit sur ses propres interêts & sur ceux de la religion; de faire passer toutes ces impiétés sous le masque & le *passe-port* de l'hypocrisie, de dire à contre-cœur quelques vérités religieuses, *d'imprimer le contraire de ce que l'on pensoit* sur le christianisme, pour se ménager l'occasion d'imprimer tout ce qu'on pensoit contre.

Obstacles & succès de l'Encyclopédie.

Malgré toutes ces ruses, les personnes zélées pour la religion s'élevèrent avec force contre l'Encyclopédie; le dauphin se récria sur-tout, & obtint pour un temps la suspension de cet ouvrage. Les auteurs essuyèrent des dégoûts à diverses reprises; d'Alembert fatigué sembloit y renoncer. Voltaire, qui sentoit mieux que personne l'importance de ce premier moyen des conjurés, releva leur courage. Loin de se relâcher lui-même, il travailloit, il demandoit, il envoyoit sans cesse de nouveaux articles. Il exaltoit sur-tout l'honneur de la persévérance dans une si belle entreprise: il montroit à

d'Alembert, à Diderot l'opprobre des obstacles retombant sur leurs persécuteurs (*voyez ses lett. années* 1755 & 1756) ; il les pressoit, les conjuroit au nom de l'amitié, au nom de la philosophie, de vaincre les dégoûts, de ne pas se laisser décourager dans une si belle carrière. (*Voyez ses lettres du* 5 *sept.* 1752 & *du* 13 *novembre* 1756, *sur-tout du* 8 *janvier* 1757)

L'Encyclopédie fut enfin terminée : elle parut sous le sceau d'un privilége public ; & ce premier triomphe annonça aux conjurés tous les autres succès qu'ils pouvoient se promettre contre la religion.

Pour juger encore mieux de l'intention qui avoit présidé à cette énorme compilation, l'historien doit être instruit du choix que d'Alembert & Diderot avoient eu soin de faire en se donnant des coopérateurs, sur-tout pour la partie religieuse. Le premier de leurs théologiens fut Raynal. Les Jésuites qui avoient découvert son penchant pour l'impiété, venoient de le chasser de leur société. Ce fut là le meilleur de ses titres auprès de d'Alembert. On sait à quel point ce frénétique a justifié la sentence de ses anciens confrères & le choix des encyclopédistes, par ses déclamations atroces contre la religion ; mais ce qu'on ne sait pas, & ce qu'il est bon de savoir, c'est l'anecdote qui fit rayer Raynal du nombre même des coopérateurs de l'Encyclopédie, & lie son histoire avec celle d'un second théologien qui, sans avoir été impie, s'étoit d'abord laissé entraîner dans les sociétés philosophiques

Coopérateurs de l'encyclopédie.

Celui-ci étoit l'abbé Yvon, métaphysicien singulier, mais bon homme & plein de candeur, manquant souvent de tout, & autant qu'il croyoit pouvoir le faire honnêtement, faisant servir sa plume à le substanter dans son indigence. Il avoit fait de la meilleure foi du monde *la défense de l'abbé de Prades* Je le sais de lui-même : je l'avois entendu défier un théologien de trouver la moindre erreur dans cet ouvrage, & je le vis se rendre au premier mot. Je l'ai entendu raconter avec la même simplicité, comment il s'étoit laissé engager à travailler pour l'Encyclopédie. « J'avois besoin d'argent, me » dit-il ; Raynal me rencontra, & m'exhorta à faire quel- » ques articles, ajoutant qu'on me payeroit bien. J'acceptai » l'offre ; mon travail fut remis au bureau par Raynal, & » je reçus de lui vingt-cinq louis. Je me croyois très-bien » payé, lorsqu'un des libraires de l'Encyclopédie, à qui je » faisois part de ma bonne fortune, me parut fort surpris » d'apprendre que les articles remis au bureau par Raynal » n'étoient pas de lui. Il s'indigna du tour qu'il soupçon- » noit. Peu de jours après je fus mandé au bureau, &

» Raynal qui avoit reçu mille écus en donnant mon travail » pour le ſien, fut condamné à me reſtituer les cent louis » qu'il avoit gardés pour lui. »

Cette anecdote n'étonnera pas ceux qui ſont un peu inſtruits des autres plagiats de Raynal très-connu en ce genre. Le bureau ne voulut plus de lui. Sa conſtance dans ſon impiété le reconcilia pourtant avec d'Alembert & Diderot.

Pour l'honneur de l'abbé Yvon, je dois ajouter que ſes articles ſur Dieu & ſur l'ame, dans l'Encyclopédie, ſont préciſément ceux qui ſerroient le cœur à Voltaire, mais auxquels d'Alembert & Diderot ſuppléèrent ſi bien par leurs renvois.

Le troiſième théologien de l'Encyclopédie, ou bien, en comptant comme d'Alembert, qui, pour la gloire du bon abbé Yvon, n'oſe pas même parler de lui à Voltaire, le ſecond de ces théologiens fut ce fameux abbé de Prades, obligé de s'enfuir en Pruſſe pour avoir voulu tromper la Sorbonne même, en affichant les thèſes de ſon impiété pour celles de la religion. C'étoit la ruſe de ſes thèſes qui avoit trompé l'abbé Yvon; elle fut découverte; le parlement ſévit contre l'auteur : mais Voltaire & d'Alembert le mirent ſous la protection du Roi de Pruſſe. (*Correſpondance de Volt. & d'Alemb.; lettres 2 & 3.*)

L'honneur de ce de Prades exige encore que je révèle ici ce que l'on ne trouve pas dans la correſpondance de ſes protecteurs. Trois ans après ſon eſpèce d'apoſtaſie publique, il rétracta publiquement ſes erreurs, par une déclaration ſignée du 6 avril 1754, déteſtant ſes liaiſons avec les ſophiſtes, & ajoutant qu'il *n'avoit pas aſſez d'une vie pour pleurer ſa conduite paſſée.* Il mourut en 1782. (*Dictionnaire hiſtorique de Feller.*)

Un nouveau *théologien ou théologal* de l'Encyclopédie fut l'abbé Morellet, homme infiniment cher à d'Alembert & ſur-tout à Voltaire qui l'appeloit *Mords les*, parce que, ſous prétexte de s'élever contre l'inquiſition, il avoit mordu l'égliſe de toutes ſes forces. (*Voy. correſp. de d'Alemb. lett. 65 & 96; & lett. à Thiriot, 26 Janvier 1762.*)

La plupart des écrivains laïques, coadjuteurs de l'Encyclopédie, étoient encore bien pires. Je ne diſtinguerai que Dumarſais, cet impie ſi fameux & ſi diffamé, que l'autorité publique s'étoit vue obligée de détruire l'école qu'il avoit érigée pour y faire ſucer à ſes élèves tout le venin de ſon impiété. Ce malheureux auſſi rétracta ſes erreurs, mais au lit de la mort ſeulement. Le choix que d'Alembert avoit fait de ſa plume n'en démontre pas moins quels hommes & quelle intention devoient ſeconder ſes projets encyclopédiques.

Il ne faut pourtant pas confondre avec ces hommes tous ceux qui ont eu part à cet ouvrage, tels que MM. Formey & de Jaucourt. Ce dernier sur-tout, comme je l'ai déjà dit, a fourni grand nombre d'articles : tout le reproche que l'histoire doit lui faire, est d'avoir continué à en fournir quand il s'apperçut ou dut s'appercevoir de l'abus qu'on faisoit de son zèle, pour mêler au dépôt de ses vastes compilations tous les sophismes & tout l'artifice de l'impiété.

Jugement de l'Encyclopédie par Diderot.

Après les deux hommes que je viens de nommer, l'histoire peut, à un fort petit nombre près, comprendre tous les autres auteurs encyclopédiques dans le tableau qu'en fait Diderot lui-même, lorsqu'il peint « toute cette race détestable de travailleurs, qui ne sachant rien, mais se piquant de tout savoir, cherchèrent à se distinguer par une universalité désespérante, se jettèrent sur tout, brouillèrent tout, gâtèrent tout, & firent de ce prétendu dépôt des sciences, *un gouffre où des espèces de chiffonniers jettèrent pêle-mêle une infinité de choses mal vues, mal digérées, bonnes, mauvaises, incertaines & toujours incohérentes* ». Cet aveu est précieux quant au mérite intrinsèque de l'Encyclopédie; mais quant à l'intention des auteurs principaux, il en est un plus précieux encore de Diderot dans le même endroit de ses ouvrages, lorsqu'il parle de l'art qu'il a fallu, des peines, des tourmens qu'il leur en a coûté, pour insinuer tout ce qu'on ne pouvoit dire ouvertement sans révolter les préjugés, c'est-à-dire, dans son style, les idées religieuses, & pour les renverser sans qu'on s'en apperçut (1).

D'ailleurs toute l'ineptie des chiffonniers n'empêcha pas qu'ils ne fussent très-utiles aux conjurés. Leurs compilations faisoient masse & hâtoient l'apparition des volumes. Voltaire, d'Alembert & Diderot, de leur côté, se hâtoient d'insérer à droite & à gauche, dans chaque volume, ce qui tendoit au grand objet. Enfin l'ouvrage fut terminé; les trompettes & tous les journaux du parti remplirent le monde de sa renommée. L'univers littéraire y fut trompé; chacun voulut avoir une Encyclopédie. Il s'en fit des éditions de toutes les formes & de tous les prix. Sous prétexte de corriger, on devint plus hardi. Au moment où la révolution de l'impiété se trouvoit à peu-près complète, parut *l'Encyclopédie par ordre de matières*. Lorsqu'on la commença, il falloit encore quelque ménagement pour la partie de la reli-

Nouvelle Encyclopédie.

(1) Le texte de Diderot sur les vices de l'Encyclopédie est bien plus long; ne l'ayant pas en main, j'ai pris ce que j'en cite ici de son article *Dictionnaire des hommes illustres*, par Feller, nouvelle édition.

gion. Un homme de très-grand mérite, M. Bergier, chanoine de Paris, crut devoir s'en charger, & se rendre aux sollicitations pressantes qu'on lui en faisoit, de peur que la science même de la religion ne fût traitée dans cet ouvrage par ses plus grands ennemis. Il arriva ce qu'il étoit facile de prévoir. Le travail de ce savant, connu par d'excellens ouvrages contre Rousseau, Voltaire & les autres impies du jour, ne fit que servir de passe-port à cette nouvelle collection appelée l'Encyclopédie méthodique. Lorsque celle-ci fut commencée, la révolution française étoit sur le point d'éclater. Bientôt les petits impies du jour qui s'étoient chargés de ce travail, sentirent qu'ils pouvoient se passer des ménagemens, des égards que leurs prédécesseurs avoient eus pour la religion. Quelque éloge que l'on doive au travail de M. Bergier & à quelques autres parties de cet ouvrage, la nouvelle Encyclopédie n'en devint pas moins, à plus juste titre encore que la première, le dépôt des sophismes & des principes anti-religieux. Les sophistes du moment y consommèrent les intentions & les projets de d'Alembert & de Diderot, relativement à ce premier moyen des conjurés anti-chrétiens.

CHAPITRE V.

Second moyen des Conjurés. Extinction des Jésuites.

L'HYPOCRISIE de d'Alembert & de Voltaire avoit triomphé de tous les obstacles. Ils avoient si bien su présenter les ennemis de l'Encyclopédie comme autant de barbares & de fanatiques ennemis de toutes les sciences; ils avoient trouvé successivement dans les ministres d'Argenson, Choiseul & Malesherbes, des protecteurs si puissans, que toute l'opposition du grand dauphin, du clergé & des écrivains religieux, n'empêchèrent pas que ce dépôt de toute impiété ne fût regardé comme un ouvrage désormais nécessaire. Il étoit devenu en quelque sorte le fondement de toutes les bibliothèques publiques & particulières, soit en France, soit même dans tous les pays étrangers. C'étoit par-tout le livre à consulter sur toute sorte d'objets. C'étoit bien plus spécialement encore le livre où toute ame simple, sous prétexte de s'instruire, pouvoit sans s'en appercevoir avaler le poison de l'incrédulité, celui où tout sophiste & tout impie devoient trouver des armes contre la religion. Les conjurés s'applaudissoient de ce premier moyen. Ils ne se dissimulèrent

pas

pas qu'il existoit des hommes dont le zèle, la science, la considération & l'autorité pouvoient encore faire avorter la conjuration. L'église avoit ses défenseurs dans le corps des évêques & dans tout le clergé du second ordre. Elle avoit de plus un grand nombre de corps religieux, que le clergé séculier pouvoit regarder comme des troupes auxiliaires, & toujours prêtes à s'unir à lui pour la cause du christianisme. Avant de dire comment les conjurés s'y prirent pour ôter à l'église tous ses défenseurs, je dois d'abord parler d'un projet que Frédéric forma pour la ruiner, & dont nous verrons naître la résolution de commencer par la destruction des Jésuites, pour arriver à celle de tous les autres ordres religieux, à celle des évêques & de tout le sacerdoce.

Vœu général des conjurés sur les corps religieux.

En l'année 1743, Voltaire avoit été chargé d'une négociation secrète auprès du roi de Prusse. Parmi les lettres qu'il écrivoit alors de Berlin, il en existe une, adressée au ministre Amelot, & conçue en ces termes : « Dans le » dernier entretien que j'eus avec sa majesté prussienne, je » lui parlai d'un imprimé qui courut il y a six semaines en » Hollande, dans lequel on propose des moyens de paci» fier l'empire, en sécularisant des principautés ecclésiastiques » en faveur de l'empereur & de la reine d'Hongrie. Je lui » dis que je voudrois de tout mon cœur le succès d'un pa» reil projet ; que c'étoit rendre à César ce qui appartient » à César ; que l'église ne devoit que prier Dieu & les » princes ; que les bénédictins n'avoient pas été institués » pour être souverains, & que cette opinion dans laquelle » j'avois toujours été m'avoit fait beaucoup d'ennemis dans » le clergé. Il m'avoua que c'étoit lui qui avoit fait im» primer le projet. Il me fit entendre qu'il ne seroit pas » fâché d'être compris dans ces restitutions que les prêtres » doivent, dit-il, en conscience aux rois, & qu'il embel» liroit volontiers Berlin du bien de l'église. Il est certain » qu'il veut parvenir à ce but, & ne procurer la paix que » quand il verra de tels avantages. C'est à votre prudence » à profiter de ce dessein secret, qu'il n'a confié qu'à moi ». (*Corresp. génér. lett. du 8 Oct.* 1743.)

Premier plan de Frédéric pour ruiner l'église.

Au moment où cette lettre fut écrite, la cour de Louis XV se remplissoit de ministres pensant comme Voltaire & Frédéric sur la religion. Ils ne trouvèrent pas autour d'eux des électeurs ecclésiastiques à dépouiller ; mais ils virent un grand nombre de religieux, dont les possessions réunies pouvoient fournir de grandes sommes. Ces ministres conçurent que si le plan de Frédéric ne pouvoit pas encore être suivi, il n'étoit pas du moins impossible d'en tirer avec le temps un certain parti pour la France. Le marquis d'Argenson,

Effet de ce plan à la cour de Versailles.

conseiller d'état & ministre des affaires étrangères, étoit un des plus grands protecteurs de Voltaire : ce fut lui qui entra le premier dans ses vues pour dépouiller l'église, & qui traça le plan à suivre pour la destruction des religieux.

Projet du ministre d'Argenson contre les religieux.

La marche de ce plan devoit être lente & successive, crainte d'effaroucher les esprits : d'abord on ne devoit détruire & séculariser que les ordres les moins nombreux. Peu à peu on devoit rendre l'entrée en religion plus difficile, en ne permettant la profession qu'à un âge où l'on s'est ordinairement décidé pour un autre genre de vie. Les biens des couvens supprimés devoient être d'abord employés à des œuvres pies, ou même réunis aux évêchés ; mais le temps devoit aussi arriver où, tous les ordres religieux supprimés, on devoit faire valoir les droits du roi comme grand suzerain, & appliquer à son domaine tout ce qui leur avoit appartenu, & même tout ce qu'en attendant on avoit réuni aux évêchés.

Les ministres en France changent bien souvent, disoit un légat observateur ; mais les projets une fois admis par la cour de France, restent, se perpétuent jusqu'au moment propice pour l'exécution. Celui qu'avoit formé M. d'Argenson pour la destruction des corps religieux avoit été rédigé avant 1745. Il étoit encore sur la cheminée du premier ministre Maurepas, quarante ans après. Je le sais d'un religieux bénédictin, nommé de Bevis, savant distingué que M. de Maurepas estimoit, chérissoit au point de vouloir l'engager à quitter son ordre, afin de lui procurer quelque bénéfice séculier. Le bénédictin repoussoit toutes ces offres. Pour le déterminer à les accepter, le ministre lui dit qu'également il faudroit tôt ou tard s'y résoudre ; & pour l'en convaincre, il lui donna à lire le plan de M. d'Argenson que l'on suivoit depuis long-temps, & qui devoit bientôt se consommer.

La preuve que l'avarice seule n'avoit pas dicté ce projet, c'est qu'il détruisoit non-seulement les ordres rentés, mais aussi tous ceux qui ne possédant rien ne pouvoient rien offrir à voler par leur destruction.

Presser l'exécution de ce projet, ou le dévoiler avant que les sophistes de l'Encyclopédie n'eussent disposé les esprits à s'y prêter, c'étoit l'exposer à de trop grands obstacles. Il fut donc enseveli dans les bureaux de Versailles pendant quelques années. En attendant, les ministres voltairiens favorisoient sous main tous les progrès de l'incrédulité : d'un côté, ils sembloient poursuivre les philosophes, & de l'autre ils les enhardissoient. Ils ne permettoient pas à Voltaire de rentrer dans Paris, & il se trouvoit *tout ébahi de recevoir une pancarte du roi* qui rétablissoit sa pension *supprimée*

depuis douze ans. (Lett. à Dam. du 9 Janv. 1762). Des premiers commis & des ministres lui prêtoient leur nom & leur cachet pour sa correspondance avec tous les impies de Paris, & pour les complots anti-religieux dont ils connoissoient tous les secrets. (*Lett. à Marmontel*, 13 *Août* 1760.) C'est là cette partie de la conspiration anti-chrétienne dont Condorcet décrit lui-même les manœuvres, quand il nous dit : « Souvent un gouvernement récompensoit d'une » main les philosophes, en payant de l'autre leurs calom- » niateurs; les proscrivoit, & s'honoroit que le sort eût » placé leur naissance sur son territoire; les punissoit de » leurs opinions, & auroit été humilié d'être soupçonné » de ne pas les partager. (*Esquisse d'un tableau hist. par Condorcet*, 9 *époque.*)

Cette perfide intelligence des ministres du roi très-chrétien avec les conjurés anti-chrétiens, hâtoit les progrès de la secte. Enfin le plus impie & le plus despote de ces ministres crut le temps arrivé où il pouvoit frapper le coup le plus décisif, pour la destruction des corps religieux. Ce ministre est le duc de Choiseul. De tous les protecteurs de l'impiété, il fut dans tout le temps de sa puissance celui sur lequel Voltaire comptoit le plus. Aussi Voltaire écrivoit-il à d'Alembert : « Ne craignez pas du tout que le duc de Choiseul » vous batte, je vous le repète, je ne vous trompe pas; » il se fera un mérite de vous servir. (*Lett.* 68, *an.* 1760.) » Nous avions été un peu alarmés de certaines terreurs pa- » niques, disoit-il encore à Marmontel; jamais crainte ne » fut plus mal fondée; M. le duc de Choiseul & Mad. de » Pompadour connoissent la façon de penser de l'oncle & » de la nièce : on peut nous tout envoyer sans risque ». Telle étoit enfin sa confiance à la protection que ce même duc accordoit aux sophistes contre la Sorbonne & l'église, qu'il s'écrioit dans ses transports : *Vive le ministère de France, vive sur-tout M. le duc de Choiseul.* (Lett. à Marmontel, du 13 Août 1760; 2 Sept. 1767.)

Choiseul d'intelligence avec les philosophes.

Cette confiance du chef des conjurés ne pouvoit pas être mieux méritée; Choiseul avoit repris le projet du comte d'Argenson; les ministres crurent y voir une source de richesses pour l'état; plusieurs cependant se trouvoient encore loin de chercher par la destruction des moines celle de la religion; ils ne crurent pas même qu'on pût se passer de tous. Ils firent d'abord excepter les Jésuites de la proscription. C'étoit précisément par ceux-ci que Choiseul vouloit commencer. Son intention étoit même connue par une anecdote qui déjà se répétoit chez les Jésuites. Je les ai entendus raconter entr'eux, qu'un jour Choiseul conversant avec trois ambas-

Comment il fait résoudre la destruction des Jésuites, & pourquoi il commence par eux.

sadeurs, l'un de ceux-ci lui dit que s'il avoit jamais quelque pouvoir, il détruiroit tous les corps religieux, excepté les Jésuites, parce qu'au moins ceux-ci étoient utiles pour l'éducation. " Et moi, reprit Choiseul, si jamais je le puis, „ je ne détruirai que les Jésuites ; parce que leur éducation „ détruite, tous les autres corps religieux tomberont d'eux-mêmes „. Cette politique étoit profonde. Il est constant que détruire en France un corps qui à lui seul étoit chargé de la plus grande partie des colléges, c'étoit dans un instant tarir la source de cette éducation chrétienne, qui fournissoit aux divers ordres religieux le plus grand nombre de leurs sujets. Malgré l'exception du conseil, Choiseul ne désespéra pas de l'amener à son opinion.

Les Jésuites furent fondés ; on ne les trouva nullement disposés à seconder la destruction des autres corps religieux, mais à représenter au contraire tous les droits de l'église, & à les maintenir de toute l'influence qu'ils pouvoient avoir sur l'opinion publique, soit par leurs discours, soit par leurs écrits. Il fut alors facile à Choiseul de faire entendre au conseil que si l'on vouloit jamais procurer à l'état des ressources qui devoient lui venir des possessions religieuses, il falloit commencer par les Jésuites.

Je ne donne encore cette anecdote que comme la tenant des Jésuites, & comme devenue, par les faits, au moins assez vraisemblable pour n'être pas absolument négligée par l'histoire. Mon objet, au reste, n'est point ici d'examiner si ces religieux méritèrent ou non le sort qu'ils essuyèrent, mais uniquement de montrer la main qui se cachoit, & les hommes qui, suivant l'expression de d'Alembert, *avoient donné les ordres* pour la destruction de cette société. Est-il vrai que cette destruction des Jésuites a été conçue, pressée, méditée par les conjurés, & regardée par eux comme un des grands moyens pour arriver à l'anéantissement du christianisme ? Voilà uniquement ce que l'historien doit chercher à constater, relativement à cette conspiration antichrétienne. Pour cela, il faut voir quelle étoit la destination des Jésuites ; combien l'idée qu'on avoit alors d'eux tendoit en général à les rendre odieux aux conjurés. Il faut sur-tout entendre les conjurés eux-mêmes sur la part qu'ils eurent & l'intérêt qu'ils prirent à la destruction de cette société.

Ce que c'étoit que le corps des Jésuites.

Les Jésuites étoient un corps de vingt mille religieux, répandus dans tous les pays catholiques ; ils étoient spécialement dévoués à l'éducation de la jeunesse. Ils se livroient aussi à la direction des consciences, à la prédication ; par un vœu spécial, ils s'engageoient à faire les fonctions de missionnaires par-tout où les papes les enverroient prêcher

l'évangile. Formés avec soin à l'étude des lettres, ils avoient produit un grand nombre d'auteurs, & sur-tout de théologiens appliqués à combattre les diverses erreurs qui s'élevoient contre l'église. Dans ces derniers temps, en France sur-tout, ils avoient pour ennemis les Jansénistes & les soi-disans philosophes. Leur zèle pour l'église catholique étoit si connu & si actif, que le roi de Prusse les appeloit *les gardes du corps du pape*, (154 Lett. du roi de Prusse à Volt. 1767)

Opinion des évêques sur les jésuites.

L'assemblée du clergé composée de cinquante prélats, cardinaux, archevêques ou évêques français, consultée par Louis XV, lorsqu'il fut question de détruire cette société, répondit expressément : " Les Jésuites sont très-utiles à nos diocèses, ,, pour la prédication, pour la conduite des ames, pour établir, conserver & renouveler la foi & la piété par les ,, missions, les congrégations, les retraites qu'ils font avec ,, notre approbation & sous notre autorité. Par ces raisons, ,, nous pensons, Sire, que leur interdire l'instruction, ce ,, seroit porter un notable préjudice à nos diocèses, & que ,, pour l'instruction de la jeunesse, il seroit très-difficile de ,, les remplacer avec la même utilité, sur-tout dans les ,, villes de provinces où il n'y a point d'universités ,,. (*Avis des évêques*, *an* 1761.)

Voilà l'idée que l'on avoit en général, parmi les catholiques, de ces religieux. Voilà aussi ce que l'histoire ne doit pas dissimuler pour faire concevoir combien leur destruction devoit naturellement entrer dans le plan des conjurés antichrétiens. Elle fut dans le temps attribuée au jansénisme; & il est certain que les jansénistes se montrerent très-ardens pour en venir à bout. Mais le duc de Choiseul, & cette fameuse courtisanne, la marquise de Pampadour, qui régnoient alors en France, sous le nom & à l'ombre de Louis XV, n'aimoient pas plus les jansénistes que les jésuites. Le duc & la marquise avoient tous les secrets des conjurés sophistes, par cela seul qu'ils avoient celui de Voltaire. (*Lett. de Volt. à Marmontel, du* 13 *Août* 1760.) Et Voltaire, ainsi qu'il s'en explique lui-même, auroit voulu *qu'on envoyât chaque Jésuite dans le fond de la mer avec un Janséniste au cou*. (Lett. à Chabanon.)

Les Jansénistes ne furent donc que les dogues, ou la meute lancée par Choiseul, la Pampadour & les philosophes, contre les Jésuites. Mais Choiseul lui-même & la Pampadour, quel intérêt les pressoit si fort, & quelle main les dirigeoit? Le ministre d'abord étoit un de ces hommes dont toute la conduite décèle hautement l'impiété. La courtisane avoit à se venger du jésuite de Sacy, qui refusoit de

lui administrer les sacremens, à moins qu'elle ne réparât, en quittant la cour, le scandale de sa vie publique avec Louis XV. L'un & l'autre, d'après les lettres de Voltaire, avoient toujours été les grands protecteurs des nouveaux sophistes; le ministre sur-tout favorisoit sous main tous leurs secrets, autant que les circonstances le permettoient à sa politique. (*Voy. Lett. de Voltaire à Marmontel, du* 21 *Août* 1767.) Or, voici quel étoit, relativement aux Jésuites, le secret des conjurés. Il ne faut encore que les entendre les uns après les autres pour en dévoiler la profondeur. Ecoutons d'abord ce que d'Alembrt écrivoit à Voltaire, dans le pressentiment de sa victoire sur les Jésuites, & des grands avantages que la conjuration devoit retirer de leur chute.

Aveux de d'Alembert sur la destruction des jésuites.

» Ecrasez l'infame, me repétez-vous sans cesse, (*c'est-à-dire, écrasez la religion chrétienne.*) Eh! mon Dieu, » laissez-la se précipiter elle-même : elle y court plus vîte » que vous ne pensez. Savez-vous ce que dit Astruc? Ce » ne sont point les Jansénistes qui tuent les Jésuites : c'est » l'Encyclopédie, mordieu, c'est l'Encyclopédie. Il pour» roit bien en être quelque chose, & le marousle d'Astruc » est comme Pasquin; il parle quelquefois d'assez bon sens. » Pour moi, qui vois tout, en ce moment, couleur de » rose, je vois d'ici les Jansénistes mourant de leur belle » mort l'année prochaine, après avoir fait périr cette année » les Jésuites de mort violente; la tolérance s'établir, les » protestans rappelés, les prêtres mariés, la confession abo» lie, & le fanatisme (ou l'infame) écrasé sans qu'on s'en » apperçoive ». (*Lettre* 100.)

Dans le langage des conjurés eux-mêmes, tel est donc la véritable part qu'ils ont à la mort des Jésuites. Telle en est la vraie cause, tel est l'espoir qu'ils en conçoivent : ils ont soufflé la haine & prononcé l'arrêt de mort; les Jansénistes, après avoir si bien servi les conjurés, doivent périr eux-mêmes; les Calvinistes reviendront, périront à leur tour; tout ce que les sophistes appellent fanatisme, toute religion chrétienne sera écrasée, il ne restera plus que les conjurés & leurs adeptes.

D'Alembert ne voit dans les parlemens même que des magistrats aveuglés, qui, par la destruction des Jésuites, secondent sans le savoir les intentions des philosophes. C'est dans ce sens qu'il écrivoit à Voltaire encore : « Les Jésuites » n'ont plus les rieurs pour eux depuis qu'ils se sont brouillés » avec la philosophie; ils sont à présent aux prises avec les » gens du parlement, qui trouvent que la société de Jésus » est contraire à la société humaine, comme la société de

» Jésus trouve de son côté que l'ordre du parlement n'est » pas l'ordre de ceux qui ont le sens droit; & *la philo-* » *sophie jugeroit que la société de Jésus & le parlement* » *ont tous deux raison* ». (98 Lett., an 1761.) C'est dans ce sens encore qu'il mandoit toujours à Voltaire : « L'éva- » cuation du collège de Louis le Grand (*collège des Jé-* » *suites à Paris*) nous occupe beaucoup plus que celle de » la Martinique. Par ma foi, ceci est très-sérieux, & les » classes du parlement n'y vont pas de main morte. Ils » croient servir la religion, mais ils servent la *raison sans* » *s'en douter*. Ce sont des exécuteurs de la haute justice » pour la *philosophie dont ils prennent les ordres sans le* » *savoir* ». (100 Lett.) Toujours plein de son idée, au moment où il voit les ordres de l'Encyclopédie près de s'exécuter, il s'ouvre franchement sur la cause de ses vengeances; il va jusqu'à s'adresser au Dieu qu'il ne croit pas, de peur que sa proie ne lui échappe. Il écrit encore : » La philosophie touche peut-être au moment où elle va » être vengée des Jésuites. Mais qui la vengera des autres » fanatiques ? Prions Dieu, mon cher confrère, que la » raison obtienne de nos jours ce triomphe ». (90 *Lett.*, 1761.)

Le jour de ce triomphe arrive, d'Alembert l'annonce encore comme l'objet tant désiré. « Enfin, *s'écrie-t-il*, le six » du mois prochain nous serons délivrés de la canaille Jé- » suitique. Mais la raison en sera-t-elle mieux, & l'infame » plus mal » ? (102 *Lett.*)

Ainsi l'abolition de cette religion chrétienne, toujours désignée sous l'affreuse formule, sous le mot d'*infame*, dans le langage des conjurés, se trouve toujours unie à leurs vœux & à leur joie sur la destruction des Jésuites. D'Alembert étoit si persuadé de l'importance de son triomphe sur cette société, que redoutant un jour ce qu'on lui avoit dit de la prétendue reconnoissance de Voltaire pour ses anciens maîtres, il se hâta de lui écrire : « Savez vous ce » qu'on me dit hier ? que les Jésuites commençoient à vous » faire pitié, & que vous seriez presque tenté d'écrire en » leur faveur, s'il était possible de rendre intéressans des » gens que vous avez rendus si ridicules. *Croyez-moi*, » *point de foiblesse humaine;* laissez la canaille janséniste » nous défaire de la canaille jésuitique; & n'empêchez pas » ces araignées de se dévorer les unes les autres ». (*Lett. du* 15 *Septembre* 1762.)

Rien n'étoit moins fondé que cette alarme sur la foiblesse de Voltaire. Il ne faisoit pas secrétement les réquisitoires des avocats généraux du parlement, comme d'Alem- Aveux de Voltaire.

bert étoit accusé d'avoir fait celui de M. de la Chalotais, le plus rusé & le plus virulent de tous ceux qui parurent contre les Jésuites; mais il n'en travailloit pas moins efficacement à leur perte. Il composoit & faisoit circuler des mémoires contre eux. (*Lett. au marquis d'Argens de Dirac*, 26 *Fév.* 1762.)

S'il leur connoissoit quelques protecteurs parmi les grands, il mettoit tout son zèle à les tourner contr'eux. C'est ainsi qu'il écrivoit par exemple au duc de Richelieu : » On m'a ,, dit, monseigneur, que vous aviez favorisé les Jésuites à ,, Bordeaux. Tâchez d'ôter tout crédit aux Jésuites ,,. (*Lett. du* 27 *Nov.* 1761.) C'est ainsi encore qu'il ne rougissoit pas de reprocher au roi de Prusse d'avoir offert un asile à ces malheureuses victimes du complot. (*Lett. du* 5 *Nov.* 1773.) Tout aussi haineux que d'Alembert, il marquoit de même, sur le ton des injures les plus grossières, toute sa joie, lorsqu'il étoit instruit de leurs désastres; & l'on voit par ses lettres avec quels adeptes il la partageoit, quand il écrit au marquis de Villevielle : " Je me réjouis avec ,, mon brave chevalier de l'expulsion des Jésuites. Le Japon ,, commença par chasser ces fripons de Loyola; les Chinois ,, ont imité le Japon; la France & l'Espagne imitent les ,, Chinois. Puisse-t-on exterminer tous les moines qui ne ,, valent pas mieux que ces fripons de Loyola! Si on laissoit ,, faire la Sorbonne, elle seroit pire que les Jésuites. On ,, est environné de monstres. On embrasse notre digne che- ,, valier; *on l'exhorte à cacher sa marche aux ennemis* ,,. (Lett. du 27 Avril 1767.)

Quels exemples que ceux qu'allègue ici le philosophe de Ferney! Celui du Japon, c'est-à-dire, de son féroce Taïko-sama, qui ne chasse ou ne crucifie les missionnaires Jésuites qu'en versant dans son empire le sang de mille & mille martyrs pour y éteindre le christianisme! (*Voyez l'hist. du Japon par Charlevoix*!) Celui de la Chine, infiniment plus modérée sans doute, mais où chaque persécution contre les mêmes missionnaires a toujours été suivie ou précédée de la défense de prêcher l'évangile! L'homme qui s'appuie sur de semblables autorités, n'a-t-il pas évidemment formé le même vœu?

Il est à remarquer que Voltaire n'ose pas rapporter ici l'exemple du Portugal ou du tyran Carvalho (1). La vraie

(1) J'ai vu des personnes instruites pensant que la persécution excitée contre les Jésuites en Portugal, n'étoit pas sans liaison avec la conspiration philosophique; qu'elle n'étoit qu'un premier essai de ce que l'on pourroit tenter contr'eux par-tout ailleurs. Cela pourroit être; la politique & l'influence de Choiseuil, le caractère de Carvalho sont

raison

raiſon de ce ſilence, c'eſt que Voltaire, avec tout le reſte de l'Europe, ſe voyoit forcé de convenir que la conduite de ce miniſtre à l'égard de Malagrida & de la prétendue conſpiration des Jéſuites en Portugal, étoit l'*excès du ridicule joint à l'excès d'horreur*. (Siècle de Louis XV, chap. 33.)

Il eſt à remarquer auſſi que les ſophiſtes conjurés, ſurtout Damilaville, ayant fait leur poſſible pour metrre ſur le compte des Jéſuites l'aſſaſſinat de Louis XV, Voltaire répondit : " Mes frères, vous devez vous appercevoir que „ je n'ai pas ménagé les Jéſuites ; mais je ſouleverois la „ poſtérité en leur faveur, ſi je les accuſois d'un crime dont „ l'Europe & Damien les ont juſtifiés ; --- je ne ſerois qu'un „ vil écho des Janſéniſtes, ſi je parlois autrement „. (*Lett. à Damilav. du 2 Mars 1763.*)

Malgré ce peu d'accord dans les accuſations intentées aux Jéſuites, aſſuré que Voltaire n'en eſt pas moins conſtant que lui dans toute cette guerre, d'Alembert lui envoie ſa prétendue hiſtoire de ces religieux, ouvrage ſur lequel il faut encore l'entendre s'exprimer lui-même, pour voir avec quel art l'atroce hypocriſie s'étoit appliquée à la tourner vers le grand objet de la conſpiration. " Je recommande ce livre „ à votre protection, écrit-il à Voltaire, & je crois qu'en „ effet il pourra être utile à la cauſe commune, & que la „ ſuperſtition avec toutes les révérences que je fais ſemblant „ de lui faire, ne s'en trouvera pas mieux. Si j'étois, comme „ vous, aſſez loin de Paris, *pour lui donner de bons coups* „ *de bâtons*, aſſurément ce feroit de tout mon cœur, de „ toute mon ame, de toutes mes forces, comme on pré„ tend qu'il faut aimer Dieu. Mais *je ne ſuis poſté que* „ *pour lui donner des croquignoles*, en lui demandant pardon „ de la liberté grande, & il me ſemble que je ne m'en „ ſuis pas mal acquitté „. (*Lett. du 3 Janv. 1765.*)

Ce n'eſt plus ſimplement la baſſeſſe des expreſſions qui révolte dans cette confidence, c'eſt encore la profondeur de cette hypocriſie, de cette diſſimulation dont nos ſoi-diſans philoſophes ſe font l'aveu entr'eux. Certes, ſi l'artifice, les

---

aſſez connus pour ne pas contrarier cette opinion ; mais je n'ai point de preuves ſur l'intelligence ſecrette de ces deux miniſtres ; &, d'un autre côté, la férocité & la ſcélérateſſe de Carvalho ont été miſes dans un ſi grand jour ; il a fait mourir, il a tenu dans une longue & cruelle captivité tant de victimes démontrées innocentes par le décret rendu le 8 avril 1771, qu'il n'avoit beſoin que de lui-même pour tous les forfaits & toute la tyrannie dont ſon miniſtère eſt un affreux tiſſu. (*Voyez les Mémoires & les Anecdotes de M. de Pombal ; les diſcours ſur l'hiſtoire, par le comte d'Albon, &c.*)

rufes les plus noires & les plus lâches font le grand apanage des conjurés, l'hiftoire en trouvera difficilement des exemples plus odieux, des aveux plus frappans.

Etrange conduite & aveux de Frédéric.

Quant à Frédéric, dans toute cette guerre anti-jéfuitique, il fe conduifit d'une manière qui ne peut être rendue que par lui-même. Il voyoit dans les Jéfuites *les gardes du corps de la cour de Rome*, les grenadiers de la religion; comme tels, il les déteftoit, & il applaudiffoit à leur deftruction : il fe joignoit contre eux au triomphe des conjurés; mais il voyoit auffi dans cette fociété un corps extrêmement utile & même néceffaire à fes états; comme tels, il les conferva encore quelques années, il réfifta aux follicitations de Voltaire & de tout le philofophifme. On diroit même qu'il les aimoit, les eftimoit franchement, quand on l'entend répondre en ces termes à Voltaire : " Pour moi, j'aurois „ tort de me plaindre de Ganganelli, il me laiffe mes chers „ jéfuites que l'on perfécute par-tout. J'en conferverai la pré„ cieufe graine pour en fournir à ceux qui voudroient cul„ tiver chez eux cette plante fi rare „. (*Lett. du 7 Juillet* 1770.) Frédéric daigna même entrer avec Voltaire dans de plus grands détails, comme pour fe juftifier de la réfiftance qu'il oppofoit aux vues, aux follicitations des conjurés. " J'ai „ confervé cet ordre tant bien que mal, répondoit-il, tout „ hérétique que je fuis, & puis encore incrédule „. En voici les raifons :

" On ne trouve dans nos contrées aucun catholique lettré, „ fi ce n'eft parmi les Jéfuites. Nous n'avions perfonne ca„ pable de tenir les claffes. Nous n'avions ni pères de l'ora„ toire, ni puriftes (piariftes ou pères des écoles pies); „ il falloit donc conferver les Jéfuites, ou laiffer périr toutes „ les écoles. Il falloit donc que l'ordre fubfiftât, pour fournir „ des profeffeurs à mefure qu'il venoit à en manquer, & „ la fondation pouvoit fournir la dépenfe à ces frais; elle „ n'auroit pas été fuffifante pour payer des profeffeurs laïques. „ De plus, c'étoit à l'univerfité des Jéfuites que fe formoient „ les théologiens deftinés à remplir les cures. Si l'ordre avoit „ été fupprimé, l'univerfité ne fubfifteroit plus, & l'on „ auroit été obligé d'envoyer les Siléfiens étudier leur théo„ logie en Bohême, ce qui auroit été contraire aux principes „ fondamentaux du gouvernement „. (*Lett. du 8 Novembre* 1777.)

Ainfi s'exprimoit Frédéric, quand il parloit en roi, quand il croyoit pouvoir expofer les raifons politiques de fa conduite; & on voit qu'il avoit bien faifi celles qui pouvoient l'engager à fe défifter en ce point de l'objet des conjurés. Mais je l'ai dit : il y avoit deux hommes dans Frédéric. Il

y avoit dans lui le roi, qui se croyoit obligé de conserver les Jésuites, & le sophiste qui conspiroit avec Voltaire, l'impie qui applaudissoit aux pertes que faisoit la religion en perdant les Jésuites. En cette qualité d'impie, Frédéric s'expliquoit plus librement avec les conjurés. Il se félicitoit, aussi-bien que d'Alembert, de voir dans l'abolition des Jésuites un présage assuré pour lui de l'abolition de tout le christianisme. Sur le ton du sarcasme, alors il écrivoit : " Quel malheureux siècle pour la cour de Rome! On l'attaque ouvertement en Pologne ; on chasse *ses gardes du corps* de France & de Portugal, & il paroît qu'on en fera autant en Espagne. Les philosophes sapent ouvertement les fondemens du trône apostolique ; on persifle le grimoire du magicien ; on éclabousse l'auteur de la secte ; on prêche la tolérance, tout est perdu ; il faut un miracle pour sauver l'église. C'est elle qui est frappée d'un coup d'apoplexie terrible ; & vous, (*Voltaire*) vous aurez la consolation de l'enterrer & de faire son épitaphe, comme vous fites autrefois pour la Sorbonne ". (154 *Lett. an.* 1767.)

Quand ce que Frédéric prévoyoit des Espagnols fut enfin arrivé, il ne put contenir sa joie. Il écrivit encore à Voltaire : « Voilà pourtant un nouvel avantage que nous venons d'emporter en Espagne ; les Jésuites *sont chassés du royaume*. De plus, les cours de Versailles, de Vienne, de Madrid ont demandé au pape la suppression d'un grand nombre de couvens. On dit que le saint père sera obligé d'y consentir, quoiqu'en enrageant. Cruelle révolution ! À quoi ne doit pas s'attendre le siècle qui suivra le nôtre! La coignée est mise à la racine de l'arbre ; d'une part, les philosophes s'élèvent contre les abus d'une superstition révérée ; d'un autre, les abus d'une superstition révérée ; d'une autre les abus de la dissipation forcent les princes à s'emparer des biens de ces réclus, les suppôts & les trompettes du fanatisme. Cet édifice sapé par ses fondemens va s'écrouler, & les nations transcriront dans leurs annales que Voltaire fut le promoteur de cette révolution, qui se fit au dix-neuvième siècle dans l'esprit humain ». (*Lett. du* 5 *Mai* 1767.)

Nouveaux aveux de d'Alembert & de Voltaire.

Long-temps combattu par la diversité de ces opinions, comme sophiste & comme roi, Frédéric ne cédoit pas encore aux sollicitations des conjurés. Celles de d'Alembert sur-tout étoient vives & fréquentes. On ne peut mieux juger de l'importance qu'il mettoit au succès, que par ce qu'il en dit lui-même. « Mon respectable patriarche, écrit-il à Voltaire, ne m'accusez pas de ne pas servir la bonne cause ; *personne peut-être ne lui rend plus de services que moi :*

» savez-vous à quoi je travaille actuellement? A faire chasser
» de Silésie *la canaille jésuitique*, dont votre ancien disciple
» n'a que trop envie de se débarrasser, attendu les trahisons
» & les perfidies qu'il m'a dit lui-même en avoir éprouvées
» durant la dernière guerre. Je n'écris point de lettres à
» Berlin, où je ne dise *que les philosophes de France sont*
» *étonnés que le roi des philosophes, le protecteur déclaré*
» *de la philosophie*, tarde si long-temps à imiter les rois
» de France & de Portugal. Ces lettres sont lues au roi,
» qui est très-sensible, comme vous le savez, à ce que les
» vrais croyans pensent de lui; & cette semence produira
» sans doute un bon effet, moyennant la grâce de Dieu,
» qui, comme le dit très-bien l'écriture, tourne le cœur
» des rois comme un robinet ». (*Lett. de d'Alemb. à Volt. du* 15 *Décemb.* 1763.)

Il m'en coûte de transcrire ces plates bouffonneries dont d'Alembert accompagne la noirceur de ses complots & le sang froid de ses persécutions souterraines contre une société, dont pour lui tout le crime étoit de ne pas penser comme lui sur la religion. J'épargne à mes lecteurs bien d'autres expressions de cette espèce, ou même plus indécentes; mais au moins faut-il que l'on voie quelquefois ces prétendus grands hommes dans leur déshabillé, & comme ils sont petits, vils & méprisables avec tout leur orgueil, quand ils se montrent tels qu'ils sont.

Au reste, toutes ces sollicitations auprès de Frédéric produisirent leur effet bien plus tard que d'Alembert ne l'eût voulu, puisque 15 ans plus tard Frédéric conservoit encore *ses chers Jésuites.* Cette expression de sa part, & lorsqu'enfin il se laissa vaincre par ces intrigues, son silence absolu sur les trahisons de ces religieux, prouveroient assez qu'il n'en coûtoit pas plus à d'Alembert d'appuyer sur des calomnies, sur les prétendus témoignages des autres, que de les calomnier lui-même. Car, ainsi qu'il le dit ailleurs, Frédéric n'étoit pas homme à *renfermer dans son cœur royal* les sujets de plaintes qu'il auroit eus contre eux (*Lett. du* 24 *Juillet* 1767), comme l'avoit fait le roi d'Espagne, dont la conduite paroissoit en cela si blâmable aux conjurés eux-mêmes. (*Lett. de d'Alemb. à Volt. du* 4 *Mai* 1767.)

Leur inquiétude sur le retour des Jésuites.

Quoi qu'il en soit, ce n'étoit pas assez pour ces conjurés d'avoir obtenu de tant de rois l'abolition des Jésuites, ce fut encore de leurs clubs que sortirent les cris pour obtenir de Rome *l'extinction totale de cette société.* On le voit par l'intérêt que Voltaire mettoit à un ouvrage dont cette extinction étoit le seul objet. Elle fut obtenue. La France enfin s'apperçut de la plaie qu'elle avoit faite à l'éducation publique.

Sans paroître vouloir reculer, quelques perſonnes puiſſantes s'occupèrent du ſoin d'y remédier par une nouvelle ſociété, dont tout l'objet feroit l'éducation de la jeuneſſe, & dans laquelle on admettroit ſur-tout les anciens Jéſuites, comme plus exercés dans cette partie du ſervice public. Sur les premières nouvelles de ce projet, d'Alembert s'alarme de nouveau, il croit voir les Jéſuites reſſuſcités. Il écrit, il récrit à Voltaire; il lui donne encore ſon thême à diriger contre ce plan. Il veut ſur-tout que l'on inſiſte *ſur le danger qui en réſulteroit pour l'état, pour le roi, pour le duc d'Aiguillon*, ſous le miniſtère duquel la deſtruction de cette ſociété s'étoit conſommée. Ce n'eſt pas tout, il faut que l'on inſiſte ſur *l'inconvénient de mettre la jeuneſſe entre les mains d'une communauté de prêtres quelconque*, & qu'on les repréſente tous comme *ultramontains par principes & anti-citoyens. Bertrand* d'Alembert finit par dire en ſon langage, à Voltaire *Raton, que ce marron demande un feu couvert, & une patte auſſi adroite que celle de Raton; & ſur ce, il baiſe bien tendrement ſes chères pattes.* Tout auſſi alarmé que d'Alembert, Voltaire ſe met à l'ouvrage, & demande de nouvelles inſtructions. Il médite quel tour on peut donner à cette affaire; il la trouve trop ſérieuſe pour reſter dans le domaine du ridicule. D'Alembert revient à la charge. (*Voyez ſur-tout leurs lett. du 26 Fév., 5 Mars, 22 Mars* 1774.) Tandis que Voltaire écrit à Ferney contre le projet, les conjurés agiſſent dans Paris & à la cour. Les miniſtres ſont gagnés de nouveau, & le plan eſt rejeté; la jeuneſſe reſte encore ſans maîtres; & Voltaire peut encore de nouveau écrire à d'Alembert : " Mon cher ami, je ne ſais pas ce qui m'arrivera, mais ,, goûtons toujours le plaiſir d'avoir vu chaſſer les Jéſuites ,,. (*Lett. du 27 Avril* 1771.)

Ce plaiſir eſt encore troublé par de fauſſes nouvelles; & d'Alembert s'effraie de nouveau. " On aſſure, écrit-il à ,, Voltaire, que la canaille jéſuitique va être rétablie en Portugal, à l'exception de l'habit. Cette nouvelle reine me ,, paroît une ſuperſtitieuſe majeſté Si le roi d'Eſpagne vient ,, à mourir, je ne réponds pas que ce royaume n'imite le ,, Portugal. *C'en eſt fait de la raiſon, ſi l'armée ennemie* ,, *gagne cette bataille* ,,. (Lettre du 23 Juin 1777.)

Pour démontrer combien les conjurés avoient à cœur la deſtruction des Jéſuites, combien ils regardoient la ruine de leur ſociété, comme eſſentiellement liée au projet de détruire la religion chrétienne, & combien elle faiſoit partie de leurs complots, j'avois promis de m'en tenir aux aveux, aux archives des conjurés eux-mêmes. Je laiſſe bien des lettres qui auroient ajouté à la démonſtration; je laiſſe même

celle où, 15 ans après l'extinction des Jésuites en France, on voit encore Voltaire se flatter de les faire chasser de la Chine, *par le moyen de la cour de Pétersbourg*, & cela uniquement parce que ces *Jésuites que l'empereur de la Chine a eu la bonté de conserver à Pékin, sont plus convertisseurs que mathématiciens.* (Lett. du 8 Décembre 1776.) Si les sophistes avoient mis moins d'intérêt & moins d'activité dans l'extinction de cette société, j'aurois moins insisté moi-même sur cet objet. Je crois à présent devoir observer que toute cette guerre d'extinction déclarée aux Jésuites par le philosophisme, venoit elle même d'une idée fausse & outrageante pour la religion. Les conjurés sophistes étoient persuadés que l'église chrétienne est l'ouvrage des hommes, & la plupart croient que lui ôter la ressource des Jésuites, c'étoit hâter sa ruine, saper ses fondemens & la réduire à ne pouvoir plus exister. Elle avoit cependant existé, cette même église plus de quatorze siècles avant les Jésuites. L'enfer pouvoit dilater ses portes après leur mort : il n'en étoit pas moins écrit qu'il ne prévaudroit pas. La puissance & les intrigues des ministres en France, celles d'un Choiseul & d'une Pompadour ligués avec Voltaire ; en Espagne, celles d'un Daranda, l'ami public de d'Alembert & de tous nos impies ; en Portugal, celles d'un Carvalho, le féroce persécuteur des gens de bien, & ailleurs celles de tant d'autres ministres subjugués par les relations de l'impiété, plus encore que par celles de la politique, ont bien pu menacer le pape du schisme des empires ; ces menaces ont pu arracher à Ganganelli le décret qui éteint une société chère à tant d'autres papes ; mais ce pontife savoit, & tous les chrétiens savent que l'évangile ne porte pas sur les Jésuites, qu'il porte sur le Dieu qui juge & les Jésuites, & les sophistes, & les ministres, & les pontifes mêmes. Cette société de vingt mille religieux répandus sur la surface de la chrétienté, formant une succession d'hommes appliqués à l'éducation de la jeunesse, à l'étude des humanités & des sciences religieuses, pouvoit être sans doute d'une grande utilité à l'église & à l'état ; mais les conjurés eux-mêmes ne furent pas long-temps à s'appercevoir qu'il restoit à la religion d'autres secours ; qu'ils faisoient trop d'honneur aux Jésuites, en faisant reposer l'église sur eux, comme sur sa pierre fondamentale. Il fallut encore s'occuper d'autres moyens pour la détruire. Celui que les conjurés suivirent avec une nouvelle ardeur, fut la destruction absolue de tous les autres corps religieux.

Erreur des conjurés sur cette destruction.

CHAPITRE VI.

Troisième moyen des conjurés. Extinction de tous les corps religieux.

Reproches faits aux religieux.

Les ennemis des moines ont pris à tâche de les faire regarder comme des corps parfaitement inutiles à la religion, & sur-tout à l'état. Je ne sais de quel droit l'Europe peut se plaindre d'une association à laquelle elle doit n'être plus ce qu'elle fut sous nos anciens Gaulois, Tudesques & Bretons, c'est-à-dire, une région qui n'avoit pas les deux tiers des terres cultivées qu'elle a aujourd'hui, qui n'avoit que des villes très-médiocres & beaucoup moins de villages, parce qu'elle fournissoit beaucoup moins à leur subsistance, parce qu'elle étoit en très-grande partie couverte de forêts, de marais & de landes stériles. Je ne sais comment l'état pouvoit regarder comme inutiles des hommes sans contredit encore les meilleurs cultivateurs des terres défrichées par leurs fondateurs, & par là même fournissant aux citoyens une grande partie de leur subsistance; des hommes qui devoient apprendre à nommer avec reconnoissance, au moins ceux qui, jusques dans le nom de leur patrie, de leur ville ou de leur village, devroient apprendre que sans les moines ils n'existeroient pas; des hommes enfin sans lesquels toute l'histoire dit que nous en serions encore où en étoient nos pères dans les siècles barbares, à ne savoir pas lire. Et de ce côté-là, peut-être, hélas! n'ont-ils rendu que trop de services. Ils ont appris à nos pères à lire, & nous avons appris à mal lire. Ils ont ouvert le temple des sciences, & nous n'y sommes entrés qu'à-demi; & dans toutes les sciences, l'homme le plus dangereux n'est pas celui qui ne sait rien, c'est celui qui sait mal; c'est celui-là sur-tout qui sait très-peu, & qui croit tout savoir.

Que l'on prenne d'ailleurs ceux que l'on se plaisoit à appeler des moines ignorans, je mets en fait qu'on les trouvera tous au moins aussi instruits que l'est au moins le commun des laïques, de ceux-même qui ont eu une éducation soignée. Mon témoignage doit être peu suspect, je n'ai jamais appartenu à aucun des corps compris dans ce reproche. Je le crois pour tous les religieux en général, aussi injuste qu'il eût été honteux de le mériter. J'ai vu beaucoup de ces hommes qu'on traitoit d'ignorans; j'ai vu qu'ils savoient

ce qu'ils devoient savoir, & que s'ils n'avoient point la science du siècle & celle de notre philosophisme, ils n'en étoient que plus heureux, en se contentant de la science de leur état. J'ai vu sur-tout qu'il y avoit non-seulement chez les Bénédictins, les seuls auxquels on rende une espèce de justice, mais encore dans presque tous les autres corps religieux, des hommes qui méritoient d'être distingués par leurs connoissances comme par leur piété, & cela en beaucoup plus grande proportion que dans le siècle. L'historien qui voudra être juste ne doit pas s'en tenir, sur cet objet-là, aux déclamations qu'il trouvera chez les sophistes de nos jours; mais il en est un autre sur lequel tous les corps religieux doivent se glorifier de trouver l'histoire & la preuve de leurs services, dans les annales mêmes des impies conjurés contre eux & la religion.

Projets de Frédéric contre les religieux.

Les Jésuites étoient détruits; les conjurés sophistes virent que le christianisme subsistoit encore, & alors ils se dirent: il nous reste à détruire les moines; tant qu'ils existeront, nous nous flattons en vain de triompher. Ce projet fut de nouveau fortement senti par Frédéric. Une lettre de Voltaire, datée du 3 Mars 1767, lui fournit l'occasion de le développer. « Hercule alloit combattre les brigands, & Bellérophon les » chimères, *écrivoit le sophiste de Ferney*; je ne serois pas » fâché de voir des Hercules & des Bellérophons délivrer la » terre des brigands & des chimères catholiques ». La réponse de Frédéric, datée du 24 même mois, même année, est conçue en ces termes: « Il n'est point réservé aux armes » de *détruire l'infame*; elle périra par les bras de la vérité & » par la séduction de l'intérêt. Si vous voulez que je développe » cette idée, voici ce que j'entends. J'ai remarqué, & d'autres comme moi, que les endroits où il n'y a plus de couvens de moines, sont ceux où le peuple est le plus aveuglément attaché à la superstition. Il n'est pas douteux que si l'on » parvient à détruire ces asiles du fanatisme, le peuple ne devienne un peu indifférent & tiède sur ces objets qui sont » actuellement ceux de sa vénération. Il s'agiroit *de détruire* » *les cloîtres*, au moins de commencer à diminuer leur nombre. Ce moment est venu, parce que le gouvernement français & celui de l'Autriche sont endettés, qu'ils ont épuisé les » ressources de l'industrie pour acquitter les dettes, sans y parvenir. L'appas des riches abbayes & des couvens bien rentés » est tentant. En leur représentant le mal que les cénobites » font à la population de leurs états, ainsi que l'abus du grand » nombre des *Cucullatti* qui remplissent les provinces, en » même temps la facilité de payer une partie de leurs dettes, » en y appliquant les trésors de ces communautés qui n'ont

» point

» point de successeurs, je crois qu'on les détermineroit à com» mencer cette réforme; & il est à présumer qu'après avoir » joui de la sécularisation de quelques bénéfices, leur avidité » engloutira le reste ».

« Tout gouvernement qui se déterminera à cette opération, » *sera ami des philosophes* & partisan de tous les livres qui at» taqueront les superstitions populaires & le faux zèle qui » voudra s'y opposer ».

„ Voilà un petit projet que je soumets à l'examen du pa„ triarche de Ferney; c'est à lui, comme père des fidèles, de „ le rectifier & de l'exécuter „.

„ Le patriarche m'objectera peut-être ce *qu'on fera des* „ *évêques*; je lui réponds qu'il n'est pas temps d'y toucher, „ qu'il faut commencer par détruire ceux qui soufflent l'em„ brâsement du fanatisme au cœur du peuple. Dès que le peu„ ple sera refroidi, *les évêques deviendront de petits garçons* „ *dont les souverains disposeront par la suite des temps comme* „ *ils voudront* „.

De pareils conseils étoient trop du goût de Voltaire pour qu'il ne sût pas les apprécier. Aussi, répondit-il au roi de Prusse: „ Votre idée d'attaquer par les moines *la superstition christi*„ *cole*, est d'un grand capitaine. Les moines une fois abolis, „ l'erreur est exposée au mépris universel. On écrit beaucoup „ en France sur cette matière, tout le monde en parle; mais „ on n'a pas cru cette affaire assez mûre. On n'est pas assez „ hardi en France; les dévots ont encore du crédit „. (*Let. du* 5 *Avril* 1767.)

Quand on a lu ces lettres, il n'est plus temps de demander à quoi servoient dans l'église catholique tous ces corps religieux. Il n'est que trop vrai que plusieurs avec le temps étoient déchus de leur première ferveur; mais dans leur état même de décadence, Frédéric appliquant toute sa politique à rechercher les causes qui retardent encore les progrès de ses complots contre le christianisme, voit les plus grands obstacles dans le zèle, l'exemple, les leçons de ces corps; il ne croit pas qu'on puisse abattre l'édifice de l'église jusqu'à ce que ce rempart ait été renversé. Voltaire à cette idée reconnoît un grand capitaine qui signale tout l'art des guerriers contre la *superstition christicole*, comme il l'a signalé dans ses longues guerres contre l'Autriche & la France. Ils étoient donc encore utiles à quelque chose ces corps tant accusés d'ignorance & d'oisiveté; ils étoient une véritable barrière contre l'impiété. Frédéric en est si persuadé, que cinq mois après il revient & insiste pour qu'on renverse cette barrière avant que d'attaquer directement les évêques

& le corps de la place, alors même que l'incrédulité & le philosophisme ont occupé les avenues du trône.

Le 29 Juillet 1775, Voltaire lui écrit : « Nous espérons » en France que la philosophie qui est *auprès du trône* sera » *bientôt dedans*. Mais ce n'est qu'une espérance. Elle est » souvent trompeuse. Il y a tant de gens intéressés à sou- » tenir l'erreur & la sottise ; il y a tant de dignités & de » richesses attachées à ce métier, qu'il est à craindre que » les hypocrites ne l'emportent sur les sages. Votre Alle- » magne elle-même n'a-t-elle pas fait des souverains de » vos principaux ecclésiastiques ? Quel est l'électeur & l'évê- » que parmi vous qui prendra le parti de la raison contre » une secte qui lui donne quatre à cinq millions de rente » ?

Fréderic ne vouloit pas encore de cette attaque directe contre les évêques ; mais toujours opinant pour la guerre aux corps religieux, il répondit à Voltaire :

« Tout ce que vous me dites de nos évêques teutons n'est » que trop vrai. Ce sont des porcs engraissés des dîmes de » Sion ; (telle est constamment l'honnêteté ou la grossié- » reté des conjurés sophistes dans les secrets qu'ils se com- » muniquent) mais vous savez aussi que dans le saint em- » pire romain, l'ancien usage, la bulle d'or & *telles autres* » *antiques sottises* font respecter les abus établis. On les » voit, on lève les épaules, & les choses continuent leur » train.

» Si l'on veut diminuer le fanatisme, *il ne faut pas* » *d'abord toucher aux évêques* ; mais si l'on parvient à di- » minuer les moines, sur-tout les ordres mendians, le peuple » se refroidira. Celui-là, moins superstitieux, permettra aux » puissances de *ranger les évêques* selon qu'il conviendra au » bien de leur état. *C'est la seule marche à suivre. Miner* » *sourdement* & sans bruit l'édifice de la déraison, c'est l'o- » bliger à s'écrouler de lui-même ». (*Lettre du* 13 *Août* 1775.)

J'ai annoncé que les moyens des conjurés ajouteroient aux preuves que j'ai données de l'existence de la conjuration & de son objet, je ne sais plus ce qu'il faudroit entendre par ces mots de *conspiration antichrétienne*, si l'historien ne la voit pas dans toutes les confidences mutuelles dont je recueille avec attention les expressions mêmes. Qu'est-ce qu'une conspiration, si on ne la voit pas dans cette *marche à suivre pour miner sourdement l'édifice* de cette religion qu'on se plaît à désigner sans cesse sous les noms de *superstition christicole*, de fanatisme, de déraison, pour arriver par-là successivement à la perte des premiers pontifes, pour déta-

cher insensiblement les peuples de tout attachement à l'évangile ? Qu'est-ce donc qu'une conspiration, si on n'en veut point voir dans tous ses conseils secrets que la distance des lieux n'empêche pas d'arriver perpétuellement de Ferney à Berlin, de Berlin à Paris en passant par Ferney ? Eh ! quel lecteur assez peu clairvoyant pour ne pas entendre le langage & concevoir l'objet de tous ces conseils, pour supposer encore que par l'établissement de la raison les conjurés n'entendent pas l'abolition de tout christianisme ? N'est-il pas même bien étonnant que déjà les conjurés s'expliquassent si clairement sur cet objet de leur complot, & sur les moyens qu'ils combinoient entr'eux pour le remplir ?

Projet qu'on suit en France sur les religieux.

Au reste, Voltaire avoit raison de répondre à Frédéric qu'on s'occupoit beaucoup en France de la destruction des corps religieux. Depuis l'expulsion des Jésuites, ce projet se poursuivoit efficacement par des hommes chers aux conjurés dans le ministère. On commença d'abord par reculer le terme de la profession religieuse jusqu'à l'âge de vingt-un ans ; les ministres avoient même voulu en exiger vingt-cinq. C'étoit dire à peu-près que sur cent jeunes gens appelés à cet état, à peine un ou deux pourroient-ils suivre leur vocation, puisque peu de parens auroient consenti à voir leurs enfans arrivés à cet âge sans se décider & se former pour un autre état. Les réclamations des ames pieuses obtinrent que l'âge fixé pour l'émission solennelle des vœux, fût celui de dix-huit ans pour les religieuses, & de vingt-un pour les religieux. L'édit n'en fut pas moins regardé par bien des personnes comme une atteinte au droit des citoyens, qui certainement doivent avoir celui de se consacrer à Dieu dans l'état où leur conscience les appelle, & de se dérober aux dangers des passions dans l'âge où elles se développent avec plus d'activité. On y vit sur-tout une atteinte à l'idée d'un Dieu qui a droit au sacrifice de ceux qu'il veut former de bonne heure aux vertus religieuses ; aux droits de l'église, à qui seule il semble appartenir de fixer ce qui regarde les engagemens religieux, & qui dans le dernier concile écuménique avoit elle-même marqué l'âge de 16 ans & au-dessus, comme un terme auquel les jeunes gens avoient toute la connoissance & la liberté requises pour contracter cet engagement, & qui d'ailleurs accordoit toujours cinq ans pour ceux & celles qui voudroient réclamer contre leur engagement, comme n'ayant pas eu toute la liberté qu'elle exige elle-même pour accepter les vœux de la religion. (*Voy. là-dessus le discours de Chapelain*) Il eût été ridicule en France d'objecter que cette profession privoit l'état de ses sujets. Dans les idées de la religion, des hommes consacrés

plus ſpécialement aux œuvres de piété, à l'édification & à l'inſtruction des peuples, ne ſont point inutiles aux nations. Il étoit d'ailleurs viſible que la France, malgré le nombre de ſes couvens, avoit conſtamment une population plus conſidérable que la plupart des autres états. Elle comprenoit ſur-tout un grand nombre de célibataires mondains ſur leſquels les lois auroient dû fixer leur attention, avant que de parler des pertes qu'elle pouvoit faire par le célibat religieux. Ces réclamations furent inutiles; le temps de la profeſſion religieuſe fut reculé à 21 ans pour les hommes. Ce qu'on avoit prévu, & ce que déſiroient les miniſtres conduits par les ſophiſtes, arriva. Dans un très-grand nombre de colléges où les Jéſuites furent mal remplacés, les jeunes gens privés d'une éducation plus ſoignée, livrés enſuite à leurs paſſions, ou bien croyant perdre les années qu'il auroit fallu attendre pour entrer en religion, ne penſèrent preſque plus à cet état. Ceux que l'on recevoit encore, y entroient, les uns uniquement preſſés par la misère pour y trouver du pain plutôt que pour y ſervir Dieu; les autres avec des penchans & des vices, avec des habitudes trop formées pour ſe plier aiſément à la règle. Il y avoit déja bien des abus dans les cloîtres. Ils allèrent croiſſant. A meſure que d'un côté le nombre des religieux diminuoit, la ferveur de l'autre ſe perdoit, les ſcandales augmentoient. C'étoit là préciſément ce que vouloient les miniſtres pour avoir des prétextes de ſuppreſſion, ce que vouloient bien plus encore les ſophiſtes leurs maîtres, qui d'ailleurs ne ceſſoient de répandre une foule de livres dont tout l'objet étoit de verſer à pleins torrens le ridicule, le ſarcaſme & le mépris ſur les cénobites.

Brienne pourſuivant le projet contre les religieux.

Celui qui ſeconda le mieux ici l'intention des conjurés, fut un homme qui étoit venu à bout de faire croire à ſes confrères mêmes qu'il avoit quelque aptitude pour le gouvernement, & qui a fini par ſe faire placer au nombre des miniſtres que l'ambition a rendus imbécilles. Cet homme étoit Brienne archevêque de Toulouſe, puis archevêque de Sens, puis miniſtre principal, puis apoſtat public, & mort dans un mépris, dans une exécration qui égale au moins celle que l'univers a aujourd'hui pour Neker. Brienne tout honni, tout abhorré qu'il eſt, n'eſt pas encore au point de l'infamie qu'il mérite. On ne ſait pas qu'il fut l'ami, le confident de d'Alembert, & qu'il fut dans l'égliſe tout ce qu'auroit pu être d'Alembert archevêque, dans une aſſemblée de commiſſaires chargés de réformer les corps religieux.

Le clergé avoit cru devoir s'occuper de cette réforme à faire dans les maiſons religieuſes, pour y rétablir leur première fer-

veur. La cour fit semblant de se prêter à cette intention ; elle nomma des conseillers d'état pour délibérer sur cet objet avec les évêques de la commission appelée des réguliers. Il arriva ce qu'on pouvoit attendre d'un mélange bizarre d'hommes qui apportoient dans un pareil conseil les vues du siècle, & de prélats qui ne devoient y apporter que les vues de l'église. Les intentions se croisèrent souvent ; on convint cependant ou l'on crut convenir de divers articles. Plusieurs évêques se dégoûtèrent & abandonnèrent la commission ; il s'en forma une nouvelle (1), composée de M. de Dillon, archevêque de Narbonne ; de M. de Boisgelin, archevêque d'Aix ; de M. de Cicé, archevêque de Bordeaux, & enfin du fameux Brienne, archevêque de Toulouse.

Le premier de ces commissaires, avec de la noblesse dans son maintien & de la majesté dans son éloquence, étoit mieux fait pour représenter dignement le roi aux états du Languedoc, que S. François ou S. Benoît dans une commission de religieux. Aussi ne voit-on pas qu'il se soit beaucoup occupé de cet objet.

M. de Boisgelin, avec tous les talens qu'il a développés à l'assemblée appelée nationale, avec le zèle qu'il a manifesté pour les droits de l'église dans l'établissement & le maintien d'un état consacré à la perfection évangélique, pouvoit apporter à cette commission les intentions de l'ordre, & donner des conseils que la cour n'avoit pas l'intention de suivre.

Quant à M. de Cicé, depuis garde des sceaux de la révolution, si la sanction donnée, si les sceaux apposés par sa main aux décrets constitutionnels, démontrent qu'il pouvoit être trompé, son repentir & ses rétractations sont une preuve que son cœur auroit moins secondé des projets destructeurs, s'il les eût mieux connus.

Intelligence de Brienne & de d'Alembert.

Dans cette commission des réguliers, Brienne avoit seul l'oreille des ministres, leur secret & celui de d'Alembert. Celui-ci, en revanche, savoit si bien tout ce que les conjurés pouvoient attendre de services du prélat philosophe, qu'au moment où Brienne fut aggrégé à l'académie fran-

(1) On a été surpris de me voir parler d'une *nouvelle* commission sur les réguliers ; on observe qu'il n'y en avoit eu qu'une. Je n'avois pas cru qu'il fallût un arrêt du conseil ou un décret de l'académie pour appeler *nouvelle* une commission qui se compose de nouveaux membres. Quoi qu'on en ait dit encore, je n'ai pas nommé, parmi ces membres, un seul prélat qui n'en ait été. Quelques uns, il est vrai, n'en furent que bien peu de temps ; mais c'est ce qui prouve tout ce que j'ai voulu dire dans cet article, qu'ils n'étoient *pas hommes à seconder* l'impiété de Brienne.

çaiſe, d'Alembert ſe hâta de l'annoncer en ces termes au chef des conjurés : « Nous avons en lui un très-bon con» frère qui ſera certainement utile aux lettres & *à la phi» loſophie*, pourvu que la philoſophie ne lui lie pas les » mains par un excès de licence, ou que le cri général ne » l'oblige pas d'agir contre ſon gré ». (*Lett. des* 20 *Juin* & 21 *Déc.* 1770.) Autant eût valu dire : nous avons dans Brienne un homme qui penſe comme nous, & qui ſera pour nous, pour nos complots, tout ce que je ſerois moi-même, en cachant mon jeu, ſi j'étois à ſa place.

D'Alembert ſe connoiſſoit en confrères ; il ſe tenoit ſi sûr de celui-ci, que Voltaire ayant cru pouvoir ſe plaindre du monſtrueux prélat, d'Alembert n'héſita pas a répondre : « Je vous demande en grâce de ne point précipiter votre » jugement, --- Je gagerois *cent contre un* qu'on vous en » a impoſé, ou qu'on vous a du moins fort exagéré ſes » torts. Je connois trop ſa façon de penſer pour n'être pas » sûr qu'il n'a fait en cette occaſion que ce qu'il n'a pas » pu abſolument ſe diſpenſer de faire ». (*Lett. du* 4 *Déc.* 1770.)

Les plaintes de Voltaire venoient d'un mandement publié par Brienne contre l'adepte Audra, qui, profeſſeur public, donnoit à Toulouſe les leçons de l'impiété même pour celles de l'hiſtoire. D'après les recherches faites par d'Alembert, il ſe trouva que Brienne, en faveur de cet adepte, avoit « réſiſté pendant un an entier aux clameurs du parlement, » des évêques, de l'aſſemblée du clergé », & qu'il avoit abſolument fallu lui *forcer la main* pour empêcher la jeuneſſe de ſon diocèſe de recevoir de pareilles leçons ; auſſi l'apologiſte ajoutoit-il : « Ne vous laiſſez donc pas prévenir » contre Brienne, & ſoyez sûr, encore une fois, que jamais » la raiſon (notre raiſon à nous) n'aura à s'en plaindre ». (21 *Déc.* 1770.)

Tel étoit l'hypocrite ſcélérat ou l'adepte mitré que l'intrigue étoit venue à bout de faire entrer dans une commiſſion établie pour la réforme des ordres religieux. Il ſut en faire une commiſſion de déſordre & de deſtruction. Appuyé du miniſtère, & ſe jouant des autres évêques de la commiſſion appelée des réguliers, il attira tout à lui, il domina ſeul dans cette prétendue réforme. A l'édit qui reculoit la profeſſion religieuſe, il en fit ajouter un nouveau pour ſupprimer tous les couvens des villes qui n'auroient pas au moins vingt religieux, & ailleurs tous ceux où il s'en trouveroit moins de dix, ſous le prétexte ſpécieux que la règle s'obſervoit mieux avec un plus grand nombre. Les évêques, le cardinal de Luynes ſur-tout, furent obligés de repréſenter les ſer-

Moyens & ſuccès de Brienne contre les religieux.

vices que nombre de petits couvens rendoient dans les campagnes, ſoit pour aider les curés, ſoit pour les ſuppléer. Malgré ces réclamations, les prétextes ne manquèrent pas; Brienne ſe prêta ſi bien aux vœux des ſophiſtes conjurés, qu'avant la révolution il y avoit déjà en France quinze cents couvens de ſupprimés. Il s'y prenoit de manière à n'avoir bientôt plus beſoin de ſuppreſſion A force d'accueillir & de ſolliciter lui-même les plaintes des jeunes contre les anciens, des inférieurs contre les ſupérieurs, à force de gêner, de contrarier les élections des ſupérieurs, il ſemoit & nourriſſoit la diviſion, le déſordre & l'anarchie dans les cloîtres. D'un autre côté, ſes confrères les ſophiſtes inondoient le public de tant de libelles contre les moines, ils étoient venus à bout de les rendre ſi ridicules, qu'à peine ſe préſentoit-il quelques nouveaux ſujets pour remplacer les morts. De ceux qui reſtoient, les uns étoient honteux *de porter une robe couverte d'opprobre* (Voltaire, 15 Lett. au R. de P.); & d'autres, excédés par les tracaſſeries de Brienne, demandoient eux-mêmes leur ſuppreſſion.

Le philoſophiſme & les principes de la liberté, d'égalité, s'introduiſoient même dans pluſieurs de ces maiſons, avec tous les déſordres qu'ils entraînent naturellement. Les bons religieux, les anciens ſur-tout verſoient des larmes de ſang ſur ces perſécutions de Brienne. Encore quelques années, & il auroit fait à lui ſeul en France tout ce que Frédéric & Voltaire avoient projeté contre l'exiſtence des corps religieux. Leur décadence étoit on ne peut pas plus ſenſible dans une foule de maiſons : c'étoit un prodige qu'il en reſtât encore de ferventes; ç'a été un bien plus grand prodige encore, que la foi du plus grand nombre de ces moines ſe ſoit ranimée préciſément aux jours de la révolution, parmi ceux-mêmes qui avoient demandé auparavant leur ſuppreſſion. Je ſais, à ne pouvoir pas en douter, que le nombre de ceux-ci étoit au moins le triple de ceux qui ont fait le ſerment conſtitutionnel. Le moment de l'apoſtaſie les a effrayés, la perſécution ſouterraine de Brienne les avoit ébranlés; la perſécution ouverte de l'aſſemblée nationale les ranima, en leur montrant à quoi tendoit une ſuppreſſion méditée depuis long-temps, comme un des grands moyens philoſophiques pour arriver à la perte abſolue du chriſtianiſme.

Ses moyens inutiles auprès des religieuſes.

Voltaire & Frederic ne vécurent pas aſſez long-temps pour voir leur projet conſommé en France; mais Brienne le vit, & quand il voulut s'en faire honneur, il n'en recueillit que l'opprobre : le remords & la honte l'emportèrent où l'attendoient ceux qui l'avoient conçu. Son impiété & ſes complots s'étoient auſſi étendus contre les vierges con-

ſacrées à la vie religieuſe ; mais il échoua complétement contre cette précieuſe portion de l'égliſe. Celles-ci étoient pour la plupart ſous l'inſpection immédiate des évêques, qui ne lui auroient pas permis d'aller auſſi ſemer les diviſions & l'anarchie parmi ces ſaintes filles, & qui apportoient le plus grand ſoin dans le choix des hommes auxquels la direction étoit confiée. L'âge de leur profeſſion n'avoit pas d'ailleurs été aſſez reculé pour donner aux paſſions le temps de ſe fortifier. Leur éducation ſe faiſoit dans l'intérieur même des couvens, à l'exception de celles qui ſe dévouoient au ſervice des pauvres, des malades, & dont la charité, la modeſtie étoient, au milieu du monde, un ſpectacle digne des anges. Les autres, retirées dans leurs ſaintes maiſons, y trouvoient un aſile inacceſſible à la corruption des mœurs & de l'impiété. Brienne eut beau chercher comment il ôteroit encore à l'égliſe cette reſſource, les prétextes même lui manquoient.

Pour diminuer le nombre des vraies religieuſes, il imagina qu'elles auroient moins de novices quand il auroit établi & multiplié une autre eſpèce d'aſile, que ſon intention étoit de rendre moitié mondain, moitié religieux. Il multiplia ces chanoineſſes, dont la règle ſemble moins exiger de ferveur, parce qu'elle laiſſe plus de liberté pour communiquer avec le monde.

Par une ſottiſe inexprimable, ſi elle n'avoit pas eu ſon objet ſecret, il exigea des quartiers de nobleſſe pour entrer dans ces aſiles auxquels il appliquoit ces fondations qui appartenoient auparavant à tous les ordres des citoyens. On eût dit qu'il vouloit à-la-fois rendre les vraies religieuſes mepriſables à la nobleſſe, & la nobleſſe elle-même odieuſe aux autres citoyens, en lui appliquant excluſivement des fondations auxquelles tous avoient le même droit, faute que l'on faiſoit auſſi en deſtinant les mêmes fonds à des chanoines nobles.

Ces ſortes de réflexions n'entroient pas dans la tête de Brienne. Il tendoit ſes embûches, & d'Alembert ſourioit, ſe flattant que bientôt on n'auroit plus ni chanoineſſes, ni religieuſes. Ici toutes les ruſes de l'un & de l'autre furent inſuffiſantes. Les unes & les autres ont déjoué le projet de l'impie. Il fallut tout le deſpotiſme des conſtituans pour tirer de leurs maiſons & de leurs cellules ces ſaintes filles, dont la piété & la conſtance font l'honneur de leur ſexe, & avec les martyrs de ſeptembre, la partie la plus belle de la révolution. Juſqu'à ces décrets dignes de Néron, ni le nombre des religieuſes, ni leur ferveur n'étoient diminués. Mais enfin l'aſſemblée dite nationale & conſtituante envoya ſes décrets, ſes ſatellites & même ſes canons ; trente mille religieuſes furent chaſſées

Projets contre les religieux terminés par l'aſſemblée nationale.

chassées de leurs couvens, malgré un autre décret de la même assemblée qui promettoit de les y laisser mourir en paix. Il n'y eût plus alors en France ni maisons de religieux, ni maisons de religieuses. Depuis plus de quarante ans le projet de leur destruction avoit été dicté par le philosophisme aux ministres même d'un roi très-chrétien. Au moment de la consommation il n'existoit plus de ministres du roi très-chrétien. Le roi étoit lui-même aux tours du Temple. L'objet tant recherché par l'abolition des ordres religieux étoit déjà rempli. La religion souffroit dans ses ministres la plus atroce des persécutions; mais pour arriver à ce triomphe, les conjurés, dans ce long intervalle d'années, avoient employé d'autres moyens que j'ai à faire connoître.

CHAPITRE VII.

Quatrième moyen des conjurés. Colonie de Voltaire.

DANS le temps même où les conjurés étoient si occupés de l'abolition des Jésuites & de tous les corps religieux, Voltaire méditoit un projet qui devoit donner à l'impiété même ses apôtres & ses propagandistes. C'est aux années 1760 & 1761 qu'il semble avoir eu les premières idées de ce nouveau moyen d'arriver enfin à l'extirpation du christianisme. « Seroit-il possible, *écrivit-il alors à d'Alembert*, » que cinq ou six hommes de mérite qui s'entendroient ne » réussissent pas, après les exemples que nous avons de douze » faquins qui ont réussi » ? (*69 Lettre, an* 1760) L'objet de cette réunion s'explique & se développe dans une autre lettre que j'ai déjà citée, & dans laquelle il dit: « Que les » philosophes véritables fassent une confrérie comme les » Francs-Maçons, qu'ils s'assemblent, qu'ils se soutiennent, » & qu'ils soient fidèles à la confrérie; & alors je me fais » brûler pour eux. Cette académie secrette vaudra mieux que » celle d'Athènes & toutes celles de Paris. Mais chacun ne » songe qu'à soi, & on oublie que le premier des devoirs » est *d'écraser l'infame* ». (85 Lett. à d'Alemb. an. 1761.)

Objet de cette colonie.

Les conjurés n'avoient pas oublié ce premier des devoirs; mais ils éprouvoient des obstacles. La religion trouvoit encore en France des défenseurs zélés; Paris ne sembloit pas encore un asile assuré pour une pareille association. Il paroît que Voltaire fut pour quelque temps obligé d'y renoncer. Il reprit cependant son projet quelques années après; il se tourna

Frédéric seconde le projet.

vers Frédéric pour l'exécution, & lui proposa, dit l'éditeur même de leur correspondance, « d'établir à Clèves une » petite colonie de philosophes français, qui pourroient y » dire librement la vérité, *sans craindre ni ministres, ni* » *prêtres*, *ni parlemens* ». Frédéric repondit à cette proposition avec tout le zèle que le nouveau fondateur pouvoit espérer de la part du sophiste couronné. « Je vois, lui dit- » il, que vous avez à cœur l'établissement de la petite co- » lonie dont vous m'avez parlé.... Je crois que le moyen » le plus simple seroit que ces gens (ou bien vos associés) » envoyassent à Clèves, pour voir ce qui seroit à leur con- » venance, & de quoi je puis disposer en leur faveur ». (*Lett. du* 24 *Octob.* 1765.)

Il est fâcheux que plusieurs des lettres de Voltaire sur cet objet, se trouvent supprimées dans sa correspondance. Mais celles de Frédéric suffisent pour nous montrer Voltaire constant dans son projet, revenant à la charge & insistant avec une ardeur dont on ne peut douter, quand on voit le premier répondre de nouveau : « Vous me parlez d'une » colonie de philosophes qui se proposent de s'établir à » Clèves. Je ne m'y oppose point, je puis leur accorder » tout ce qu'ils demandent, au bois près, que le séjour de » leurs compatriotes a presque entièrement détruit dans ces » forêts ; toutefois à condition qu'ils ménagent ceux qui doi- » vent être menagés, & qu'en imprimant, ils observent la » décence dans leurs écrits ». (146 *Lett. an.* 1766.)

Lorsque nous en serons à la conspiration antimonarchique, nous verrons ce que Frédéric entend ici par ceux qui doivent être ménagés. Quant à cette décence à observer, elle devoit être un moyen de plus pour arriver au grand objet de la nouvelle colonie, sans révolter les esprits par des éclats qui pouvoient nuire aux conjurés eux-mêmes, & qui auroient nécessité la politique à réprimer leur hardiesse ou leur impudence.

En sollicitant auprès du roi de Prusse les secours & la protection dont les nouveaux apôtres de l'impiété auroient besoin, pour faire en toute sûreté la guerre à la religion, Voltaire s'occupoit ailleurs à recruter des hommes dignes d'un tel apostolat. Il étoit prêt à sacrifier lui-même, pour se mettre à leur tête, tous les délices de Ferney. « Votre » ami persiste toujours dans son idée, *écrivoit-il à Dami-* » *lavile ;* il est vrai, comme vous l'avez dit, qu'il faudra » l'arracher à bien des choses qui font sa consolation & » qui font l'objet de ses regrets ; mais il vaut mieux les » quitter par philosophie que par la mort. Tout ce qui l'é- » tonne, c'est que plusieurs personnes n'aient pas formé ce

» concert cette résolution. Pourquoi un certain baron philosophe ne viendroit-il pas travailler à l'établissement de » cette colonie ? Pourquoi tant d'autres ne saisiroient-ils pas » une si belle occasion » ?

Par cette même lettre, on voit que Frédéric n'étoit pas le seul prince que Voltaire eût déjà fait entrer dans ce projet ; car il ajoute : « Votre ami a reçu depuis peu chez » lui deux princes souverains, qui pensent entièrement comme » vous. L'un d'eux offriroit une ville, si celle concernant » le grand ouvrage n'étoit pas convenable ». (*Lett. du 6 Août* 1766.)

Le temps où Voltaire écrivoit cette lettre, étoit précisément celui où le landgrave de Hesse-Cassel venoit de payer son hommage à l'idole de Ferney. La date du voyage & la conformité de sentimens, nous laissent peu de doute que ce ne fût ce même prince qui se chargeoit de fournir une ville à la colonie antichrétienne, supposé que Clèves ne fût pas convenable. (*Voy. la Lettre du landgrave*, 9 *Sept.* 1766.)

Froideur des conjurés pour cette colonie.

Cependant les apôtres du nouveau messie, quel que fût leur zèle pour le grand ouvrage, ne se montroient pas également prêts aux mêmes sacrifices. D'Alembert qui jouoit dans Paris le premier rôle auprès des philosophes, sentoit qu'il ne seroit auprès de Voltaire qu'une divinité subalterne. De Damilavile, leur ami commun, & que Voltaire peint lui-même comme haïssant Dieu, ce Damilavile étoit un personnage nécessaire à Paris pour le secret de la correspondance. Diderot & ce certain baron philosophe, & les autres adeptes trouvoient en France des jouissances que ne leur offroient pas les villes allemandes. Tant de lenteurs déconcertoient Voltaire; il essaya de rechauffer l'ardeur des conjurés. Pour les piquer d'honneur, il écrivit : « Six ou » sept cent mille huguenots ont abandonné leur patrie *pour* » *les sottises de Jean Chauvin*, & il ne se trouvera pas » douze sages qui fassent le moindre sacrifice à la raison universelle qu'on outrage ». (*Lett. à Damilaville*, 18 *Août même année.*)

Pour leur représenter qu'il ne manquoit plus de leur part que de consentir au grand œuvre, il écrivit encore : " Tout ,, ce que je puis vous diré aujourd'hui par une voie sûre, ,, c'est que tout est prêt pour l'établissement de la manu- ,, facture. Plus d'un prince en disputeroit l'honneur; & des ,, bords du Rhin jusqu'à l'Oby, Tomplat (c'est-à-dire, le ,, Platon Diderot) trouveroit sûreté, encouragement & ,, honneur ,,.

Crainte que cet espoir ne suffît pas pour décider les con-

jurés, c'eſt alors que Voltaire rappeloit le grand objet de la conjuration. C'eſt alors que pour faire paſſer dans leurs cœurs toute la haine qui enflammoit le ſien contre le Chriſt, il ajoutoit, il leur crioit, il leur répétoit : *écraſez* donc *l'infame*, *écraſez l'infame*, *écraſez l'infame.* (Lett. au même, 25 Août même année.)

Regrets de Voltaire ſur ſa colonie.

Des ſollicitations, des inſtances ſi vives, ſi preſſantes ne l'emportèrent pas ſur les attraits de Paris. Cette même raiſon qui diſoit à Voltaire de ſacrifier juſqu'aux délices de Ferney pour aller au fond de l'Allemagne conſacrer ſes écrits & ſes jours à l'extinction du chriſtianiſme, diſoit aux adeptes qu'il falloit ſavoir unir le zèle à tout ce que le monde & à ce que Paris ſur-tout leur offroit de plaiſirs. Il fallut donc enfin renoncer à l'eſpoir d'expatrier ces apôtres. Pour concevoir combien Voltaire y fut ſenſible, il faut l'entendre s'en exprimer lui-même, trois ou quatre ans encore après ce défaut de ſuccès : " J'avouerai, *écrivit-il alors à Fredéric*, que ,, j'ai été ſi fâché & ſi honteux du peu de ſuccès de la ,, tranſmigration de Clèves, que je n'ai oſé, depuis ce temps- ,, là, préſenter aucune de mes idées à votre majeſté. Quand ,, je ſonge qu'un fou & qu'un imbécille, comme S. Ignace, ,, a trouvé une douzaine de proſélites qui l'ont ſuivi, & que ,, je n'ai pu trouver trois philoſophes, j'ai été tenté de croire ,, que la raiſon n'étoit bonne à rien (*Novembre* 1769) ,, Je ne me conſolerai jamais de n'avoir pas pu exécuter ce ,, deſſein. C'étoit là ou je devois achever ma vieilleſſe ,,. (12 *Octobre* 1770.)

Nous verrons dans ces mémoires qu'au moment où Voltaire ſe plaignoit ſi amèrement de la froideur des conjurés, ils ne méritoient rien moins que ces reproches.

D'Alembert ſur-tout avoit bien d'autres projets à ſuivre, Au lieu d'expatrier ſes adeptes, au lieu de s'expoſer à perdre ſa dictature, il ſe plaiſoit ſur-tout à leur ménager dans Paris les honneurs du palladium, dont il avoit ſu accaparer l'empire. Nous le verrons même en ſon temps, avec les élus des adeptes, ſuppléer abondamment à ce projet. La manière ſeule dont il s'y prit pour ériger le lycée français en une vraie colonie de conjurés, devoit ſuffire pour conſoler Voltaire.

CHAPITRE VIII.

Cinquième moyen des conjurés. Honneurs académiques.

LA protection que les rois accordoient aux ſciences & aux arts, valoit aux gens de lettres une eſtime qu'ils ſurent mériter, tant qu'on les vit ſe tenir dans leur ſphère, & que l'abus des talens ne les tourna ni contre la religion, ni contre la politique. L'académie françaiſe étoit ſur-tout devenue en ce genre, le ſiége de l'honneur, le grand objet de l'émulation des orateurs, des poëtes, de tous les écrivains diſtingués dans la carrière de l'hiſtoire, ou dans tout autre genre de littérature françaiſe. Corneille, Boſſuet, Racine, Maſſillon, la Bruyère, Lafontaine, tous les auteurs enfin qui avoient illuſtré le règne de Louis XIV, s'étoient fait une gloire d'être admis à ſiéger dans ce ſanctuaire des lettres. Les mœurs & les lois ſembloient avoir pourvu à ce que les impies ne vinſſent jamais le profaner. Toute marque publique d'incrédulité devoit être un titre d'excluſion, & le fut encore long-temps ſous le règne de Louis XV. Le fameux Monteſquieu s'étoit vu lui-même repouſſé, à cauſe des ſoupçons que certains articles de ſes Lettres Perſanes autoriſoient ſur ſon orthodoxie. Il fallut, pour être admis, déſavouer l'impiété & témoigner des ſentimens plus religieux. Voltaire a prétendu que Monteſquieu avoit trompé le cardinal de Fleury pour le faire conſentir à ſon admiſſion; qu'il lui avoit préſenté une nouvelle édition des Lettres Perſanes, dont on avoit eu ſoin de ſupprimer tout ce qui pouvoit autoriſer l'oppoſition de ce premier miniſtre. Cette ſupercherie étoit indigne de Monteſquieu; il paroît qu'on n'exigea de lui qu'un repentir, dont il donna, au moins dans la ſuite, des marques ſincères.

Premier objet des académies.

Boindin dont l'incrédulité ne laiſſoit pas lieu à l'examen, avoit été abſolument rejeté par cette académie, quoiqu'il eût été admis dans pluſieurs autres. Voltaire avoit auſſi long-temps été repouſſé; il n'avoit triomphé des obſtacles que par de grandes protections, & par ces moyens d'hypocriſie que nous le verrons conſeiller aux autres. D'Alembert qui ſavoit tout prévoir, avoit eu ſoin de ne pas s'afficher avant que d'être admis; mais déjà les adeptes que l'incrédulité avoit à la cour & parmi les miniſtres, commençoient à élargir les voies. D'Alembert s'apperçut qu'il ne ſeroit pas impoſſible

Projet de d'Alembert sur les académies.

de changer, avec le temps, les titres d'exclusion, & qu'à force d'intrigues, cette même académie, qui d'abord rejetoit les impies, pourroit bien un jour ne s'ouvrir que pour eux, ou n'offrir ses fauteuils, ses honneurs qu'à ceux des adeptes que leurs productions auroient rendus dignes de s'asseoir près de lui, de partager les secrets du complot. Les petites intrigues, son vrai champ de bataille, le rendoient tout-à-fait propre à diriger l'admission des nouveaux membres. Il réussit si bien, qu'à la fin de sa vie le titre d'académicien se confondoit, à peu de choses près, avec celui d'incrédule. D'Alembert ne fut pas toujours aussi heureux qu'il l'eût voulu sur cet objet; mais la trame ourdie entre Voltaire & lui pour l'admission de Diderot, suffira pour prouver l'avantage que les conjurés se flattoient de trouver dans ce nouveau moyen d'accréditer l'impiété.

Intrigues pour Diderot

D'Alembert avoit fait les premières propositions; Voltaire les reçut, comme un homme qui en concevoit toute l'importance. Il répondit : « Vous voulez que Diderot entre » à l'académie, & il faut en venir à bout ». L'approbation du choix appartenoit au roi, & d'Alembert craignoit l'opposition du ministère. Ce fut alors que Voltaire lui dit tout ce que le philosophisme pouvoit attendre de Choiseul; qu'il assura, qu'il répéta que ce ministre, loin de barrer de semblables complots, se feroit un mérite de les servir. « En » un mot, ajoutoit-il, il faut mettre Diderot à l'académie; » c'est la plus belle vengeance qu'on puisse tirer de la pièce » contre les philosophes. L'académie est indignée contre le » Franc de Pompignan. Elle lui donnera avec plaisir ce » soufflet à tour de bras. --- Je ferai un feu de joie lorsque » Diderot sera nommé. Ah! qu'il seroit doux de recevoir » à-la-fois Diderot & Helvétius » ! (*Lett. du 9 Juillet* 1760.)

Ce triomphe eût été aussi doux pour d'Alembert qu'il pouvoit l'être pour Voltaire : mais d'Alembert étoit sur les lieux; il voyoit plus d'obstacles à la c[illegible]r, sur-tout de la part du dauphin, de la reine & du clergé. Aussi répliqua-t-il : « J'aurois plus d'envie que vous de voir Diderot à l'aca- » démie *Je sens tout le bien qui en résulteroit pour la cause* » *commune*; mais cela est plus impossible que vous ne pouvez » l'imaginer ». (*Lett. du 18 Juillet* 1760.)

Voltaire bien instruit que Choiseul & la marquise de Pompadour avoient déjà remporté sur le dauphin bien d'autres victoires, ordonna à d'Alembert de ne pas désespérer. Il se met lui-même à la tête de l'intrigue; il espère sur-tout beaucoup de la courtisane en faveur. « Il y a plus, dit-il : il se peut » qu'elle se fasse un mérite & un honneur de soutenir Di-

» derot ; qu'elle désabuse le roi sur son compte, & qu'elle » se plaise à confondre une cabale qu'elle méprise ». (*Lett. du 28 Juillet même année.*) Ce que d'Alembert ne peut essayer par lui-même auprès du ministre, Voltaire le recommande aux courtisans, & sur-tout au comte d'Argental. « Mon divin ange, dit-il à celui-ci, mettez Diderot de l'aca- » démie; c'est le plus beau coup qu'on puisse faire dans la » partie que la raison joue contre le fanatisme & la sottise » (traduisez : dans la guerre que le philosophisme fait à la » religion & à la piété) ; imposez pour pénitence au duc » de Choiseul de faire entrer Diderot à l'académie ». (153 *lett. an.* 1760.)

Voltaire appelle encore à son secours le secrétaire de l'académie ; il prescrit à Duclos comment il faut s'y prendre pour faire réussir le mémoire en faveur de l'adepte à recevoir. « Ne pourriez-vous pas représenter ou faire représenter com- » bien un tel homme vous devient nécessaire pour la per- » fection d'un ouvrage nécessaire ? Ne pourriez-vous pas, » *après avoir sourdement établi cette batterie*, vous assembler » *sept à huit élus*, & faire une députation au roi pour » lui demander M. Diderot comme le plus capable de con- » courir à votre entreprise ? M. le duc de Nivernois ne » vous seconderoit-il pas dans ce projet ? Ne pourroit-il » pas même se charger de porter avec vous la parole ? Les » dévots diront que Diderot a fait un ouvrage de méta- » physique qu'ils n'entendent pas ; il n'a *qu'à répondre qu'il* » *ne l'a point fait, & qu'il est bon catholique : il est si* » *aisé d'être catholique* » ! (Lettre du 11 Août même année).

Le lecteur & l'historien même pourroient s'étonner de voir ici Voltaire mettre tant d'importance, employer tant d'intrigues, appeler à-la-fois les ducs, les courtisans & ses confrères, & ne pas rougir même de conseiller la lâche hypocrisie, la vile dissimulation, pour la simple admission d'un de ses conjurés à l'académie française; mais que le lecteur & l'historien pèsent ces paroles de d'Alembert : *Je sens tout ce qu'il en résulteroit pour la cause commune*, ou bien pour la guerre que nous & nos adeptes avons vouée au christianisme, & toutes ces machinations pour un semblable objet seront aisées à expliquer. Admettre en effet à cette académie l'homme publiquement reconnu pour le plus hardi des incrédules, n'étoit-ce pas mettre le sceau à la faute que le gouvernement avoit déjà faite, en se laissant tromper par les hypocrites démonstrations de d'Alembert & de Voltaire ? N'étoit-ce pas ouvrir la porte des triomphes littéraires à l'impiété la plus scandaleuse? N'étoit-ce pas déclarer hautement que désormais la profession la plus ouverte d'athéisme, loin

d'être regardée comme une tache dans la société, jouiroit paisiblement des honneurs accordés aux sciences & aux lettres! N'étoit-ce pas au moins afficher la plus parfaite indifférence pour la religion? Choiseul & la Pompadour sentirent qu'il n'étoit pas encore temps d'accorder ce triomphe aux conjurés. D'Alembert lui-même redouta les clameurs qu'il n'auroit pas manqué d'exciter, & il fallut s'en désister; mais on en étoit à ce moment où les ministres protégeoient d'une main ce qu'ils sembloient rejeter ou repousser de l'autre. D'Alembert espéra qu'avec quelques ménagemens, il ne seroit pas impossible d'arriver au même but, d'exclure des honneurs académiques tout écrivain qui n'auroit pas au moins fait quelque sacrifice à la philosophie anti-chrétienne, & il y reussit.

Succès des conjurés dans les académies.

A dater de l'époque où d'Alembert conçut combien pouvoit être utile aux conjurés cette académie française métamorphosée en vrai club de sophiste irréligieux, que l'on prenne les titres de ceux qui furent admis parmi ses membres, on verra à leur tête *Marmontel*, l'homme le plus uni d'opinions, de sentiment, à Voltaire, à d'Alembert & à Diderot; on verra arriver successivement au fauteuil académique un la Harpe, adepte favori de Voltaire; un Champfort, l'adepte coadjuteur hebdomadaire de Marmontel & de la Harpe; un Lemierre signalé à Voltaire comme *un bon ennemi de l'infame* ou du Christ. (*Lett. de Volt. à Damilaville*, 1767.) Un abbé Millet dont tout le titre étoit auprès de d'Alembert d'avoir parfaitement oublié qu'il étoit prêtre, & auprès du public, d'avoir su métamorphoser l'histoire de France en histoire d'antipape. (*Voy. lett. de d'Al.* 27 *Décemb.* 1777.) Un Brienne, depuis long-temps connu par d'Alembert comme un ennemi de l'église, dans le sein même de l'église; un Suard, un Gaillard, enfin un Condorcet dont l'admission à l'académie française diroit seule à quel point le démon de l'athéisme devoit y dominer.

Liste des principaux académiciens.

Je ne sais trop pourquoi Turgot ne parvint pas, malgré toutes les intrigues de Voltaire & de d'Alembert qui l'y poussoient également. (*Voy. lett. de Voltaire*, 8 *Février* 1776.) Pour se faire une idée de l'intérêt qu'ils mettoient à remplir ce sanhédrin philosophique de leurs adeptes favoris, que l'on jette un coup d'œil sur leurs lettres. Il en est plus de trente où on les voit se consulter, tantôt sur celui des adeptes dont il faut presser l'admission à cette académie, tantôt sur les protections qu'il faut mettre en mouvement pour écarter l'homme religieux. Leurs intrigues en ce genre furent si bien suivies & leur succès fut si complet, qu'en peu d'années le titre d'académicien se confondoit presque avec celui de déiste ou d'athée. Si l'on trouvoit encore parmi

eux quelques hommes, ſur-tout quelques évêques d'une autre trempe que Brienne, c'étoit un reſte de déférence que quelques-uns d'entr'eux prenoient pour un honneur, & qu'ils auroient mieux fait, à côté de d'Alembert, de Marmontel & de Condorcet, de regarder comme un outrage.

Dans cette académie de quarante, il étoit cependant un laïque infiniment reſpectable par ſa piété, c'étoit M. Beauzée. Je lui demandois un jour comment il avoit pu ſe faire que le nom d'un homme comme lui ſe trouvât ſur la liſte de tant d'hommes connus pour vrais impies. " La queſtion que vous „ me faites, *me répondit-il*, je l'ai moi-même faite à d'A- „ lembert. Me voyant preſque ſeul à croire en Dieu „ dans nos ſéances, je lui diſois un jour : comment avez- „ vous pu penſer à moi que vous ſaviez ſi éloigné de vos „ opinions & de celles de MM. vos confrères „ ? D'Alembert, ajouta M. Beauzée, n'héſita pas à me répondre : Je ſens bien que cela doit vous étonner, mais nous avions beſoin d'un grammairien ; parmi tous nos adeptes, il n'en étoit pas un qui ſe fût fait une réputation en ce genre. Nous ſavions que vous croyiez en Dieu ; mais vous ſachant auſſi fort bon homme, nous pensâmes à vous, faute d'un philoſophe qui pût vous ſuppléer.

C'eſt ainſi que le ſceptre des talens & des ſciences devint en peu de temps celui de l'impiété même. Voltaire avoit voulu tranſplanter les conjurés ſous la protection du ſophiſte couronné ; d'Alembert les retint, & les fit triompher ſous la protection des monarques mêmes, dont le premier & le plus honorable des titres étoit celui de princes très-chrétiens. Sa trame mieux ourdie mettoit d'un côté toutes les couronnes littéraires ſur la tête des impies du jour ; de l'autre, elle vouoit au mépris, au ſarcaſme tout écrivain religieux. L'académie françaiſe ſeule, métamorphoſée en club d'impiété, ſervit mieux la conjuration des ſophiſtes contre le chriſtianiſme, que n'auroit pu le faire toute la colonie de Voltaire. Elle infecta les gens de lettres, & les gens de lettres infectèrent l'opinion publique, en inondant l'Europe de ces productions que nous allons voir devenir, pour les chefs, un des grands moyens de préparer les peuples à une apoſtaſie générale.

CHAPITRE IX.

Sixième moyen des conjurés. Inondation de livres antichrétiens.

Concert des chefs pour leurs productions antichrétiennes.

QUE depuis quarante ans, & sur-tout pendant les vingt dernières années de Voltaire, l'Europe se soit vue inondée d'une foule de productions antichrétiennes, en pamphlets, en systêmes, en romans, en prétendues histoires, & sous toutes les formes, c'est là un de ces faits trop clairs, trop évidens, pour que je doive chercher à en fournir les preuves. Sans dire encore ici tout ce que j'ai à révéler sur cet objet, je veux montrer au moins le concert des chefs de la conjuration, quant à la marche à suivre dans ces productions antichrétiennes, & leur intelligence dans l'art de les multiplier & d'en aider la circulation, pour infecter l'Europe de leur impiété.

Ruse spéciale de d'Alembert sur les systèmes.

Cette marche à suivre dans leurs propres ouvrages se concertoit spécialement entre Voltaire, d'Alembert & Frédéric. Leur correspondance nous les montre attentifs à se rendre compte des ouvrages qu'ils préparent les uns ou les autres contre le christianisme, & du fruit qu'ils en attendent, de l'art qu'il faut y mettre pour en assurer le succès. Tel étoit ce concert, que dans leur intime correspondance on les voit rire entr'eux des embûches qu'ils tendent à la religion, précisément dans ces ouvrages, & ces systêmes qu'ils affectent le plus de faire regarder comme indifférens pour la religion, ou même comme tendant plutôt à la servir qu'à la détruire. D'Alembert est sur-tout admirable en ce genre. Que l'historien & le lecteur, par l'exemple suivant, apprennent à juger de l'art que ce rusé sophiste mit à tendre ses pièges.

On sait assez combien nos philosophes se sont occupés dans ce siècle de leurs prétendus systêmes physiques sur la formation de l'univers; on sait quelle peine ils ont prise pour nous donner des théories & des généalogies du globe terrestre. On les a vus occupés à fouiller dans les mines, disséquer les montagnes ou creuser la surface, pour trouver des coquilles, pour tracer les voyages de l'Océan & bâtir des époques. L'objet de ces recherches & de tant de travaux n'étoit à les entendre, que de faire des découvertes intéressantes pour l'histoire naturelle, & pour les sciences purement profanes. La religion sur-tout n'en devoit pas être moins respectée par ces faiseurs d'époques. On doit même croire

que de nos physiciens naturalistes, quelques-uns en effet n'avoient point d'autre objet. Mais lorsque ceux-ci se sont trouvés de vrais savans, des hommes francs dans leurs recherches, & capables d'observer, de comparer sans préjugé les observations, leurs courses, leurs études, leurs travaux, leurs découvertes n'ont fait précisément que nous fournir des armes contre ces vains systêmes. Il n'en est pas ainsi de d'Alembert & de ses adeptes. Il vit que ces systêmes & toutes ces époques excitoient l'attention des théologiens, qui avoient à maintenir la vérité des faits, & l'authenticité des livres de Moïse, comme le fondement & les premières pages de la révélation. Pour donner le change à la Sorbonne & à tous les défenseurs des livres saints, il se mit à écrire sous le titre captieux d'*Abus de la critique*, une véritable apologie de tous ces systêmes. Le grand objet de cet écrit étoit, en affichant un profond respect pour la religion, de prouver que la révélation & l'honneur de Moïse n'étoient pas le moins du monde, intéressés dans toutes ces théories & ces époques; que les craintes de la théologie n'étoient que de fausses alarmes. Il fit plus, il employa bien des pages & bien des argumens pour démontrer que ces systêmes sont faits pour donner une idée grande & sublime; que loin d'avoir rien de *contraire à la puissance de Dieu*, *ni à la sagesse divine*, ils servent à la *développer davantage*. Il prétendit sur-tout que, vu l'objet de ces systêmes, ce n'étoit nullement *aux théologiens*, *mais aux physiciens à les juger*. Il traita les premiers *d'esprits étroits*, *pusillanimes*, *ennemis de la raison*, s'effrayant d'un objet qui ne les regardoit seulement pas. Il écrivit très-positivement contre ces terreurs prétendues paniques, & il disoit, entr'autres choses: « On a voulu lier » au christianisme les systêmes de la philosophie les plus arbitraires. En vain la religion si simple & si précise dans » ses dogmes, a rejeté constamment un alliage qui la dé» figuroit: c'est d'après cet alliage qu'on a cru la voir atta» quée dans les ouvrages où elle l'étoit le moins ». Ces ouvrages étoient précisément ceux dont les auteurs exigent pour la formation de l'univers un temps *plus long* que l'histoire de la création tracée par Moïse ne permet de le supposer. (*Voyez Abus de la crit.* n.os 4, 15, 16, 17.)

Qui n'eût cru d'Alembert persuadé que tous ces systêmes prétendus physiques, ces théories, & ce temps *plus long*, au lieu de renverser le christianisme, ne servoient qu'à donner une idée plus grande, plus sublime du Dieu des chrétiens & de Moïse? C'étoit cependant ce même d'Alembert qui, dans l'espoir de découvrir les preuves *d'un temps plus long*, applaudissoit d'avance au démenti que ses adeptes voyageurs étoient char-

gés de donner à Moïse, à la révélation. C'étoit d'Alembert qui recommandoit à Voltaire, comme des hommes *précieux à la philosophie*, ces adeptes qui alloient parcourir les Alpes & l'Appennin, dans cette intention. C'étoit lui qui, tenant au public ce langage si rassurant pour l'honneur de Moïse & de la révélation, écrivoit en secret à Voltaire : « Cette » lettre, mon cher confrère, vous sera remise par Desma- » rets, homme de mérite & bon philosophe, qui désire vous » rendre ses hommages en allant en Italie, où il se propose » de faire *des observations d'histoire naturelle qui pourroient » bien donner le démenti à Moïse*. Il n'en dira rien au » maître du sacré palais; mais si par hasard *il s'apperçoit » que le monde est plus ancien que ne le prétendent même » les Septante, il ne vous en fera pas un secret* ». (137 Lett. an. 1763)

Ouvrages de Voltaire dirigés par d'Alembert.

Il seroit difficile de mieux cacher sa main dans le moment même où l'on dirige celle de l'assassin. D'alembert dirigeoit aussi par fois la plume de Voltaire, quand il falloit faire partir de Ferney des traits qu'il n'étoit pas encore temps de lancer de Paris. Dans ces occasions, il envoyoit le thème à peu-près fait, il ne restoit plus à Voltaire qu'à y mettre son coloris.

Lorsqu'en soixante & treize la Sorbonne afficha cette fameuse thèse qui prédisoit aux rois tout ce que la révolution françaiſe vient de leur apprendre, sur les dangers de la philosophie moderne, quant à leur trône même, d'Alembert se hâta d'annoncer à Voltaire combien il importoit d'effacer l'impression qu'alloit faire une pareille insurrection contre les conjurés. Il apprit à Voltaire comment il falloit s'y prendre pour donner le change aux rois eux-mêmes, & pour faire retomber toutes leurs craintes, tous leurs soupçons sur l'église. En lui donnant pour thème un chef-d'œuvre de ruse, il l'invitoit sur-tout à rappeler ces contestations depuis si long-temps éteintes entre le sacerdoce & l'empire; il lui montroit tout l'art de rendre le clergé suspect & odieux. (*Voy. lett. de d'Alemb.*, 18 *Janvier* & 9 *Fév.* 1773.) On trouve dans ses lettres bien d'autres plans semblables qu'il traçoit au philosophe de Ferney, suivant les circonstances. (*Voy. sur-tout les lettres* 26 *Fév.*, 22 *Mars* 1774.) C'étoit là, dans leur style, les *marrons* que *Bertrand* d'Alembert *montroit sous la cendre*, & que *Raton* Voltaire devoit l'aider à tirer du feu avec ses *pattes délicates*.

Conseils & concert de Voltaire dans ces productions.

De son côté, Voltaire ne manquoit pas d'instruire d'Alembert ou les autres adeptes qui pouvoient l'appuyer, des ouvrages qu'il composoit dans le même genre, ou même des démarches qu'il faisoit auprès du ministère. C'est ainsi que préludant d'avance aux décrets spoliateurs de la révolution,

il eût soin d'avertir le comte d'Argental du mémoire qu'il envoyoit au duc de Praslin, pour engager le ministère à priver le clergé de sa subsistance en lui ôtant les dîmes. (*Lett. au C. d'Argent.* 1764)

Jusqu'à ces mémoires secrets, tout ainsi se faisoit de concert parmi les conjurés. Il n'y avoit pas jusqu'aux anecdotes vraies ou calomnieuses contre les écrivains religieux, qui ne fussent concertées entre Voltaire & d'Alembert. (*Lett.* 18 & 20.). Il n'y avoit pas jusqu'au sourire, aux bons mots, aux plates épigrammes des adeptes, que Voltaire ne dirigeât, ne fît entrer dans les moyens de la conjuration. Sachant mieux que personne toute la puissance du ridicule, c'est sur-tout de cette arme qu'il leur recommandoit le fréquent usage, soit dans les conversations, soit dans leurs livres. « Tâchez toujours de conserver votre gaieté, écrivoit-il à » d'Alembert, tâchez toujours d'écraser l'infame. Je ne vous » demande que cinq ou six bons mots par jour; cela suffit. » Il ne s'en relevera pas. Riez, Démocrite, & faites-moi » rire; & les sages triompheront ». (*Lett.* 128.).

Voltaire cependant ne crut pas toujours que cette manière d'attaquer la religion suffît à la gloire des philosophes, & pour écraser le christianisme. Continuant à diriger l'attaque, il manifesta le désir qu'il avoit de voir paroître *après ces déluges de plaisanteries & de sarcasmes, quelque ouvrage sérieux qui pourtant se fît lire,* où les philosophes fussent justifiés de l'infame confondu. (*67 Lett. à d'Alembert.*). Cet ouvrage est le seul que les exhortations de Voltaire, & son concert avec les autres adeptes n'aient jamais produit. En revanche, la secte, à leur exemple, enfantoit chaque jour ceux où le déisme, & souvent le grossier athéisme distilloient contre la religion tout le venin de la calomnie & de l'impiété. En Hollande sur-tout, il paroissoit chaque mois, chaque semaine, quelques-unes de ces productions sorties de la plume des plus hardis impies. On y faisoit paroître, entr'autres, *le Militaire philosophe, les Doutes, l'Imposture sacerdotale, le Polissonisme dévoilé,* productions à peu-près les plus monstrueuses de la secte. On eût dit que Voltaire présidoit seul à tout ce commerce de l'impiété, tant il mettoit de zèle pour en seconder le débit. Il étoit averti des éditions, il en avertissoit ses frères de Paris; il leur recommandoit de se les procurer, de les faire circuler; il leur reprochoit leur défaut d'ardeur à les répandre; il les semoit lui-même dans tous ses environs. (*Voyez ses lettres au comte d'Argental, à Mad. du Deffant, à d'Alembert, & sur-tout 2 Lett. an.* 1769.) Pour les encourager, il leur mandoit avec transport, que c'étoit dans ces sortes d'ouvrages

Exhortations à les répandre.

que *toute la jeunesse allemande apprenoit à lire ; qu'ils devenoient le cathéchisme universel depuis Bade jusqu'à Moskow.* (Lettre au C. d'Argental, 26 Septembre 1766.)

Crainte que la Hollande ne suffît pas encore pour infecter la France, il choisissoit, il désignoit à d'Alembert celles précisément des productions les plus impies qu'il le chargeoit de faire réimprimer dans Paris, & de distribuer par milliers d'exemplaires; telles, par exemple, qu'un prétendu examen de la religion par Dumarsais.

« On m'a envoyé, ce sont les termes de Voltaire à d'Alembert, on m'a envoyé l'ouvrage de Dumarsais attribué à St. Evremont. C'*est un excellent ouvrage* (c'étoit précisément un des plus impies) ; je vous exhorte, mon très-cher frere, à déterminer quelqu'un de nos amés & féaux à faire réimprimer ce petit ouvrage qui peut faire beaucoup de bien. » (122 *Lett.*) Mêmes exhortations & plus pressantes encore, pour reproduire & multiplier *le Testament de Jean Meslier*, de ce fameux curé d'Etrépigni dont l'apostasie & les blasphêmes pouvoient faire encore bien plus d'impression sur la populace des esprits. Voltaire se plaignoit qu'il n'y eût pas au moins dans Paris autant d'exemplaires de cet impie testament, qu'il avoit eu soin d'en répandre & faire circuler dans les cabanes des montagnes suisses. (*Lett. de d'Al.* 3 *Juil. de Volt.* 15 *Sept.* 1762.)

D'Alembert fut lui-même obligé de répondre à des reproches, comme s'il eût montré trop de tiédeur, trop peu d'empressement à seconder ce zele, & spécialement pour n'avoir pas osé, sur les instances de Voltaire, *imprimer* dans Paris & *distribuer les quatre ou cinq mille exemplaires du Testament de Jean Meslier.* Son excuse fut celle d'un conjuré qui sait attendre l'occasion, prendre ses précautions, pour obtenir peu à peu un succès que la précipitation auroit fait perdre. (102 *Lett.*) La preuve qu'il savoit, aussi-bien que Voltaire, tout ce que peut produire dans l'esprit du peuple ce soin de multiplier & de rendre vulgaires les ouvrages les plus impies, la preuve qu'il savoit saisir le moment quand il étoit propice, c'est le conseil qu'il donne lui-même sur une de ces productions, chef-d'œuvre d'impiété sous le titre *de Bon sens.* « Cette production, *écrit-il à Voltaire*, est un livre bien » plus terrible que le systême de la nature ». Elle l'est en effet, parce qu'avec plus d'art, plus de sang froid, elle n'en prêche pas moins le plus pur athéisme. Mais c'est pour cela même que d'Alembert fait sentir l'avantage que les conjurés en tireroient si on abrégeoit encore ce livre déjà très-portatif, & qu'on le mît au *point de ne coûter que*

Excuses de d'Alembert.

dix sous, & de pouvoir être lu & acheté par les cuisinieres. (146 Lettre.)

Les moyens des conjurés pour inonder l'Europe de ces productions antichrétiennes, ne se réduisoient pas à leurs intrigues souterraines, & à l'art d'éluder la vigilance de la loi. Ils avoient à la cour même des hommes puissans, des ministres adeptes qui savoient faire taire la loi même, ou ne lui permettoient de parler quelquefois que pour favoriser sous main, plus efficacement, le commerce d'impiété & de corruption que les magistrats proscrivoient. Le duc de Choiseul & Malesherbes furent encore les promoteurs de ce grand moyen d'arracher au peuple sa religion, & de lui insinuer toutes les erreurs du philosophisme. Le premier, avec toute la confiance que lui donnoit le despotisme de son ministère, menaçoit la Sorbonne de son indignation, lorsque, par ses censures publiques, elle essayoit de prevenir les peuples contre ces productions du jour. C'étoit spécialement pour cet étrange usage de l'autorité que Voltaire s'écrioit : *vive le ministère de France,* vive sur-tout M. le duc de Choiseul ! (*Lettre de Voltaire à Marmontel,* 1767.)

Circulation de ces ouvrages, aidée par les ministres.

Malesherbes, que la surintendance de la librairie mettoit plus à portée d'éluder à chaque instant la loi, par l'introduction & la circulation de ces œuvres impies, étoit sur cet objet dans une parfaite intelligence avec d'Alembert. Ils eussent bien voulu l'un & l'autre que les défenseurs de la religion n'eussent pas la même liberté de faire imprimer leurs réponses à la légion d'impies qui s'élevoit en France. Ce moment n'étoit pas encore venu. Avec sa prétendue tolérance, Voltaire s'indigna que, sous le ministre philosophe, les apologistes de l'evangile jouissent encore du droit d'être entendus; & d'Alembert fut obligé d'écrire que si M de Malesherbes laissoit imprimer contre les philosophes, c'étoit à contre cœur & *par des ordres supérieurs* dont ce ministre même n'avoit pas pu empêcher l'exécution. (*Lett. du* 15 *Janvier* 1757.) Voltaire n'étoit pas encore content de ces excuses ; une simple connivence ne lui suffisoit pas ; il lui falloit l'autorité des rois pour seconder son zèle ; il eut encore recours à Frédéric. Ce déluge de productions impies (1) devoit etre le principal objet de sa colonie. Dans ce

(1) Si je connoissois moins une espèce très nombreuse de lecteurs, je pourrois regarder comme superflues les observations que je vais faire sur la doctrine des ouvrages que les chefs des conjurés, indépendamment de leurs productions propres, cherchoient plus spécialement à répandre & à faire circuler dans toutes les classes de la société ; mais il n'est pas seulement des hommes difficiles à convaincre, il en est encore qui résistent à l'évidence même, à moins qu'elle ne les opprime. Malgré

Doctrine des ouvrages recommandés par les conjurés.

Accord de Voltaire & de Frédéric sur le même objet.

temps où il n'étoit pas encore consolé d'avoir vu son projet échoué, il écrivit à ce roi des sophistes : « Si j'étois moins » vieux, & si j'avois de la santé, je quitterois sans regret » le château que j'ai bâti, les arbres que j'ai plantés, pour

---

Généralité de la conjuration prouvée par les ouvrages que les chefs font circuler.

toutes les preuves que j'ai déjà fournies d'une conspiration formée & conduite par Voltaire, par d'Alembert, Frédéric, Diderot & leurs adeptes, contre l'existence même du christianisme, j'ai peur qu'on en revienne à dire encore que tous ces sophistes n'en vouloient qu'aux abus & n'on pas à la religion même ; que tout au plus ils en vouloient au catholicisme, & nullement aux autres religions qui sont partie du christianisme, telles que les diverses religions des protestans de Genève, d'Allemagne, de Suede, d'Angleterre. Cette prétention, à force d'être fausse, devient de la plus grande absurdité, quand on réfléchit tant soit peu sur la nature des ouvrages que l'on a vu les conjurés s'étudier à répandre. Sans doute tout leur zèle, en faisant circuler ces productions, n'avoit pas d'autre objet que de répandre aussi les opinions prêchées dans ces ouvrages : consultons les donc, & voyons s'il en est un seul qui se réduise à la réforme des abus, ou bien même à la destruction du catholicisme.

Ces ouvrages que l'on a vus si fort recommandés par Voltaire & d'Alembert, sont spécialement ceux de Fréret, de Boulanger, d'Helvétius, de Jean Meslier, de Dumarsais, de Maillet, ou du moins ceux qui portent le nom de ces sophistes. Ce sont encore *le Militaire philosophe*, *le Bon sens* ; *les Doutes ou le Pyrrhonisme du sage*, dont les auteurs sont restés inconnus. Je veux mettre sous les yeux du lecteur les diverses opinions de ces auteurs chéris des conjurés, sur des objets que l'on ne peut attaquer sans renverser les premiers fondemens de tout christianisme. Que l'historien deduise de ces preuves, s'il est vrai que la conjuration ne s'étendit jamais au delà des abus ou de quelque branche du christianisme.

Toutes les branches du christianisme portent au moins sur l'existence même de la divinité : quelle est sur cet objet la doctrine de ces auteurs tant exaltés par les chefs des conjurés?

Doctrine de ces ouvrages sur Dieu.

Fréret nous dit expressément : « *La cause universelle, ce Dieu des* » *philosophes, des juifs & des chrétiens, n'est qu'une chimère & un fan-* » *tôme* ». ---- Ce même auteur insiste pour nous dire : « L'imagination » enfante tous les jours de nouvelles chimères, qui excitent dans eux » les mouvemens de la terreur, & tel est le *fantôme de la divinité* ». (Lettre de Trasibule à Leucipe. pag 164 & 254.)

L'auteur *du Bon sens*, ou de ce même ouvrage que d'Alembert voudroit voir abrégé, pour le vendre dix sous à la classe du peuple la moins instruite & la moins riche, n'est pas si expressif ; mais qu'aprend-il au peuple ? *Que les phénomènes de la nature ne prouvent l'existence de Dieu qu'à quelques hommes prévenus*, c'est à-dire, remplis d'un faux préjugé.... que *les merveilles de la nature*, loin d'annoncer un Dieu, *ne sont que les effets nécessaires d'une matière prodigieusement diversifiée*. (N.° 36 & passim.)

Le *Militaire philosophe* ne nie point l'existence de Dieu ; mais son premier chapitre est une monstrueuse comparaison de *Jupiter* & du *Dieu des chrétiens* ; & tout l'avantage de cette comparaison est pour le Dieu du paganisme.

D'après le Christianisme dévoilé, paroissant sous le nom de Boulanger, *il est plus raisonnable* d'admettre avec Manès, *un double Dieu*, que le Dieu du Christianisme. (*Christianisme dévoilé*, *pag*. 101.

L'auteur des *Doutes* ou du Pyrrhonisme, apprend aux peuples qu'ils

» venir

» venir achever ma vie dans les pays de Cleves avec deux
» ou trois philosophes, & pour consacrer mes derniers jours,
» sous votre protection, à l'impression de quelques livres
» utiles. Mais, *sire, ne pouvez-vous pas, sans vous com-*

---

ne peuvent savoir, ni s'il existe un Dieu, ni s'il existe la moindre différence *entre le bien & le mal, le vice & la vertu* C'est à cela que se réduit tout cet ouvrage. (*Voy. entr'autres les N.°* 100 & 101.)

Sur l'ame.

Même opposition entre la doctrine de toute religion chrétienne & celles de ces mêmes auteurs, sur la spiritualité de l'ame. Tout ce qu'on appelle *esprit* ou *ame, n'a pas plus de réalité* pour Fréret, *que les fantomes, les chimères, les sphinx* (Lettre de Trasibule)

Le sophiste du prétendu *Bon sens* accumule les argumens, pour démontrer encore que c'est le corps qui sent, pense & juge, & que l'ame n'est qu'un être chimérique.(*Voyez* n°. 20 & 100.)

Helvétius nous débite que l'on a tort *de faire de l'ame un être spirituel; que rien n'est plus absurde; que cette ame n'est pas un être distinct du corps.* (Extrait de l'esprit, & de l'homme & de son éducation, n,° 4 & 5.)

Boulanger nous décide que *l'immortalité de l'ame*, loin d'être un motif de pratiquer la vertu, *n'est qu'un dogme barbare, funeste, désespérant & contraire à toute législation.* (Antiquité dévoilée, pag 15.)

Sur la morale

Si de ces dogmes fondamentaux, essentiels à toute religion, comme au catholicisme, nous passons à la morale, il faudra entendre Fréret, apprenant au peuple que *les idées de justice & d'injustice, de vertu & de vice, de gloire & d'infamie, sont purement arbitraires & dépendantes de l'habitude.* (Lettre de Trasibule.)

Helvétius nous dira tantôt que la seule règle, pour distinguer les actions *vertueuses* des actions *vicieuses*, c'est la loi des princes & l'intérêt public; tantôt que *la vertu, la probité, par rapport au particulier, n'est que l'habitude des actions personnellement utiles; que l'intérêt personnel est l'unique & l'universel appréciateur du mérite des actions des hommes.*; enfin, que si un homme vertueux n'est pas dans ce monde un homme heureux, *c'est alors le cas de s'écrier : ô vertu ! tu n'es qu'un vain songe.* (Voy. Helvétius, de l'Esprit, discours 2 & 4.)

Près du même sophiste, les peuples apprendront que *la sublime vertu, la sagesse éclairée, sont le fruit des passions qu'on appelle folie*; que l'on devient stupide dès que *l'on cesse d'être passionné; que* vouloir modérer les passions, *c'est la ruine des états* (idem, disc. 2 & 3, chap. 6, 7, 8 & 10); que la conscience & *les remords ne sont que la prévoyance des peines physiques auxquelles le crime nous expose; qu'un homme au-dessus des lois commet sans repentir l'action malhonnête qui lui est utile* (Helvét. de l'homme, tome I, sect. 2, chap. 7); *que peu importe que les hommes soient vicieux, c'en est assez s'ils sont éclairés.* (Idem. n.° 9, chap. 6.)

Les femmes apprendront spécialement de ce même auteur, que la *pudeur* n'est qu'une *invention de la volupté raffinée*; qu'il n'y a rien à craindre pour *les mœurs de la part de l'amour*; que cette passion *forme les génies & les gens vertueux* (de l'Esprit, disc. 2, chap. 4 & 15, &c.); il dira aux enfans que *le commandement d'aimer ses père & mère est plus l'ouvrage de l'éducation que de la nature* (de l'Homme, chap 8); il dira aux époux que la loi qui les condamne à vivre ensemble, est *une loi barbare & cruelle, aussitôt qu'ils cessent de s'aimer.* (De l'Homme, sect. 8, &c)

Dans les autres ouvrages que les chefs des conjurés cherchent à répandre parmi le peuple, on chercheroit en vain des principes d'une morale plus chrétienne. Dumarsais, ainsi qu'Helvétius, ne connoît de vertu que *ce qui est utile*, & de vice que *ce qui est nuisible à*

» *promettre, faire encourager quelques libraires de Berlin* » *à les imprimer & à les faire débiter dans l'Europe, à un* » *bas prix, qui en rende la vente facile ?* (Du 5 Avril 1767.)

Cette proposition, qui faisoit du roi de Prusse le colporteur en chef de toutes les brochures anti-chrétiennes, ne déplut point à sa majesté protectrice. « Vous pouvez, répondit Frédéric, *vous servir de nos imprimeurs selon vos désirs*, ils » jouissent d'une liberté entière; & comme ils sont liés avec » ceux de Hollande, de France & d'Allemagne, je ne doute » pas qu'ils n'aient des voies pour faire passer des livres où » ils jugent à propos ». (*Lett. du 5 Mai* 1767.)

Jusqu'à Pétersbourg, Voltaire avoit des hommes qui secondoient ce zèle pour inonder l'Europe de ces productions antichrétiennes. Sous la protection & sous l'influence du comte Schouvallow, la Russie faisoit demander à Diderot *la permission d'être honorée de l'impression de l'Encyclopédie*. Voltaire fut chargé d'annoncer ce triomphe à Diderot. (*Lett. de Voltaire à Diderot.*) Le plus impie & le plus séditieux ouvrage d'Helvétius se réimprimoit à la Haye; & c'étoit le prince Gallitzin qui osoit dédier cet ouvrage à l'impératrice de Russie. Pour le coup, le zèle de Voltaire ne conçut pas lui-même ses succès. Il ne put s'empêcher d'observer combien

---

l'homme sur la terre (Essai sur les préjugés, chap. 8.) Le *Militaire philosophe* croit que, loin de pouvoir offenser Dieu, *les hommes sont forcés d'exécuter ses lois.* (Chap. 20.) L'auteur du *Bon sens* encore, cet auteur si précieux aux chefs des conjurés, leur disoit aussi que croire pouvoir offenser Dieu, *c'est se croire plus fort que Dieu.* (Sect. 67.) Il leur apprendroit même à nous répondre: « *Si votre Dieu laisse aux* » *hommes la liberté de se damner, de quoi vous mêlez-vous? êtes-vous* » *donc plus sage que ce Dieu dont vous voulez venger les droits* »? Le Bon sens, sect. 135.)

Boulanger, dans l'ouvrage tant exalté par Voltaire & Frédéric, nous apprend que *la crainte de Dieu*, loin d'être le commencement de la sagesse, *seroit plutôt le commencement de la folie.* (Christianisme dévoilé, page 163, en note.)

Il seroit inutile de pousser plus loin ces citations. Ceux qui voudront trouver ces textes & une foule d'autres du même genre, cités plus au long, n'ont qu'à parcourir les *Lettres Helviennes*; mais certainement en voilà bien assez pour démontrer que des conjurés qui mettent tant de soin à répandre des productions de cette espèce, ne se bornent pas à vouloir détruire la religion catholique, bien moins encore à réformer quelques abus; que leur complot s'étend évidemment à l'abolition de tout protestantisme, de tout calvinisme, de tout anglicisme, de toute religion, en un mot, qui conserve encore le moindre respect pour Jésus Christ & la révélation.

Le projet seul de faire circuler, de distribuer quatre à cinq mille exemplaires du Testament de *Jean Meslier* prouveroit le dessein bien formé d'anéantir jusqu'aux plus légers vestiges du christianisme, puisque ce testament est une déclamation des plus grossières contre tous les dogmes de l'évangile.

on feroit étonné de voir un pareil livre dédié à la puiffance la plus defpotique qui foit fur la terre ; mais tout en riant de l'imprudence & de la fottife du prince adepte, il obfervoit au moins avec tranfport combien *le troupeau des fages croiffoit à la four line*, puifque des princes même ne fe montroient pas moins empreffés que lui à faire circuler les productions les plus anti-chrétiennes. Au comble de fa joie, on le voit, dans fes lettres à d'Alembert, revenir jufqu'à trois fois fur cette nouvelle, tant il comptoit fur ce moyen d'anéantir enfin dans l'opinion publique toute idée du chriftianifme.

Je n'ai dit dans ce chapitre que les foins particuliers des chefs pour faire circuler dans le public tout le venin de ces productions. Quand il en fera temps nous verrons les moyens de la fecte pour le faire arriver jufques dans les cabanes des pauvres, & pour empoifonner de fon impiété jufqu'à cette partie de la vile populace, que Voltaire ne fembloit pas d'abord avoir envie de conquérir à fon philofophifme.

CHAPITRE X.

Spoliations. Violences projetées par les Conjurés, & cachées fous le nom de Tolérance.

DES moyens adoptés par les chefs de la conjuration anti-chrétienne, il n'en eft point peut-être qui leur réuffit mieux que leur affectation à répéter fans ceffe dans leurs écrits, ces mots de *tolérance*, *raifon*, *humanité*, dont Condorcet nous dit qu'ils avoient fait leur *cri de guerre*. (Efquiffe du Tableau Hiftorique, époque 9.) Il étoit en effet affez naturel que l'on crût devoir prêter l'oreille à des hommes qui fembloient pénétrés des fentimens exprimés par ces mots; mais étoient-ils réels ces fentimens? Les conjurés fophiftes vouloient-ils avec le temps fe contenter de cette vraie tolérance? En la demandant pour eux, étoit-il dans leurs vœux de la laiffer aux autres, fi jamais ils étoient les plus forts? L'hiftorien qui voudra réfoudre cette queftion, n'en fera pas réduit à examiner ce que peuvent être l'humanité, la tolérance pour des hommes qui, admettant ce cri de guerre lorfqu'ils ont à parler en public, n'en ont pas moins entre eux d'autre formule que celle qui fans ceffe leur rappelle le vœu d'anéantir & *d'écrafer la religion*. Il fuffira de jeter un coup d'œil fur leur correfpondance, pour voir s'il n'en fut pas des premiers conjurés de ce fiècle comme des Jacobins

Ce que c'étoit que tolérance pour les conjurés.

leurs ſucceſſeurs, & ſi les Péthion, les Condorcet, les Robeſpierre parlant auſſi beaucoup de tolérance, ont fait autre choſe qu'adopter les vœux de leurs prédéceſſeurs, & les exécuter.

Spoliations méditées par Voltaire.

Les ſpoliations, les violences les plus outrées, la mort, telle a été la tolérance des révolutionnaires. Ni les uns, ni les autres de ces moyens ne furent étrangers aux vœux des premiers conjurés dont ils avoient emprunté ce langage. Quant aux ſpoliations, d'abord j'ai déjà dit ce que Voltaire, dès l'année 1743, combinoit avec le roi de Pruſſe, pour priver de leurs poſſeſſions les princes eccléſiaſtiques & les corps religieux. On a vu qu'en 1764 il étendit ſes projets ſur les dîmes, & envoya au duc de Praſlin un mémoire tendant à leur abolition, pour ôter au clergé ſa ſubſiſtance. (*Lett. de Voltaire au comte d'Argental, an.* 1764.) En 1770 il n'avoit pas perdu de vue toutes ces ſpoliations; on voit très-clairement combien elles lui tenoient au cœur, lorſqu'il écrivoit à Frédéric : « Plût à Dieu que Ganganelli eût quelque bon domaine dans » votre voiſinage, & que vous ne fuſſiez pas ſi loin de Lo» rette ! Il eſt beau de ſavoir railler ces arlequins faiſeurs » de bulles; j'aime à les rendre ridicules, *j'aimerois mieux les dépouiller* ». (Lett. du 8 Juillet 1770.)

Ces diverſes lettres apprennent à l'hiſtorien comment le chef des conjurés prévenoit les décrets ſpoliateurs des Jacobins, & ces courſes même que les armées des révolutionnaires devoient pouſſer juſqu'à Lorette.

Tour-à-tour approuvées, rejetées par Frédéric.

Frédéric prenant le ton des rois, parut un inſtant révolté de ces ſpoliations; il ſembla oublier qu'il avoit été le premier à les ſolliciter; il répondit : « Lorette ſeroit à côté de ma » vigne, je n'y toucherois pas. Ses tréſors pourroient ſé» duire des Mandrin, des Conflans, des Turpin, des Rich... » & leurs pareils. Ce n'eſt pas que je reſpecte les dons que » l'abrutiſſement a conſacrés; mais il faut épargner ce que » le public vénère, il ne faut point donner de ſcandale; » & ſuppoſé qu'on ſe croie plus ſage que les autres, il faut » par compaſſion, par commiſération pour leurs foibleſſes, » ne point choquer leurs préjugés. Il ſeroit à ſouhaiter que » les prétendus philoſophes de nos jours penſaſſent de même ». (*Lett. du 7 Juillet* 1770.) Mais bientôt le ſophiſte dominant les idées du monarque, Frédéric ne vit plus que les Mandrin duſſent être les ſeuls à dépouiller l'égliſe. Dès l'année ſuivante, plus conformément aux vœux de Voltaire, il lui écrivit : « Si le nouveau miniſtre français eſt homme d'eſprit, il » n'aura ni la foibleſſe, ni l'imbécillité de rendre Avignon » au pape ». (*Lett. du 29 Juin* 1771.) Il revint ſur les moyens de *miner ſourdement l'édifice*, de dépouiller d'abord

les religieux, en attendant qu'on pût dépouiller les évêques. (*Voy. Lett. du* 13 *Août* 1775.)

Conseils de d'Alembert.

Avant que d'en venir à ces spoliations, d'Alembert eût voulu que l'on commençât par ôter au clergé la considération dont il jouissoit dans l'état. Envoyant à Voltaire son thême à peu-près fait, pour lui faire dire ce qu'il n'osoit pas trop dire lui-même, « il ne faudroit pas oublier, lui » écrivoit-il, si cela pouvoit se faire délicatement, de joindre » à la première partie un petit appendice ou post-script in- » téressant sur le danger qu'il y a pour les états & les rois, » de souffrir que les prêtres fassent dans la nation un corps » distingué, & qui ait le privilége de s'assembler réguliè- » rement ». (95 *Lett. an.* 1773.)

Ni les rois, ni l'état ne s'étoient encore apperçus de ce prétendu danger qu'il y avoit à laisser le clergé faire dans la nation un corps distingué comme les deux autres ordres de la noblesse & du tiers; mais c'est ainsi que les chefs préludoient dans leurs conseils aux vœux & aux décrets spoliateurs des adeptes jacobins qui les ont suivis.

Vœux de Voltaire pour les moyens violens.

Quant aux décrets d'exil, de violence, de sang & de mort, on ne voit pas non plus qu'ils fussent absolument étrangers aux vœux & aux conseils des premiers chefs. Quelque souvent qu'on trouve chez Voltaire ces mots de tolérance, humanité, raison, on seroit dans une grande erreur si on croyoit que son vœu d'écraser la religion chrétienne ne s'étendoit pas à celui d'employer d'autres armes pour y réussir. Quand il écrivoit au comte d'Argental: « Si j'avois cent » mille hommes, je sais bien ce que je ferois ». (16 *Fév.* 1761.) On le voit bien mieux encore quand il écrivoit à Frédéric: « Hercule alloit combattre les brigands, & Bellé- » rophon les chimères; je ne serois pas fâché de voir des » Hercules & des Bellérophons délivrer la terre des chimères » catholiques ». (3 *Mars* 1764.) Ce n'étoit pas sans doute la tolérance qui lui dictoit ces vœux, & l'on se sent porté à conclure qu'il ne lui manqua que l'occasion pour applaudir au massacre des prêtres par les Hercules & les Bellérophons septembriseurs. Lorsqu'il souhaite encore de voir précipiter *tous les Jésuites au fond des mers avec un Janséniste au cou;* lorsque pour venger Helvétius & le philosophisme, il ne rougit pas de demander: *Est-ce que la proposition honnête & modeste d'étrangler le dernier des Jésuites avec les boyaux du dernier des Jansénistes*, ne pourroit pas amener les choses à quelque conciliation? Lors, dis-je, qu'on entend Voltaire exprimer des vœux de cette espèce, on seroit au moins tenté de soupçonner que sa tolérance & son humanité n'auroient pas été bien révoltées de voir les prêtres catho-

liques amoncelés dans ces vaiſſeaux que Lebon faiſoit percer pour les engloutir tous à-la-fois dans l'Océan.

Vœux de Frédéric pour la force majeure.

Frédéric ſembloit plus approcher de la ſimple tolérance, quand il répondoit à Voltaire : « Il n'eſt point réſervé aux » armes de détruire l'infame (ou la religion chrétienne); „ elle périra par les bras de la vérité ». (25 *Mars* 1767.) Frédéric cependant crut prévoir que le dernier coup ne ſeroit porté à la religion que par une force majeure, & il ne paroît plus ennemi de cette force; on voit même que ſi l'occaſion eût été favorable, il auroit bien ſu la mettre en uſage, lorſqu'il écrit encore à Voltaire : « C'eſt à Bayle, » votre précurſeur, & à vous ſans doute, que la gloire » eſt due de cette révolution qui ſe fait dans les eſprits. » Mais diſons la vérité : elle n'eſt pas complète ; les dévots » ont leur parti, & *jamais on ne l'achevera que par une force* » *majeure : c'eſt du gouvernement que doit partir la ſen-* » *tence qui écraſera l'infame.* Des miniſtres éclairés pourront » y contribuer beaucoup, mais il faut *que la volonté du* » *ſouverain s'y joigne.* Sans doute cela ſe fera avec le temps, » mais ni vous ni moi ne ſerons ſpectateurs de ce moment » ſi déſiré ». (95 *Lett., an.* 1775.)

On ne peut s'y méprendre, ce moment ſi déſiré pour le roi ſophiſte étoit celui où l'impiété aſſiſe ſur le trône leveroit enfin ce maſque de tolérance dont il eſt encore forcé de ſe couvrir lui-même. Si ce moment tant déſiré fût arrivé, Frédéric, tout comme Julien, auroit eu recours *à la force majeure ;* il eût porté cette ſentence qui devoit écraſer la religion de J. C. ; aux ſophiſmes des adeptes il eût joint la volonté du ſouverain, il eût parlé en maître, & alors peut-être, ſous peine d'être traité comme rebelle aux lois du ſouverain, ſous Frédéric tout comme ſous Julien ou ſous Domitien, il eût fallu choiſir entre l'apoſtaſie & la mort ou l'exil. Au moins eſt-il bien difficile d'accorder avec cette force majeure, avec cette ſentence du gouvernement qui écraſe, le jugement que d'Alembert portoit du roi ſophiſte, quand il écrivoit à Voltaire : « Je le crois aux abois, & » c'eſt grand dommage. La philoſophie ne trouvera pas aiſément un prince tolérant comme lui par indifférence, ce „ qui eſt la bonne maniere de l'être, & l'ennemi de la „ ſuperſtition & du fanatiſme „. (165 *Lett. an.* 1762.)

Vœu frénétique de d'Alembert.

Mais pour d'Alembert même cette maniere d'être tolérant par indifférence n'excluoit pas les perſécutions ſourdes. Elle n'étoit pas même incompatible avec le vœu de la rage même & de la frénéſie, avec ce vœu qu'il exprime franchement dans ſes lettres à Voltaire, de voir périr une nation entière, préciſément parce qu'elle a fait preuve de ſon

attachement au chriſtianiſme. L'homme tolérant par indifférence n'auroit pas écrit ces paroles : « A propos de ce roi » de Pruſſe, le voilà pourtant qui ſurnage, & je penſe » bien comme vous, en qualité de Français & d'être penſant, que c'eſt un grand bonheur pour la France & pour » la philoſophie. Ces Autrichiens *ſont des capucins inſolens* » *qui nous haïſſent & nous mépriſent, & que je voudrois* » *voir anéantir avec la ſuperſtition qu'ils protègent* ». (12 Janv. 1763.)

Il n'eſt pas inutile d'obſerver ici que ces Autrichiens que d'Alembert voudroit voir anéantir, étoient préciſément les alliés de la France, alors en guerre avec le roi de Pruſſe, aux victoires duquel il applaudit. Cette double circonſtance ſembleroit annoncer combien la philoſophie l'emportoit dans le cœur des conjurés ſur l'amour de la patrie. Elle ſembleroit dire que la tolérance les eût peu empêché de trahir & leur roi & l'état, ſi cette trahiſon leur eût fourni un nouveau moyen d'écraſer l'infame.

Cependant tous ces vœux inhumains échappoient aux conjurés, plutôt qu'ils n'étoient le véritable objet de leur correſpondance & de leurs délibérations. Ils préparoient les voies aux ſéditieux & aux ames féroces, qui devoient exécuter ce que les ſophiſtes ne pouvoient encore que méditer & projeter. Le temps des ſéditions & de l'atrocité n'étoit pas encore arrivé. Avec les mêmes vœux, les circonſtances n'offroient pas encore les mêmes rôles à jouer. Il me reſte à expoſer celui des premiers chefs, & par quels ſervices chacun d'eux ſignalant ſon zèle pour la révolution antichrétienne, prépara le règne des nouveaux adeptes.

CHAPITRE XI.

Rôle, mission. services & moyens particuliers de chacun des chefs de la conjuration antichrétienne.

Services de Voltaire.

POUR arriver au grand objet de leur conjuration, pour écraser enfin ce Christ dont la haine les tourmentoit, c'étoit peu encore que tous ces moyens généraux concertés entre les conjurés pour l'extinction du christianisme. Chacun d'eux devoit y concourir de plus en plus par ses moyens propres, par tous ceux que ses facultés respectives, sa situation personnelle ou sa mission particulière mettoient en sa puissance. Voltaire avoit reçu presque tous les talens qui peuvent distinguer un homme dans la carrière des écrivains; aussitôt que la partie fut liée contre le Christ, il les consacra tous à cette guerre. Pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, il n'eut plus d'autre objet. Il le disoit lui-même : *Ce qui m'intéresse, c'est l'avilissement de l'infame.* (Lett. à Damilaville, du 15 Juin 1762.) Jusqu'alors il avoit partagé son temps entre la carrière des poëtes & celle des impies; à cette époque il ne fut plus qu'impie. On eût dit qu'il vouloit à lui seul livrer plus de combats, vomir contre le Christ plus de blasphêmes, plus de calomnies, que tous les Porphyres & les Celses de tous les âges. De la nombreuse collection de ses œuvres, plus de quarante volumes in-8.° romans, dictionnaires, histoires, lettres, mémoires, commentaires, coulèrent de sa plume, tous dictés par la rage, par le vœu d'écraser Jésus-Christ.

Son ardeur.

Il ne faut pas chercher dans cette immense collection le systême spécial du déiste, ou celui du matérialiste, ou celui du sceptique. On les y trouve tous. On l'a vu conjurant d'Alembert de concilier ces ennemis divers pour les réunir contre le Christ. Cette réunion s'est faite dans son cœur. De quelque main qu'il reçoive le trait, peu lui importe, pourvu qu'il puisse le lancer contre le Christ, ses autels ou ses prêtres. Les auteurs religieux & nous-mêmes nous le représentâmes adoptant à chaque heure du jour une opinion nouvelle; ce tableau étoit pris de ses œuvres diverses. (*Voy. les Helviennes, & sur-tout Lett.* 34 & 42.) On y voyoit vingt hommes dans un seul : c'étoit dans tous la même haine. Le phénomène de ces contradictions, s'explique par celui de sa rage. Celui même de son hypocrisie n'a point d'autre principe. Ce dernier phénomène n'est pas assez connu, il

Raison de ses contradictions.

il faut le consacrer dans l'histoire; mais c'est de Voltaire même qu'il faut en apprendre toute l'étendue & toute la cause.

Pendant toute cette inondation de livres antichrétiens, l'autorité en France sévissoit quelquefois, quoique bien mollement, contre leurs auteurs. Voltaire lui-même s'étoit vu sous les décrets pour ses premières productions impies. Quand il se vit le chef des chefs antichrétiens, il crut avoir besoin de plus de précautions pour éviter au moins toute preuve légale de son impiété. Pour combattre plus sûrement le Christ, pour l'écraser, il se cacha sous les livrées du Christ; il fréquentoit ses temples, il assistoit à ses mystères; il reçut dans sa bouche le Dieu qu'il blasphémoit; il ne le recevoit, il ne faisoit annuellement ses pâques que pour le blasphémer plus hardiment. Si l'accusation est monstrueuse, que la preuve en soit sans réplique. De son hypocrisie & de ses communions.

Le 15 Janvier 1761, Voltaire envoie à l'une des adeptes femelles, à cette comtesse d'Argental qu'il appeloit son ange, je ne sais quel ouvrage. Son éditeur conjecture que c'est l'épître à Clairon, fameuse actrice de ces jours. A coup sûr, c'est une de ses plus scandaleuses productions; car Voltaire n'ose encore la communiquer qu'aux élus des élus. Quel que soit l'objet de cet envoi, voici la lettre qui l'accompagne :

« Voulez-vous vous amuser à lire ce chiffon ? Voulez-» vous le lire à mademoiselle Clairon ? Il n'y a que vous » & M. le duc de Choiseul qui en ayez. Vous m'allez dire » que je deviens bien hardi & un peu méchant sur mes vieux » jours. Méchant ! Non, je deviens Minos. Je juge les per-» vers. --- Mais prenez garde à vous. Il y a des gens qui » ne pardonnent pas; --- je le sais, & je suis comme » eux. J'ai soixante-sept ans; je vais à la messe de paroisse; » j'édifie mon peuple. Je bâtis une église, je communie; » & je m'y ferai enterrer, mordieu, malgré les hypocrites. » Je crois en Jésus-Christ consubstantiel à Dieu, en la » Vierge Marie mère de Dieu. Lâches persécuteurs, qu'avez-» vous à me dire ? --- Mais vous avez fait la Pucelle. --- » Non je ne l'ai pas faite; c'est vous qui en êtes l'auteur, » c'est vous qui avez mis les oreilles à la monture de Jeanne. » Je suis bon chrétien, bon serviteur du roi, bon seigneur » de paroisse, bon précepteur de filles. Je fais trembler Jé-» suites & curés; je fais ce que je veux de ma petite pro-» vince grande comme le plat de la main. (Sa terre avoit » deux lieues d'étendue.) Je suis homme à avoir le pape » dans ma manche quand je voudrai. Eh bien ! cuistres, » qu'avez-vous à me dire ? Voilà, mes chers anges, ce que

» je répondrois aux Fantins, aux Grisels, aux Guyons & » au petit singe noir, &c. ».

Les adeptes femelles pouvoient rire du ton; de la tournure de cette lettre; mais dans le fond, des lecteurs réfléchis y voient-ils autre chose qu'un vieillard insolent, fort de ses protections, & qui n'en est pas moins déterminé à mentir impudemment, à faire la profession de foi la plus chrétienne, si des auteurs religieux l'accusent d'impiété, à opposer aux lois ses désaveux mensongers, ses communions? Et l'impie parle des hypocrites & des lâches!

Il paroît que le comte d'Argental fut lui-même révolté de ces odieux artifices. Car on voit Voltaire lui écrire le 16 Janvier suivant: « Mes anges, si j'avois cent mille » hommes, je sais bien ce que je ferois, mais comme je » ne les ai pas, *je communierai à Pâques*, & vous m'ap» pellerez *hypocrite tant que vous voudrez*. Oui, pardieu, » je communierai avec Mad. Denis & mademoiselle Cor» neille, & si vous me fâchez, je mettrai en rimes croi» sées le *Tantum ergò* ».

Il paroît que bien d'autres adeptes encore rougissoient de cette lâcheté de leur chef. Il se crut obligé d'en écrire à d'Alembert, & il lui dit: « Je sais qu'il y a des gens qui » disent du mal de mes Pâques, c'est une pénitence qu'il » faut que j'accepte pour racheter mes péchés ... *Oui, j'ai* » *fait mes pâques, & qui plus est, j'ai rendu le pain béni* » *en personne....* Après cela, je défierai hardiment les Jan» sénistes & les Molinistes ». (*Lett. du 27 Avril* 1768.)

Si ces dernières paroles ne montrent pas assez clairement les motifs de cette hypocrisie, on les trouve encore plus indubitablement exprimés dans la lettre qui suit celle-là de très-près. « A votre avis, *disoit Voltaire à d'Alembert*, » que doivent faire les sages quand ils sont environnés d'in» sensés barbares? Il y a des temps où il *faut imiter leurs* » *contorsions, parler leur langage. Mutemus clypeos* (chan» geons nos boucliers); au reste ce que j'ai fait cette an» née, *je l'ai déjà fait plusieurs fois*, &, s'il plaît à Dieu, » je le ferai encore ». (*premier Mai* 1768.) C'est dans cette même lettre que Voltaire recommande spécialement que les *mystères de Mitra ne soient pas divulgués*; c'est encore cette même lettre qu'il termine par ces vœux contre le christianisme: *Il faut qu'il y ait cent mains invisibles qui percent le monstre, & qu'il tombe enfin sous mille coups redoublés*.

Avec cette profonde dissimulation (1) se combinoit dans

(1) Si j'en crois à des hommes qui avoient connu Voltaire dans

Voltaire toute l'activité souterraine que pouvoit inspirer au chef des chefs antichrétiens, le serment & le vœu d'écraser le Dieu du christianisme. Peu content de ce qu'il faisoit lui-même contre ce Dieu, il pressoit, il animoit & harceloit sans cesse les légions d'adeptes répandus de l'orient à l'occident, & faisant tous au Christ la même guerre. Présent à tous par sa correspondance, il écrivoit à l'un : *Engagez tous » les frères à poursuivre l'infame de vive voix & par écrit, » sans lui donner un moment de relâche* ». Il mandoit à l'autre : « *Faites tant que vous pourrez les plus sages ef- » forts pour écraser l'infame* ». S'il trouvoit des adeptes moins ardens qu'il ne l'étoit lui-même, il étendoit ses reproches à tous. « *On oublie*, disoit-il alors, *que la principale occupa- » tion doit être d'écraser le monstre ;* » & dans sa bouche, le monstre, comme l'infame, étoit toujours le Christ, la religion du Christ. (*Voy. Lett. à Thiriot*, *à Saurin*, *à Damilaville*, *&c.*) Dans la guerre des enfers contre les cieux, Satan ne put pas mettre plus d'ardeur à soulever ses légions contre le Verbe. Il ne put pas leur dire d'une voix plus pressante : il faut ou triompher du Verbe, ou servir en esclaves. Il ne put pas leur montrer plus de honte dans la défaite, que Voltaire criant à ses adeptes : « *Telle est » notre situation, que nous sommes l'exécration du genre » humain, si (dans cette guerre contre le Christ) nous » n'avons pas pour nous les honnêtes gens. Il faut donc les » avoir à quelque prix que ce soit : écrasez l'infame, écrasez l'infame, vous dis-je* ». (129 Lettre à d'Alembert.)

Ses pressantes exhortations aux adeptes.

Tant de zèle avoit fait de lui l'idole du parti. Les adeptes accouroient de toutes parts pour le voir, & s'en retournoient remplis du même feu ou de la même rage pour écraser le

Sa correspondance.

---

les premières années de ses triomphes littéraires, cette profonde hypocrisie n'étoit pas dans sa conduite un artifice nouveau. Voici au moins un fait que j'ai appris de ces hommes qui l'avoient bien connu. Par une des plus étranges bizareries, Voltaire avoit dans l'abbé Arouet un frère janséniste zélé, & mettant dans ses mœurs toute l'austérité qu'affectoit cette secte. L'abbé Arouet, héritier d'une fortune considérable, refusoit de voir un frère impie, & disoit hautement qu'il ne disposeroit jamais de rien en sa faveur. Mais il étoit d'une santé infirme, & qui annonçoit une mort prochaine. Voltaire n'avoit pas renoncé à l'héritage ; il se fit Janséniste, & joua le dévot personnage. Tout-à-coup on le vit arborer le rigoureux costume, le grand chapeau aux aîles rabattues ; il se mit à courir les églises. Il s'y rendoit sur-tout aux mêmes heures que l'abbé Arouet, & là, avec tout l'air contrit & humilié du diacre Pâris, à genoux au milieu de la nef, ou bien debout, les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés vers la terre ou sur l'autel, ou bien sur l'orateur chrétien, il écoutoit ou il prioit avec toute la componction d'un pécheur revenu de ses égaremens. L'abbé crut voir son frère converti ; il l'exhorta à la persévérance, lui donna tous ses biens & mourut. Voltaire ne garda de sa conversion que les écus du Janséniste.

Chriſt. Ceux qui ne pouvoient pas l'approcher, le conſultoient, lui expoſoient leurs doutes, lui demandoient s'il y avoit réellement un Dieu, ou s'ils avoient une ame. Voltaire qui ne ſavoit rien de tout cela, rioit lui-même de ſon empire, n'en répondoit pas moins, qu'il falloit écraſer le Dieu des chrétiens. Tous les huit jours il recevoit de pareilles lettres. (*Voy. Lett. à Mad. du Deffant*, 22 *Juillet* 1761) Il en écrivoit lui-même un nombre prodigieux, toutes pleines de ces exhortations à écraſer l'infame. Il faut en avoir vu la collection pour croire que le cœur & la haine d'un ſeul homme ait pu ſuffire à les dicter, ou que ſa plume ait ſuffi à les écrire, quand même on n'y comprendroit pas tant d'autres volumes de blaſphêmes. Dans l'antre de Ferney, il falloit qu'il sût tout, qu'il vît tout & qu'il dirigeât tout ce qui avoit rapport à la conjuration. Rois, princes, ducs, marquis, petits auteurs, bourgeois, pourvu qu'on fût impie, on pouvoit lui écrire; il répondoit à tous, les fortifioit & les animoit tous. Juſqu'à la dernière décrépitude, ſa vie étoit celle de cent démons, tous occupés & toujours occupés du ſerment d'écraſer le Chriſt & ſes autels.

Services de Frédéric. L'adepte Frédéric ſur le trône n'en étoit pas un chef moins actif & moins inconcevable dans ſon activité. Cet homme, qui faiſoit à lui ſeul pour ſes états tout ce que font les rois, & plus que la plupart des rois ne font par leurs miniſtres, faiſoit auſſi lui ſeul contre le Chriſt tout ce que font les ſophiſtes. En qualité de chef des conjurés, ſon rôle ou ſa folie étoit de les voir tous, de les protéger tous, de les dédommager ſur-tout de ce qu'ils appeloient les perſécutions du fanatiſme. De Prades eſt obligé de fuir les cenſures de la Sorbonne & les décrets du parlement, le ſophiſte roi le fait en récompenſe chanoine de Breſlaw. (*Corr. de Volt. & d'Alemb.* 2 & 3.) Un jeune écervelé échappé aux magiſtrats qui avoient à punir ſes outrages aux monumens publics de la religion, le ſophiſte roi l'accueille, & le charge de porter ſes enſeignes. (*Ibid. Lett.* 211.) Alors même que ſes tréſors ſemblent épuiſés par ſes armées, ils ne le feront pas pour les adeptes. Au plus fort de ſes guerres, les penſions qu'il leur fait, celle ſur-tout qu'il paie à d'Alembert, ſont la plus ſacrée de ſes dettes.

Quelquefois on le vit ſe ſouvenir qu'un monarque eſt peu fait pour ſe confondre avec de vils ſophiſtes; alors il ne voyoit chez eux qu'un tas de poliſſons, de fats, de viſionnaires. (*Voyez ſes dialogues des morts.*) C'étoient là des caprices que les ſophiſtes lui pardonnoient; & bientôt en effet tout ſon philoſophiſme revenoit, ſa paſſion contre le Chriſt l'emportoit de nouveau; il revenoit à eux, il re-

prenoit alors sa guerre contre le Christ; & comme si Voltaire n'avoit pas eu assez de haine, assez d'activité, Frédéric le pressoit, il le sollicitoit, il attendoit avec impatience toutes ses œuvres antichrétiennes; & plus elles étoient impies, plus il applaudissoit. Alors, comme Voltaire même & d'Alembert, il s'abaissoit aux artifices; il approuvoit surtout cette main qui frappoit sans se montrer, & pour me servir de ses expressions mêmes, *cette méthode de donner de nazardes à l'infame, en le comblant de politesses.* (Lett. du 16 Mars, an. 1771.)

Alors lâche flatteur, il faisoit de Voltaire le dieu de la philosophie; il le voyoit « comblé, rassasié de gloire, & » vainqueur de l'infame, monter l'Olympe, soutenu par les » génies de Lucrèce, de Sophocle, de Virgile & de Locke; » placé entre Newton & Epicure, sur un char brillant de » clarté ». (*Lett. du* 25 *Novembre* 1766.) Il lui faisoit hommage de la révolution antichrétienne qu'il voyoit se préparer. (154 *Lett. an.* 1767.) Ne pouvant se promettre de triompher lui-même à tous ces titres, il essayoit du moins de mériter tous ceux d'un laborieux impie. Les volumes d'impiétés, soit rimées, soit en prose, publiés sous son nom, ne sont pas en effet les seules productions du roi sophiste. Il en est un bon nombre qu'il faisoit paroître secrètement, & qu'on n'eût jamais cru les productions d'un homme à qui le trône marquoit tant de devoirs à remplir. Tel cet extrait de Bayle, où, plus impie que Bayle même, il n'élague les articles inutiles que pour condenser le poison des autres, tels cet Akakia & ce discours pour servir à l'histoire de l'église, discours & préface si souvent exaltés par le coriphée des impies. Telles encore une foule d'autres productions où Voltaire ne trouve que le défaut des siennes, celui de répéter, de ressasser, de rabâcher sans cesse les mêmes argumens contre la religion. (*Voy. Corresp. du roi de Prusse & de Volt. Lett.* 133, 151, 159, *&c. &c.*)

Ainsi pour Frédéric ce n'étoit pas assez de tous ces conseils que nous avons vu sa politique donner aux conjurés, ou de cet asile qu'il leur offroit à tous; il vouloit encore avoir, & il eût en effet, par son application & sa constance à infecter l'Europe de ses impiétés, le rang & le mérite des chefs. S'il fit moins que Voltaire, ce ne fut pas la haine, ce fut le talent seul qui lui manqua; & il est vrai de dire que Voltaire auroit lui-même beaucoup moins fait s'il n'avoit pas eu Frédéric pour excitateur, pour appui, pour conseil, pour coopérateur. Avec tout le secret de la conspiration, Frédéric eût voulu initier tous les rois à ses mystères; il fut celui de tous qui seconda le plus les conjurés. Sa protection & ses ou-

Services de Diderot.

vrages les servirent encore moins que ses exemples. Il fut vraiment, tant qu'il régna, l'impie couronné.

Placés dans une sphère plus obscure, Diderot & d'Alembert commencèrent leur mission & leur rôle par un jeu, dans lequel ils annonçoient l'un & l'autre le caractère de leur apostolat. Ils en avoient déjà tout le zèle, mais ni l'un ni l'autre n'avoient encore cette réputation qu'ils durent dans la suite à leur impiété bien plus qu'à leurs talens. Les cafés de Paris furent leur premier théâtre. Là, sans être connus, tantôt dans un café, tantôt dans un autre, ils amenoient la conversation sur des objets religieux. Diderot attaquoit, d'Alembert défendoit. L'objection étoit toujours pressante; l'action de Diderot & son ton triomphant la rendoient invincible; la réponse étoit foible, mais faite avec tout l'air d'un chrétien qui voudroit soutenir l'honneur & la vérité de sa religion. Les parisiens oisifs, dont ces retraites étoient le rendez-vous ordinaire, écoutoient, admiroient, se méloient de la partie: Diderot insistoit, reprenoit & pressoit l'argument. D'Alembert finissoit par convenir que la difficulté lui paroissoit sans replique. Puis il se retiroit comme un homme honteux, & désespéré que toute sa théologie & son amour pour la religion ne lui fournissent pas de réponse plus satisfaisante. Bientôt nos deux amis se retrouvoient & se félicitoient de l'impression que leur dispute simulée avoit faite sur une foule d'auditeurs ignorans & dupes de ce charlatanisme. Ils se donnoient un nouveau rendez-vous; la dispute recommençoit; l'avocat hypocrite de la religion montroit toujours le même zèle, & toujours se laissoit battre par l'avocat de l'athéisme. Quand la police, instruite de ce jeu, voulut y mettre fin, il n'en étoit déjà plus temps; les sophismes étoient entrés dans les sociétés, ils n'en sortirent plus; & c'est de là en grande partie que vinrent à la jeunesse parisienne cette manie bientôt changée en mode, de disputer contre la religion, & cette folie de regarder comme invincibles des objections qui disparoissent quand on veut étudier sérieusement la vérité, & sur-tout quand on veut la connoître & la suivre, malgré tout ce qu'elle pourroit avoir de contrairé aux passions.

Ce fut à l'occasion de ces disputes de café, que le lieutenant de police reprochant à Diderot de prêcher l'athéisme, cet insensé répondit fièrement : *cela est vrai, je suis athée, & m'en fais gloire.* Eh! monsieur, répliqua le ministre, vous sauriez à ma place, que si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer.

Quelque exalté que fût l'athée, il fallut renoncer à son apostolat dans les cafés, crainte de la Bastille. Le ministre

eût mieux fait de menacer Diderot des petites-maisons. On peut voir dans l'ouvrage des *Helviennes* combien il y avoit de titres. (*Voy. les Helviennes*, *lett.* 57 & 58.) Il fut vraiment le fou glorieux des conjurés. Il leur falloit un homme de cette espèce pour dire toutes les impiétés les plus absurdes, les plus contradictoires qui pussent lui passer par la tête. Il en remplit ses productions, telles que ses Pensées soi-disant philosophiques, telles que sa Lettre sur les aveugles, son Code & son Systême de la nature.

Pour des raisons que nous ferons connoître, en parlant de la conspiration contre les rois, ce dernier ouvrage révolta Fréderic, qui crut devoir le réfuter. Aussi d'Alembert ne vouloit-il pas qu'on en connût l'auteur. Il fit toujours semblant de l'ignorer, même auprès de Voltaire, quoiqu'il le sût alors tout aussi bien que je l'ai su moi-même. Diderot n'avoit pas fait, à lui tout seul, ce fameux systême. Pour bâtir ce chaos de la *nature*, qui sans *intelligence* a fait l'homme *intelligent*, il s'étoit associé deux autres sophistes, que je n'ose pas nommer, parce que dans le temps où je fus instruit de cette anecdote, je ne mettois pas assez d'importance dans le nom de ces vils coopérateurs, pour assurer que je m'en souviens bien. Quant à Diderot, j'en suis bien sûr, parce que je le connoissois déjà. Ce fut lui qui vendit le manuscrit pour être imprimé hors de France. Le prix fut de cent pistoles. Je le sais de l'homme même qui les avoit payées, & qui m'en fit l'aveu dans un temps où il avoit appris à mieux connoître toute cette société d'impies.

Malgré toutes ces folies, Diderot n'en fut pas moins, aux yeux de Voltaire, *l'illustre philosophe*, *le brave Diderot*, & l'un des plus utiles *chevaliers* de la conjuration. (*Voy. Lett. de Volt. à Diderot*, 25 *Décemb.* 1761, *à Damilaville*, 1765, *&c.*) Les conjurés le proclamoient comme un grand homme; ils le montroient, ils l'envoyoient dans les cours étrangères comme l'homme admirable; ils en étoient quittes pour le désavouer ou pour se taire, quand il avoit fait quelque grande sottise. C'est spécialement ce qui lui arriva auprès de l'impératrice de Russie.

Autrefois les princes avoient de fous à leur cour pour se désennuyer. La mode étoit venue dans le Nord d'avoir des philosophes français. On y avoit peu gagné du côté du bon sens. L'impératrice Cathérine ne fut pas long-temps à voir ce qu'on pouvoit y perdre du côté de la tranquillité publique. Elle avoit fait venir Diderot; elle lui *trouva* d'abord *une imagination intarissable;* elle le *rangeoit parmi les hommes les plus extraordinaires qui eussent existé.* (Voy. sa corresp. avec Voltaire, 134 lett. an. 1774.) Elle le jugeoit bien.

Diderot ſe montra ſi extraordinaire, qu'il fallut le renvoyer bien vîte d'où il étoit venu. Il ſe conſola de cette diſgrace, en jugeant que les Ruſſes n'étoient pas aſſez mûrs pour la ſublimité de ſa philoſophie. Il ſe remit en route pour Paris, voyageant le bonnet ſur la tête & en robe de chambre. Son domeſtique marchoit devant lui quand il falloit traverſer quelque ville ou village, & avoit ſoin de dire aux admirateurs : C'eſt le grand homme, M. Diderot, qui paſſe. (*Voy. ſon article*, *Dict. des hommes illuſtres par Feller*, *nouv. édit.*) Il arriva dans cet équipage de Saint-Péterſbourg à Paris. Là il fut encore l'homme extraordinaire, tantôt écrivant à ſon bureau, tantôt débitant dans les ſociétés toutes ſes abſurdités philoſophiques, toujours le grand ami de d'Alembert & l'admiration des autres ſophiſtes. Il finit ſon apoſtolat par la *vie de Sénèque*, ouvrage dans lequel il ne trouvoit plus de différence que dans l'habit, entre lui & ſon chien, & par ſes *nouvelles penſées philoſophiques*, où il faiſoit de Dieu *l'animal prototype*, & des hommes autant de parcelles de ce grand animal, parcelles qui ſucceſſivement ſe métamorphoſent en toutes ſortes d'animaux juſqu'à la fin des ſiècles, & qui viendront ſe réunir à la ſubſtance divine, comme elles en étoient émanées originairement (*Voy. nouvelles Penſées philoſoph. pag.* 17 & 18, & *les Helviennes*, *lett.* 49.)

Diderot diſoit en fou toutes les abſurdités poſſibles, comme Voltaire les diſoit en impie. On n'en croyoit pas une; mais on ceſſoit de croire aux vérités religieuſes contre leſquelles ſe dirigeoient ces abſurdités décorées du verbiage & de l'appareil philoſophique. On ceſſoit de croire à la religion du Chriſt, toujours outragée dans ces ſortes de productions, & c'étoit là tout ce que demandoient les conjurés. C'eſt par là que le rôle de Diderot leur fut ſi précieux, tout abſurde qu'il étoit.

Que l'on explique comme on pourra ce zèle antichrétien, ce zèle même toujours bouillant & toujours emphatique de Diderot, quand ſon imagination ſe montoit; il n'en eſt pas moins vrai que cet homme avoit auſſi des momens d'une franche admiration pour l'évangile. J'en citerai ce que j'ai entendu raconter à l'académicien qui en fut témoin. M. Bauzée entre un jour chez Diderot, & le trouve expliquant à ſa fille un chapitre de l'évangile, avec autant de ſérieux & d'intérêt qu'auroit pu le faire un père vraiment chrétien. M. Bauzée témoigne ſa ſurpriſe. J'entends ce que vous voulez dire, répond Diderot; mais au fond, quelles meilleures leçons pourrois-je lui donner? où trouverai-je mieux?

D'Alembert n'eût pas fait cet aveu. Conſtant ami de Diderot,

Services de d'Alembert.

derot, il n'y eut pas moins toute leur vie, dans leur rôle philoſophique, la même différence que dans les premiers eſſais de leur apoſtolat. Diderot diſoit tout ce qu'il avoit pour le moment dans l'ame? d'Alembert ne dit jamais que ce qu'il vouloit dire. Je defie qu'on trouve ſon ſecret ſur Dieu & ſur l'ame autre part que dans ſes intimes confidences aux conjurés. Ses ouvrages ont toute la ruſe de l'impiété; mais c'eſt le renard qui empeſte & ſe tapit. On ſuivroit plutôt les replis tortueux de l'anguille ou du ſerpent qui ſe gliſſe ſous l'herbe, que les tours & retours de ſa plume dans les ouvrages qu'il avoue (1).

Jamais perſonne n'obſervera mieux que lui ce précepte de Voltaire : frappez & cachez votre main. L'aveu qu'il fait lui-même de ſes *révérences* à la religion, dans le moment même où il cherche le plus à la déchirer, (151 *Lett. à Volt.*) diſpenſe l'hiſtorien des preuves nombreuſes qu'offriroient en ce genre les œuvres de ce ſophiſte. Pour ſe dédommager de la contrainte où le réduiſoit cette diſſimulation, dans ſes propres ouvrages, il s'exprimoit par fois plus librement par la bouche des autres adeptes ou des jeunes élèves de la ſecte. En revoyant leurs œuvres, il ſavoit inſinuer tantôt un article, tantôt une préface; & tant pis pour l'élève s'il ſubiſſoit la peine méritée par le maître. Morellet, jeune encore, quoique déjà théologal de l'Encyclopédie, venoit de

(1) D'après l'examen que j'ai fait de ſes œuvres dans mes Lettres Helviennes, voici ce qui en réſulte. D'Alembert ne dira jamais qu'il eſt ſceptique, qu'il ne ſait s'il y a un Dieu ou non. Il vous laiſſe même penſer qu'il croit en Dieu; mais qu'il attaquera d'abord certaines preuves de la divinité; il vous dira que c'eſt par zèle même pour la divinité qu'il faut ſavoir choiſir parmi ces preuves; il finira par les attaquer toutes, & à force de *oui* ſur un objet, de *non* enſuite ſur le même objet, mais dans un autre endroit, il entortillera l'eſprit de ſes lecteurs, leur fera naître des doutes, & rira de les voir arriver, ſans s'en appercevoir, au point où il veut les conduire. Jamais il ne vous dit de combattre la religion, mais il fait un faiſceau de ſes armes, & les met dans vos mains pour la battre. (*Voy. ſes Elémens de Philoſophie & nos Helviennes, lett.* 37.) Il ſe gardera bien de déclamer contre la morale de l'égliſe & les commandemens de Dieu, mais il vous dira qu'*il n'exiſte pas encore un ſeul catéchiſme de morale à la portée de la jeuneſſe*, & qu'il eſt à ſouhaiter qu'un philoſophe vienne enfin nous faire ce cadeau. (*Elem. de Philoſoph.* n.° 12.) Il ne prétendra pas vous parler contre le bonheur de la vertu, mais il vous apprendra que « tous les philoſo- » phes auroient mieux connu notre nature, s'ils s'étoient contentés de » borner à l'exemption de la douleur le ſouverain bien de la vie pré- » ſente ». (*Préface de l'Encyclop.*) Il ne vous mettra pas ſous les yeux des deſcriptions obſcènes, mais il vous dira : « Les hommes ſe réuniſ- » ſent ſur la nature du bonheur; ils conviennent tous qu'il eſt le « même que le plaiſir, ou du moins qu'il doit au plaiſir tout ce qu'il » a de plus délicieux (*Encycl. art. Bonheur*); & ſon élève ſe trouvera » ainſi, ſans le ſavoir, un petit Epicure ».

publier ſon coup d'eſſai philoſophique. C'étoit un manuel qui enchantoit Voltaire. Il en eſtimoit ſur-tout la préface; il y voyoit *un des meilleurs coups de dent qu'eût jamais donné Protagoras*. Le jeune adepte fut ſaiſi & mis à la Baſtille. Le vrai Protagoras ou d'Alembert qui lui avoit ſi bien appris à mordre, ſe garda bien de dire que le coup de dent étoit de lui. (*Voy. Lett. de d'Alembert à Volt. an.* 1760, *& de Volt. à Thiriot*, 26 *Janvier* 1762.)

Sa miſſion ſpéciale pour la jeuneſſe.

Dans le fond, d'Alembert n'eût rendu que peu de ſervices aux conjurés, s'il s'en fût tenu à celui de ſa plume. Malgré ſon ſtyle pointilleux & toutes ſes épigrammes, le talent d'ennuyer laiſſoit à ſes lecteurs au moins une eſpèce de contre-poiſon. Voltaire, en lui donnant une autre miſſion, attrapa mieux ſon genre. Il s'étoit chargé, lui, des miniſtres, des ducs, des princes & des rois, & de cette eſpèce d'adeptes qui ſe trouvoient déjà aſſez avancés pour entrer dans les profondeurs de la conjuration. Il chargea d'Alembert du ſoin de former les jeunes adeptes. « Tâchez, lui écri» voit-il formellement, *tâchez de votre côté d'éclairer la » jeuneſſe autant que vous le pourrez* ». (15 Sept. 1762.)

Jamais miſſion ne fut remplie avec plus d'adreſſe, plus de zele & plus d'activité. Il eſt même à obſerver que d'Alembert, quelque ſecret qu'il mît dans ſes autres ſervices rendus aux conjurés, ne fut pas fâché que cette partie de ſon zèle fût connue. Il s'établit le protecteur de tous les jeunes gens qui venoient à Paris avec quelques talens. A ceux qui arrivoient avec quelque fortune, il montroit les couronnes, les prix, les fauteuils académiques dont il diſpoſoit à peu-près ſouverainement, ſoit comme ſecrétaire perpétuel, ſoit par toutes ces petites intrigues dans leſquelles il excelloit. J'ai déjà dit comment c'étoit un coup de parti pour les conjurés, que de remplir ainſi de leurs adeptes cette eſpèce de tribunal de nos mandarins lettrés européens. L'influence & les manœuvres de d'Alembert en ce genre s'étendirent bien plus loin que Paris. « Je viens, *écrivoit-il » à Voltaire*, de faire entrer dans l'académie de Berlin, » Helvétius & le chevalier de Jaucourt ».

Ceux des adeptes auxquels d'Alembert donnoit le plus de ſoins, étoient deſtinés à former d'autres adeptes, à remplir les fonctions de précepteurs, d'inſtituteurs, de profeſſeurs, les uns dans les maiſons d'éducation publique, les autres dans l'éducation particulière des enfans, de ceux-là ſur-tout dont la naiſſance promettoit aux conjurés un protecteur, & dont l'opulence annonçoit à l'adepte inſtituteur une récompenſe plus généreuſe. C'étoit le vrai moyen d'inſinuer à l'enfance même tous les principes de la conjuration. D'A-

lembert ſentit mieux que perſonne toute l'importance de ce ſervice : il en fit ſi bien ſon affaire, qu'il réuſſit, diſent nos biographes, à répandre ces ſortes de gouverneurs, d'inſtituteurs, dans toutes les provinces de l'Europe, & mérita par là que le philoſophiſme le regardât comme un de ſes plus heureux propagateurs.

Les preuves qu'il citoit lui même de leurs progrès, ſuffiſent pour donner une idée du choix qu'il avoit ſoin de faire. « Voilà, mon cher philoſophe, *écrit-il à Voltaire*, dans » la joie de ſon ame, voilà ce qui a été prononcé à Caſſel, » le 8 Avril, en préſence de Mgr. le landgrave de Heſſe-» Caſſel, de ſix princes de l'empire & de la plus nombreuſe » aſſemblée, par *un profeſſeur d'hiſtoire que j'ai donné à » Mgr. le landgrave* ». La pièce envoyée étoit un diſcours plein de groſſières invectives contre l'égliſe & le clergé. *Obſcurs fanatiques, phraſeurs croſſés ou ſans mitres, avec un capuchon ou ſans capuchon*, c'étoit là le ſtyle du profeſſeur donné par d'Alembert; c'étoit la preuve qu'il fourniſſoit lui-même de la victoire que ſes protégés remportoient ſur les idées religieuſes, & des ſentimens qu'ils inſpiroient à la jeuneſſe. (78 *Lett. de d'Alemb.*, *an.* 1772.)

C'étoit ſur-tout auprès des jeunes princes, aux enfans deſtinés à gouverner les peuples, qu'il importoit aux conjurés de placer des inſtituteurs initiés aux myſtères. Leur attention à ne pas négliger un moyen ſi puiſſant, & tout ce que Voltaire & d'Alembert s'en promettoient, s'explique encore par leur correſpondance.

La cour de Parme cherchoit des hommes dignes de préſider à l'éducation du jeune enfant. On crut y avoir réuſſi en mettant à la tête de ſes inſtituteurs l'abbé de Condillac, & de Leire. En s'arrêtant à ces deux hommes, on ne penſoit rien moins qu'à remplir la tête du jeune prince de toutes les idées antireligieuſes des ſophiſtes du jour. L'abbé de Condillac ſur-tout ne paſſoit pas pour un de ces hommes dont la philoſophie fût abſolument celle des encyclopédiſtes. Il étoit un peu tard quand on s'apperçut de l'erreur, quand, pour y rémédier, il fallut renverſer tout l'ouvrage des deux inſtituteurs. On l'auroit prévenu, ſi l'on avoit été inſtruit que Condillac étoit préciſément intime ami de d'Alembert, qui le regardoit comme un des hommes précieux au parti ſoi-diſant philoſophique, & ſi l'on avoit ſu que le choix de ces deux inſtituteurs n'étoit que le fruit d'une intrigue dont Voltaire s'applaudiſſoit, en écrivant à d'Alembert : « Il me » paroît que l'enfant Parmeſan ſera bien entouré. Il aura » un Condillac, un de Leire. Si avec cela il eſt bigot,

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

» il faudra que la grace soit forte ». (77 *Lett. de Volt. à d'Alemb.* & 151 *de d'Alemb.*)

Ces vœux & ces artifices de la secte se transmirent si bien aux conjurés, que malgré tout l'attachement de Louis XVI à la religion, ils n'oublièrent rien pour mettre auprès de l'heritier de sa couronne de nouveaux Condillacs. Sous divers prétextes, ils réussirent à écarter tout évêque de l'éducation du jeune dauphin ; ils eussent bien voulu en écarter aussi tout ecclesiastique. Ne pouvant s'en flatter, ils cherchèrent à faire tomber la fonction d'instituteur sur quelqu'un de ces prêtres disposés, comme Condillac, à inspirer tous les principes des sophistes à son illustre élève. Je connois un des hommes qu'ils oserent tenter. Ils lui proposèrent cette place d'instituteur du dauphin, se disant assurés de la lui procurer, & de faire par là sa fortune ; mais à condition qu'en apprenant son cathéchisme au jeune prince, il auroit soin de lui insinuer que toute cette doctrine religieuse & tous les mystères du christianisme étoient des préjugés, des erreurs populaires qu'un prince doit connoître, mais qu'il ne doit pas croire ; qu'il lui donneroit pour vraie doctrine, dans ses leçons secrètes, tout leur philosophisme. Heureusement ce prêtre répondit qu'il ne savoit pas faire fortune au prix de son devoir. Plus heureusement encore Louis XVI n'étoit pas homme à vouloir seconder ses intrigues. M. le duc d'Harcourt nommé pour présider à l'éducation du dauphin consulta des évêques ; & pour donner à son auguste élève des leçons religieuses, choisit un des prêtres qui pouvoit le mieux remplir ces fonctions, puisqu'il étoit alors principal du collége de la Flèche. Hélas ! pourquoi faut-il féliciter ce tendre enfant d'une mort prématurée ? Les sophistes de l'incrédulité preparoient leurs poisons pour en faire un impie ; quand la révolution arriva, plus que son jeune frère auroit-il échappé aux sophistes de la rebellion ?

Avec le meme zèle pour mettre le philosophisme sur le trône, & préparer les voies à la révolution anti-chrétienne dans les diverses cours, d'autres adeptes montroient la même activité Jusqu'à Saint Péterlbourg, ils obsédoient l'impératrice ; ils avoient réussi à lui persuader que l'éducation de son fils devoit être confiée à un des conjurés de la première classe. D'Alembert fut nommé ; M. le comte de Schouvalow fut chargé de lui en faire la proposition de la part de sa souveraine. D'Alembert se contenta de voir dans ses offres la preuve que *Voltaire ne devoit pas être mécontent de sa mission* ; que *la philosophie commençoit déjà très-sensiblement à gagner les trônes.* (106 & 107 Lett. an. 1762) Malgré ce

qu'il pouvoit eſpérer d'une pareille commiſſion, d'Alembert eut la prudence de ne point l'accepter; le petit empire qu'il exerçoit dans Paris, comme chef des adeptes, lui parut préférable à la faveur variable des cours, de celle-là ſur-tout qui, en l'éloignant du centre des conjurés, ne lui eût plus permis de jouer parmi eux le même rôle.

Roi des jeunes adeptes, il ne concentroit pas ſon zèle pour leur protection à ceux qu'il formoit dans Paris. Juſqu'au fond de la Ruſſie, il ſuivoit leurs progrès, leur deſtin; il eſſayoit, dans leurs revers, de leur faire ſentir ſa protection. Quand elle devenoit inſuffiſante, il recouroit au crédit de Voltaire; alors il lui mandoit, par exemple: « Ce pauvre » Bertrand n'eſt pas heureux, il avoit demandé à la *belle* » *Cateau* (l'impératrice de Ruſſie) de rendre la liberté à » cinq ou ſix pauvres étourdis de Welches; il l'en avoit » conjurée au nom de la philoſophie; il avoit fait au nom » de cette philoſophie, le plus éloquent plaidoyer que de » mémoire de ſinge on ait jamais fait, & Cateau fait ſemblant » de ne pas l'entendre ». (88 *Lett. an.* 1773.) C'étoit dire à Voltaire: eſſayez à préſent vous-même d'être plus heureux, & de faire pour eux ce que vous avez fait pour tant d'autres adeptes dont je vous ai fait connoître les malheurs.

Ce concert de Voltaire & de d'Alembert s'étendoit à tout ce qui avoit rapport au grand objet de la conjuration. Peu content de marquer les écrits à réfuter, ou de fournir le thème de quelque nouvelle impiété à compoſer, d'Alembert étoit vraiment dans Paris l'eſpion de tout auteur religieux. On eſt étonné de trouver dans Voltaire tant d'objets relatifs à l'état & à la vie privée des hommes qu'il prétend réfuter, tant d'anecdotes ſouvent calomnieuſes, quelquefois ridicules, toujours étrangères à la queſtion. C'étoit d'Alembert qui les lui fourniſſoit. Vraies ou fauſſes, il choiſiſſoit toutes celles qui pouvoient rendre ridicule la perſonne de ces auteurs, parce qu'il ſavoit bien comment Voltaire les feroit ſervir de ſupplément à la raiſon, à la ſolidité des preuves. La preuve de ces ſoins officieux ou de ce vil eſpionnage eſt dans tout ce qu'il lui écrit ſur des hommes du plus grand mérite, tels que le P. Bertier & l'abbé Guénée, que Voltaire lui-même ne pouvoit s'empêcher d'admirer; elle eſt encore dans ce qu'il lui écrit ſur M. le Franc, ſur Caveyrac, Sabbatier, & bien d'autres auxquels Voltaire ne répond le plus ſouvent qu'avec les armes fournies par d'Alembert.

Comment il ſert Voltaire par ſon eſpionnage.

De ſon côté, Voltaire n'épargnoit rien pour donner de la conſidération à d'Alembert. Il le recommandoit à ſes amis; il n'eſt pas juſqu'aux coteries, juſqu'aux petits clubs philoſophiques où il ne lui ſervît d'introducteur. Il ſe formoit déjà

dans Paris de ces clubs domeſtiques, que devoit un jour abſorber le grand club. Il exiſtoit même de ceux que la révolution appelleroit ariſtocrates. C'étoit le rendez-vous hebdomadaire des comtes, des marquis, des chevaliers déjà trop importans perſonnages pour fléchir le genou devant l'autel. Là auſſi on parloit préjugé, ſuperſtition & fanatiſme. Là on rioit de Jéſus-Chriſt, de ſes prêtres, de la bonhommie du peuple adorateur. Là on penſoit auſſi à ſecouer le joug de la religion, & à n'en laiſſer ſubſiſter que ce qu'il en faudroit pour maintenir la canaille dans la ſoumiſſion. Là préſidoit, entr'autres, une adepte femelle comteſſe du Deffant, dirigée par Voltaire dans ſon cours philoſophique, & par ſes ordres étudiant Rabelais, Bolimbrocke, Hume, le conte du Tonneau, & autres romans de cette eſpèce. (*Voyez Lett. de Voltaire à cette dame, & ſur-tout* 13 *Octobre* 1759.)

Ses clubs & coteries.

D'Alembert ſe trouvoit peu à l'aiſe dans ces clubs ariſtocrates; il n'aimoit pas cette adepte femelle. Voltaire qui ſavoit tout ce qu'on peut attendre de ces ſortes d'aſſemblées, lui en ouvroit les portes par ſes lettres; il vouloit qu'il y fût pour y tenir ſa place. Il en coûta bien moins pour l'introduire dans quelques autres de ces clubs, & ſur-tout chez la dame Necker, quand celle-ci vint arracher le ſceptre de la philoſophie à toutes les adeptes de ſon ſexe. (*Voyez correſp. de d'Alembert*, *Lett.* 77 *& ſuiv. Lettre de Voltaire à Mad. Fontaine*, 8 *Février* 1762; *du même à d'Alemb.* 31, *an.* 1770.)

Son projet pour rebâtir le temple de Jéruſalem.

Nos deux chefs ſur-tout s'aidoient mutuellement en ſe faiſant part de leurs projets pour détacher enfin les peuples de leur religion. Parmi ces projets, il en eſt un, entr'autres, qui dévoile trop bien le caractère de celui qui le forme, toute l'étendue de ſes vues & celle des autres conjurés, pour ne pas être bien ſpécialement conſigné dans ces Mémoires. D'Alembert n'étoit pas le premier à le concevoir, mais il ſentit parfaitement le parti que pourroit en tirer ſa philoſophie; quelque étrange qu'il fût, il ſe flatta de l'exécution.

On ſait toute la force que la religion chrétienne tire de l'accompliſſement des prophéties, & ſur-tout de celles de Daniel, de Jéſus-Chriſt lui-même, ſur le ſort des juifs & de leur temple. On ſait que l'apoſtat Julien, pour donner le démenti à Jéſus-Chriſt, à Daniel, eſſaya de rebâtir ce temple; qu'il n'en fût empêché que par des flammes, qui à diverſes fois dévorèrent les ouvriers employés à cette entrepriſe. D'Alembert ſavoit bien qu'une foule de témoins oculaires avoient conſtaté cette preuve des vengeances céleſtes; il avoit lu ſans doute ce fait & ces détails au moins dans

Ammien Marcellin, auteur irrécuſable, ami de Julien, & païen comme lui; d'Alembert n'en écrivit pas moins à Voltaire la lettre ſuivante.

« Vous ſavez apparemment qu'il y a actuellement à Berlin » un incirconcis qui, en attendant le paradis de Mahomet, » eſt venu voir votre ancien diſciple de la part du ſultan » Muſtapha. J'écrivois l'autre jour dans ce pays-là, que ſi » le roi vouloit ſeulement dire un mot, ce ſeroit une belle » occaſion de faire rebâtir le temple de Jéruſalem ». (*Lett. du* 18 *Déc.* 1763.)

Le mot de l'ancien diſciple ne fut pas dit, d'Alembert en apprit la raiſon à Voltaire, en ces mots: « Je ne doute » pas que nous ne parvinſſions à faire rebâtir le temple des » juifs, ſi votre ancien diſciple ne craignoit de perdre à » cette négociation quelques honnêtes circoncis, qui emporteroient de chez lui trente ou quarante millions ». (*Lett. du* 29 *Déc.* 1763.) Ainſi, malgré l'envie de donner un démenti au Dieu des chrétiens & à ſes prophêtes, tout, juſqu'à l'intérêt des conjurés, ne ſervit qu'à la confirmation de ſes oracles.

Dix-huit ans plus tard, Voltaire n'avoit pas encore renoncé ni à ce projet, ni à l'eſpoir de le remplir. Voyant que d'Alembert n'avoit pas réuſſi auprès du roi de Pruſſe, il ſe tourna du côté de l'impératrice de Ruſſie, & lui manda: « Si votre majeſté a une correſpondance ſuivie avec Aly Bey, » j'implore votre protection auprès de lui. J'ai une petite » grace à lui demander, ce ſeroit de faire rebâtir le temple » de Jéruſalem, & d'y rappeler tous les juifs, qui lui » payeroient un gros tribut, & qui feroient de lui un grand » ſeigneur ». (*Lett. du* 6 *Juillet* 1771.)

Voltaire étoit preſque octogénaire, qu'il pourſuivoit encore ce moyen de démontrer aux peuples que le Dieu des chrétiens & leurs prophêtes étoient des impoſteurs. Frédéric & d'Alembert étoient auſſi bien avancés dans leur carrière, & le temps approchoit où ils devoient paroître devant le même Dieu, ce prétendu infame contre lequel ils conſpiroient depuis tant d'années. J'ai dit par quels moyens & avec quelle conſtance ils s'étoient occupés d'anéantir ſon empire, ſa foi, ſes prêtres & ſes autels; de faire ſuccéder ſa haine & ſon ignominie au culte de l'univers chrétien. Soit pour l'objet, ſoit pour l'étendue & les moyens de leur conjuration, ce n'eſt point aux bruits publics, à de ſimples imputations que je m'en ſuis tenu; mes preuves ſont les leurs; je n'ai eu d'autre travail que celui de rapprocher leurs propres confidences. J'avois promis ſur tous ces objets, moins une hiſtoire qu'une vraie démonſtration. Il me ſemble que j'ai tenu

parole. Mes lecteurs désormais peuvent rapprocher d'avance cette conspiration & ses moyens, de toute cette révolution opérée par les Jacobins du jour. Ils peuvent déjà voir comment ceux-ci, en détruisant tous les autels du Christ, ne font qu'exécuter le grand projet des sophistes leurs premiers maîtres.

Il n'est pas un temple à renverser, pas une seule spoliation à décréter contre l'église par les Jacobins, dont nous n'ayons déjà trouvé le plan ; il n'est pas jusqu'aux Robespierre & aux Marat que nous n'ayons vu appeles par les Hercule & les Bellérophon de Voltaire ; il n'est pas jusqu'à des nations entières à écraser, en haine du christianisme, dont nous n'ayons entendu le vœu exprimé par d'Alembert. Tout nous dit que la haine des pères se fortifiant dans les enfans, & les complots se propageant, d'une génération impie dont il devra naître une génération brutale & féroce quand la force viendra aider l'impiété.

Mais cette force à acquérir par les conjurés suppose des progrès successifs Il falloit, pour la voir éclater, que les succès de la conjuration ajoutassent au nombre des adeptes, & leur assurassent les bras de la multitude. Je vais dire quels furent progressivement ces succès sous le règne de la corruption, au vivant de Voltaire & des autres chefs, dans les diverses classes de la société. L'histoire en concevra, en expliquera mieux dans la suite, ce qu'ils furent sous le règne de la terreur & des désastres.

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

Progrès de la conspiration sous Voltaire. Première classe. Disciples protecteurs. Adeptes couronnés.

LE grand objet de Voltaire avoit été d'ôter au Christ, d'entraîner dans la haine du Christ & de sa religion, toute cette classe d'hommes que les conjurés appeloient honnêtes gens, de ne laisser au Christ que la populace, supposé même qu'il fût impossible d'anéantir chez elle toute idée de l'évangile. Cette classe d'honnêtes gens comprenoit d'abord tout ce qui brille dans le monde par la puissance, le rang & les richesses, & ensuite tout ce qu'on appelle gens instruits, honnêtes citoyens, élevés au-dessus de ce que Voltaire appelle la canaille, les laquais, les cuisiniers, &c. Ce n'est point une observation à négliger dans l'histoire, que les progrès de la conjuration antichrétienne commencèrent par la plus haute de ces classes, par les princes, les rois, les empereurs, les têtes couronnées, les ministres, les cours, & par ceux que nous pouvons comprendre sous le nom de grands seigneurs. Si l'écrivain n'ose pas dire ces vérités, qu'il laisse là sa plume : il est trop lâche; il n'est pas fait pour donner les leçons les plus importantes de l'histoire. Celui qui craint de dire aux rois : c'est vous qui, les premiers, êtes entrés dans la conjuration contre le Christ, & c'est le Christ qui a laissé les conjurés menacer, ébranler & miner sourdement vos trônes, & ensuite se jouer de votre autorité; celui, dis-je, qui craint de tenir ce langage, laissera les puissances du monde dans un fatal aveuglement. Elles continueront à écouter l'impie, à protéger l'impiété, à la laisser dominer auprès d'eux, circuler & se répandre des palais dans les villes, des villes dans les campagnes, des maîtres aux valets, des seigneurs aux peuples; & le ciel aura trop de crimes à venger sur les nations, pour ne pas envoyer le luxe, la discorde, l'ambition, les conspirations & tous les fléaux qui les perdent. Les monarques fussent-ils seuls à braver dans leur empire le Dieu qui fait les rois, qui leur a dit qu'ils seroient seuls punis, que les crimes du chef ne retomberoient pas sur les membres, ceux du prince sur le peuple? Encore une fois, que l'historien se taise, s'il n'ose pas dire ces vérités. Il cherchera les causes de la révolution dans ses agens, il verra des Necker, des Brienne, des Philippe d'Orléans, des Mirabeau, des Robespierre; il trouvera le désordre

Courage de vérité nécessaire à l'historien.

dans les finances, les factions parmi les grands, l'insubordination dans les armées, l'inquiétude, l'agitation, la séduction dans le peuple ; il ne verra pas ce qui a fait les Necker, les Brienne, les Philippe d'Orléans, les Mirabeau, les Robespierre; celui qui a jeté le désordre dans les finances, l'esprit de faction, d'insubordination, de séduction dans les diverses classes de l'état & du peuple. Il sera au dernier fil de la trame, il croira l'avoir développée ; il en sera à l'agonie des empires, & se taira sur la fièvre lente qui les pourrit, les consume, & réserve la violence de ses accès pour ses dernières crises & leur dissolution. Il décrira le mal que tout le monde a vu, & il laissera ignorer le remède. S'il craint de dévoiler le secret des maîtres de la terre, qu'il les dévoile pour eux-mêmes, pour les sauver d'une conspiration qui retombe sur eux. Et quel secret d'ailleurs? Est-ce nous qui le violons ? Je le prends où il repose publiquement depuis plus de dix années, dans leur correspondance avec le chef des conjurés. Il n'est plus temps de s'inscrire en faux contre nous. Ces lettres ont été imprimées pour le scandale des peuples, pour montrer l'impie jouissant de toute la faveur des souverains. Quand nous montrons les souverains punis de cette protection, ce n'est pas leur honte que nous cherchons à divulguer, c'est la vraie cause de leur malheur & de celui des peuples que nous cherchons à faire connoître, pour que le vrai moyen d'y rémédier ou d'en prévenir de plus grands, se montre de lui-même, & ce motif vaut bien toutes les considérations qui pourroient nous porter au silence.

premier adepte Joseph II.

Dans la correspondance des conjurés, il est plus d'une lettre qui dépose, avec toute l'évidence possible dans ces sortes de témoignages, que l'empereur Joseph II avoit été admis & initié par Frédéric aux mystères de la conspiration antichrétienne.

Par la première de ces lettres, Voltaire annonçoit en ces termes sa conquête à d'Alembert : « Vous m'avez fait un » vrai plaisir en réduisant l'infini à sa juste valeur. Mais » *voici une chose plus intéressante : Grimm assure que l'em-* » *pereur est des nôtres. Cela est heureux*, car la duchesse de » Parme, sa sœur, est contre nous ». (*Lett. du* 28 *Octobre* 1769.)

Par une seconde lettre, Voltaire, en se félicitant d'une conquête de cette importance, écrit à Frédéric : « Un Bohé- » mien qui a beaucoup d'esprit & de philosophie, nommé » Grimm, m'a mandé que vous m'aviez initié l'empereur à » nos saints mystères ». Cette lettre est du mois de Nov. 1769. (162 *Lett.*) Enfin une troisième, datée du 21 du

même mois 1770, dans laquelle Voltaire, après avoir fait l'énumération des princes & princesses qu'il compte parmi les adeptes, ajoute encore ces mots : « Vous m'avez flatté » aussi que l'empereur étoit dans la voie de perdition. *Voilà » une bonne récolte pour la philosophie* ». (181 Lett.) Cette lettre fait allusion à celle que Voltaire avoit reçue peu de mois auparavant, & dans laquelle Frédéric lui disoit : « Je pars pour la Silésie, & vais trouver l'empereur qui » m'a invité à son camp de Moravie, non pas pour nous » battre, comme autrefois, mais pour vivre en bons voisins. » Ce prince est très-aimable & plein de mérite; *il aime » vos ouvrages & les lit autant qu'il peut.* Il n'est *rien » moins que superstitieux.* Enfin, c'est un empereur comme » de long-temps il n'y en a eu en Allemagne : nous n'ai- » mons ni l'un ni l'autre les ignorans & les barbares ; mais » ce n'est pas une raison pour les exterminer ». (18 *Août* 1770.)

Quand on sait ce que c'est pour Frédéric qu'un prince qui *n'est rien moins que superstitieux, & qui lit Voltaire autant qu'il peut*, on entend aisément ce que signifient ces éloges. Ils désignent vraiment un empereur tel qu'il n'y en avoit eu de long-temps en Allemagne, un empereur précisément aussi irréligieux que Frédéric. La date & les dernières paroles de cette lettre : *Ce n'est pas une raison de les exterminer*, nous rappellent un temps où Frédéric trouvant que les philosophes alloient trop vîte, essaya lui-même de réprimer une imprudence qui pouvoit renverser tout le systême des gouvernemens politiques. Ce n'étoit pas encore le temps d'employer une *force majeure*, de porter la *dernière sentence*. La guerre résolue contre le Christ entre Joseph & Frédéric, ne fut donc point encore une guerre d'extermination; ce ne fut pas la guerre des Néron, des Dioclétien, ce fut une de ces guerres qui minent sourdement & peu à peu. Ce fut celle que Joseph commença aussitôt que la mort de Marie-Thérèse lui en laissa la liberté. Ce fut d'abord une guerre d'hypocrisie ; car Joseph, tout aussi peu croyant que Frédéric, n'en continua pas moins à se donner pour un prince religieux, à protester qu'il étoit bien éloigné de vouloir rien changer au véritable christianisme. Il continua même, en parcourant l'Europe, à s'approcher des sacremens avec un extérieur de piété qui ne sembloit pas dire qu'il faisoit ses pâques, & communioit à Vienne & à Naples précisément comme Voltaire le faisoit à Ferney. Il porta la dissimulation, en traversant la France, jusqu'à refuser de passer à Ferney dont il étoit fort près, & où Voltaire croyoit le recevoir. On prétendit même qu'il affecta

de dire en se détournant, *qu'il ne pouvoit voir un homme qui, en calomniant la religion, avoit porté le plus grand coup à l'humanité.* Je ne sais à quel point on peut ajouter foi à ces paroles. Ce qu'il y a de certain, c'est que les philosophes ne s'en crurent pas moins assurés de Joseph. Ils lui pardonnèrent de n'avoir pas rendu son hommage à Voltaire, en répandant qu'il n'en conservoit pas moins son admiration pour ce coryphée de l'impiété; qu'il auroit bien voulu lui faire une visite, mais qu'il s'en étoit abstenu par égard pour sa mère, qui, *à la sollicitation des prêtres, lui avoit fait promettre de ne pas le voir dans son voyage.* (Voyez note sur la lettre de M. le comte de la Touraille, du 6 Août 1777. correspond. générale de Voltaire.)

Malgré toute cette réserve & toutes ces dissimulations, la guerre que Joseph faisoit à la religion devint bientôt une guerre d'autorité, d'oppression même, de rapine & de violence, & peu s'en fallut qu'elle ne devînt une guerre d'extermination pour ses propres sujets. Il commença par supprimer un grand nombre de monastères. (On a vu que c'étoit le plan de Frédéric, & la partie même la plus essentielle de son plan, pour arriver à l'anéantissement du christianisme.) Il s'empara d'une grande partie des biens ecclésiastiques. (C'étoit là encore le vœu que Voltaire exprimoit, en disant : j'aimerois bien mieux les dépouiller.) Joseph II chassa de leurs cellules jusqu'à ces Carmélites, dont la pauvreté ne laissoit pas le moindre prétexte de destruction à l'avarice, & dont la ferveur angélique en laissoit encore moins à la réforme. Il donna le premier à son siècle le spectacle de ces saintes filles réduites à errer dans les autres empires, pour chercher, jusqu'en Portugal, un asile à leur piété. Changeant tout à son gré dans l'église, il préluda à cette fameuse constitution appelée civile par les législateurs Jacobins, & qui a fait en France tous les martyrs des Carmes Le souverain pontife se crut obligé de quitter Rome, de se transporter en Autriche pour aller, en père commun des fidèles, représenter lui-même à cet empereur, & la foi, & les droits de l'église. Joseph II le reçut avec respect; il lui laissa rendre tout cet hommage de vénération publique, que commandent également les vertus & la dignité de Pie VI; mais il n'en continua pas moins sa guerre d'oppression. Il ne chassa pas les évêques, mais il les tourmenta, en s'érigeant lui-même en quelque sorte, en supérieur de séminaire, en voulant forcer les ecclésiastiques à prendre leurs leçons des maîtres qu'il désignoit lui-même, & dont la doctrine, comme celle de CAMUS, tendoit à préparer la grande apostasie. Ses persécutions sourdes & ses

destructions firent éclater les murmures. Les Brabançons lassés se révoltèrent ; on les vit dans la suite appeler les Jacobins français, qui leur annonçoient la liberté de leur religion, & qui, plus séducteurs encore que Joseph, consomment aujourd'hui son ouvrage. Moins tourmentés dans leur foi par l'adepte de Frédéric, ces Brabançons eussent bien moins cherché à secouer le joug de la maison d'Autriche ; avec plus de zèle & un amour plus mérité pour l'empereur Joseph, ils auroient mieux secondé son successeur, & ils auroient eu plus de confiance aux vertus de François II ; ils auroient mis de plus grands obstacles à l'invasion que l'on a vu s'étendre jusqu'au Danube. Si l'histoire s'en prend aux mânes de Joseph, qu'elle remonte jusqu'au temps où il fut initié aux mystères de Frédéric & de Voltaire ; l'empereur adepte ne sera pas innocent de la guerre d'extermination qui a pu menacer jusqu'à son trône.

Nous verrons dans la suite de cet ouvrage, Joseph se repentir de la guerre qu'il avoit faite au Christ, en découvrant celle que la philosophie lui faisoit à lui même & à son trône. Il essayera alors, mais trop tard, de réparer ses fautes ; il en sera une triste victime.

La correspondance des conjurés nous montre bien d'autres souverains entrés avec la même imprudence dans tous ces complots contre le Christ. D'Alembert se plaignant à Voltaire des obstacles qu'il apppeloit *persécutions*, & que l'autorité mettoit encore, de temps à autre, aux progrès de l'impiété, s'en consoloit, en ajoutant : « Mais nous avons » pour nous l'impératrice Cathérine, le roi de Prusse, le » roi de Dannemarck, la reine de Suède & son fils, beau- » coup de princes de l'empire & toute l'Angleterre ». (*Lett. du* 28 *Nov.* 1770.) Vers le même temps Voltaire écrivoit à Frédéric ; « Je ne sais pas ce que pense Mustapha (sur » l'immortalité de l'ame) ; je pense qu'il ne pense pas : » pour *l'impératrice de Russie, la reine de Suède votre* » *sœur, le roi de Pologne, le prince Gustave*, fils de la » reine de Suède, j'imagine que je sais ce qu'ils pensent ». (*Lett. du* 21 *Nov.* 1770.)

Voltaire le savoit en effet. Les lettres de ces rois ne le lui avoient pas laissé ignorer ; mais quand même nous n'aurions pas ces lettres à citer, voilà déjà un empereur & une impératrice, une reine & quatre rois que la secte des conjurés antichrétiens comptoit parmi ses adeptes.

Fausses conséquences à éviter dans l'énumération des adeptes couronnés.

En dévoilant cet horrible mystère, que l'historien ne s'abandonne pas à de fausses déclamations & à des conséquences plus fausses encore. Qu'il ne dise point au peuple : Vos rois ont secoué le joug du Christ ; il est juste pour vous

de ſecouer celui de leur empire. Ces conſéquences blaſphémeroient le Chriſt lui-même, & ſa doctrine, & ſes exemples. Pour le bonheur des peuples, pour les préſerver des révolutions, des déſaſtres de la rébellion, Dieu ſeul s'eſt réſervé de frapper l'apoſtat ſur le trône. Que les chrétiens réſiſtent à l'apoſtaſie, & qu'ils ſoient ſoumis au prince. Ajouter à ſon impiété la révolte des peuples, ce n'eſt pas écarter le fléau religieux; c'eſt vouloir que les nations y ajoutent le plus terrible des fléaux politiques, celui de l'anarchie. Ce n'eſt pas remédier à la conjuration des ſophiſtes impies contre l'autel, c'eſt conſommer la conſpiration des ſophiſtes ſéditieux contre le trône & contre toutes les lois de la ſociété civile. C'eſt là préciſément ce qu'éprouvèrent les Brabançons ſoulevés contre Joſeph II. Ils crurent avoir droit de rejeter leur ſouverain légitime, & ils ſont aujourd'hui ſous le joug des Jacobins. Ils appellèrent l'inſurrection au ſecours de la religion, & la religion proſcrit l'inſurrection contre toute autorité légitime. Au moment où j'écris, des rapports foudroyans à la convention annoncent les décrets qui, en mettant le culte religieux, les priviléges, les égliſes des Brabançons au niveau de la révolution françaiſe, vont les punir de leur erreur. Lors donc que l'hiſtorien dévoilera les noms des ſouverains conjurés contre le Chriſt, ou admis au ſecret de la conſpiration, que ſon intention ſoit toute de ramener les rois à la religion; mais qu'il évite avec ſoin les conſéquences fauſſes & pernicieuſes au repos des nations. Alors, plus que jamais, qu'il inſiſte ſur les devoirs du peuple même, ſur les devoirs que cette religion impoſe à tous, à l'égard des Céſars & de toute autorité publique.

Parmi ces protecteurs couronnés de Voltaire, tous n'étoient pas d'ailleurs conjurés comme lui, ou comme Frédéric & Joſeph. Ils avoient tous bu le poiſon dans la coupe de l'incrédulité; mais tous ne vouloient pas également la verſer à leur peuple.

Catherine II impératrice de Ruſſie.

Entre le roi de Pruſſe & cette impératrice de Ruſſie, dans laquelle les conjurés mettoient tant de confiance, la différence étoit immenſe. Séduite par l'hommage & les talens du premier des impies, Cathérine avoit pu trouver chez lui le premier moteur de ſon goût pour les lettres : elle avoit dévoré des livres qu'elle crut les chef-d'œuvres de l'hiſtoire & de la philoſophie, qu'elle ne ſavoit pas être l'hiſtoire traveſtie ſuivant toutes les vues de l'impiété; ſur l'éloge trompeur des faux ſages, elle avoit imaginé que *tous les miracles du monde n'effaceroient pas la prétendue tache d'avoir empêché l'impreſſion de l'Encyclopédie.* (Voy. ſa correſp. avec Volt. Lett. 1, 2, 3 & 8); mais on ne la vit pas, comme Fré-

déric, pour l'encens grossier des sophistes, rendre à l'impiété même un encens plus grossier encore. Cathérine lisoit les œuvres des sophistes; Frédéric les faisoit circuler, en composoit lui-même, & vouloit les voir dévorés par le peuple. Frédéric proposoit des moyens d'écraser la religion chrétienne, Cathérine rejetoit les plans de destruction que proposoit Voltaire. Elle étoit tolérante par caractère, Frédéric ne l'étoit que par nécessité. Il eût cessé de l'être, s'il avoit pu concilier sa haine avec sa politique, en appelant *la force majeure* pour écraser le christianisme (1).

Cependant Cathérine est aussi l'adepte sur le trône; elle sait le secret de Voltaire; elle applaudit aux plus fameux de nos impies. (*Voy. ses Lett. du 26 Décemb.* 1773, *&* 134 *Lett. an.* 1774.) Elle va jusqu'au point de vouloir livrer l'héritier de son sceptre aux leçons de d'Alembert : son nom est mis constamment par les impies au rang des adeptes protectrices; il n'est pas donné à l'historien de l'effacer. Puisse-t-il lui être donné, à elle, de réparer l'erreur & ses ravages!

Les droits de Christian VII, roi de Danemarck, au titre d'adepte couronné, se trouvent également dans ses lettres à Voltaire. Parmi tous les services de d'Alembert, j'aurois pu compter les soins qu'il prit pour faire souscrire les puissances & les grands seigneurs à l'érection d'une statue en l'honneur de Voltaire. J'aurois pu montrer le modeste sophiste de Ferney pressant lui-même d'Alembert pour obtenir ces souscriptions, & sur-tout celle du roi de Prusse qui n'attendit pas ces sollicitations. Ce triomphe de leur chef étoit trop cher aux conjurés. Christian VII s'empressa d'envoyer aussi son contingent. Une premiere lettre & quelques complimens à Voltaire ne nous suffiroient pas absolument pour montrer un adepte; mais Voltaire nommoit lui-même le roi de Danemarck; & d'ailleurs,

Christian roi de Danemarck.

(1) Ceux qui jugeront la correspondance de cette impératrice, comme littérateurs, trouveront une bien grande différence entre ses lettres & celles du roi de Prusse. Les premières sont celles d'une femme d'esprit qui se joue quelquefois de Voltaire fort agréablement. Avec son style léger & plein de goût, elle n'en fait pas moins conserver de la noblesse & de la dignité. On ne la verra pas au moins s'abaisser au ton grossier des injures & des blasphêmes. Celles de Frédéric sont les lettres d'un sophiste pédant & sans pudeur dans son impiété, comme sans dignité dans ses éloges. Quand Voltaire écrivoit à Catherine : *Nous sommes trois, Diderot, d'Alembert & moi, qui vous dressons des autels*, elle répondoit : *Laissez moi s'il vous plaît sur la terre, j'y serai plus à portée d'y recevoir vos lettres & celles de vos amis.* (Lettre 8 & 9.) On ne trouvera rien d'aussi français que cela chez Frédéric. On est seulement fâché que cette réponse s'adresse à des impies. Catherine écrit à merveille la langue de Voltaire; & Frédéric feroit un bien petit héros, s'il n'avoit pas mieux su manier ses armes que sa plume.

parmi ces complimens adressés à Voltaire, nous avons observé celui-ci, tout-à-fait dans le goût & dans le style de Fréderic : « Vous vous occupez présentement à délivrer un » nombre considérable d'hommes *du joug des ecclésiastiques,* » *le plus dur de tous*, parce que les devoirs de la société » ne sont connus que de la tête de ces messieurs, & *jamais* » *sentis dans leur cœur. Ceci vaut bien se venger des bar-* » *bares* ». (Lett. à Volt. an. 1770.) Infortunés monarques ! c'étoit là aussi le langage que vos corrupteurs tenoient à Marie-Antoinette dans le temps de sa prospérité. Elle fut malheureuse : elle vit la sensibilité, la fidélité de ces prétendus *barbares*, & elle s'écrioit aux Thuileries : *Oh ! que nous avons été trompés ! nous voyons bien à présent combien les prêtres se distinguent parmi les fidèles sujets du roi* (1). Puisse le roi séduit par le philosophisme, n'être jamais réduit à la même expérience, & profiter au moins d'une révolution qui nous démontre assez qu'il est un joug plus dur que celui de ces prêtres, que son maître Voltaire lui a si bien appris à calomnier !

Au moins faut-il le dire ici, pour l'honneur de ce prince & de tant d'autres, qu'avoient séduits les conjurés, les sophistes s'emparoient de leur jeunesse. A cet âge, Voltaire & ses productions faisoient aisément illusion à des hommes qui, pour être rois, ne savent pas mieux que les autres ce qu'ils n'ont pas appris, & n'en sont pas plus en état de discerner l'erreur de la vérité, dans des objets sur-tout où le défaut d'étude, propres à ces objets, est encore moins à craindre que les penchans & les passions.

Lors de son voyage en France, Christian n'avoit encore que 17 ans, & déjà il avoit ce que d'Alembert appelle *le courage de dire à Fontainebleau*, que Voltaire *lui avoit appris à penser*. (Lett. de d'Alemb, 12 Novemb. 1768.) Des hommes qui pensoient différemment à la cour de Louis XV, voulurent empêcher sa jeune majesté d'apprendre encore à penser comme Voltaire, & d'en voir dans Paris les adeptes ou les plus fameux disciples. Ceux-ci surent se procurer des audiences. Pour juger comment ils surent en profiter, il ne faut qu'entendre d'Alembert écrivant à Voltaire : « J'avois » vu ce prince chez lui, avec plusieurs autres de vos amis ; » il me parla beaucoup de vous, *des services que vos ou-*

(1) Ces paroles de Marie-Antoinette me furent rapportées dans le fort de la révolution ; & j'avois besoin de le savoir pour croire qu'elle étoit revenue des préjugés qu'on lui avoit donné contre le clergé, & qui avoient semblé redoubler après le second voyage de l'empereur son frère à Versailles.

» *vrages*

» *vrages avoient rendus, des préjugés que vous avez dé-*
» *truits*, des ennemis que votre *liberté de penser* vous avoit
» faits; *vous vous doutez bien de mes réponses* ». (Ib. & Lett. du 6 Décemb. 1768.) D'Alembert voit de nouveau le prince; de nouveau il écrit à Voltaire : « Le roi de
» Danemarck ne m'a presque *parlé que de vous; --- je vous*
» *assure qu'il auroit mieux aimé vous voir à Paris, que*
» *toutes les fêtes dont on l'a accablé* ». Cette conversation avoit été courte; d'Alembert y suppléa à l'académie par un discours qu'il prononça sur la philosophie, en présence du jeune monarque. Tous les adeptes accourus en foule applaudissent, & le jeune monarque applaudit aussi. (*Lett. du 17 Décemb.* 1778.) Enfin telle est l'idée qu'il emporte de cette prétendue philosophie, graces aux nouvelles leçons de d'Alembert, qu'à la première nouvelle d'une statue à ériger en l'honneur du héros des impies conjurés, il envoie *une belle souscription* que Voltaire reconnoît devoir aux leçons que le prince a reçues de l'adepte académicien. (*Voy. lett. de Volt. à d'Alemb.* 5 *Nov.* 1770.) Il ne m'est pas donné de dire à quel point ces leçons se trouvent aujourd'hui oubliées par Christian VII; mais assurément depuis que sa majesté Danoise avoit appris *à penser* de Voltaire, il s'est passé bien des évènemens qui lui auront appris à voir d'un œil bien différent les prétendus *services* que les *ouvrages* de son maître ont rendus aux empires.

Gustave III, roi de Suède.

Les mêmes artifices & les mêmes erreurs firent aussi de Gustave III, roi de Suède, un adepte protecteur. Ce prince étoit aussi venu à Paris recevoir les hommages & les leçons des soi-disant philosophes. Il n'étoit encore que prince royal, quand déjà l'exaltant, comme un de ces adeptes dont la protection étoit acquise à la secte, d'Alembert écrivoit à Voltaire : « Vous aimez la raison & la liberté, mon cher
» confrère; & on ne peut guères aimer l'un sans l'autre.
» Eh bien! voilà *un digne philosophe républicain* que je
» vous présente, qui parlera avec vous *philosophie & liberté*.
» C'est M. *Jennings*, chambellan du roi de Suède. --- Il
» a d'ailleurs des complimens à vous faire de *la part de la*
» *reine de Suède & du prince royal, qui protègent dans*
» *le Nord la philosophie* si mal accueillie par les princes du
» Midi. M. *Jennings vous dira combien la raison fait de*
» *progrès en Suède sous ces heureux auspices* ». (Lett. du 19 Janv. 1769.)

Lorsque d'Alembert écrivoit cette lettre, Gustave, qui devoit bientôt rendre à la monarchie des droits que sa couronne avoit perdus depuis long-temps, ignoroit sans doute que ses grands protégés fussent par excellence des *philoso-*

phes républicains. Il ignoroit également quel seroit un jour pour lui le dernier fruit de cette philosophie des conjurés, quand arrivé au trône, il écrivit à leur coryphée : Je prie » tous les jours l'être des êtres, qu'il prolonge vos jours » précieux à l'humanité, & si utiles aux progrès de la raison » & de la vraie philosophie ». (*Lett. du roi de Suède à Voltaire*, 10 *Janv.* 1772.)

La prière de Gustave fut exaucée ; les jours de Voltaire furent prolongés ; mais celui qui devoit subitement trancher les jours de Gustave lui-même, étoit déjà né ; & il devoit bientôt sortir, avec tous ses poignards, de l'arrière-école de Voltaire. Pour l'instruction des princes, que l'historien rapproche ici la généalogie philosophique de ce malheureux roi & celle de l'adepte qui fut son assassin.

Ulrique de Brandebourg avoit été initiée aux mystères des sophistes conjurés par Voltaire lui-même. Bien loin de rejeter ses principes, elle ne s'étoit pas même sentie outragée par les vœux d'une passion que Voltaire avoit eu la hardiesse d'exprimer (1). Devenue reine de Suède, elle pressa plus d'une fois l'impie de venir terminer ses jours auprès d'elle. (*Voy. ses lett. à Volt. an.* 1743 & 1751.) Elle ne crut pas pouvoir lui donner de plus grandes preuves de sa fidélité aux principes qu'elle en avoit reçus, lors du premier séjour de Voltaire à Berlin, qu'en les faisant sucer avec le lait au roi son fils. Elle initia Gustave, & voulut être la mère du sophiste, comme elle l'étoit du roi. Aussi voyons-nous constamment & la mère & le fils mis au rang des adeptes dont les conjurés se tenoient le plus assurés.

Telle étoit donc la généalogie philosophique de ce malheureux roi de Suède. Voltaire avoit initié la reine Ulrique, & Ulrique avoit initié Gustave.

Mais, d'un autre côté, Voltaire initioit Condorcet, & Condorcet siégeant au club des Jacobins initia Ankastrom. Elève de Voltaire, Ulrique apprenoit à son fils à se jouer des mystères & des autels du Christ ; élève de Voltaire, Condorcet apprit à Ankastrom à se jouer du trône & de la vie des rois.

Au moment où les nouvelles publiques annoncèrent que Gustave III devoit commander en chef les armées liguées contre la révolution françaife, Condorcet & Ankastrom appartenoient au grand club ; & ce grand club retentissoit du vœu de délivrer la terre de ses rois. Gustave fut marqué pour en être la première victime, & Ankastrom s'offrit pour

(1) C'est pour cette princesse que Voltaire avoit fait le madrigal : *Souven. un peu de vérité*, &c.

être le premier bourreau. Il part de Paris, & Gustave tombe sous ses coups. (*Voy. le journal de Fontenay.*)

Les Jacobins venoient de célébrer l'apothéose de Voltaire; ils célébrèrent aussi celle d'Ankastrom.

Voltaire avoit appris aux Jacobins *que le premier des rois fut un soldat heureux;* les Jacobins apprirent à Ankastrom que le premier héros fut l'assassin des rois; ils placèrent son buste à côté de celui de Brutus.

Les rois avoient souscrit pour la statue de Voltaire, les Jacobins souscrivirent pour celle d'Ankastrom.

Poniatowski, roi de Pologne.

Enfin les confidences de Voltaire mettent encore Poniatowski, roi de Pologne, au nombre des adeptes protecteurs. Il avoit en effet connu nos philosophes dans Paris, ce roi dont la philosophie devoit faire tous les malheurs; il avoit sur-tout rendu son hommage à leur chef, il lui avoit écrit: « M. de Voltaire, tout contemporain d'un homme tel que » vous, qui sait lire, qui a voyagé, & qui ne vous a pas » connu, doit se trouver malheureux. Il vous seroit permis » de dire : Les nations feront des vœux pour que les rois » me lisent ». (*Lett. du* 21 *Fév.* 1767.) Aujourd'hui que le roi Poniatowski a vu les hommes qui avoient lu Voltaire comme lui, qui le préconisoient de même, essayer en Pologne la révolution qu'ils avoient faite en France; aujourd'hui que victime lui-même de cette révolution, il a vu son sceptre se briser entre ses mains, par la suite de cette révolution, sans doute il fait des vœux bien différens; sans doute il le voudroit, que les nations n'eussent jamais connu Voltaire, & que les rois sur-tout l'eussent moins lu. Mais les temps que d'Alembert annonçoit, & qu'il eût voulu voir, sont arrivés, sans que les rois adeptes protecteurs aient su les prévoir. Quand les malheurs de la religion retombent sur eux, qu'ils relisent ces vœux que d'Alembert, dans son style souvent bas & ignoble, exprimoit à Voltaire : « Votre il- » lustre & ancien protecteur (le roi de Prusse) a commencé » le branle, le roi de Suède a continué; Catherine les imite » tous deux, & fera peut-être mieux encore. Je rirois bien » si je voyois le chapelet se défiler de mon vivant ». (*Lett. du* 6 *Sept.* 1762.) Le chapelet se défile en effet; le roi Gustave est mort assassiné; le roi Louis XVI guillotiné; le roi Louis XVII empoisonné; le roi Poniatowski est détrôné; le stathouder chassé, & les adeptes, enfans de d'Alembert, de son école rient, comme il l'eût fait lui-même, des rois qui, protégeant la conspiration de l'impie contre l'autel, n'avoient pas su prévoir celle des enfans de l'impie contre le trône.

Ces réflexions préviennent malgré moi ce que j'aurai à

révéler de cette seconde conspiration ; mais telle devoit être l'union des sophistes impies & des sophistes séditieux, qu'à peine est il possible d'exposer les progrès des uns, sans avoir à parler des ravages & des forfaits des autres. Ce sont les faits eux-mêmes qui, dans l'intimité de cette union, nous forcent à montrer aux monarques protecteurs une des leçons les plus importantes que l'histoire leur ait encore donnée jusqu'à nos jours.

Je ne finirai pas ce chapitre sans observer que parmi ces rois du Nord, dont la protection rendoit les sophistes si glorieux, on ne les voit pas une seule fois mentionner le roi d'Angleterre. Ce silence de la part des conjurés vaut bien tous leurs éloges. S'il ne leur eût fallu qu'un prince chéri de ses sujets & méritant de l'être, qu'un roi bon, juste, sensible, bienfaisant, jaloux de maintenir la liberté des lois & le bonheur de son empire, George III eût été aussi leur Antonin, leur Marc Aurèle, leur Salomon du Nord. Ils le virent trop sage pour s'unir à de vils conjurés, qui ne connoissent de mérite que dans l'impiété ; & voilà la vraie cause de leur silence. Il est beau pour un prince d'avoir été si nul dans l'histoire de leurs complots, quand celle de la révolution le trouve si actif pour en arrêter les désastres, si grand, si généreux & si compatissant pour en soulager les victimes.

Quant aux rois du Midi, c'est encore une justice à leur rendre dans l'histoire, que les sophistes, au lieu de les compter parmi leurs adeptes, se plaignoient au contraire de les trouver encore si loin de leur philosophisme.

CHAPITRE XIII.

Seconde classe des protecteurs. Adeptes, princes & princesses.

DANS la seconde classe des adeptes protecteurs, je comprendrai ces hommes qui, sans être sur le trône, jouissent sur le peuple d'une puissance presque égale à celle des rois, & dont l'autorité, l'exemple, ajoutant aux moyens des conjurés, leur faisoient espérer qu'ils n'auroient pas juré en vain d'écraser la religion chrétienne.

Frédéric, langrave de Hesse Cassel.

La correspondance de Voltaire nous montre plus spécialement dans cette seconde classe de protecteurs, Mgr. le landgrave de Hesse-Cassel. Le soin que d'Alembert avoit eu de choisir pour ce prince le professeur d'histoire dont nous avons parlé, suffiroit pour nous dire à quel point les sophistes du jour abusèrent de sa confiance. Elle fut bien spécialement trompée par celle que son altesse sérénissime avoit à la philosophie & aux lumières de Voltaire. Elle souffrit en quelque sorte que ce chef des sophistes dirigeât ses études. Il étoit difficile de se livrer à un instituteur plus perfide. Une lettre du 25 Août 1766, suffit pour nous montrer à quelle source Voltaire envoyoit son auguste élève puiser les leçons de la sagesse. « Votre altesse sérénissime, écrivoit ce maître » corrupteur, m'a paru avoir envie de voir les livres nou- » veaux qui peuvent être dignes d'elle. Il en paroît un inti- » tulé : *le Recueil nécessaire*. Il y a sur-tout dans ce recueil » un ouvrage de milord Bolimbrocke, qui m'a paru ce » qu'on a jamais écrit de plus fort contre la superstition. » Je crois qu'on le trouve à Francfort ; mais j'en ai un » exemplaire broché que je lui enverrai si elle le souhaite ».

Pour un prince qui avoit réellement le désir de s'instruire, quelles leçons que celles qu'il devoit trouver dans ce recueil ! Le nom de Bolimbrocke ne dit pas assez combien elles tendoient à pervertir sa religion, quand on sait que Voltaire lui-même publioit sous ce nom des ouvrages plus impies encore que ceux du philosophe anglais, & qu'il étoit l'auteur de plusieurs de ceux qu'il recommandoit si spécialement dans ce recueil.

Réduit à lui-même pour résoudre les doutes fomentés par ces sortes de lectures, & prévenu trop malheureusement contre les hommes qui auroient pu l'aider à les résoudre, M. le Landgrave se livroit tout entier à des leçons qu'il prenoit pour celles de la vérité & de la plus haute philosophie. Quand

il pouvoit les recevoir de la bouche même de Voltaire, l'illusion étoit au point que son altesse s'en applaudissoit elle-même, & croyoit franchement avoir trouvé le vrai moyen de s'élever au dessus du vulgaire. Elle regrettoit une absence qui la privoit des leçons de son maître; elle croyoit réellement lui avoir des obligations, elle lui écrivoit : « J'ai quitté » Ferney avec bien de la peine. --- Je suis charmé que » vous soyez content de ma façon de penser; je tâche, » autant qu'il m'est possible, de me défaire des préjugés; » & si en cela je pense différemment du vulgaire, c'est aux » entretiens que j'ai eus avec vous, & à vos ouvrages que » j'en ai l'unique obligation ». (9 *Sept.* 1766.)

Pour donner quelques preuves de ses progrès à l'école de la philosophie, l'illustre adepte faisoit part à son maître des nouvelles découvertes qu'il regardoit comme des objections sérieuses contre l'authenticité des livres saints. « J'ai fait, » écrivoit-il encore à son héros, j'ai fait depuis quelque » temps des réflexions sur Moïse & sur quelques historiens » du nouveau Testament, qui m'ont paru être très-justes. » Est-ce que Moïse ne seroit pas un bâtard de la fille de » Pharaon, que cette princesse auroit fait élever? Il n'est » pas à croire qu'une fille de roi ait eu tant de soin d'un » enfant Israëlite, dont la nation étoit en horreur aux Egyp» tiens ». (*Lett.* 66.) Voltaire eût aisément pu dissiper ce doute, en faisant observer à son élève que son altesse calomnioit assez gratuitement un sexe bienfaisant, sensible, porté à s'attendrir sur le sort d'un enfant exposé à un pareil danger; plusieurs feroient encore très-naturellement ce qu'avoit fait la fille de Pharaon, & le feroient précisément même avec plus de soins & plus d'attention encore, si des haines nationales ajoutoient au danger de cet enfant. Si Voltaire avoit eu l'intention d'éclairer son illustre élève, & de lui donner les règles de la saine critique, il auroit observé qu'au lieu d'un fait très simple & très-naturel, son altesse en imaginoit un véritablement incroyable. Une princesse qui veut donner à son enfant une éducation brillante, & qui commence par le faire exposer à être submergé pour avoir le plaisir d'aller le chercher & de le trouver à point nommé sur les rives du Nil; une princesse Egyptienne, qui aime son enfant, qui sait toute l'horreur que les Egyptiens ont pour les Israëlites, & qui faisant allaiter cet enfant par une mère Israëlite, lui laisse croire à lui-même qu'il nâquit de cette nation qu'elle déteste, & le persuade même dans la suite aux Egyptiens, pour leur rendre cet enfant odieux, détestable; & ce qui sembleroit un mystère bien plus étrange encore, un enfant qui devient l'homme le plus terrible aux Egyptiens, & dont

personne ne découvre l'origine ; un enfant que toute la cour de Pharaon s'obstine à croire un Israëlite, dans un temps où il auroit suffi de dire que Moïse étoit Egyptien, pour lui ôter toute la confiance des Israëlites & délivrer l'Egypte, voilà bien des choses que Voltaire auroit pu répondre à son altesse, pour lui faire sentir qu'il n'est pas dans les règles de la critique d'opposer à un fait très-naturel, très-simple, des suppositions véritablement incroyables. Mais ces suppositions servoient la haine de Voltaire contre Moïse, contre les livres des chrétiens : il aimoit bien mieux voir les progrès de ses disciples dans l'incrédulité, que leur exposer les règles d'une saine critique.

Voltaire applaudissoit encore à son adepte, quand il vit son altesse prétendre que le *serpent d'airain*, isolé sur une montagne, *ne ressembloit pas mal au dieu Esculape*, tenant un bâton d'une main & un serpent de l'autre, avec un chien à ses pieds, dans le temple d'Epidaure ; que les *chérubins* éployant leurs aîles au-dessus de l'arche, *ne ressembloient pas mal au sphinx* à la tête de femme, aux quatre griffes, au corps & à la queue de lion ; *que les douze bœufs qui étoient sous la mer d'airain*, chargés de cette cuve large de douze coudées, haute de cinq & remplie d'eau, pour servir aux ablutions des Israëlites, ressembloient encore assez bien *au dieu Apis* ou au bœuf érigé sur l'autel, & voyant à ses pieds toute l'Egypte. (*Ibid.*)

La conclusion de monseigneur étoit que Moïse sembloit avoir donné aux juifs beaucoup de cérémonies qu'il avoit prises des Egyptiens. (*Ibid.*) Celle de l'historien doit être qu'avec un peu plus de sincérité, il eût été facile aux conjurés de désabuser un adepte qui dans le fond ne cherchoit qu'à s'instruire. En plaignant son altesse d'avoir été dupe de pareils maîtres, nous devons au moins lui rendre la justice de reconnoître avec quelle franchise elle cherchoit la vérité, quand elle ajoutoit, en parlant toujours à Voltaire ; » Pour ce qui est du nouveau Testament, il y a des his- » toires *dans lesquelles je voudrois être mieux instruit.* Le » massacre des innocens me paroît incompréhensible. Comment » le roi Hérode auroit-il pu faire égorger tous ces petits enfans, » lui qui n'avoit point droit de vie & de mort, comme nous » le voyons par l'histoire de la passion, & que ce fut Ponce » Pilate, gouverneur des Romains, qui condamna Jésus- » Christ à mort » ? (*Ibid.*)

En recourant aux sources de l'histoire, en consultant tout autre historien que son professeur donné par d'Alembert, ou bien tout autre maître que ces vains sophistes, le prince qui vouloit être mieux instruit, qui méritoit de l'être, auroit

vu cette légère difficulté s'évanouir. Il auroit appris qu'Hérode d'Ascalon, surnommé le Grand, & que l'on eût plus justement surnommé le Féroce, celui qui ordonna le massacre des innocens, étoit roi de toute la Judée, roi de Jérusalem, & n'étoit pas le même que celui dont il est parlé dans l'histoire de la passion. Il auroit appris que celui-ci, nommé Hérode Antipas, n'avoit pu obtenir des Romains que la troisième partie des états de son père, & qu'étant simplement tétrarque de Galilée, il n'avoit plus la même autorité à exercer sur les autres provinces; qu'ainsi il eût été peu surprenant qu'il n'eût pas exercé le droit de vie & de mort dans Jérusalem, où cependant Pilate lui-même l'invita à l'exercer en lui envoyant Jésus-Christ à juger, comme il avoit déjà jugé & fait décapiter St.-Jean-Baptiste.

Quant au féroce Hérode d'Ascalon, Mgr. eût appris que ce Néron anticipé avoit fait mourir les enfans de Bethléem, comme il fit mourir Aristobule & Hyrcan, l'un frère & l'autre aïeul octogénaire de la reine; comme il fit mourir Mariamne son épouse & deux de ses enfans; comme il fit mourir Sohème son confident, & une foule de ses amis ou des grands de sa cour, dès qu'ils commencèrent à lui déplaire. En apprenant tant de meurtres & tant de tyrannie, en apprenant sur-tout que ce même Hérode d'Ascalon, sur le point de mourir, & dans la crainte que le jour de sa mort ne fût un jour de réjouissance publique, avoit fait enfermer dans le cirque tous les principaux des juifs, & ordonné qu'ils fussent massacrés au moment où il expireroit lui-même; en apprenant, dis-je, tous ces faits incontestables, l'illustre adepte eût appris aussi comment cet Hérode exerçoit le droit de vie & de mort; il ne lui seroit pas venu dans l'esprit que les évangelistes eussent pu imaginer eux-mêmes un fait pareil au massacre des innocens, un fait assez récent pour que bien des juifs encore vivans en eussent été témoins : il auroit réfléchi que les imposteurs ne s'exposent pas à un démenti si facile à donner publiquement, & toutes ses difficultés sur le massacre des innocens n'auroient pas ébranlé sa foi à l'évangile.

Mais il se nourrissoit des mêmes objections que son maître, il étudioit nos livres saints dans le même esprit; & Voltaire qui avoit donné dans des milliers d'erreurs grossières sur ces livres, se gardoit bien de renvoyer ses disciples aux réponses qu'il avoit reçues des auteurs religieux. (*Voyez sur-tout les erreurs de Voltaire, les Lettres de quelques juifs portugais.*)

En mêlant ces légères discussions à nos Mémoires, nous n'ajouterons pas à l'amertume des reproches que se font aujourd'hui tant de princes séduits par les chefs des impies; nous ne leur dirons pas : « De quel étrange aveuglement » étiez-

» étiez-vous donc frappés ? Votre devoir étoit d'étudier nos » livres religieux pour apprendre à devenir meilleurs, à rendre vos sujets plus heureux, & vous vous abaissez dans » l'arène des sophistes, à disputer comme eux contre le Christ » & ses prophètes. Si vous avez des doutes sur la religion, » Pourquoi vous adresser aux hommes qui ont juré sa perte ? » Un temps viendra aussi où le Dieu des chrétiens fera » naître des doutes sur vos droits, & renverra vos peuples » aux Jacobins pour les résoudre. Les voilà aujourd'hui dans » vos états & vos palais, tous prêts à applaudir, comme » Voltaire, à vos objections contre le Christ. Répondez à » leur glaive pour celles qu'ils opposent à vos lois ». Laissons là ces réflexions, & contentons-nous de dire avec l'histoire combien ils étoient malheureux ces princes qui, cherchant à s'instruire, s'adressoient à des hommes dont tout l'objet étoit de les faire servir à renverser l'autel, en attendant que l'on vît arriver le moment de renverser les trônes.

Au nombre des adeptes protecteurs, l'historien se trouvera forcé de mettre encore bien d'autres princes, dont les états goûtent aussi en ce moment les fruits de la nouvelle philosophie. Dans le compte que d'Alembert rendoit à Voltaire des princes étrangers qui ne visitoient point la France sans rendre leur hommage aux conjurés sophistes, on le voit exalter le *duc de Brunswick*, comme *méritant d'être fêté*, & le méritant sur-tout par opposition au *prince de Deux-Pon's*, qui ne protège que les *Fréron & autre canaille*, c'est-à-dire ici, que les auteurs religieux. (23 *Juin* 1766) L'armée des Jacobins prouve aujourd'hui quel fut celui de ces deux princes qui se trompoit le plus dans sa protection. Nous le verrons encore mieux dans ces Mémoires, lorsque nous en serons à la dernière & à la plus profonde conspiration du jacobinisme.

Louis Eugène, duc, & Louis, prince de Wirtemberg.

A ce duc de Brunswik, ajoutons Louis-Eugène, duc de Wirtemberg, & Louis, prince de Wirtemberg. L'un & l'autre s'applaudissoient également des leçons de Voltaire. Le premier écrivoit à son maître : « Je me crois, lorsque je » suis à Ferney, plus philosophe que Socrate ». (*Lett. du premier Fév.* 1766.) Le second ajoutoit aux éloges du philosophe, la demande du livre le plus licencieux, le plus impie que Voltaire eût écrit, du poëme de Jeanne d'Arc ou la Pucelle d'Orléans.

Charles Théodore, électeur palatin.

Charles Théodore, électeur palatin, tantôt sollicitoit auprès du même impie le même chef d'œuvre d'obscénités, les mêmes leçons de philosophie, & tantôt il pressoit, conjuroit leur auteur de venir à Manheim pour le mettre à portée d'en

recevoir de nouvelles. (*Voyez lettre du premier Mai* 1754, & 38 *lettre an.* 1762.)

Princesse d'Anhalt Zerbst.

Il n'y avoit pas jusqu'à ces adeptes, dont les yeux auroient dû se fermer de pudeur au nom seul de cette production; il n'y avoit pas jusqu'à la princesse d'Anhalt-Zerbst qui n'envoyât des remercimens à l'auteur qui avoit eu l'impudence de lui faire un cadeau digne de l'Aretin. (9 & 39 *Lett. de la princesse d'Anhalt à Volt.*)

L'empressement de ces grands adeptes pour une production de cette espèce, ne doit pas échapper à l'historien Il y verra l'attrait que la corruption des mœurs donnoit aux leçons des conjurés. Il s'étonnera moins sur le nombre de ceux que les sophistes séduisoient, quand il réfléchira combien ils ont de force sur l'esprit, ceux qui commencent par gâter & pervertir le cœur. C'est malgré nous que cette reflexion nous échappe; mais elle tient de trop près à l'histoire du philosophisme, à celle de la conspiration antichrétienne & aux causes de ses progrès, pour que nous ayons pu la supprimer. Nous savons respecter les grands noms, mais nous ne savons pas leur sacrifier la vérité. Tant pis pour ceux qu'elle couvre de honte, quand la cacher encore seroit trahir leurs propres intérêts, ceux des peuples, ceux des trônes & de l'autel.

Wilhelmine, margrave de Bareith.

Son altesse Wilhelmine, margrave de Bareith dans le même rang des adeptes protectrices, fournit à l'historien une nouvelle cause à développer des progrès des sophistes antichrétiens, & du crédit que leur donnoit toute la vanité de leur école, toute leur prétention à se distinguer du vulgaire par la supériorité des lumières.

Il s'en faut bien qu'il ait été donné à tous les hommes de raisonner avec un égal succès sur les objets religieux ou philosophiques. Sans manquer au respect que nous devons à la précieuse moitié du genre humain, nous pouvons, je pense, observer qu'en général il est un peu moins donné aux femmes d'exercer leur esprit sur les mêmes objets que le philosophe, le métaphysicien ou le théologien. La nature a compensé chez elles la profondeur des recherches & des méditations par le don d'embellir la vertu, par la douceur & la vivacité du sentiment, guide souvent plus sûr que nos raisonnemens. Elles font mieux que nous le bien qui leur est propre. Leurs foyers, leurs enfans, c'est là leur véritable empire; celui de leurs leçons est dans le charme de l'exemple, & il vaut bien nos syllogismes. Mais une femme philosophe de la philosophie de l'homme, est un prodige ou un monstre, & le prodige est rare. La fille de Necker, la femme de Roland, comme les dames du Deffant, les Despinasse, les Geoffrin, & bien d'autres adeptes parisiennes,

malgré toutes leurs prétentions au bel esprit, sont restées sans droit à l'exception. Si le lecteur s'indigne de trouver sur la même ligne l'auguste Wilhelmine, margrave de Bareith, que la honte en retombe sur l'homme qui sut lui inspirer les mêmes prétentions. Qu'on juge de ses maîtres par le ton qu'elle prit avec eux, & qui lui assuroit leurs suffrages. Voici du style de cette illustre adepte singeant & les principes & les plaisanteries de Voltaire, pour capter ses suffrages aux dépens de St.-Paul :

« Sœur Guillemette à frère Voltaire, salut. J'ai reçu votre » consolante épitre; je vous jure mon grand juron qu'elle » m'a infiniment plus édifiée que celle de St.-Paul à dame » Elue. Celle-ci me causoit un certain assoupissement qui » valoit l'opium, & m'empêchoit d'en appercevoir les beautés; » la vôtre a fait un effet contraire, elle m'a tirée de la » léthargie, & m'a remis en mouvement mes esprits vitaux ». (*Lett. du* 25 *Déc.* 1755)

Nous ne connoissons point d'épitre de St.-Paul à dame Elue ; sœur Guillemette travestissant comme Voltaire ce qu'elle a lu, & même ce qu'elle n'a pas lu, veut sans doute parler de l'épitre de St.-Jean à Electe. Celle-ci ne contient d'autre compliment que ceux d'un apôtre applaudissant à la piété d'une mère qui élève ses enfans dans les voies du salut, l'exhortant à la charité, l'avertissant de fuir les discours & l'école des séducteurs. Il est fâcheux que ces leçons ne soient que de l'opium pour l'illustre adepte. Voltaire en eût trouvé peut-être une dose dans la lettre suivante, si elle fût venue d'autre part que de sœur Guillemette. Nous la copierons cependant comme faisant époque dans les annales philosophiques. On y verra un adepte femelle donnant des leçons de philosophie à Voltaire lui-même, prévenant Helvétius, & par la seule force de son génie, sans s'en appercevoir, copiant Epicure. Avant de les donner ces leçons, sœur Guillemette assurant Voltaire de l'amitié du *margrave*, avoit eu soin de demander *l'esprit de Bayle*. (Lettre du 19 Juillet 1752.) Elle crut un jour l'avoir trouvé tout entier ; alors elle écrivit à *frère Voltaire :* « Dieu, dites-vous, (poëme » de la loi naturelle) a donné à tous les hommes la jus- » tice & la conscience, pour les avertir, comme il leur a » donné ce qui leur est nécessaire. Dieu ayant donné à » l'homme la justice & la conscience, ces deux vertus sont » innées dans l'homme, & deviennent un attribut de son » être. Il s'ensuit de toute nécessité que l'homme doit agir » en conséquence, & qu'il ne sauroit être ni juste, ni in- » juste, ni sans remords, ne pouvant combattre un ins- » tinct attaché à son essence. L'expérience prouve le con-

» traire. Si la justice étoit un attribut de notre être, la chicane » seroit bannie; vos conseillers au parlement ne s'amuseroient » pas, comme ils le font, à troubler la France pour un » morceau de pain donné ou refusé. Les Jésuites & les Jan- » sénistes confesseroient leur ignorance en fait de doctrine. -- » Les vertus ne sont qu'accidentelles. --- L'aversion des » peines & l'amour du plaisir ont porté l'homme à devenir » juste; le trouble ne peut qu'enfanter la peine; la tran- » quillité est la mère du plaisir. Je me suis fait une étude » particulière du cœur humain; je juge par ce que je vois » de ce qui a été ». (*Lett. du premier Nov* 1759.)

Il existe une comédie ayant pour titre *la Théologie tombée en quenouille;* cette lettre de son altesse margrave de Bareith, métamorphosée en sœur Guillemette, fournira peut-être un jour la même idée pour la philosophie. Laissant aux Molières du jour le soin de s'égayer sur les Socrates femelles, l'historien tirera des erreurs de Wilhelmine de Bareith une leçon plus sérieuse sur les progrès d'une philosophie antichrétienne. Il en verra une nouvelle cause dans les mortifiantes limites de l'esprit humain, & dans la vanité de ces prétentions, qui dans certains adeptes semblent précisément s'étendre autant que la nature leur avoit ménagé de raisons d'humilité & de modestie, dans la foiblesse de leur entendement.

Sœur Guillemette craint pour la liberté, s'il est vrai que Dieu ait mis dans l'homme la conscience, le sentiment nécessaire pour distinguer le juste de l'injuste. Elle ne sait pas que l'homme, avec les yeux que Dieu lui a donnés pour voir & distinguer sa route, n'en est pas moins libre d'aller où bon lui semble. Elle s'est fait une étude particulière du cœur humain; & elle n'a pas lu dans ce cœur, que l'homme voit souvent le mieux & fait le pire. Elle se croit à l'école des Socrates; & avec Épicure, elle ne voit que *l'aversion des peines & l'amour des plaisirs* pour principe de la justice & des vertus. Elle nous dit, sans le savoir, sans s'en appercevoir même, que si la chicane n'est pas encore bannie, c'est que nos procureurs n'ont pas encore assez d'aversion pour l'indigence; que si nos vestales ne sont pas toutes chastes, c'est qu'elles ont trop peu d'amour pour le plaisir; & il faut devant elle que parlemens, Jésuites, Jansénistes, & toute la Sorbonne sans doute, & toute la théologie, confessent leur ignorance *en fait de doctrine.*

Avec moins de confiance en ses lumières, avec plus de raison de s'en tenir à celles qu'il pouvoit trouver dans son génie, Frédéric-Guillaume, prince royal de Prusse, nous montre une toute autre espèce d'adeptes. Infatigable aux champs de la victoire, celui-ci n'ose plus se répondre de

lui-même ; il ſait ce qu'il voudroit croire, il ne ſait pas ce qu'il doit croire ; il a peur de ſe perdre dans le raiſonnement. Son ame toute entière lui crie qu'il doit être immortel ; il craint de ſe tromper ſur cette voix, & il faut que Voltaire lui évite la peine d'une déciſion. Pour les lauriers de Mars, c'eſt toute la confiance, toute l'activité des héros ; pour s'aſſurer du ſort qui lui eſt réſervé dans un autre univers, c'eſt toute la modeſtie, toute l'humilité d'un diſciple, c'eſt preſque toute la nonchalance d'un ſceptique. Il faut au moins que l'autorité de ſon maître lui évite la peine des recherches, & ce maître eſt encore Voltaire ». Puiſque je » me ſuis permis de m'entretenir avec vous, *lui écrivit-il* » *reſpectueuſement*, ſouffrez que je vous demande pour ma » ſeule inſtruction, ſi en avançant en âge, vous ne trou- » vez rien à changer à vos idées ſur la nature de l'ame.... » Je n'aime pas à me perdre dans des raiſonnemens méta- » phyſiques. Mais je voudrois ne pas mourir tout entier, » & qu'un génie tel que le vôtre ne fût pas anéanti ». (*Lett. du* 12 *Nov.* 1770.)

En homme qui ſait prendre tous les tons, Voltaire répondit : « La famille du roi de Pruſſe a grande raiſon de » ne pas vouloir que ſon ame ſoit anéantie... Il eſt vrai » qu'on ne ſait pas trop bien ce que c'eſt qu'une ame. On » n'en a jamais vu. Tout ce que nous ſavons, c'eſt que le » maître éternel de la nature nous a donné la faculté de » ſentir & de connoître la vertu. Il n'eſt pas démontré que » cette faculté vive après notre mort ; mais le contraire n'eſt » pas démontré davantage ; il n'y a que les charlatans qui » ſoient certains. Nous ne ſavons rien des premiers prin- » cipes. --- Le doute n'eſt pas une choſe bien agréable ; mais » l'aſſurance eſt un état ridicule ». (28 *Nov.* 1770.)

Je ne ſais pas l'impreſſion que fit cette lettre ſur le ſéréniſſime & reſpectueux diſciple ; mais on y voit au moins que le chef des conjurés ſait varier l'empire qu'il exerce ſur les princes adeptes comme ſur les bourgeois d'Harlem. Quand le roi Frédéric lui écrit d'un ton ſi ferme, ſi précis que *l'homme mort, il n'y a plus rien*, il ſe garde bien de répondre que l'aſſurance eſt un *état ridicule*, qu'il n'y a que *les charlatans qui ſoient certains* ; Frédéric, roi de Pruſſe, eſt toujours le premier des rois philoſophes. (*Voy. leurs lett.* 30 *Oct.* & 21 *Nov.* 1770.) Et quand, huit jours après, Frédéric, prince royal, ne demande qu'à être raſſuré ſur l'immortalité de ſon ame, c'eſt alors que, malgré tous les troubles, toutes les inquiétudes du ſcepticiſme, les doutes du ſceptique ſont le ſeul état raiſonnable pour les vrais philoſophes. Cet état lui ſuffit pour ſavoir que ſon adepte n'ap-

partient plus à la religion de Jésus-Christ. C'est à cet état au moins qu'il veut le conduire pour s'assurer de sa conquête. Il domine par l'admiration & par les éloges, le roi matérialiste; & ferme dans son opinion, malgré l'incertitude de son maître; il se laisse admirer par Eugene de Wirtemberg, qui pense en tout comme son maître; il laisse disputer Wilhelmine de Bareith plus hardie que son maître. Il s'élève & il tranche, il menace de ne voir plus qu'un ridicule, un charlatan dans l'humble adepte qui essaie d'adoucir, de ramener son maître. A ceux-là il donne des principes, avec ceux-ci il ordonne de croire que l'homme est condamné à ne rien savoir des *premiers principes*. Il n'est pas moins l'idole de ces princes admirateurs. Il ne s'en fait pas moins à lui, à son école, à tous ses conjurés des princes protecteurs; & tel est le succès dont il se flatte, que dès l'année 1776 il écrivoit à son cher comte d'Argental: « *Il » n'y a pas à présent un prince allemand qui ne soit philo- » sophe.* --- de la philosophie de l'incrédulité ». (*Lett. du 26 Sept.* 1766.) Il est sans doute des exceptions à faire à cette assertion; mais au moins prouve-t-elle à quel point les coryphées de l'impiété croyoient pouvoir s'applaudir de leurs progrès auprès de tant de princes, de tant de souverains à qui l'impiété devoit un jour devenir si fatale.

CHAPITRE XIV.

Troisième classe des adeptes protecteurs. Ministres, grands seigneurs & magistrats.

C'ÉTOIT en France que le philosophisme avoit pris toutes les formes d'une vraie conspiration. Ce fut en France aussi que ses succès, dans la classe des citoyens riches ou puissans, annoncèrent plus spécialement ses triomphes & ses ravages. Il ne fut point donné aux conjurés de le voir assis sur le trône des Bourbons, comme il l'étoit sur ceux du Nord; mais l'histoire voudroit en vain le dissimuler, Louis XV, sans être impie, sans pouvoir être compté au nombre des adeptes, n'en fut pas moins une des grandes causes des progrès de la conjuration antichrétienne. Il n'eut pas le malheur de perdre la foi, il est même vrai de dire qu'il aima la religion; mais pendant les trente-cinq dernières années de sa vie, cette foi dans son cœur resta si morte, si peu active; la dissolution de ses mœurs, la publicité de ses scandales, le triomphe de ses courtisanes, répondirent si mal au titre de roi très-chrétien, qu'autant eût valu presque qu'il professât la religion de Mahomet. Erreurs de Louis XV.

Les souverains ne savent pas assez tout le mal que leur fait l'apostasie des mœurs. Ils ne veulent pas perdre la religion, qu'ils savent être un frein pour leurs sujets. Malheur à ceux qui ne la voient que sous ce jour! Ils auroient beau en conserver les dogmes dans leur cœur, c'est l'exemple qui doit la maintenir. Après celui des prêtres, c'est surtout l'exemple des rois qu'il faut pour contenir les peuples. Quand la religion n'est pour vous qu'une affaire de politique, la plus vile populace n'est pas long-temps à s'en appercevoir. Alors elle voit elle-même cette religion, comme une arme dont vous usez contre elle; cette arme, elle la brise tôt ou tard, & vous n'êtes plus rien. Que si vous prétendez vainement croire à la religion sans en avoir les mœurs, le peuple, comme vous, se croira aussi religieux sans mœurs; & on vous l'a dit depuis si long-temps: que sont toutes vos lois sans les mœurs? Il viendra un jour où le peuple, se croyant plus conséquent que vous, laissera là & les mœurs & le dogme; & alors encore que ferez-vous pour lui?

Ces leçons furent souvent répétées à Louis XV par les orateurs chrétiens; elles le furent trop inutilement. Louis XV, sans mœurs, s'entoura de ministres sans foi, par les-

quels il eût été bien moins facilement trompé, si son amour pour la religion avoit été soutenu de la pratique. Même après la mort du cardinal de Fleuri, il en eut sans doute quelques-uns encore, tels que le maréchal de Belle-Isle ou M. de Bertin, qui ne méritent pas d'être confondus dans la classe des adeptes; mais il eut successivement M. Amelot, ministre des affaires étrangères, le comte d'Argenson dans le même ministère, les ducs de Choiseul, de Praslin & Malesherbes. Il eut, tant qu'elle vécut, sa marquise de Pompadour; & tous ces gens-là eurent des rapports intimes avec Voltaire & sa conjuration. On l'a vu s'adresser à M. Amelot pour faire admettre ses projets de ruiner le clergé. Ce ministre avoit eu dans Voltaire assez de confiance pour le charger d'une commission importante auprès du roi de Prusse; Voltaire en avoit eu assez en lui pour ne pas lui cacher à quel point il savoit tourner la commission contre l'église. Il n'en avoit pas moins en ce *duc de Praslin*, à qui il envoyoit ses mémoires tendans à priver le clergé de la plus grande partie de sa subsistance, par l'abolition des dîmes. (*Lettre au comte d'Argental*, *an.* 1764.) Toute cette confiance du chef des conjurés indique assez l'accord de ses sentimens avec ceux des hommes à qui il s'adressoit pour remplir ses projets.

D'Argenson & Choiseuil.

Un ministre que l'assiduité de sa correspondance avec Voltaire nous montre encore plus d'accord avec tout son philosophisme, étoit ce marquis d'Argenson, que nous avons vu tracer le plan à suivre pour l'extinction des corps religieux. Il fut son premier protecteur à la cour avec la marquise de Pompadour; il fut aussi un de ses disciples les plus impies. Aussi voit-on Voltaire lui écrire constamment comme à un des adeptes dont il se tient le plus assuré. Il paroît même, par leur correspondance, que M. d'Argenson étoit plus décidé que Voltaire même dans ses opinions antireligieuses; que sa philosophie ressembloit davantage à celle du roi de Prusse, bien intimement convaincu qu'il n'étoit pas double, qu'il n'avoit rien à craindre ou à espérer pour son ame, quand son corps se seroit endormi pour toujours. (*Voy. dans la correspondance générale, les diverses lettres à M. d'Argenson.*)

Bien plus zélé, bien plus actif que d'Argenson même pour le règne de l'impiété, le duc de Choiseul connut & seconda bien mieux encore les secrets de Voltaire. On a vu à quel point celui-ci s'applaudissoit des victoires qu'un si grand protecteur l'aidoit à remporter sur la Sorbonne. On a vu pourquoi ce même duc, hâtant tous les projets d'Argenson pour la destruction des corps religieux, commença par celle des Jésuites. Je n'insisterai pas sur ce ministre; il est trop bien connu

connu pour un des impies les plus déterminés qui aient jamais existé.

Malesherbes avant la révolution.

De semblables ministres se succédant les uns aux autres, & préparant de loin la ruine des autels, laissoient chacun aux Jacobins qui devoient les suivre, quelque chose de moins à faire pour la révolution de leur impiété. Celui de tous à qui elle dut davantage, à qui tous les impies & les chefs des impies payèrent aussi le plus assidûment le tribut de leurs éloges, fut précisément celui qui devoit voir un jour de plus près toutes les horreurs de cette révolution, & se trouver le moins étonné d'en être la victime. Ce protecteur de la conjuration contre le Christ fut Malesherbes. Je sais bien que le nom de cet homme rappelle quelques vertus morales; je sais que l'on pourra lui savoir gré de ce qu'il fit pour adoucir la rigueur des prisons, pour remédier aux abus des lettres de cachet; mais je sais que la France lui doit plus qu'à tout autre la perte de ses temples, & que jamais ministre n'abusa davantage de son autorité pour établir en France le règne de l'impiété. D'Alembert qui le connoissoit bien, lui rend constamment ce témoignage, de n'exécuter que malgré lui des *ordres supérieurs* donnés en faveur de la religion, & de faire pour son philosophisme tout ce que les circonstances lui permettent. Et malheureusement combien ne sut-il pas profiter de ces circonstances! (*Voy. corr. de d'Al. Lett.* 21, 14, 121, 128, *&c.*) Son ministère lui confioit l'observation des lois relatives à la librairie; il les effaça toutes d'un seul mot, en prétendant que tout livre, soit impie, soit religieux, soit séditieux, n'étoit *qu'une affaire de commerce.*

Que les politiques de quelques autres nations raisonnent sur cet objet, conséquemment à ce que l'expérience peut leur avoir appris chez eux, il est au moins constant par le fait que c'est aux grands abus de la presse, à une véritable inondation de livres d'abord impies, & ensuite de livres impies & séditieux, que la France doit tous les malheurs de sa révolution; il est d'ailleurs bien des raisons particulières qui rendent en France les abus de la presse plus funestes qu'ailleurs.

Liberté de la presse plus spécialement dangereuse en France.

Sans prétendre élever nos écrivains au-dessus des autres, on peut observer, & je l'ai entendu dire aux étrangers, qu'il est un caractère de clarté, une certaine marche, un art plus méthodique qui, en mettant nos livres français plus à portée du commun des lecteurs, les rend en quelque sorte plus populaires, & dès-lors plus dangereux quand ils sont mauvais.

D'ailleurs notre légèreté peut être un défaut; mais ce défaut en France faisoit plus rechercher un livre que toute la pro-

fondeur des méditations anglaiſes. Ni la vérité ni l'erreur cachées au fond du puits ne plaiſent au Français. Il aime à y voir clair; il aime l'épigramme, le ſarcaſme & tout ce qu'il appelle un bon mot. Le blaſphême même, paré des graces du langage, comme une proſtituée entourée de ſes charmes, ceſſera de déplaire à une nation qui a le malheureux talent de rire ſur les objets les plus ſérieux, & qui pardonne tout à celui qui l'égaie. Ce fut là ce qui fit le ſuccès des productions impies ſorties en ſi grand nombre de la plume de Voltaire.

Quelle qu'en ſoit la raiſon, les Anglais ont des livres contre la religion chrétienne; ils ont leurs Collins, leurs Hobbes, leurs Woolſton, & bien d'autres où ſe trouve en ſubſtance tout ce que nos ſophiſtes français n'ont fait que répéter à leur manière, c'eſt-à-dire, avec cet art qui ſait preſque tout mettre à la portée des eſprits les plus vulgaires. Les Collins & les Hobbes ſont très-peu lus en Angleterre même; ils y ſont preſque ignorés. A Londres, Bolingbrock & les auteurs de la même eſpèce, quoique avec plus de mérite comme littérateurs, ne ſont guères connus d'un peuple qui ſait s'occuper d'autres choſes. Nos impies français, & Voltaire ſpécialement, ſont lus en France par toutes les claſſes, depuis le marquis & la comteſſe oiſive, juſqu'aux clercs de procureur ou au commis marchand, & à nos petits bourgeois qui auroient bien autre choſe à faire, mais qui veulent avoir auſſi l'air de connoître le livre du jour & le plaiſir de le juger. En France en général, le peuple eſt plus liſeur. Le plus ſimple bourgeois y veut ſa bibliothèque. Auſſi dans Paris ſeulement tout libraire étoit-il sûr de vendre autant d'exemplaires de l'ouvrage le plus pitoyable, que l'on en vend à Londres pour toute l'Angleterre des ouvrages d'une bonté commune.

Le Français ſe paſſionne pour ſes auteurs comme pour toutes ſes modes; l'Anglais qui daigne les lire, les juge & reſte froid. Eſt-ce plus de bon ſens? Ne ſeroit-ce que ce que l'on appelle indifférence? Eſt-ce tout-à-la-fois l'un & l'autre? Malgré tous les bienfaits des Anglais, je ne prononce pas; je ne dois être ni flatteur ni critique; mais le fait eſt réel, & ce fait auroit dû apprendre à Malesherbes qu'en France, plus que par-tout ailleurs, un livre impie ou ſéditieux ne peut pas être regardé comme un ſimple objet de commerce. Plus ce peuple français eſt liſeur, léger & raiſonneur, plus le miniſtre de la librairie devoit faire obſerver les lois portées contre la licence de la preſſe. Il la favoriſa au contraire de tout ſon pouvoir. Sa condamnation ſe trouve dans les éloges même des conjurés qui, ſachant apprécier ce ſervice, ne virent plus en lui que l'homme qui *avoit briſé les fers*

de la littérature. (Correſpondance de Voltaire & de d'Alembert, 128 lettre.)

Vainement diroit-on que le miniſtre laiſſoit la même liberté aux écrivains religieux. D'abord cela ne fut pas toujours vrai ; Malesherbes ne laiſſoit paroître que malgré lui, les réfutations des impies (*ibid. lett.* 22 & 24) ; & ce qu'un miniſtre ſouffre malgré lui, il a bien des moyens de l'empêcher. Il n'eſt pas vrai ſur-tout qu'un miniſtre ſoit abſous de laiſſer le poiſon devenir public, ſous prétexte qu'il n'empêche pas de vendre le remède. De plus, quelqu'excellent que ſoit un livre religieux, il n'a pas les paſſions pour lui, & il faut beaucoup plus de talent pour en faire aimer la lecture. Un ſot peut perſuader au peuple de courir aux ſpectacles, il faut des Criſoſtômes pour l'en arracher. Avec le même talent, celui qui plaide pour la licence & pour l'impiété, ſéduit plus aiſément que le plus ſage & le plus éloquent des orateurs ne convertit. Les apologiſtes religieux demandent une lecture ſérieuſe, réfléchie, une volonté ferme de connoître le vrai. Cette étude fatigue, & on n'en a pas beſoin pour ſe gâter. Enfin il eſt bien plus facile d'irriter, de ſoulever les peuples que de les appaiſer.

Malesherbes pendant la révolution.

Malesherbes voyant la révolution ſe conſommer par la mort de Louis XVI, montra enfin une ſenſibilité tardive. Son zèle en ce moment n'empêcha pas des hommes qui avoient profondément ſenti ſa faute, de pouvoir lui dire : » Officieux défenſeur, il n'eſt plus temps de plaider pour » ce roi que vous avez vous-même trahi. Ceſſez de vous en » prendre à cette légion de régicides qui demandent ſa tête. » Ce n'eſt pas Robeſpierre qui eſt ſon premier bourreau, » c'eſt vous qui prépariez de loin ſon échafaud, lorſque » vous laiſſiez étaler, juſques ſous le veſtibule de ſon pa» lais, toutes les productions qui invitoient le peuple à dé» molir & l'autel & le trône. Ce prince malheureux vous » avoit honoré de ſa confiance ; il vous avoit donné une par» tie de ſon autorité pour réprimer les écrivains impies & » ſéditieux ; quand, au lieu de remplir ce devoir, vous laiſ» ſiez ſon peuple ſavourer le blaſphême & la haine des rois, » dans les productions d'Helvétius, de Raynal & de Di» derot, n'étoit-ce là auſſi qu'une affaire de commerce ? » Aujourd'hui que ce même peuple, enivré des poiſons que » vous faiſiez vous-même circuler, demande en forcené la » tête de Louis XVI, il n'eſt plus temps de vous faire hon» neur de ſa défenſe, & de vous en prendre aux Jacobins ».

Des hommes réfléchis prévirent dès long-temps ces reproches que l'hiſtoire feroit un jour à Malesherbes. Ils ne paſſoient jamais ſous la galerie du Louvre, ſans les lui faire

d'avance, ſans dire dans l'amertume du cœur : *Malheureux Louis XVI ! voilà donc comme on te vend à la porte de ton palais !*

Quand Malesherbes quitta le miniſtère, vaincus par les réclamations des ames religieuſes, ſes ſucceſſeurs voulurent ou plutôt firent ſemblant de vouloir rappeler les lois anciennes; mais bientôt, ſous le titre d'*apologues*, les ſophiſtes eſſayèrent encore de diſtribuer leur poiſon au peuple; & charmé du ſuccès, d'Alembert écrivit à Voltaire : « Ce qu'il y » a d'heureux, c'eſt que ces apologues, bien meilleurs que » ceux d'Eſope, ſe vendent ici (à Paris) aſſez librement. » Je commence à croire que la librairie n'aura rien perdu » à la retraite de M. de Malesherbes ». (121 *Lett.*) Elle y perdit ſi peu en effet, que bientôt les défenſeurs du trône & de l'autel ſe trouvèrent les ſeuls contrariés, pour faire paroître leurs ouvrages (1).

Miniſtres de Louis *XVI*.

Cependant les conjurés calculoient avec ſoin leurs ſuccès auprès du miniſtère. Au moment où Louis XVI monta ſur le trône, ils étoient déjà tels, que Voltaire écrivant à Frédéric, lui marquoit en ces termes tout ſon eſpoir : « Je ne » ſais ſi notre jeune roi marchera ſur vos traces, *mais je* » *ſais qu'il a pris pour ſes miniſtres des philoſophes*, à un » ſeul près, qui a le malheur d'être dévot. Il y a ſur-tout » M. Turgot qui ſeroit digne de parler à votre majeſté. Les » prêtres ſont au déſeſpoir. Voilà le commencement d'une » grande révolution », (*Lett. du 3 Août* 1775.)

Ce que diſoit ici Voltaire étoit vrai dans toute la force du terme. Il me ſouvient d'avoir vu en ce temps des prêtres vénérables pleurer ſur la mort de Louis XV, tandis que toute la France, tandis que nous-même nous nous flattions de voir des jours meilleurs. Ils nous diſoient, ces prêtres : celui que nous perdons avoit ſans doute bien de fautes à expier,

(1) Nous connoiſſons de très bons livres, tels, par exemple, que le *Catéchiſme philoſophique* de M. Feller, qui jamais ne purent obtenir une entrée libre en France, par cela ſeul qu'on y trouvoit une excellente réfutation des ſyſtèmes du jour. Nous connoiſſons d'autres auteurs religieux, & nous pourrions nous citer nous-même, pour qui l'on étoit plus ſevère que la loi même, tandis qu'on la violoit ouvertement pour des livres impies. Le cenſeur de nos *Lettres Helviennes* eut beſoin de toute ſa fermeté pour maintenir ſes droits & les nôtres, en faiſant paroître cet ouvrage que les ſophiſtes voulurent ſupprimer avant que le premier volume ne fût à moitié imprimé ; & le même cenſeur, M. Lourdet, profeſſeur au collége royal, réclama en vain toutes les lois pour empêcher la publication des œuvres de Raynal. Cet auteur ſéditieux avoit eu l'impudence de ſoumettre à la cenſure ſon *Hiſtoire* prétendue *philoſophique* ; au lieu d'approbation, il ne reçut que les reproches de la plus juſte indignation. En dépit du cenſeur & des lois, l'ouvrage de Raynal parut le lendemain, & ſe vendit publiquement.

mais celui qui prend ſa place eſt bien jeune & a bien des dangers à courir. Ils prévoyoient cette même révolution que Voltaire annonçoit à Frédéric : ils verſoient d'avance ſur elle des larmes bien amères. Mais que l'hiſtorien ne s'en prenne pas à ce jeune prince du malheureux choix dont Voltaire s'applaudiſſoit. Louis XVI avoit fait, pour y mieux réuſſir, tout ce que la défiance de ſes propres lumières, tout ce qu'un véritable amour de ſes ſujets & de la religion pouvoient lui ſuggérer. La preuve en eſt dans cette déférence qu'il eut pour les derniers avis de ſon père, de ce Louis dauphin dont toutes les vertus avoient fait l'admiration de la France, & dont la mort avoit été le deuil de tous les gens de bien. La preuve en eſt encore dans cet empreſſement avec lequel Louis XVI ſe hâta d'appeler au miniſtère ce même homme dont Voltaire nous dit qu'il avoit le malheur d'être dévot. Cet homme étoit M. le maréchal de Muy. Quand l'hiſtorien verra autour du trône tant d'autres perfides agens de l'autorité, que ſa plume ſe délaſſe à venger la piété, la généreuſe charité, la ferveur du chrétien, le courage, la fidélité & toutes les vertus du citoyen, dans la mémoire de ce maréchal. Monſieur de Muy fut le compagnon, l'ami de cœur de ce même dauphin, père de Louis XVI; cette amitié vaut bien les mépris, les outrages de Voltaire. Le maréchal de Saxe ſollicitoit pour un de ſes protégés la place de menin auprès du jeune prince ; il ſut qu'elle étoit deſtinée à M. de Muy ; il répondit : *je ne veux pas faire à M. le dauphin, le tort de le priver de la ſociété d'un homme auſſi vertueux que le chevalier de Muy, & qui peut devenir très-utile à la France.* Que la poſtérité apprécie ce ſuffrage, & que les manes du ſophiſte en rougiſſent !

M. de Muy étoit l'homme qui reſſembloit le mieux au dauphin ſon ami; c'étoit la même régularité de mœurs, la même humanité, la même bienfaiſance, le même dévouement au bien public, le même zèle pour la religion. Il fut l'œil de ſon prince, qui ne pouvant voir par lui-même, l'envoyoit viſiter les provinces, examiner les plaintes & les malheurs du peuple, pour lui en rendre compte & préparer enſemble les moyens d'y remédier, dans un temps, hélas! qu'une mort prématurée devoit prévenir. Quand la guerre appeloit M. de Muy à donner d'autres preuves de ſa fidélité à Crevelt & à Warbourg, le dauphin chaque jour prononçoit à genoux cette prière : » Mon Dieu, défendez de votre » épée, protégez de votre bouclier, le comte Félix de » Muy, afin que ſi jamais vous me faites porter le peſant

» fardeau de la couronne, il puiſſe me ſoutenir par ſa vertu, » ſes leçons & ſes exemples ».

Quand le Dieu qui vouloit ſe venger de la France, pour ſon premier fléau étendit le voile de la mort ſur le dauphin, M. de Muy verſoit auprès de Louis mourant les larmes de l'amitié. Le prince d'une voix qui déchire les entrailles, lui adreſſe ces dernières paroles : « Ne vous abandonnez pas à » la douleur ; conſervez-vous pour ſervir mes enfans. Ils » auront beſoin de vos lumières, de vos vertus ; ſoyez pour » eux ce que vous auriez été pour moi ; donnez à ma mé- » moire cette marque de tendreſſe, & ſur-tout que leur jeu- » neſſe, dans laquelle j'eſpère que Dieu les protégera, ne » vous éloigne pas d'eux ».

Louis XVI en montant ſur le trône rappela ces paroles à M. de Muy, en le conjurant d'accepter le miniſtère. M de Muy qui l'avoit refuſé ſous le règne précédent, ne peut ré-ſiſter aux prières du fils de ſon ami. Au milieu d'une cour aſſiégée par l'impiété, il lui apprit que le héros chrétien ne ſait pas ce que c'eſt que rougir de ſon Dieu. Commandant de la Flandre, il avoit eu l'honneur de recevoir le duc de Glocester, frère du roi d'Angleterre, dans un temps où l'égliſe preſcrit l'abſtinence des viandes. Fidelle à ſon devoir, il conduit à ſa table le prince, en lui diſant : « Ma loi » s'obſerve exactement dans ma maiſon. Si j'avois le malheur » d'y manquer quelquefois, je l'obſerverois plus particuliè- » rement aujourd'hui que j'ai l'honneur d'avoir un illuſtre » prince pour témoin & pour cenſeur de ma conduite. Les » Anglais ſuivent fidellement leur loi ; par reſpect pour vous- » même, je ne donnerois pas le ſcandale d'un mauvais catho- » lique qui oſe violer la ſienne juſqu'en votre préſence ».

Si le philoſophiſme n'appelle tant de religion que le malheur d'être dévot, qu'il interroge les milliers d'infortunés que cette même religion ſoulageoit par les mains de M. de Muy ; les ſoldats qu'il commandoit par l'exemple bien plus encore que par le précepte du courage & de la diſcipline ; la pro-vince qu'il gouverna, & dont la révolution même, qui ſemble avoir été aſſez généralement l'école de l'ingratitude, n'a pas effacé la reconnoiſſance & les bénédictions. (*Voy. les Œuvres de M. le Tourneur, de Treſſol, ſur ce Maréchal, & ſon art. Dict. de Feller.*)

Maurepas — Un des grands malheurs de Louis XVI fut de perdre bientôt ce vertueux miniſtre. Maurepas n'étoit nullement fait pour le remplacer dans la confiance du jeune roi. Celle de ſon père même qui le lui déſignoit dans ſon teſtament, comme pouvant l'aider de ſes conſeils, avoit été trompée

par l'averſion que cet ancien miniſtre avoit montrée pour la dame de Pompadour. Les années d'un long exil n'avoient pas produit ſur le vieillard les effets que monſieur le dauphin ſuppoſoit. La docilité du jeune roi aux conſeils de ſon père, montra au moins combien il déſiroit s'entourer de miniſtres capables de ſeconder ſes vœux pour ſon peuple. Mais il eût été mieux ſervi, s'il avoit pu ſavoir ce qui avoit trompé le dauphin même. Maurepas n'étoit plus qu'un vieillard décrépit, avec tous les défauts de la jeuneſſe. Voltaire en fait auſſi un philoſophe; Maurepas ne le fut que par légèreté & par indolence. Il étoit incroyant, mais ſans haine pour l'autel comme ſans amour pour les ſophiſtes. Il eût dit un bon mot fort indifféremment contre un évèque ou contre d'Alembert. Il avoit trouvé le plan de d'Argenſon pour la deſtruction des corps religieux, & il le ſuivit; mais il ſe fût débarraſſé du miniſtre haineux qu'il eût connu conſpirateur contre la religion de l'état. Ennemi des ſecouſſes violentes, ſans avoir de principes fixes ſur le chriſtianiſme, il étoit de ceux qui regardent au moins comme impolitique le vœu de le détruire. Ce n'étoit pas ſans doute un de ces hommes capables d'arrêter les révolutions, mais au moins il ne les hâtoit pas; il faiſoit moins le mal qu'il ne le laiſſoit faire; mais par malheur, ce mal qu'il laiſſoit faire étoit grand. Le philoſophiſme, ſous ſon miniſtère, ne laiſſa pas de faire d'horribles progrès. Rien ne le prouve mieux que le choix de ce Turgot, dont Voltaire nous donne l'appel au miniſtère comme *le commencement d'une grande révolution.* Turgot.

On a beaucoup parlé de la philantropie de cet homme : elle fut celle d'un hypocrite; il ne faut, pour en juger, qu'écouter d'Alembert même écrivant à Voltaire : « Vous » aurez bientôt une autre viſite dont je vous préviens, c'eſt » celle de M. Turgot, maître des requêtes, plein de phi» loſophie, de lumières, de connoiſſances, & fort de mes » amis, qui veut vous voir en bonne fortune. Je dis en » bonne fortune, car, *propter metum judœorum*, il ne faut » pas qu'il s'en vante trop, ni vous non plus ». (164 *Lett. an.* 1760.)

Si l'on ne conçoit pas d'abord ce que ſignifie cette crainte des juifs, d'Alembert va lui-même l'expliquer par le nouveau portrait de ſon ami. « Ce M. Turgot, écrit-il encore à » Voltaire, eſt un homme d'eſprit, très-inſtruit & très» vertueux; en un mot, c'eſt un très-honnête cacouac, mais » qui a de bonnes raiſons pour ne le pas trop paroître; car » je ſuis payé pour ſavoir que la cacouaquerie (la philoſo» phie du jour) ne conduit pas à la fortune, & il mé» rite de faire la ſienne ». (76 *Lett.*)

Voltaire vit Turgot, & le jugea si bien, qu'il répondit : « Si vous avez plusieurs maîtres de cette espèce dans votre » secte, je tremble pour *l'infame*, (c'est-à-dire, toujours » pour la religion); elle est perdue pour la bonne com- » pagnie ». (77 *Lett.*)

Pour l'homme qui sait lire & entendre ces éloges de d'Alembert & de Voltaire, autant eût valu dire : Turgot est un adepte secret, ambitieux, hypocrite, parjure, traître tout-à-la-fois à la religion, au roi & à l'état; mais il n'en est pas moins un de ces hommes que nous appelons nous très-vertueux, & un des conjurés tels qu'il nous les faut pour nous flatter d'anéantir bientôt le christianisme. Si Voltaire & d'Alembert avoient eu à tracer le portrait d'un prêtre ou d'un auteur religieux, avec toutes ces vertus de Turgot, ils en auroient fait un monstre. Que l'historien plus impartial réforme ces réputations usurpées, & qu'il dise : Turgot, riche au-dessus de la plus grande partie des citoyens, & tendant encore à la fortune, aux dignités, n'est certainement pas un de ces hommes que l'on puisse appeler philosophes. Turgot, adepte des sophistes conjurés & maître des requêtes, est déjà un parjure; il le sera encore en arrivant au ministère. Car d'après les lois alors existantes, il n'a pu arriver à ces dignités qu'en attestant & faisant attester de sa fidélité au roi & à la religion de l'état. Il a trahi la religion, les lois; il va trahir encore le roi. Il appartient à cette secte d'économistes qui, détestant la monarchie française, ne veut encore d'un roi que pour en faire précisément ce qu'en ont fait les premiers rebelles de la révolution.

Arrivé au ministère par toutes les intrigues de la secte, il profite de son crédit pour inspirer au jeune monarque ses propres dégoûts pour la monarchie, & ses principes contre l'autorité d'un trône qu'il a juré de maintenir comme ministre. Autant qu'il est en lui, il fait du jeune roi un Jacobin. Il le prépare, il le dispose à toutes ces erreurs qui vont mettre le sceptre entre les mains de la multitude, & renverser sous peu d'années, & l'autel & le trône. Si ce sont là les vertus d'un ministre, ce sont celles d'un traître; si ce sont des erreurs de l'esprit, ce sont celles d'un sot. Turgot ne fut jamais que l'un & l'autre. La nature lui avoit donné quelque penchant à soulager ses frères. Il entendit tous les sophistes déclamer contre les restes de l'ancienne féodalité qui pesoient sur le peuple; il prit pour sensibilité sur le sort du peuple, ce qui n'étoit chez les sophistes que la haine des rois. Il vit ce que tout le monde voyoit, sur les corvées spécialement. Il ne vit pas ce que toute l'histoire lui disoit, que les monarques n'avoient jusques alors réussi à délivrer

le peuple de tant d'autres vestiges de féodalité, que par la sagesse & la maturité des conseils, qu'en prévoyant les inconveniens, & en ne supprimant qu'avec tous les moyens de remplacer. Il voulut tout hâter, il gâta tout. Les sophistes le dirent renvoyé trop tôt, il le fut trop tard. Il avoit apporté auprès du trône toutes les sottises des clubs sur le peuple souverain. Il n'avoit pas senti que donner la souveraineté au peuple, c'étoit la faire en tout dépendre de ses caprices. Il prétendoit rendre ce peuple heureux, en lui donnant des armes qu'il ne sait manier que pour se tuer lui-même. Il croyoit rendre aux lois leur vrai principe, il n'apprenoit au peuple qu'à secouer leur joug. Il abusa de l'esprit d'un monarque trop jeune pour débrouiller les sophismes de la secte. La bonté de son cœur aida Louis XVI à se laisser tromper. Dans les prétendus droits du peuple, il ne vit que les siens à sacrifier; & c'est des leçons de Turgot qu'il faut dater l'erreur qui fit à ce malheureux prince un devoir de sa facilité, de ses perpétuelles condescendances, de son inaltérable patience pour une populace dont la souveraineté le conduisoit, lui, sa femme, sa sœur, à l'échafaud.

Turgot fut le premier qui porta au ministère le double esprit de cette révolution antichrétienne à-la-fois & antimonarchique. Choiseul & Malesherbes furent aussi impies que Turgot, & le premier sur tout fut peut-être plus méchant; mais il n'avoit pas encore existé de ministre assez sot pour chercher à détruire dans l'esprit du roi lui même les principes de l'autorité qu'ils en recevoient On a dit que Turgot se repentit, quand il vit une émeute du peuple souverain, toute dirigée contre lui, quand il vit ce peuple souverain se plaindre de la famine & fondre sur les marchés & sur les magasins, pour jeter & le pain & le blé dans la rivière; on a dit qu'à ce moment enfin il avoit conçu sa sottise & dévoilé à Louis XVI les projets des sophistes, & qu'alors les sophistes avoient agi pour abattre celui qu'ils avoient élevé. Cette anecdote, pour l'honneur de Turgot, est malheureusement fausse. Il avoit été l'idole des sophistes avant son élévation au ministère, il le fut jusqu'à sa mort. Il mérita d'avoir pour historien & pour panégyriste Condorcet, qui très-certainement n'auroit point pardonné un tel repentir à ses adeptes.

Les fléaux se succèdent sur la France pendant la révolution; ils se succédoient sous Louis XVI, dans le ministère, avant la révolution. Necker parut après Turgot, & Necker reparut après Brienne Les sophistes parloient aussi beaucoup de ses vertus, presque autant qu'il le faisoit lui-même. C'est encore une de ces réputations que l'historien jugera par les Necker.

faits, non pas pour se donner le plaisir malin d'humilier des tartuffes conspirateurs, mais parce que toutes ces réputations n'ont été qu'un moyen de faire réussir leur conspiration.

Necker n'étoit encore que le petit commis d'un banquier, des spéculateurs le prirent pour leur confident & leur agent, dans une affaire qui dans un instant devoit beaucoup accroître leur fortune. Ils avoient le secret d'une paix très-prochaine, qui alloit redonner leur valeur aux billets du Canada; une des conditions de cette paix étant le paiement de ceux qui étoient restés en Angleterre, ils confièrent leur secret à Necker, & convinrent que pour leur gain commun il écriroit à Londres, & feroit acheter tous ces billets au très-vil prix où la guerre les réduisoit encore. Necker consentit à l'association, se servit à Londres du crédit de son maître; les billets furent accaparés. Les associés revinrent pour savoir où en étoit la commission; Necker leur répondit que la spéculation lui paroissant mauvaise, il s'en étoit désisté & avoit contremandé l'achat. La paix arrivée, les billets se trouvèrent dans la caisse de Necker, qui ne les avoit achetés que pour son compte, & se trouva dès-lors riche de trois millions. (Voy. les détails de cette fraude chez M. Meulan, Causes de la révolution.) --- Telle fut la vertu de Necker encore simple commis.

La table du mylord impromptu s'ouvrit aux philosophes; elle devint pour eux un de ces clubs hebdomadaires, dont le Mécène étoit abondamment payé de ses dîners par les éloges des convives. D'Alembert & les principaux sophistes de Paris ne manquoient pas de se rendre à ces assemblées tous les vendredis. (*Voy. Corresp. de Volt. & de d'Alemb.*, 31 *lett. an.* 1770.) Necker, en entendant parler philosophie, se trouva philosophe presque aussi promptement qu'il s'étoit fait mylord. L'intrigue & les éloges du parti en firent un Sully protecteur. A force d'entendre parler des talens de cet homme pour les hautes finances, Louis XVI l'appela au contrôle général. Parmi tous les moyens de hâter la révolution méditée par les conjurés, un des plus infaillibles étoit de ruiner le trésor public; Necker y réussit par des emprunts dont les excès auroient annoncé tout l'objet, sans l'aveugle confiance que les éloges affectés de cet homme inspiroient au public. Soit que Necker n'agit par l'impulsion des conjurés qu'en ministre imbécille qui ne sait pas où on le pousse, soit qu'il creusât l'abîme en homme qui en sait toute la profondeur, ce n'est pas au moins sa prétendue vertu que l'on doit opposer à la noirceur du projet. Celui qui appelé au ministère imagina d'affamer la France au milieu de l'abondance même, pour la forcer à la révolution,

pouvoit bien d'abord n'avoir voulu la ruiner que pour appeler cette même révolution. Sa vertu doit s'accorder avec les manœuvres de la plus profonde scélérateſſe.

Dans le temps où Necker, rappelé au miniſtère pour remplacer Brienne, publioit & faiſoit publier les efforts prétendus & ſes prétendues générosités pour donner du pain au peuple, dans ce temps-là même Necker étoit plus que d'intelligence avec Philippe d'Orléans, pour réduire ce peuple à toutes les extrémités de la famine, & l'entraîner ainſi à l'inſurrection contre le roi, les nobles & le clergé. L'aſſaſſin vertueux accaparoit les blés, les tenoit renfermés dans des magaſins, ou les faiſoir promener de côté & d'autre ſur des bâteaux, & défenſe étoit faite aux intendans de laiſſer vendre ces grains juſqu'au moment que Necker marqueroit. Les magaſins reſtoient fermés, les bâteaux continoient à errer d'un port à l'autre. Le peuple demandoit du pain à grands cris, mais en vain. Le parlement de Rouen, touché de l'extrémité où ſe trouvoit la Normandie, chargea ſon préſident d'écrire au miniſtre Necker pour obtenir la vente d'une grande quantité de blés que l'on ſavoit être dans la province. Necker laiſſa la lettre ſans réponſe. Le premier préſident reçut de ſa compagnie ordre de revenir à la charge, d'écrire de nouveau & d'inſiſter ſur les beſoins du peuple. Necker répond enfin qu'il fait paſſer à l'intendant les ordres demandés. Les ordres de Necker s'exécutent; pour ſa propre juſtification, l'intendant eſt forcé de les produire au parlement. Loin de porter que le blé ſera vendu, on n'y voit qu'une exhortation à différer la vente, à trouver des moyens dilatoires, des excuſes, des prétextes, pour éluder les ſollicitations des magiſtrats, & délivrer Necker de leurs inſtances.

Cependant les vaiſſeaux chargés de grains ſe promenoient de l'Océan dans les rivières, & des rivières dans l'Océan, ou même ſimplement dans l'intérieur des provinces. Au moment où Necker fut renvoyé pour la ſeconde fois, le peuple étoit encore ſans pain. Le parlement avoit acquis des preuves que les mêmes bâteaux chargés des mêmes blés, avoient été de Rouen à Paris, & de Paris à Rouen, rembarqués à Rouen pour le Havre, & du Havre rapportés à Rouen à moitié pourris. M. Le procureur général profita du renvoi de Necker pour écrire à tous ſes ſubſtituts dans la province d'arrêter ces manœuvres, ces exportations, & donner au peuple la liberté d'acheter ces grains. Sur le renvoi de ſon vertueux miniſtre, la populace ſtupide ſouveraine de Paris, courut aux armes, redemandant Necker, portant ſon buſte dans les rues & celui de Philippe d'Orléans. Jamais deux aſſaſſins n'avoient mieux mérité d'être accouplés dans leur

triomphe. Il fallut rendre à cette populace son bourreau qu'elle appeloit son père ; & Necker de retour se hâta de la tuer encore par la famine. A peine eût-il appris les ordres donnés par le procureur général du parlement de Normandie, que des brigands partirent pour Rouen, ameutèrent le peuple contre ce magistrat, pillèrent ou brisèrent tout dans son hôtel, & mirent sa tête à prix.

Telles furent les vertus de Necker adepte, devenu protecteur & ministre.

L'historien citera pour témoins de ces faits, tous les magistrats du parlement de Rouen. Si, pour faire connoître leur auteur, je me suis encore trouvé forcé de prévenir l'ordre des temps, c'est que Necker étoit de ces adeptes dont la conspiration embrassoit à la fois le trône & l'autel. Il étoit ce qu'il falloit aux sophistes conjurés, pour ajouter à leur parti celui des Calvinistes. Laissant croire à ceux-ci qu'il pensoit en enfant de Genève, Necker n'avoit réellement d'autre foi que celle d'un déiste. S'ils n'avoient bien voulu s'aveugler sur cet homme, les Calvinistes auroient aisément pu s'en appercevoir, non-seulement par ses liaisons avec tous les impies, mais par ses productions. Car cet être, ballon enflé de vent, voulut tout faire. Il fut commis, contrôleur, sophiste ; il se crut théologien. Il publia un livre sur les *opinions religieuses*, & ce livre n'étoit que le déisme ; encore est-ce là lui faire grace, car on pouvoit y voir que Necker ne regardoit pas l'existence de Dieu comme démontrée. Et qu'est-ce que la religion d'un homme qui vous laisse douter si Dieu existe ? Aussi Necker, auteur, fut-il couronné par le sanhédrin académique, comme ayant donné dans cette production le meilleur ouvrage du jour, c'est-à-dire, celui qui laissant le moins voir l'impiété, l'insinuoit le mieux.

Brienne. Après ce que j'ai dit du ministre Brienne, de cet intime confident de d'Alembert, après ce que tout le monde sait aujourd'hui de sa scélératesse, je n'en parlerois plus, si je n'avois à dévoiler une intrigue dont pour l'honneur de la nature humaine on ne trouvera pas un exemple autre part que dans les annales des sophistes modernes. Sous le nom d'économistes réunis dans une société secrète, que je ferai bientôt connoître, les philosophes conjurés attendoient avec impatience la mort de M. de Beaumont, archevêque de Paris, pour lui donner un successeur capable d'entrer dans leurs vues. Le successeur devoit, sous prétexte d'humanité, de bonté, de tolérance, se montrer aussi patient & aussi doux pour le philosophisme, le jansénisme & toutes les sectes, que M. de Beaumont s'étoit montré plein de zèle & d'ardeur pour le maintien de la religion. Ce successeur devoit sur-tout

se montrer assez indulgent pour laisser les prêtres de paroisse se relâcher sur la discipline, au point de la laisser périr en peu d'années. Il ne devoit pas être plus sévère pour le dogme. Il devoit réprimer ceux dont le zèle paroîtroit trop actif; les interdire, les priver de leur place, comme des hommes trop ardens, & comme de vrais perturbateurs. Il devoit se prêter à toutes les accusations de cette espèce, donner ces mêmes places à des hommes qu'on auroit soin de disposer & de lui recommander, sur-tout pour les premières dignités. Sur ce plan, les paroisses de Paris administrées par les prêtres les plus édifians devoient bientôt se remplir de scandales; les catéchismes, les prônes, les sermons, toutes les instructions religieuses devenant plus rares, ne roulant bientôt plus que sur une espèce de morale philosophique, les livres des impies se multipliant sans opposition, le peuple ne voyant bientôt en fonction que des prêtres méprisables par leurs mœurs, & peu zélés pour la doctrine, devoit naturellement s'en détacher, laisser là de lui-même ses églises & sa religion. L'apostasie de la capitale entraînoit celle du diocèse le plus essentiel; il étoit naturel qu'elle s'étendît plus loin. Ainsi sans violence & sans secousse, la religion se trouvoit écrasée, au moins dans Paris, par la seule connivence de son premier pasteur, qui dans l'occasion auroit pu cependant donner quelques preuves extérieures de zèle, si les circonstances l'avoient quelquefois obligé d'agir contre son gré. (*Voyez ci-après la déclaration de M. le Roi.*)

Il falloit toute l'ambition de Brienne, il falloit toute la scélératesse & tout le judaïsme de son ame, pour se faire archevêque de Paris à ces conditions. Il se feroit fait pape, pour trahir J. C. & son église. Il accepta le pacte; les sophistes mirent toutes leurs protections en mouvement. La cour fut obsédée : un Renard, sous le nom de Vermon, que Brienne avoit donné à Choiseul pour en faire le lecteur de la reine, saisit l'occasion de payer son premier protecteur. La reine crut bien faire, en recommandant le protecteur de Vermon; le roi lui-même crut faire encore mieux, en nommant archevêque de Paris un homme dont il entendoit vanter par bien des gens la prudence, la modération, le génie. Brienne fut un jour archevêque de Paris; le bruit s'en répandit : tout ce qu'il y avoit d'ames chrétiennes à la cour & dans Paris frémit à cette nouvelle. Mesdames de France, madame la princesse de Marsan sur-tout, sentirent toute l'immensité du scandale que cette nomination alloit donner à la France. Le roi, vaincu par leurs prières, en crut assez pour rétracter ce qu'il venoit de faire. L'archevêché fut donné à l'homme dont la piété franche, la modestie, le zèle, le désintéressement

contrastoient le mieux avec les vices de Brienne. Mais, pour le malheur de la France, ni le roi, ni la reine surtout n'en crurent point assez pour perdre toute confiance aux prétendues vertus de ce dernier. Les conjurés ne perdirent pas tout espoir de le faire arriver plus haut.

Pareil à la foudre qui attend les tempêtes pour éclater, Brienne se cacha jusqu'à l'orage dont il sortit premier ministre, au milieu des troubles de la première assemblée des notables, convoquée par M. de Calonne. Pour hâter les services qu'il avoit promis aux conjurés, il commença par le fameux édit que Voltaire sollicitoit vingt ans auparavant, en faveur des Huguenots, tout en les regardant comme des *fous* & des *fous à lier* (Lett. à Marmontel, 21 Août 1767); par cet édit que d'Alembert attendoit, pour voir les protestans dupés & tout christianisme *écrasé sans qu'on s'en apperçût.* (100 Lett. du 4 Mai 1762.) Enfant de la tempête, il souleva contre lui-même toutes celles qui firent rappeler Necker, & que Necker termina en livrant la noblesse, le clergé & le roi à toute l'impiété des sophistes, à toutes les fureurs des démagogues.

Brienne est mort consumé d'infamie, mais sans remords; il s'est tué d'ennui de ne pouvoir plus nuire.

Lamoignon. Avec lui, les sophistes avoient poussé au ministère un homme dont le nom avoit été dans ses ancêtres l'honneur de la magistrature. M. de Lamoignon devint garde des sceaux quand Brienne fut fait premier ministre. Ce Lamoignon n'étoit pas simplement un incrédule, comme tant d'autres seigneurs l'étoient alors, il étoit un des impies conjurés. Nous trouverons son nom dans un de leurs plus secrets comités. Ce Lamoignon se tua en philosophe, après sa disgrace qui suivit de très-près celle de Brienne. Deux hommes de cette espèce aux deux premières places du ministère! Par quelles combinaisons infernales ne pouvoient-ils pas seconder celles des conjurés antichrétiens?

Pourquoi tant de ministres impies. Il sera difficile à la postérité de concevoir comment un prince aussi religieux que Louis XVI, fut cependant toujours entouré de ces ministres appelés philosophes, & qui n'étoient qu'impies. Cette énigme cessera d'en être une, quand l'historien réfléchira que le grand objet des conjurés avoit d'abord été plus spécialement de détruire la religion dans les premières classes de la société; que dès la première date de leurs complots, leurs efforts s'étoient toujours dirigés vers ces hommes les plus distingués dans l'ordre des richesses ou des dignités, c'est-à-dire, vers ceux qui approchent ordinairement la personne des rois. (*Lett. de Volt. à Diderot*, 25 *Décembre* 1762; *à d'Alemb. & Damilav. passim.*) Qu'on réu-

niſſe avec toutes les paſſions propres à cette claſſe, tous les moyens, tout le déſir qu'elle a de les ſatisfaire, & il ſera aiſé de concevoir avec quelle facilité elle apprit de Voltaire à ſe jouer d'une religion qui les mortifie toutes. Il y avoit ſans doute encore de grandes vertus, des perſonnes d'une piété édifiante dans la nobleſſe & parmi les grands ſeigneurs, à la cour même; je pouvois dire : à la cour ſur-tout il y avoit des vertus éminentes. Madame Eliſabeth, ſœur du roi, meſdames de France ſes tantes, les princeſſes de Conti & Louiſe de Condé, le duc de Penthièvre, la princeſſe de Marſan, le maréchal de Mouchi, le maréchal de Broglie, & divers autres étoient de ces perſonnages qui, dans les plus beaux ſiècles du chriſtianiſme, auroient honoré la religion. Parmi les miniſtres eux-mêmes, l'hiſtorien aura des exceptions à faire. M. de Vergennes, M. de St.-Germain, & peut-être quelques autres encore, ne ſont pas de ces hommes que l'impiété puiſſe revendiquer. Dans toutes les claſſes des nobles & des riches, ces exceptions ſeroient peut-être plus nombreuſes qu'on ne penſe; mais avec tout cela, il eſt malheureuſement vrai de dire que Voltaire avoit grandement lieu de s'applaudir des progrès de ſon philoſophiſme parmi les grands du monde, & ces progrès expliquent aiſément les plus malheureux choix de Louis XVI. Les vertus aiment à ſe cacher; la piété eſt peu jalouſe des grands poſtes. Louis XVI, regardant autour de lui, voyoit des ambitieux empreſſés à le ſervir pour dominer. Parmi ces ambitieux, les ſophiſtes avoient ſoin de déſigner eux-mêmes ceux qu'ils ſavoient plus propres à ſeconder leurs vues, ceux dont ils avoient la politique de faire des adeptes. Quand leur choix étoit fait, ils dirigeoient l'opinion publique, ils embouchoient toutes les trompettes de la renommée en faveur de l'adepte qu'ils pouſſoient près du trône. Ils y avoient eux-mêmes leurs agens & leurs intrigues plus ſecrètes que celles des courtiſans; il étoit difficile avec tous ces moyens, avec tant d'influence ſur la voix publique, ſur la cour elle-même, qu'ils n'en euſſent pas auſſi une bien grande ſur l'opinion d'un roi qui avoit lui-même trop peu de confiance en ſes lumières. Ce furent ces intrigues du philoſophiſme, bien plus encore que celles de l'ambition, qui donnèrent ſucceſſivement à Louis XVI les Turgot, les Necker, les Lamoignon & les Brienne, ſans parler des miniſtres ſubalternes, des commis importans dont les ſophiſtes conjurés s'aſſuroient les ſervices.

Avec ces protections, les lois contre l'impiété étoient réduites à ſe taire, ou ne parloient que foiblement. Le clergé ſollicitoit envain l'autorité; elle étoit de connivence avec les conjurés. Leurs ouvrages circuloient; leur perſonne étoit Maupeou.

en sûreté. Lorsque Voltaire écrit à d'Alembert, que graces à un prêtre de cour, *il étoit perdu sans M. le chancelier qui dans tous les temps avoit eu pour lui une extrême bienveillance* (133 Lettre), on voit facilement comment toutes les réclamarions du clergé devenoient inutiles contre le chef même des conjurés. Cette lettre est de l'année 1774. C'est encore un nouveau ministre ; c'est Meaupou à compter parmi les protecteurs. C'est celui-là même dont l'ambition & les liaisons avec le chef des sophistes, s'étoient cachées sous le masque de tant de zèle pour la religion.

Les importans services que Voltaire retiroit de ces protections, non seulement pour lui, mais pour les adeptes conjurés contre lui, se voient encore par ce qu'il écrivoit au même confident sur le compte de Choiseul. « Je lui ai, » *disoit-il*, les plus grandes obligations. C'est à lui seul que » je dois les privilèges de ma terre. Toutes les graces que » je lui ai demandées, *pour mes amis*, il me les a accor- » dées ». (100 *Lett. an.* 1762.)

Duc d'Usez.

Quelques-uns de ces grands protecteurs vouloient aussi avoir la gloire d'être auteurs ; s'ils n'avoient pas les talens de Voltaire, ils essayoient par fois de donner au peuple les mêmes leçons. De ce nombre je trouve un duc d'Usez, fort connu par l'importance de son nom. Il s'étoit mis à écrire aussi en faveur de la liberté, de la raison & de l'égalité des droits à croire tout ce que chacun pense en fait de religion, sans consulter ni docteurs, ni église. L'ouvrage paroissoit admirable à Voltaire, qui ne demandoit qu'à le voir perfectionné, pour le croire aussi utile aux autres qu'à M. le duc même. (*Lett. de Volt au duc d'Usez, du 19 Novemb.* 1760.) Mais cet ouvrage étant resté sans titre & inconnu, on ne sait à quel point il auroit fait honneur au génie du duc théologien.

Autres seigneurs.

En parcourant les lettres de Voltaire, nous avons vu la liste des adeptes protecteurs s'enrichir de bien d'autres noms qui avoient droit jadis à une célébrité fondée sur d'autres titres. Nous avons trouvé un descendant de *Crillon*, à côté d'un prince de *Salm*, jugés l'un & l'autre par Voltaire *dignes d'un autre siècle ;* mais l'on se tromperoit en croyant que Voltaire entend par là dignes du siècle des Bayards & des preux chevaliers : non, c'est un siècle digne *de leur modestie & de leur science philosophique*. On peut y voir encore un prince de Ligne, en qui Voltaire a placé son espoir pour la propagation des lumières philosophiques dans le Brabant, & un duc de Bragance tout aussi exalté par Voltaire, comme pensant de même.

Quant aux marquis, aux comtes & chevaliers, c'est un marquis

marquis d'Argence de Dirac, brigadier des armées, fort zélé pour déchriftianifer fa province d'Angoumois, & pour faire de fes compatriotes autant de philofophes à la moderne. C'eft M. le marquis de Rochefort, colonel d'un régiment, & devenu par fon philofophifme le grand ami de d'Alembert & de Voltaire. C'eft M. le chevalier de Chatellux, hardi, mais plus adroit dans la guerre qu'il fait au chriftianifme. En un mot, s'il falloit en croire Voltaire, ce feroit à peu-près tout ce qu'il connoiffoit de cette claffe qu'il appeloit par excellence les honnêtes gens, lorfque, dès l'année 1763, il écrivoit à Helvétius : « Soyez sûr que l'Eu» rope eft remplie d'hommes raifonnables, & qui ouvrent » les yeux à la lumière. En vérité le nombre en eft pro» digieux, & je n'ai pas vu depuis dix ans *un feul hon» nête homme, de quelque pays & de quelque religion qu'il » fût, qui ne penfât abfolument comme vous* » ; mais il eft vraifemblable que Voltaire s'exagéroit à lui-même fes fuccès. On ne fauroit penfer que de cette multitude de feigneurs qui alloient à Ferney contempler le lama des fophiftes, il n'y en eût plufieurs d'attirés par la curiofité bien plus que par l'impiété. Une règle plus sûre pour diftinguer les vrais adeptes, c'eft de voir le plus ou moins de confiance avec laquelle il s'exprime auprès d'eux, ou leur envoie tantôt fes productions, tantôt celles des autres impies. La lifte des adeptes, en fuivant cette règle, feroit encore bien longue. On y trouveroit des ducheffes, des marquifes protectrices, tout auffi philofophes que la fœur Guillemette. Laiffons-les dans l'oubli que méritent des adeptes plus dupes que méchantes ; elles n'en font que plus à plaindre lorfqu'elles fe croient moins dignes de pitié.

Un des protecteurs à diftinguer plus fpécialement, eft ce comte d'Argental, confeiller honoraire au parlement, auffi vieux que Voltaire, & toujours fon ami de cœur. Tout ce que dit M. de la Harpe de cet aimable comte, peut être très-vrai ; mais il n'eft que trop vrai auffi qu'avec toutes ces aimables qualités, le comte & la comteffe d'Argental n'en furent que plus dupes de leur admiration & de leur amitié pour Voltaire. Sa correfpondance avec ces deux adeptes étoit auffi fuivie qu'avec d'Alembert. Il les exhortoit avec la même confiance à écrafer l'infame. Il les appeloit fes deux anges : il avoit fait du comte, en quelque forte, fon agent pour tout ce qui demandoit de grandes protections. Il en eut peu de plus empreffés, de plus fidelles, c'eft-à-dire, de plus impies. (*Voy. la Correfp. générale.*)

Un nom plus important qu'il faut encore placer fur la lifte de ces adeptes protecteurs, eft celui de M. le duc de la

Rochefoucault. Quand on sait à quel point ce malheureux duc se trompa, s'il se crut de l'esprit, on est peu étonné de le voir presque nul dans la correspondance de Voltaire ; mais la publicité des faits supplée ici aux preuves écrites. M. le duc de la Rochefoucault avoit eu la bonhommie de se laisser persuader que, pour être quelque chose, il falloit être impie, & se donner au moins un nom parmi les philosophes. Il les protégea & les dota même dans la personne de Condorcet. Heureux si, pour connoître ce que c'est que leur philosophie, il n'avoit pas attendu que ses assassins envoyés par Condorcet vinssent le lui apprendre !

Dans les cours étrangères aussi bien que dans Paris, les hauts & puissans seigneurs s'imaginoient aussi que leur zèle pour le philosophisme devoit les distinguer du commun des hommes. Voltaire étoit dans l'admiration de celui que témoignoit le prince Gallitzin, en faisant imprimer la production la plus impie d'Helvétius, & osant dédier cette édition à l'impératrice de Russie. (117 *lettre à d'Alemb.*) Il savoit encore plus de gré au comte de *Schowallow*, protecteur si puissant des sophistes à la même cour, & tous ceux qui étoient venus à bout de faire nommer d'Alembert pour instituteur de l'héritier de cette couronne.

La Suède, d'où étoit parti ce chambellan Jennings, qui alloit annoncer à Ferney les progrès que la philosophie faisoit dans son pays sous les auspices de la reine & du prince royal (*Lett. de d'Alemb. du* 19 *Janv.* 1769), avoit produit un adepte bien plus précieux encore aux conjurés. C'étoit M. le comte de Creutz, d'abord ambassadeur en France & ensuite en Espagne. Le comte de Creutz avoit si bien uni à son ambassade la mission d'un apôtre du philosophisme, & Voltaire étoit si enchanté de son zèle, qu'il ne se consoloit pas de le voir quitter Paris. Aussi écrivoit-il à la dame Geofrin, reine des philosophes : « S'il y avoit un empereur Julien » au monde, c'étoit chez lui que M. le comte de Creutz » devoit aller en ambassade, & non chez des gens qui font » des auto-da-fé ; il faut que la tête ait tourné au sénat de » Suède, pour ne pas laisser un tel homme en France ; il » y auroit fait du bien, & il est impossible d'en faire en » Espagne ». (*Lett. à mad. Geofrin, du* 21 *Mai* 1764.)

Cependant cette Espagne tant dédaignée par Voltaire, avoit aussi son d'Aranda qu'il appeloit le *favori de la philosophie*, & qui, chaque soir, alloit réchauffer son zèle avec d'Alembert, Marmontel & autres adeptes majeurs chez la demoiselle d'Espinace, la plus chérie des adeptes femelles, & dont le club valoit presque l'académie françaife.

L'Espagne comptoit même d'autres ducs, chevaliers ou

marquis, grands admirateurs des ſophiſtes français. Elle avoit ſur-tout le marquis de Mora, & le duc de Villa Hermoſa. (*Lett. de Volt. du premier Mai* 1768.) Dans cette même contrée que les conjurés regardoient comme ſi peu mûre pour leur philoſophie, d'Alembert diſtinguoit plus ſpécialement le duc d'Albe. C'eſt de lui qu'il écrivoit à Voltaire : « Un des plus grands ſeigneurs d'Eſpagne, homme de beau» coup d'eſprit, & le même qui a été ambaſſadeur en France » ſous le nom de duc d'Hueſcar, vient de m'envoyer vingt » louis pour votre ſtatue. Condamné, me dit-il, à cultiver » en ſecret ma raiſon, je ſaiſirai avec tranſport cette occa» ſion de donner un témoignage public de ma reconnoiſſance » au grand homme qui le premier montra le chemin ». (108 *lett. an.* 1773.)

C'eſt en voyant tous ces noms ſur la liſte de ſes diſciples, que Voltaire écrivoit : « La victoire ſe déclare pour nous de » tous côtés ; je vous aſſure que dans peu il n'y aura que » la canaille ſous les étendarts de nos ennemis ». (*Lett. à Damilaville.*) Il ne prévoyoit pas aſſez loin encore. Cette canaille elle-même devoit auſſi un jour ſe laiſſer faſciner comme les grands ſeigneurs ; mais les premiers adeptes devoient en ce jour être punis par les derniers.

Quant à d'Alembert, il ne contenoit plus ni ſa joie, ni ſon ſtyle, quand, inſtruit du concours de ces admirateurs auprès de Voltaire, il pouvoit lui écrire ; « Comment diable ! » quarante convives à votre table, dont deux maîtres des » requêtes & un conſeiller de grand'chambre, ſans compter » les ducs de Villars & compagnie » ! (75 *lett. an* 1760.) Ce n'étoit pas une preuve infaillible ſans doute du philoſophiſme de chacun des convives, que l'empreſſement d'aſſiſter à cette table ; mais ce concours n'en déſignoit pas moins en général des hommes qui alloient admirer le coryphée d'une impiété qui devoit tous les perdre.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que d'Alembert fait une mention ſpéciale de ce conſeiller de la grand'chambre. Il ſavoit combien il importoit aux conjurés d'avoir des protecteurs ou des admirateurs juſques dans le ſein de la première magiſtrature. Voltaire le ſavoit auſſi bien que lui, quand il lui écrivoit : « Heureuſement on a fait dans ce parlement (de Toulouſe) » depuis environ dix ans, des recrues de jeunes gens qui » ont beaucoup d'eſprit, qui ont bien lu, & qui penſent » comme vous ». (11 *lett. an.* 1769.) Cette lettre expliqueroit ſeule la molleſſe des premiers tribunaux, dans les années qui ont précédé la révolution. Ils avoient toute l'autorité requiſe pour ſévir contre les auteurs & les diſtributeurs des œuvres de l'impiété & de la ſédition, & ils avoient laiſſé

cette autorité s'avilir, au point qu'un arrêt du parlement, publié par manière d'acquit contre ces productions, n'étoit plus en quelque sorte qu'un avertissement de leur publication, & un nouveau titre pour les vendre plus cher.

Cependant ces conquêtes du philosophisme dans les premiers tribunaux du royaume, ne répondoient pas à beaucoup près au desir de Voltaire. On le voit très-souvent se plaindre de ces corps respectables, comme étant encore composés de bien de magistrats attachés à la religion. En revanche, on le voit applaudir plus spécialement à ceux dont le zèle philosophique s'étoit manifesté dans les parlemens du Midi. « Là, *écrivoit-il à d'Alembert*, vous allez d'un M. » *Duché* à un M. de *Castillon*. Grenoble se vante de M. » *Servan. Il est impossible que la raison & la tolérance ne* » *fassent de très-grands progrès sous de pareils maîtres* ». (Lett. du 5 Nov. 1770) Cet espoir paroissoit d'autant mieux fondé, que les trois magistrats que nomme ici Voltaire, étoient précisément ceux à qui leurs fonctions de procureurs ou d'avocats généraux auroient fait un devoir plus spécial de s'opposer aux progrès de cette prétendue raison, toujours confondue par Voltaire avec l'impiété, & d'en dénoncer les productions journalières, de requérir l'exécution des lois contre leurs auteurs.

De tous ces avocats généraux, celui qui semble avoir été le plus d'intelligence avec Voltaire, est M. la Chalotais du parlement de Bretagne C'est sur-tout par les lettres du philosophe de Ferney à ce magistrat, que l'on pourra voir & l'obligation & la reconnoissance que les conjurés lui témoignoient de son zèle contre les Jésuites, & combien la destruction de cette société se trouvoit liée, dans leurs projets, à celle de tous les autres corps religieux, pour arriver à celle de toute autorité ecclésiastique. (*Voy. sur-tout lett. de Volt. à M. la Chalotais, 17 Mai 1762.*)

Malgré tous ces progrès du philosophisme dans le corps même de la magistrature, il restoit dans ces corps des hommes vénérables, dont les vertus étoient l'honneur des premiers tribunaux. La grand'chambre sur-tout du parlement de Paris sembloit à Voltaire un corps si étranger à son impiété, qu'il désespéroit de la voir jamais philosophe. Il lui faisoit l'honneur de la mettre sur la même ligne que *cette populace & ces assemblées du clergé*, qu'il ne se flattoit pas de rendre *raisonnables*, c'est-à-dire, d'entraîner dans son impiété. (*Lett. à d'Alembert*, 13 *Déc.* 1763.)

Il fut même un temps où l'indignation de Voltaire contre les parlemens s'exprimoit en ces termes dans ses lettres à Helvetius : « Je crois que les Français descendent des cen-

taures, qui étoient moitié hommes & *moitié chevaux de bât ;* ces deux moitiés-là se sont séparées, il est resté des » hommes comme vous par exemple, & quelques autres, » *& il est resté des chevaux qui ont acheté des charges de* » *conseiller* (au parlement), ou qui se sont faits docteurs » en Sorbonne ». (22 *Juillet* 1761.)

Je me fais un devoir de citer ces preuves du dépit des sophistes contre le premier corps de la magistrature françaiſe ; elles font au moins voir que ce corps ne fut pas une conquête aisée pour l'impiété. Il est constant qu'aux approches même de la révolution, il étoit dans les parlemens de France bien de magistrats qui, mieux instruits des artifices des conjurés, auroient donné aux lois plus de vigueur pour maintenir la religion. Mais jusques sur les siéges de la grand'-chambre, il étoit des intrus de l'impiété. Elle y avoit jusqu'à ce Terrai, déjà assez infame comme ministre, mais pas assez connu comme sophiste.

Trait de l'abbé Terrai.

Quelques exemples que ces Mémoires aient déjà fourni de l'atroce dissimulation des conjurés, il en est peu dont la noirceur approche du trait que j'ai à consigner ici sur cet adepte.

Le libraire nommé Léger vendoit publiquement dans Paris un de ces ouvrages dont l'impie hardiesse forçoit quelquefois le parlement à les proscrire. Celui qui se vendoit à la boutique de Léger fut condamné à être brûlé, avec ordre de faire des recherches sur l'auteur & les vendeurs. Terrai s'offrit & fut nommé pour ces recherches dont il devoit faire le rapport au parlement. Il manda le libraire Léger, dont je vais rapporter les expressions telles que je les ai entendues de sa bouche même, la seule fois que j'ai vu cet homme. Ou il ne me dit pas, ou bien j'ai oublié le nom de l'ouvrage en question ; mais ce qu'il me dit bien sûrement, le voici : « Mandé d'autorité par M. Terrai, con» seiller au parlement, je me rendis chez lui ; il me reçut » prenant un air de gravité, s'assit sur un sofa, & puis » m'interrogea : Est-ce vous qui vendez cet ouvrage con» damné par un arrêt du parlement ? Je répondis : oui, » monseigneur. --- Comment pouvez-vous vendre des livres » si mauvais, si dangereux ? --- Comme on en vend tant » d'autres. --- En avez-vous déjà beaucoup vendu ? -- Oui, » monseigneur. --- Vous en reste-t-il encore beaucoup ? -- » Environ six cents exemplaires. --- Connoissez-vous l'au» teur d'un si mauvais ouvrage ? --- Oui, monseigneur. -- » Quel est-il ? --- Vous, monseigneur. --- Quoi, moi ! » Comment osez-vous le dire, & comment le savez-vous ? -- » Je le sais, monseigneur, de celui-là même de qui j'ai

» acheté votre manuſcrit. --- Puiſque vous le ſavez, tout
» eſt dit ; retirez-vous, & ſoyez prudent ».

On devine aiſément que le procès-verbal de cet interrogatoire ne fut pas rendu au parlement. L'hiſtorien ſentira de même quels progrès la conſpiration antichrétienne devoit faire dans un royaume où elle avoit de ſemblables adeptes, juſques dans le ſanctuaire des lois.

CHAPITRE XV.

Claſſe des gens de lettres.

LES paſſions & la facilité de les ſatisfaire, quand on a ſecoué le joug de la religion, avoient donné aux conjurés preſque tous ces hommes qui dominent dans la ſociété par les diſtinctions de puiſſances, de titres, de richeſſes. La fumée des réputations leur donna bientôt ceux qui ne prétendent pas à des diſtinctions moins flatteuſes par la ſupériorité des lumières, de l'eſprit & du génie. Les talens de Voltaire, & des ſuccès peut-être encore ſupérieurs à ſes talens, lui donnoient un empire que perſonne n'oſoit lui conteſter dans la claſſe des gens de lettres. Il les vit ſe traîner à ſa ſuite, avec une docilité que l'on ne devoit pas attendre de ces hommes qui, bien plus que les autres, ſe flattent de penſer par eux-mêmes. Il n'eut preſque beſoin que de donner le ton. Comme on voit chez des nations frivoles les reines de Laïs, par la ſeule force de l'exemple, faire paſſer en mode juſqu'aux coſtumes de la lubricité, à peine ſe fût-il montré impie, que l'empire des lettres ſe remplit d'écrivains revêtus des livrées de l'irréligion.

Rouſſeau. Dans la foule de ces auteurs adeptes, il en eſt un qui put lui diſputer la gloire du génie, qui l'emporta peut-être, qui n'avoit pas au moins beſoin de celui des impies pour arriver à la célébrité : c'eſt Jean-Jacques Rouſſeau. Ce fameux citoyen de Genève, ſublime, quand il veut, dans ſa proſe, comme Milton ou Corneille dans leurs vers, pouvoit donner au chriſtianiſme un nouveau Boſſuet. Malheureuſement pour ſa gloire, il fut connu par d'Alembert, Diderot & Voltaire. Il entra pour un temps dans les complots de ces premiers conſpirateurs ; il concerta auſſi avec eux les moyens de détruire la religion du Chriſt. Dans cette ſynagogue des impies, comme dans celle des juifs, les témoignages ne s'accordèrent pas, les cœurs ſe diviſèrent ; mais ce fut de part & d'autre ſans ſe rapprocher davantage du

Christ contre qui leurs conseils se tenoient. Les preuves de ce fait se trouvent dans une lettre de Voltaire, disant à d'Alembert : « C'est bien dommage que Jean-Jacques, Di- » derot, Helvérius & vous, avec d'autres hommes de votre » sorte, ne vous soyez pas entendus pour écraser l'infame. » Le plus grand de mes chagrins est de voir les imposteurs » unis & les amis du vrai divisés ». (156 *Lett. à d'Alembert*, *an.* 1756.)

En quittant le conseil des sophistes, Rousseau ne quitta ni leurs erreurs, ni les siennes. Il fit sa guerre à part. L'admiration des adeptes fut partagée ; mais aux deux écoles, l'impiété ne fit que varier l'usage de ses armes, les opinions ne furent ni moins inconstantes, ni plus religieuses.

Voltaire avoit pour lui l'agilité ; les disciples de Jean-Jacques lui trouvoient plus de force. Avec celle d'Hercule, il en eut aussi tout le délire. Voltaire se jouoit des contradictions, & sa plume voloit au gré des vents ; Jean-Jacques insistoit sur ses paradoxes au gré de son génie, sa massue, agitée dans les airs, frappoit également la vérité & le mensonge. L'un fut la girouette de l'opinion, & l'autre le Protée du sophisme. L'un & l'autre fut nul à l'école de la sagesse. L'un & l'autre voulut poser les bases & les premiers principes de la philosophie ; l'un & l'autre embrassa alternativement le oui, le non, & se vit condamné à l'inconstance de l'esprit la plus humiliante.

Voltaire ne sachant à quoi s'en tenir ni sur Dieu ni sur un destin à venir, s'adresse à des sophistes incertains, égarés comme lui, & reste dans ces inquiétudes. Jean-Jacques, encore dans l'âge des *puérilités*, se dit à lui-même : « *Je m'en vais » jeter cette pierre contre l'arbre qui est vis-à-vis de moi ; » si je le touche, signe de salut ; si je le manque, signe » de damnation* ». Jean-Jacques touche l'arbre, il est assuré du ciel ; & long-temps après l'âge des *puérilités*, cette preuve suffit au philosophe. Il étoit déjà vieux, quand il ajoutoit : *depuis lors je n'ai point douté de mon salut.* (Voyez ses Confessions, liv. 6.)

Voltaire crut un jour démontrer l'existence de l'auteur de l'univers ; il crut alors à un Dieu tout-puissant & rémunérateur de la vertu. (*Volt. de l'Athéisme.*) Le lendemain toute cette démonstration se réduisit pour Voltaire à des probabilités & à des doutes qu'il est ridicule de vouloir résoudre. (*Voyez suprà, & de l'ame par Soranus.*)

La même vérité fut un jour démontrée pour Jean-Jacques, & il n'en doutoit pas le jour, où après l'avoir démontré lui-même, il voyoit Dieu autour de lui, & le sentoit dans lui-même, dans toute la nature, le jour où il s'écrioit : Je

ſuis très-certain que ce Dieu exiſte par lui meme. (*Emile & Lettre à l'archevêque de Paris.*) Le lendemain toute cette démonſtration lui étoit échappée, & il écrivoit à Voltaire : « J'avoue naïvement que (ſur l'exiſtence de Dieu) ni le » pour ni le contre ne me paroiſſent démontrés ». Pour Jean-Jacques comme pour Voltaire, le *theiſte* & l'*athée* ne *fondoient* alors *leur ſentiment* que *ſur des probabilités.* (Lett. à Volt. tom. 12, édit. in-4° de Genève.)

Et Voltaire & Jean-Jacques crurent auſſi un jour à un ſeul principe ou *ſeul moteur* (Volt. Princip. d'action ; Jean-Jacques, Emile, tom. 3, pag. 115, & Lett. à l'archev. de Paris.) Et Jean-Jacques & Voltaire crurent un autre jour qu'il pouvoit bien y avoir deux principes, deux cauſes. (*Volt. Queſt. encyclopédiques, tom. 9 --- Jean-Jacques, Emile, tom. 3, pag. 61, & Lettre à l'archevêque de Paris*)

Voltaire, après avoir écrit un jour que l'athéiſme peupleroit la terre de brigands, de ſcélérats, de monſtres (*paſſim, de l'Athéiſme*), abſolvoit l'athéiſme dans Spinoſa ; le permettoit au philoſophe (*axiome* 3) ; il en venoit au point de le profeſſer lui-même en écrivant « Je ne connois que » Spinoſa qui ait bien raiſonné ». (*Lett. de d'Alembert, 16 Juin* 1773) ; c'eſt-à-dire, je ne connois de vrai philoſophe que celui qui n'a point d'autre Dieu que ce monde & toute la matière. Après avoir ainſi goûté de tous les partis, il preſſoit d'Alembert de ne faire contre le Chriſt qu'une même légion des athées & des déiſtes. (*ſuprà.*) Jean-Jacques avoit écrit que les athées méritoient châtiment ; qu'ils étoient *perturbateurs du repos public*, & devoient être punis de mort. (*Emile, tom. 4, pag.* 68. *Contrat ſocial, chap.* 8.) Et Jean-Jacques, penſant avoir rempli le vœu de Voltaire, écrivoit au miniſtre Vernier : « Je déclare que mon » objet étoit, dans la Nouvelle Héloïſe, de rapprocher les » deux partis oppoſés (les athées & les déiſtes) par une » eſtime réciproque, & d'apprendre aux philoſophes qu'on » peut croire en Dieu ſans être hypocrite, & qu'on peut » être incrédule (ou ne pas y croire) ſans être un coquin ». (*Lett. à M. Vernier.*) Et le même Jean-Jacques écrivoit à Voltaire, « que l'athée ne peut être coupable devant » Dieu ; que ſi la loi portoit peine de mort contre les » athées, il faudroit commencer par faire brûler comme » tel quiconque en viendroit dénoncer un autre ». (*Lett. à Voltaire, tom.* 12, *& Nouvelle Héloïſe.*)

Voltaire blaſphémoit la loi du Chriſt, ſe rétractoit, communioit, & ſe hâtoit d'écrire aux conjurés pour les exhorter à écraſer l'infame dans le Chriſt (*V. ſuprà*) ; Jean-Jacques quittoit & reprenoit le chriſtianiſme de Calvin, revenoit à ſa

ſa table, à ſa cène (1), faiſoit du Chriſt le plus ſublime éloge que l'éloquence humaine en eût tracé, & finiſſoit l'éloge par le blaſphème qui fait du Chriſt un viſionnaire. (*Ses Confeſſions & Prof. de foi du Vicaire Savoyard.*) Si la révolution antichrétienne devoit porter Voltaire au panthéon, Jean-Jacques avoit acquis les mêmes droits à l'inauguration des ſophiſtes impies; nous le verrons en acquérir un jour de plus grands encore à celle des ſophiſtes ſéditieux. Si l'un faiſoit ſolliciter ſous main les ſouſcriptions des rois pour ſa ſtatue, l'autre écrivoit publiquement qu'à Sparte il auroit eu la ſienne.

Avec ces traits communs, ces deux héros des conjurés eurent auſſi leur caractère propre. Voltaire déteſtoit le Dieu des chrétiens, Jean-Jacques l'admiroit en le blaſphémant. Tout l'orgueil de l'eſprit fit dans lui ce que la jalouſie & la haine faiſoient dans Voltaire; & il ſera long-temps douteux lequel fit plus de mal au chriſtianiſme, l'un par l'atrocité des ſarcaſmes, ou par le ſel empoiſonné du ridicule & de la ſatyre, & l'autre par le glaive des ſophiſmes avec tout l'appareil de la raiſon.

Après leurs diviſions, Voltaire déteſta Jean-Jacques, le bafoua, voulut qu'il fut lié comme un vil inſenſé. (*Lett. à Damilaville*, 8 *Mai* 1761, *& Guerre de Genève.*) Mais il s'applaudiſſoit que toute la jeuneſſe apprît à lire dans le ſymbole de ce même inſenſé, dans ſa profeſſion de foi du Vicaire Savoyard (*Lett. au comte d'Argental*, 26 *Sept.* 1766.) A la même époque Jean-Jacques déteſta les chefs des conjurés, les dévoila & en fut déteſté; il conſerva tous leurs principes, rechercha de nouveau leur affection, leur eſtime & ſur-tout celle de leur héros. (*Voy ſes lettres & la vie de Sénèque par Diderot.*)

S'il étoit difficile de définir le ſophiſte de Ferney, il n'eſt pas plus aiſé de crayonner le portrait de celui de Genève. Jean-Jacques aima les ſciences & remporta le prix de ceux qui en médiſent; il écrivit contre les ſpectacles, & fit des opéra; il chercha des amis, & fut fameux par les ruptures

(1) D'Alembert écrivoit a Voltaire en parlant de Jean-Jacques Rouſſeau: « Je le plains; mais s'il a beſoin pour être heureux d'approcher de la ſainte table, & d'appeller ſainte, comme il le fait, » une religion qu'il a vilipendée; j'avoue que je rabats beaucoup de » l'intérêt ». (105 *lett. an.* 1762.) Il eût pu certainement dire la même choſe ſur les communions de Voltaire, mais il n'oſa jamais. On voit bien qu'il cherchoit à lui ſauver le blâme de cette atroce hypocriſie; mais c'eſt en ajoutant: « peut être ai je tort; car enfin vous » ſavez mieux que moi les raiſons qui vous ont déterminé ». Il ſe garde bien de lui dire que cela diminue ſon eſtime, & Voltaire n'en reſte pas moins *ſon cher & illuſtre maître.* (Lett. du 31 mai 1768.

de l'amitié ; il célébra les charmes de la pudeur, & plaça sur l'autel la prostituée de Vårens ; il se crut & se dit le plus vertueux des hommes, & sous le titre modeste de Confessions, il se plut à savourer dans sa vieillesse le souvenir de ses impudiques conquêtes ; il donna aux mères tendres les plus touchans conseils de la nature, & il étouffa lui-même la voix de la nature ; pour oublier qu'il étoit père, il rélégua ses enfans à l'hôpital de ceux que la honte de leur naissance condamne à ignorer celui qui leur donna le jour. La crainte de les voir le rendit inexorable aux ames sensibles qui voulurent pourvoir à leur éducation & adoucir leur sort. (*Voy. ses confessions.*) Prodige continuel d'inconséquences jusqu'à ses derniers momens, il avoit écrit contre le suicide, & c'est peut-être lui faire grace que de douter s'il ne prépara pas lui-même le poison qui lui donna la mort. (*Voy. sa vie par le comte Barruel de Beauvert.*)

Malgré ces monstrueuses inconséquences, l'erreur, chez le sophiste de Genève, prit l'essor & le nerf du génie. Il enleva au Christ des adorateurs qui eussent résisté à d'autres armes. Il ne falloit qu'aimer ses passions pour écouter Voltaire ; il falloit décomposer le sophisme pour n'être pas séduit par Jean-Jacques. L'un plaisoit davantage à la jeûnesse, l'autre faisoit plus de dupes dans l'âge mûr. Un nombre prodigieux d'adeptes durent à l'un & à l'autre leur apostasie.

Buffon. Les mânes de M. de Buffon se révolteroient peut-être de voir son nom inscrit à la suite de Jean-Jacques, dans la liste de ces adeptes conjurés. Cependant il est bien difficile à l'historien de parler de ces hommes qu'avoit séduits le ton de Voltaire dans l'empire des lettres, sans gémir au moins sur le Pline français. Sans doute il fut bien moins l'associé des ennemis du christianisme qu'il ne fut leur victime ; mais comment se cacher l'influence qu'eut le philosophisme sur ses productions ? La nature lui avoit donné son pinceau ; il ne fut pas assez heureux pour borner ses travaux aux objets qu'elle mit elle-même sous ses yeux ; il voulut remonter à ces temps mystérieux dont la révélation seule peut déchirer le voile ; en croyant ajouter à sa propre gloire, il se traîna, tantôt sous les pas de Maillet, & tantôt sous ceux de Boulanger. Traçant à leur école l'origine des choses, pour nous donner l'histoire de la nature, il déchira l'histoire de la religion. Il se fit le héros de ces hommes que d'Alembert envoyoit fouiller dans les montagnes ou dans les entrailles de la terre, des démentis à donner à Moïse & aux premières pages des livres saints. Il put se consoler auprès des sophistes, des censures de la Sorbonne ; sa punition fut dans sa sotte

même. Il ne donna de démenti qu'à sa renommée, à l'idée que le public avoit conçue de ses connoissances sur les lois de la nature. Il sembla les avoir oubliées toutes pour sa terre formée par les eaux, sa terre formée par le feu, dans ses éternelles époques. Pour contredire les livres saints, il fit de la nature, comme de lui-même, le jouet des contradictions. Son style toujours élégant & noble fut toujours admiré; mais n'empêcha pas ses opinions d'être la risée des physiciens. Une grande partie de sa gloire s'évanouit comme sa comète, dans les rêves de l'incrédulité. Heureux si, rétractant ses erreurs, il avoit pu détruire la manie des adeptes qui apprirent de lui à ne plus étudier la nature que dans l'esprit de d'Alembert (1)!

Fréret.

Après ces deux hommes justement distingués pour la noblesse de leur style, tout le reste des adeptes n'eut guères d'autres titres à la célébrité, que des talens médiocres relevés par l'audace de l'impiété. Il en est pourtant deux dont l'érudition mieux dirigée eût fait honneur aux sciences. L'un est Fréret, dont la mémoire prodigieuse s'étoit tellement exercée à l'étude de Bayle, qu'il en savoit par cœur presque tout le dictionnaire. Ses lettres à Thrasibule, fruit de son athéisme, prouvent que cet excès de mémoire fut plus qu'abondamment compensé par le défaut de jugement.

Boulanger.

L'autre fut Boulanger, jeune homme dont la tête surchargée de latin, d'hébreu, de grec, de syriaque & d'arabe, donna aussi dans les extravagances de l'athéisme, qu'il rétracta pourtant dans ses derniers jours, en détestant la secte qui l'avoit égaré.

Nous verrons bientôt qu'aucun des ouvrages posthumes attribués à ces deux érudits de l'impiété, n'étoit sorti de leur plume.

Le marquis d'Argens.

Le marquis d'Argens voulut paroître aussi faire nombre parmi les sophistes érudits. Bayle faisoit les frais de la science dont il crut donner les preuves dans *ses Lettres Chinoises & Cabalistiques*, & dans sa *Philosophie du bon sens*. Il fut long-temps l'ami de Frédéric, & il le mérita comme tous les impies. C'est de la bouche même du président d'Eguille

(1) D'Alembert lui-même rioit avec Voltaire de tous les vains systèmes de Buffon & de Bailly sur la prétendue ancienneté du monde & de ses peuples. Il appeloit tous ces systèmes des sottises, des pauvretés, supplément du génie, des idées creuses; de vains & ridicules efforts de charlatans. (*Voy. lett. à Volt. du 6 mars* 1777.) Mais il se gardoit bien de publier sa façon de penser sur ces objets. En décréditant ces systèmes, il auroit eu peur de décourager les adeptes qu'il envoyoit lui-même en forger de nouveaux, & chercher aussi dans les taupinières appennines des démentis à donner à Moïse pour déchirer les premières pages de la Bible & écraser la religion.

ſon frère, que nous avons appris qu'après de longues diſcuſſions avec des hommes plus inſtruits que Frédéric ſur la religion, ce marquis d'Argens ſe rendit à la lumière de l'évangile, & finit par conjurer le prêtre qu'il avoit appelé, de l'aider ſur-tout à réparer ſon incrédulité paſſée, par des actes de foi.

La Métrie. Quant au médecin la Métrie, il ne parut le plus fou des athées, que parce qu'il étoit le plus ſincère. *Son homme machine & ſon homme plante* ont fait rougir la ſecte, par cela ſeul qu'il y devoile ce qu'elle n'oſe pas toujours dire, mais ce que l'on trouve quelquefois exprimé par bien d'autres tout auſſi crûment que par la Métrie.

Marmoutel. Juſqu'au moment de la révolution françaiſe, les ſophiſtes armes contre le Christ crurent pouvoir ſe glorifier du nom & des talens de Marmontel : n'ajoutons pas à la douleur d'un homme qui ſemble n'avoir eu beſoin que des premiers jours de cette revolution pour rougir des erreurs & des conſpirations dont elle étoit la ſuite. De tous les ſophiſtes qui ont ſurvécu à Voltaire, M. Marmontel eſt peut-être celui qui a le plus cherché à ſe mettre à l'écart, & à faire oublier ſes liaiſons avec les premiers conjurés. Cependant c'eſt à ces liaiſons bien plus encore qu'à ſes Incas & à ſon Béliſaire, ou à ſes contes ſaupoudrés de philoſophiſme, qu'il doit toute ſa célébrité. Nous voudrions en vain le taire; les lettres de Voltaire rappellent au public qu'il fut au moins un temps & un long temps, où l'adepte honteux joua un autre rôle parmi les conjurés. Voltaire dans ce temps connoiſſoit ſi bien le zèle de M. Marmontel, que ſe croyant ſur le point de mourir, il lui légua la Harpe. Le teſtament étoit conçu en ces termes : « Je vous recommande la Harpe » quand je ne ſerai plus. *Il ſera un des pilliers de notre » égliſe*. Il faudra le faire de l'académie. Après avoir eu » tant de prix, il eſt bien juſte qu'il en donne ». (*Lett. de Volt. à Marmontel*, 21 *Août* 1767)

La Harpe. Avec le goût des lettres, & ces talens qui, malgré ſes critiques, lui donnent un rang diſtingué parmi les écrivains du jour, M. la Harpe auroit pu rendre ſes travaux utiles; mais dès ſa jeuneſſe il fut l'enfant gâté de Voltaire. A cet âge on ſe croit aiſément philoſophe, lorſqu'on ne croit pas à ſon cathéchiſme. Le jeune la Harpe ſuivit aveuglément la carrière que lui traçoit ſon maître; s'il ne fut pas le pillier, au moins devint-il le trompette de la nouvelle égliſe, de celle des conjurés & de l'impiété. Il la ſervit plus ſpécialement par le Mercure, journal fameux en France, & dont les éloges ou les critiques hebdomadaires décidoient à

peu-près du fort des productions littéraires (1).

Les éloges que Voltaire faisoit de ce journal depuis que M. la Harpe en étoit devenu le principal rédacteur (*voyez Lett. à d'Alemb*), prouvent que les gouvernemens n'ont pas assez conçu l'influence que ces sortes de journaux exercent sur l'opinion publique. Le Mercure avoit plus de dix mille souscripteurs, & un bien plus grand nombre de lecteurs, qui, recevant toutes les impressions du journaliste, se trouvoient peu à-peu aussi philosophes, c'est-à-dire, aussi impies que le sophiste hebdomadaire. Les conjurés antichrétiens virent tout le parti qu'ils pouvoient tirer de cet empire. La Harpe en tint le sceptre pendant bien des années. Marmontel & Champfort le partagèrent. Rémi, qui ne valoit guères mieux, l'avoit eu avant eux. Je demandois un jour à celui-ci comment il pouvoit insérer dans son journal le compte le plus méchant, le plus perfide, le plus faux qu'on pût rendre d'un ouvrage de simple littérature dont je l'avois entendu lui-même faire de grands éloges; il me répondit : Cet article a été fait par un ami de d'Alembert, & je dois mon journal ou ma fortune même à la protection de d'Alembert. L'écrivain outragé auroit voulu faire insérer sa défense dans le même journal, il n'y eut pas moyen. --- Que l'on juge par là du parti que ces mêmes sophistes tiroient de leurs feuilles périodiques. C'est par eux sur-tout qu'ils dirigeoint l'opinion publique vers le grand objet de leur conjuration.

C'étoit par l'art de ménager l'éloge & la critique suivant ses intérêts, que la secte disposoit des réputations. Ses journaux lui donnoient le double avantage d'annoncer aux écrivains affamés (1) de gloire ou de pain, le parti qu'il falloit embrasser pour arriver à leur objet par la trompette littéraire, & de n'offrir à la curiosité du public d'autres livres à rechercher, que ceux dont la secte favorisoit ou ne redoutoit pas la circulation.

---

(1) Les journaux nous apprennent aujourd'hui que M la Harpe a été converti dans sa prison par M l'évêque de Saint-Brieux : j'en serois peu surpris Les exemples de ce prélat, & les fruits du philosophisme dans la révolution, doivent faire impression sur un homme qui avec l'esprit juste saura les rapprocher des leçons & des promesses de ces anciens maîtres. Si la nouvelle de cette conversion est vraie, j'aurai peint M. de la Harpe consacrant ses talens à l'erreur. Personne plus volontiers que moi n'applaudiroit à l'usage qu'il peut désormais en faire pour la vérité.

(1) Les sophistes connoissoient si bien le pouvoir des journaux, que leur conjuration s'étendoit jusqu'à mettre en mouvement les plus hautes protections contre les auteurs religieux qui le leur disputoient. Quand Voltaire fut instruit que M. Clément devoit succéder à Fréron, dont les feuilles avoient été long-temps consacrées à la défense de la vérité, il ne rougit pas de porter d'Alembert à recourir au chancelier pour empêcher M. Clément de Continuer le journal de Fréron. (*Lett. du 12 Fév.* 1773.)

Avec cet artifice, les la Harpe du jour hâtoient la conjuration, autant & plus encore que les fophiftes les plus actifs, & leurs écrivains les plus impies. L'adepte auteur broyoit & condenfoit le poifon dans fon livre; l'adepte journalifte le proclamoit, le diftribuoit dans tous les coins de la capitale, & jufqu'aux extrémités des provinces. Tel qui eût ignoré l'exiftence d'un livre irréligieux ou féditieux, tel autre qui eût craint d'y confacrer fon temps ou fon argent, en avaloit tout le venin dans le perfide extrait des adeptes journaliftes.

Condorcet. Plus que tous ces adeptes, plus que Voltaire même, un démon appelé Condorcet haïffoit Jéfus-Chrift. Au feul nom de la divinité, ce monftre frémiffoit. On eût dit qu'il vouloit fe venger contre les cieux, du cœur qu'ils lui avoient donné. Dur, ingrat, infenfible, froid affaffin de l'amitié & de fes bienfaiteurs, il auroit traité Dieu, s'il l'avoit pu, comme il traita la Rochefoucault. L'athéifme dans la Métrie étoit fottife, il fut folie dans Diderot; dans Condorcet, il fut tout à la fois la fièvre habituelle de la haine & le fruit de l'orgueil. Pour toute chofe au monde, on n'auroit pas fait croire à Condorcet qu'un homme qui croyoit en Dieu, n'étoit pas une bête. Voltaire qui l'avoit vu jeune encore, ne devinoit pas la moitié des fervices que les conjurés devoient en recevoir, lors même qu'il écrivoit à d'Alembert : « Ma » grande confolation en mourant, eft que vous foutenez » l'honneur de nos pauvres Welches, en quoi vous ferez » bien fecondé par Condorcet ». (*Lettre* 101, *an.* 1773.)

Ce n'étoit pas fur les talens de cet homme que le chef de la conjuration pouvoit avoir fondé cet efpoir. Condorcet avoit pris de la géométrie ce que d'Alembert pouvoit lui en apprendre dans l'empire des belles-lettres; il n'étoit pas feulement fait pour arriver au fecond rang. Il avoit dans fon ftyle les défauts d'un homme qui ne fait pas même fa langue, & dont les phrafes reffemblent au fophifme qu'il faut étudier pour en débrouiller le fens. La haine fit pour lui ce que la nature fait pour les autres. A force de cacher le blafphême, il s'habitua enfin à l'exprimer plus clairement. C'eft la feule manière d'expliquer la différence remarquable qui fe trouve entre fes premiers & fes derniers ouvrages; différence encore plus fenfible dans fon effai pofthume fur les progrês de l'efprit humain. Sa plume ne fe reconnoît plus dans cet ouvrage, fi ce n'eft dans un certain nombre de pages; mais fon efprit y eft par-tout. On le voit là, comme pendant fa vie, dans fes études, dans fes écrits, dans fes converfations, dirigeant tout vers l'athéifme, n'ayant pas d'autre objet que de faire fervir toute l'hiftoire à infpirer

à ses lecteurs toute sa haine, toute sa frénésie contre Dieu. Depuis long-temps il attendoit la chute des autels, comme le seul spectacle dont son cœur pût jouir ; il la vit & la suivit de près Mais il tomba comme l'impie errant & vagabond, succombant aux angoisses, à la misère & aux terreurs de Robespierre. S'il ne reconnut pas la main qui le frappoit, s'il expira tel qu'il avoit vécu, le moment où il vit les démons eux-mêmes confesser ce Dieu qu'il blasphémoit, fut le premier instant de ses remords; il eût voulu les vaincre, & au milieu des flammes vengeresses, il crieroit encore, s'il le pouvoit : non, il n'y a point de Dieu; mais il ne le peut plus, & pour lui ce supplice vaut tous ceux de l'enfer.

Dans sa haine de Dieu portée jusqu'à l'aberration pendant qu'il a vécu, ce Condorcet, pour délivrer les hommes de la crainte d'un être immortel dans les cieux, n'avoit pas hésité à espérer que sa philosophie rendroit un jour l'homme lui-même immortel sur la terre. Pour démentir Moïse & les prophêtes, il s'étoit fait lui-même le prophête de la démence. Moïse nous montroit les jours de l'homme s'abrégeant insensiblement jusqu'au terme que Dieu leur a fixé; le prophête avoit dit : les jours de l'homme sont de soixante & dix ans, & les plus longs de quatre-vingts; au-delà il n'est plus que travail & douleur. A cet oracle de l'Esprit-saint, Condorcet a opposé les siens. En calculant les fruits de sa révolution philosophique, de cette même révolution qui commence au moins par envoyer tant d'hommes au tombeau, il ajoute au symbole de son impiété, celui de son extravagance; il prononce sans hésiter : « *Nous devons croire que* » *cette durée de la vie de l'homme doit croître sans cesse,* » si des révolutions physiques ne s'y opposent pas; mais nous » ignorons quel est le terme qu'elle ne doit jamais passer; » nous ignorons même *si les lois générales de la nature en* » *ont déterminé un au-delà duquel elle ne puisse plus s'é-* » *tendre* ». Ainsi dans son *Esquisse d'un tableau* prétendu *philosophique des progrès de l'esprit humain* (époque 10, pag, 382); ainsi, après avoir bâti l'histoire à sa façon, pour entasser toutes les calomnies de la haine contre la religion, pour ne montrer aux hommes de salut que dans son athéisme, de sophiste menteur s'érigeant en prophête, il a vu tous les fruits à-venir de sa philosophie triomphante. Le moment où elle a renversé les autels de la Divinité, est celui qu'il choisit pour nous dire : Désormais l'homme heureux verra ses jours croître sans cesse, & s'accroître au point même de ne pouvoir plus dire si la nature y a prescrit un terme; si au lieu de son Dieu éternel dans les cieux, il ne deviendra pas lui-même enfin immortel sur la terre. Ainsi,

au moment même ou le philosophisme célébroit ses triomphes, tout l'orgueil de la secte devoit être humilie par l'aberration, l'extravagance du plus impie & du plus cher de ses adeptes. La vie de Condorcet n'avoit été qu'une suite de blasphêmes; elle devoit finir par le délire.

Ce nom de Condorcet reparoîtra dans ces Mémoires; nous le verrons haïr les rois presque autant qu'il haïssoit le Christ. Avant lui, Helvétius & bien d'autres avoient déjà éprouvé avec quel art la secte conduisoit à cette double haine ceux même dont le cœur ne sembloit fait ni pour l'un, ni pour l'autre.

Le malheureux Helvétius, enfant d'un père vertueux, en conservoit encore les principes après sa première jeunesse; le fruit de son éducation étoit encore une piété exemplaire lorsqu'il connut Voltaire. Il ne le vit d'abord que comme un maître pour lequel son admiration venoit de son penchant pour la poësie. Ce fut là le principe de leurs liaisons. Jamais il n'y en eut de plus perfides; au lieu de leçons de poësie, Voltaire n'en donna à son élève que d'incrédulité. Il en fit dans un an un parfait impie, un athée plus décidé qu'il ne l'étoit lui-même. Helvétius étoit riche; il fut le milord de la secte, tout-à-la-fois acteur & protecteur. En cessant de croire à l'évangile, il fit comme la plupart des sophistes, esprits prétendus forts, qui, pour ne pas ajouter foi au mystère de la révélation, croient non-seulement aux mystères absurdes de l'athéisme, mais sont le jouet d'une crédulité puérile sur tout ce qui peut se tourner contre la religion. Le livre de l'*Esprit* que Voltaire lui-même appeloit de la *matière*, est farci de contes ridicules, ou de fables qu'Helvétius donne pour des histoires, & qui ne supportent pas l'ombre de la critique. Cet ouvrage est d'ailleurs celui d'un homme qui prétend réformer l'univers, & qui révolte plus par la licence & l'obscénité de sa morale, que par l'absurdité de son matérialisme.

Helvétius écrivit aussi sur le bonheur, & ne parut guères l'avoir trouvé. Toute sa philosophie le laissa si sensible à la censure la mieux méritée qu'il en perdit le repos, se mit à voyager, & ne revint que pour couver sa haine contre les prêtres & les rois Il étoit naturellement honnête & avoit les mœurs douces. Son ouvrage de *l'Homme & de son éducation*, prouve que le philosophisme avoit changé son caractère. Il s'y livre aux injures les plus grossières & à la calomnie portée au-delà de toute vraisemblance; il dément jusqu'aux faits journaliers & de notoriété publique (1).

(1) Je voulois décharger Helvétius de cette œuvre posthume, en disant

J'ai

J'ai parlé de Raynal ; je ne crois pas devoir reſſuſciter Deliſle auſſi profondément oublié que ſa *Philoſophie de la nature*, encore moins ce Robinet & ſon livre *de la nature*, dont on ne ſe ſouvient que pour rire de ſon entendement expliqué par des *fibres ovales ;* de ſa mémoire, par des *fibres ondulées ou ſpirales ;* & de ſa volonté, par des *fibres guillochées ;* & de ſon plaiſir, de ſa douleur par des *faiſceaux de ſenſibilité ;* & de ſon érudition, par des *protubérances d'entendement ;* & de mille inepties pires encore, s'il eſt poſſible. (*De la nature*, *voy. tom.* 1, *liv.* 4, *chapitre* 11, *&c. &c.*) Je dirai un mot de Touſſaint, parce que le ſort de cet adepte démontre à quel point l'athéiſme étoit devenu commun parmi les conjurés. Touſſaint avoit pris pour ſa partie de corrompre les mœurs. Sous ſon air de modération, il y réuſſiſſoit, en apprenant aux jeunes gens qu'ils n'ont *rien à craindre de l'amour ;* que cette paſſion *ne peut que les perfectionner ;* qu'elle ſuffit pour ſuppléer au titre d'époux dans le commerce de l'homme & de la femme (*les Mœurs*, *part.* 2 & 3) ; que *les enfans ne doivent pas plus de reconnoiſſance à leur père pour le bienfait de la naiſſance, que pour le champagne qu'il a bu, ou les menuets qu'il a bien voulu danſer* (*Id. part.* 3, *art.* 4) ; que Dieu ne pouvant pas ſe permettre la vengeance, les plus méchans n'ont rien à craindre de tout ce que l'on dit des châtimens d'un autre monde. (*Id. part.* 2, *ſect.* 2.) Avec cette doctrine, Touſſaint ne fut pour ſes confrères qu'un adepte timide, parce qu'il admettoit encore un Dieu dans le Ciel & une ame dans l'homme. Les ſophiſtes l'en punirent en lui donnant le nom de *Philoſophe Capucin*. Il s'y prit mieux heureuſement lui-même pour les punir, car il leur dit adieu en

qu'elle pourroit bien être ſortie du comité, auteur de tant d'autres impiétés attribuées aux morts. Mais Voltaire en ce cas n'en auroit pas parlé aux frères de Paris comme d'un livre qu'ils pouvoient ne pas connoître. Dans trois de ſes lettres conſécutives, il l'attribue conſtamment à Helvétius ; il lui fait ſur l'hiſtoire les mêmes reproches que nous, & d'Alembert, qui devoit être encore mieux inſtruit, ne le détrompe pas. Je me vois donc forcé de laiſſer à Helvétius toute la honte de cette production. Or, cet Helvétius écrivoit dans une ville dont l'archevêque & les paſteurs étoient bien ſpécialement remarquables par leurs ſoins & leur charité envers les pauvres ; & c'eſt dans cette ville où les curés étoient continuellement environnés de pauvres, & occupés à leur diſtribuer des ſecours ; c'eſt à Paris qu'il a oſé écrire que les prêtres avoient le cœur ſi dur, qu'on ne voyoit jamais les pauvres leur demander l'aumône. (*Voyez de l'Homme & de ſon éducation.*) Je ne crois pas que la haine du Chriſt & de ſes prêtres ait jamais inſpiré une calomnie plus atroce & plus journellement démentie par les faits, ſoit à Paris, ſoit dans toute la France. Il eût dit avec plus de vérité que bien de pauvres s'adreſſoient aux prêtres ou aux maiſons religieuſes, & n'avoient pas la même confiance pour demander l'aumône aux autres.

rétractant ses erreurs. (*Voyez ses éclaircissemens sur le livre des Mœurs.*)

Je nommerois en vain une foule d'autres écrivains de la secte. Voltaire avoit tellement mis en vogue leurs productions antichrétiennes, que ce genre de littérature étoit une ressource, un supplément à la fortune pour de misérables écrivailleurs qui ne se nourrissoient que du commerce de leurs blasphêmes. La Hollande sur-tout, & ces marais fangeux où le démon de l'avarice, sous le nom de quelques libraires, auroit vendu pour une obole toutes les ames, toutes les religions au démon de l'impiété, étoit devenue l'asile de ces impies affamés. Parmi les libraires qui leur donnoient du pain pour leurs blasphêmes, le plus remarquable étoit un nommé Marc-Michel Ray; il avoit à sa solde un Mathurin Laurent, réfugié à Amsterdam, auteur de *cette Théologie portative*, & de tant d'autres livres souvent recommandés par Voltaire, & auteur même du *Compère Matthieu.* Ce Mathurin avoit lui-même d'autres associés, dont Marc-Michel payoit les infamies à tant la feuille. C'est Voltaire lui-même qui nous l'apprend, c'étoient ces productions infames qu'il ne cessoit de recommander aux frères de répandre comme les œuvres de la philosophie portant une nouvelle lumière à l'univers. (*Voy, lett. au comte d'Argental,* 26 *Sept.* 1761; *à d'Alemb.* 13 *Janvier* 1768; *à M. Desb.* 4 *Avril* 1768.)

Nous verrons bientôt les conjurés ajouter aux presses de Hollande, celles de leur confrérie secrète pour inonder l'Europe de toutes les productions de cette espèce. A force de les multiplier, ils les accréditèrent tellement, que plusieurs années avant la révolution, il n'y avoit pas jusqu'au plus petit poëte ou romancier, qui ne voulut aussi payer son tribut au philosophisme de l'impiété. On eût dit que l'art d'écrire & de se faire lire, n'étoit plus que celui des sarcasmes ou des épigrammes contre la religion. On eût dit que les sciences les plus indépendantes des opinions religieuses, avoient toutes également conspiré contre Dieu & son Christ.

L'histoire des hommes n'étoit plus que l'art de contourner les faits, & de les diriger contre le christianisme ou contre la première des révélations. La physique ou l'histoire de la nature avoient leurs systêmes antimosaïques. La médecine avoit son athéisme; Petit le professoit aux écoles de chirurgie; Lalande le portoit avec Dupuis dans celles de l'astronomie; d'autres jusques dans celles de grammaire. Condorcet annonçant ces progrès du philosophisme, s'applaudissoit de le voir *descendu des trônes du nord jusques dans les universités.* (Voy. son artificieuse édition de Pascal, avertissement, page 5.) Les jeunes gens de la nouvelle édu-

cation ſuivoient leurs maîtres, & portoient enſuite dans le barreau tous les principes que le bavardage des avocats devoit développer dans l'aſſemblée conſtituante. Au ſortir des colléges, les clercs de procureurs & de notaires, les commis des marchands & des fermes ſembloient n'avoir appris à lire que pour balbutier ou Voltaire ou Jean-Jacques Rouſſeau.

De là cette nouvelle génération qui, depuis le ſuccès des ſophiſtes dans l'expulſion des anciens maîtres de la jeuneſſe, devoit ſe trouver prête au moment de cette grande révolution. De là les Mirabeau, les Briſſot, les Cara, les Garat, les Mercier, les Chenier; de là enfin toute cette claſſe de littérateurs français que l'on a vu donner preſque univerſellement dans les travers & dans l'enthouſiaſme de la révolution.

Une apoſtaſie ſi générale ne prouve pas ſans doute que les ſciences & les lettres ſoient nuiſibles par elles-mêmes; mais elle a démontré que les gens de lettres ſans religion ſont la claſſe de citoyens la plus perverſe & la plus dangereuſe. Cette claſſe, il eſt vrai, ne tire pas de ſon ſein même les Jourdan & les Robeſpierre; mais elle a auſſi ſes Péthion & ſes Marat; mais elle a ſes principes, ſes mœurs & ſes ſophiſmes, qui finiſſent par faire les Jourdan, les Robeſpierre; & quand ceux-ci dévorent les Bailly, enchaînent les la Harpe, effraient les Marmontel, ils n'effraient, ils n'enchaînent & ne dévorent que leurs peres.

CHAPITRE XVI.

Conduite du Clergé envers les Conjurés antichrétiens.

PENDANT que les palais des grands, les lycées des sciences humaines s'ouvroient à l'apostasie, & que toutes les classes supérieures de la bourgeoisie même, animées par l'exemple des uns, séduites par les sophismes des autres, se détachoient successivement du culte, les devoirs du clergé n'étoient pas équivoques. C'étoit à lui à former la barrière qui devoit arrêter le torrent de l'impiété débordée, & l'empêcher au moins d'entraîner la multitude, le peuple entier dans les voies de l'erreur & de la corruption. Bien plus que son honneur & ses intérêts, son nom seul annonçoit la plus stricte obligation de conscience à repousser de tous ses moyens & de toutes ses forces la conjuration contre l'autel. La moindre lâcheté de la part des pasteurs dans ces sortes de combats, eût été trahison autant qu'apostasie. Que l'historien vrai sur les rois ne craigne pas davantage de l'être sur un corps même auquel il peut appartenir. Soit que la vérité tourne à la gloire de ses frères, soit qu'elle puisse les humilier, qu'il la dise toute entière; elle sera toujours utile aux pasteurs qui nous succéderont. Ils verront ce qui fut fait, ce qu'ils auroient de mieux à faire; car la conspiration contre le Christ n'est pas éteinte; elle se cachera, elle se montrera encore; il faut bien que nos successeurs sachent ce qui peut réprimer, comme ce qui peut hâter ses succès.

Distinction à faire dans le clergé.

Si l'on pouvoit comprendre sous le nom de clergé, tout ce qui portoit en France la demi-livrée ecclésiastique, tous ceux que l'on appeloit abbés dans Paris & dans quelques autres grandes villes, l'historien pourroit dire : dès le commencement de la conjuration, le clergé eut des traîtres, des conjurés.

Des sophistes sous le nom d'abbés.

Il eut cet abbé de Prades, premier apostat, heureusement aussi le premier repentant. Il eut cet abbé Morellet, dont la honte est dans les éloges répétés de d'Alembert & de Voltaire. (65 *Lett. de d'Alembert, an.* 1760; *de Voltaire à Thiriot*, 26 *Janv. an.* 1762.) Il eut cet abbé de Condillac qui s'étoit chargé de faire de son prince un sophiste. Il eut sur-tout cet abbé Raynal, dont le nom équivaut à celui de vingt énergumènes de la secte.

Il eut encore dans Paris une foule de ces hommes qu'on appeloit abbés, comme l'on dit encore aujourd'hui l'abbé Barthelemi, l'abbé Beaudeau; comme l'on dit même encore

l'abbé Noël, l'abbé Sieyes. Mais dans le fonds, le peuple même ne confondoit pas ces abbés avec le clergé. Il savoit que tous ces abbés-là n'étoient que les intrus de l'avarice ; les uns cherchant les bénéfices simples de l'église, & laissant de côté ses fonctions ; les autres adoptant par simple économie, le costume ecclésiastique, & le déshonorant par la licence de leurs mœurs & de leurs écrits. Une des grandes fautes du clergé, fut de laisser ces êtres amphibies se multiplier, sur-tout dans la capitale. Quelque distinction que l'on fît entr'eux & le clergé en fonction, il est constant néanmoins que leurs scandales favorisèrent la conspiration des sophistes, en prêtant le flanc à des satyres qui retomboient sur le corps même, & décréditoient les vrais ministres de l'autel. Plusieurs de ces abbés ne croyant pas même en Dieu, étoient poussés dans l'église par les sophistes mêmes, sollicitant pour leurs adeptes des bénéfices pour déshonorer le clergé par leurs mœurs, & introduire parmi nous leurs principes. C'est la peste qu'ils envoyoient dans le camp ennemi; ne pouvant nous combattre, ils nous empoisonnoient ou cherchoient à le faire.

Conduite du vrai clergé ; quels reproches on peut lui faire.

En ne comprenant dans le clergé que ce qui appartient véritablement au service de l'autel, le fait est qu'ils n'y réussirent pas. J'ai fouillé dans leurs archives ; j'ai cherché à découvrir s'ils comptoient aussi parmi les évêques, les curés & tous les ecclésiastiques en fonction, quelques-uns de ces adeptes que l'on puisse appeler des impies, des conjurés sophistes ; avant le temps des Périgord d'Autun, avant l'apostasie des Gobet, des Grégoire & autres constitutionnels, je n'en ai trouvé qu'un ; c'étoit Brienne (1), & c'étoit bien assez de ce

(1) Dans la correspondance de Voltaire, il se trouve bien quelques lettres où il se flatte aussi d'avoir pour lui le cardinal de Bernis ; mais ce cardinal n'étoit encore que le jeune favori de la Pompadour ou le petit poète des graces Ces écarts d'un jeune homme ne suffisent pas pour le mettre d'intelligence avec les conjurés auxquels on ne voit pas qu'il ait rendu dans la suite le moindre service, si ce n'est en se prêtant à la destruction des jésuites. Mais on pouvoit dire alors de lui ce que d'Alembert disoit des parlemens : pardonnez leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font & de qui ils reçoivent les ordres. Les lettres de d'Alembert sur Brienne sont d'une toute autre nature. Elles supposent la plus entière connivence de la part d'un vrai traître, qui fait tout ce qu'il peut faire pour les conjurés, en cherchant simplement à n'être pas connu du clergé (*Voy. sur-tout lett. de d'Alembert à Voltaire*, 4 & 21 *déc.* 1770)

J'ai trouvé aussi quelques lettres où d'Alembert s'applaudit que le prince Louis de Rohan secondant ses intrigues, pour faire recevoir Marmontel de l'académie, ait bien voulu, en cette occasion, de coadjuteur d'une église catholique, se faire *coadjuteur de la philosophie* (*Lettre de d'Alemb. 8 décemb.* 1763) ; mais si cette erreur d'un prince naturellement noble & généreux prouve qu'il se trompa, en croyant protéger

Judas pendant trente ans mêlé au collége des apôtres. On pourroit y joindre ce Meslier, curé d'Etrepigni en Champagne, s'il étoit bien constant que les sophistes n'avoient pas forgé eux-mêmes le testament impie qu'ils lui attribuoient après sa mort.

Dans les temps les plus voisins de la révolution française, le philosophisme commençoit à s'introduire jusques dans les communautés des moines, & il y eut alors des dom Gerle; mais ils furent l'ouvrage d'une autre espèce de conjurés que je dévoilerai dans la suite de ces Mémoires. Dans tous les temps le corps du clergé conserva la foi; on pouvoit le distinguer sans doute en prêtres zélés, édifians, & en prêtres relâchés ou même scandaleux; mais on ne peut jamais le distinguer en évêques ou prêtres croyans, & en évêques ou curés, prêtres sophistes, incrédules, impies. Cette dernière classe ne fut jamais assez nombreuse, pour que les conjurés antichrétiens s'en applaudissent. S'ils avoient vu la foi se perdre aussi dans le clergé, ils n'auroient pas manqué de s'en autoriser, comme ils firent pour les ministres de Genève. (*Voy. Encyclop. art. Geneve*, & *lettre de Voltaire à M. Vernes.*) On ne voit au contraire chez eux que des déclamations contre le zèle du clergé à maintenir les dogmes; leurs satyres en ce genre font l'éloge des pasteurs.

Mais quoique le clergé se soit maintenu dans la foi, il ne restera pas sans reproches sur les progrès des sophistes & de leur conjuration. Ce n'étoit pas assez pour les apôtres de conserver intact le dépôt des vérités religieuses; c'est à l'exemple bien plus qu'à nos leçons à repousser l'impiété. Cet exemple assurément le peuple le voyoit dans une grande partie de ses pasteurs; mais ici l'exemple de la pluralité ne suffit pas. Ceux qui observent la différence des impressions savent qu'un mauvais prêtre fait plus de mal que cent des plus vertueux ecclésiastiques ne peuvent faire de bien. Tous devoient être bons, & beaucoup furent relâchés. Il y eut même dans les ministres qui servoient l'autel des hommes dont les mœurs n'étoient pas dignes du sanctuaire. Il y eut des ambitieux; il y eut de ces hommes qui devant l'exemple à leurs ouailles, aimoient mieux se livrer à l'intrigue & à la pompe de la capitale, qu'aux fonctions de leurs diocèses. Leurs vices n'étoient pas de ceux qu'on eût cherché à relever dans des laïques; mais ce qui est léger dans le siecle, est souvent monstrueux dans l'église. Les impies sur-tout avec leurs mœurs n'avoient pas droit de reprocher au clergé celles qu'il condamnoit lui-même dans quelques-uns

---

simplement les lettres dans la personne d'un adepte, elle ne prouve pas qu'il connût le secret de ceux qui abusoient de sa protection, & finissoient par se jouer de sa personne.

de ses membres ; & le clergé pouvoit dire aux mondains : Comment n'y auroit-il pas dans le sanctuaire des hommes sur lesquels nous gémissons, quand des ennemis de l'église s'emparent de toutes les protections auprès du trône, pour trafiquer impunément des dignités du sanctuaire, & pour en écarter ceux dont ils redoutent la sainteté & les lumières ? Comment n'y en auroit-il pas eu, quand des évêques cherchant à repousser un indigne confrère, Choiseuil leur répondit : C'est de ces hommes-là que nous voulons & qu'il nous faut ; quand des seigneurs irréligieux n'en regardoient pas moins les richesses de l'église comme le patrimoine de leurs enfants, dans qui souvent l'église ne trouvoit que les vices des pères à corriger ?

Il est très-vrai que le clergé pouvoit faire cette réponse à ses ennemis ; il est très-vrai que si quelque chose doit étonner l'histoire, ce n'est pas qu'avec toutes les intrigues de l'ambition, de l'avarice & de l'impiété, il y eût dans l'église de mauvais pasteurs, c'est plutôt que, malgré tout cela, il en restât encore tant de bons & de vraiment dignes de leur titre. Mais le crime de ceux qui poussoient le scandale dans le clergé, n'excusoit pas le crime de ceux qui le donnoient. Le clergé doit trouver cet aveu consigné dans l'histoire, parce que toutes les causes d'une révolution antichrétienne doivent être connues par ceux dont le devoir le plus spécial est de la repousser, & de ne pas laisser aux conjurés le moindre prétexte pour la séduction des peuples.

Mais il faut aussi que l'histoire le dise ; s'il y avoit quelques pasteurs dont le relâchement favorisoit les progrès de la conjuration, le grand nombre des pasteurs lutta avec constance contre les conjurés. Si le corps du clergé avoit ses taches, il avoit son éclat dans les vertus solides, dans la science & le zèle de la religion, dans un inviolable attachement aux principes de la foi. L'ensemble de ce corps resta bon ; & par les bienfaits du Dieu qu'il annonçoit au peuple, il sut le démontrer quand il vit l'impiété sorte de ses progrès lever enfin le masque. Alors il se trouva encore plus fort qu'elle ; il sut mourir ou voir sans crainte approcher les rigueurs d'un long exil ; & alors les sophistes apprirent à rougir eux-mêmes de cette calomnie, qui ne voyoit dans les prélats & les pasteurs que des hommes attachés aux richesses plus qu'à la foi de l'église. Les richesses restèrent aux brigands ; la foi suivit aux Carmes les archevêques, les évêques, les curés & les ecclésiastiques de tous les ordres sous le glaive des bourreaux, & elle suit encore le clergé de tous les ordres, accueilli en Angleterre, errant & fugitif en Allemagne, poussé & repoussé en Hollande, en Italie, en Suisse, par les armées ou les décrets des carmagnoles. Ils sont pauvres par-tout, & n'ont d'autres ressources que la

Sa résistance à l'impiété.

bienfaisance des nations étrangères ; ils sont riches par-tout du trésor de leur foi, du témoignage de leur conscience.

Le clergé n'avoit pas attendu les jours de cette grande épreuve pour annoncer son opposition aux principes des conjurés. La lutte commença avec la conjuration même. Dès que l'impiété se fit entendre, les assemblées du clergé parlèrent pour la confondre. L'Encyclopédie n'étoit pas à moitié imprimée, qu'elle étoit déjà proscrite par ces assemblées. Il ne s'en est pas tenu une seule depuis cinquante ans, qui n'ait averti le trône & la magistrature dés progrès du philosophisme. (*Voy les Actes du Clergé*, *sur-tout depuis* 1750.)

A la tête des prélats opposans, se montra plus spécialement M. de Beaumont, cet archevêque de Paris, dont l'histoire ne peut taire le nom sans injustice. Généreux comme les Ambroise, il eut leur zèle & leur fermeté contre les ennemis de la foi. Les Jansénistes l'envoyoient en exil, les conjurés Voltairiens eussent voulu sa mort. S'ils l'eussent essayé, il les auroit bravé sur l'échafaud, comme il bravoit les Jansénistes dans son exil, d'où il ne revenoit que pour tonner de nouveau contre les uns & contre les autres.

A son exemple, plusieurs autres évêques ajoutèrent à des mœurs pastorales, des instructions savantes & pieuses. M.r de Pompignan, alors évêque de Puy, combattit les erreurs de Jean-Jacques & de Voltaire ; le Cardinal de Luynes prémunit ses ouailles contre le systême de la nature. Les évêques de Boulogne, d'Amiens, d'Auch & bien d'autres édifioient leurs diocèses plus encore par leurs vertus que par leurs écrits. Peu d'années où l'on ne vit paroître, de la part des évêques, quelques-unes de ces lettres pastorales toutes dirigées contre l'impiété des philosophes conjurés.

Ce ne fut ni leur faute, ni celle des écrivains ecclésiastiques, si les sophismes de la secte continuèrent à faire illusion. La Sorbonne les dévoiloit dans ses censures; l'abbé Bergier poursuivoit le déisme dans ses derniers retranchemens & le faisoit rougir de ses contradictions. A l'érudition masquée des sophistes, il opposoit une étude plus franche, des connoissances plus réelles de l'antiquité & des armes qu'elle fournit à la religion. (*Voy. le Déisme réfuté par lui-même & la réponse à Frèret.*) L'abbé Guénée, avec toute l'urbanité & tout le sel attique, forçoit Voltaire même à s'humilier de son impéritie & de sa critique des livres saints (*Lett. de quelques Juifs Portugais.*) L'abbé Gérard sanctifioit les romans mêmes, & sous les formes les plus aimables rappeloit la jeunesse de ses égaremens & des voies du mensonge ; il lui donnoit ensuite les leçons de l'histoire rétablie dans sa vérité primitive. L'abbé Pey rappeloit tout

l.

la science des monumens ecclésiastiques, pour rendre à l'église ses véritables droits. Sous la simple forme d'un cathéchisme, l'abbé du Feller ou Flexier-Dureval, réunissoit toutes les forces de la raison & les ressources de la science contre toute l'école des sophistes.

Avant tous ces athlètes, l'abbé Duguet avoit mis sous le jour de l'évidence même les principes de la foi chrétienne; l'abbé Houteville en avoit démontré la vérité par les faits de l'histoire. Dès le commencement de la conspiration, le journal de Trévoux, rédigé par le père Berthier & ses confrères, avoit été plus spécialement dirigé contre toutes les erreurs des encyclopédistes. En un mot, si les Celse & les Porphyre abondoient, la religion avoit aussi ses Justin, ses Origène & ses Athénagore. Dans ces derniers temps, comme dans les premiers siècles de l'église, celui qui auroit cherché franchement la vérité, n'auroit pas tardé à la reconnoître dans la solidité des raisons que les écrivains religieux opposoient aux sophismes des auteurs conjurés. On pourroit même dire que bien des vérités furent mises par les nouveaux apologistes de la religion, sous un plus grand jour qu'elles ne l'avoient été jusqu'à eux.

Les orateurs évangeliques, secondant les efforts des évêques & des écrivains ecclésiastiques depuis les premiers jours de la conjuration, ne cessèrent d'en avertir les peuples. La réfutation des sophistes étoit devenue le plus fréquent objet de leurs instructions publiques Le père de Neuville, & après lui M de Senez, le père Beauregard sur tout, se distinguèrent en ce genre par une sainte hardiesse. On se souvient encore de l'espèce d'inspiration dont ce dernier, prêchant à la cathédrale de Paris, se sentit tout-à-coup saisi, lorsque, treize ans avant la révolution, dévoilant les projets de la philosophie moderne sur le ton des prophêtes, il fit retentir les voûtes du temple de ces paroles si honteusement vérifiées par la révolution.

« Oui, c'est au roi --- au roi & à la religion que les » philosophes en veulent; la hache & le marteau sont dans » leurs mains; ils n'attendent que l'instant favorable pour » renverser le trône & l'autel! Oui, vos temples, Seigneur, » seront dépouillés & détruits, vos fêtes abolies, votre nom » blasphêmé, votre culte proscrit! --- Mais qu'entends-je, » grand Dieu! que vois-je! Aux cantiques inspirés qui fai» soient retentir ces voûtes sacrées en votre honneur, suc» cèdent des chants lubriques & profanes! Et toi, divinité » infame du paganisme, impudique Vénus, tu viens ici » même prendre audacieusement la place du Dieu vivant,

» t'asseoir sur le trône du saint des saints, & y recevoir l'en» cens coupable de tes nouveaux adorateurs » !

Ce discours fut entendu par un peuple nombreux qu'attiroient la piété & l'éloquence de l'orateur ; il le fut par des adeptes même que l'envie de surprendre l'orateur dans ses paroles y avoit amené ; il le fut par des docteurs de la loi que nous avons connus, & qui nous les avoient fidèlement répétées avant que nous les eussions vues rapportées par différens auteurs. Les adeptes crièrent à la sédition, au fanatisme ; les docteurs de la loi ne se sont rétractés qu'après l'évènement des reproches qu'ils firent à l'orateur d'un zèle exagéré.

Ces avertissemens & toute cette lutte du clergé retardoient les progrès des sophistes, mais ne triomphoient pas de la conjuration. Elle étoit trop profonde ; l'art de séduire les nations, de propager la haine du Christ & de ses prêtres, depuis le palais des grands jusqu'à l'humble retraite de l'artisan, depuis les capitales des empires jusqu'aux villages & aux chaumières des campagnes, s'étoit perfectionné dans les antres secrets des conjurés. Leurs moyens ténébreux supposoient des mystères qui me restent à développer. Quand j'aurai dévoilé ces dernières voies de corruption mises en œuvre par les sophistes, au lieu de demander comment la France, avec le zèle & les lumières de ses pontifes, de ses pasteurs, a vu pourtant ses temples & ses autels renversés, peut-être les lecteurs nous demanderont-ils comment la chûte de ces temples & de ces autels a pu être si long-temps retardée.

CHAPITRE XVII.

Nouveaux & plus profonds moyens des conjurés pour séduire jusqu'aux dernières classes de citoyens.

QUAND Voltaire jura d'anéantir la religion chrétienne, il ne se flattoit pas d'entraîner dans son apostasie la généralité des nations. Son orgueil se trouvoit même quelquefois pleinement satisfait des progrès que son philosophisme avoit fait parmi les hommes *qui gouvernent ou qui sont faits pour gouverner*, & *parmi les gens de lettres*. (Voy. lett. à d'Alembert du 13 Décemb. 1763.) Pendant long-temps au moins il sembla peu jaloux d'enlever au christianisme toutes les classes inférieures de la société qu'il ne comprenoit pas sous le nom d'*honnêtes gens*. Les faits que nous allons rapporter démontrent tout-à-la-fois la nouvelle étendue que ces adeptes conjurés donnèrent à leur zèle, & les artifices qu'ils mirent en usage pour ne plus laisser au Christ un seul adorateur dans les conditions même les plus obscures.

Un médecin, connu en France sous le nom de Quesnay, s'étoit si bien insinué dans les bonnes graces & l'estime de Louis XV, que ce prince l'appeloit son *penseur*. Quesnay en effet sembloit avoir profondément médité sur tout ce qui peut faire le bonheur des peuples; il put le désirer franchement, mais il ne fut avec tout cela qu'un homme à vains systêmes, & le fondateur de cette espèce de sophistes appelés économistes, parce qu'ils s'occupoient beaucoup, parloient au moins beaucoup de l'économie, de l'ordre à mettre dans l'administration, des autres moyens de soulager le peuple. Si quelques-uns de ces économistes n'étendirent pas plus loin leurs spéculations, au moins est-il certain que leurs écrivains cachèrent mal leur haine pour le christianisme Leurs ouvrages sont remplis de ces traits qui annoncent la résolution de faire succéder la religion purement naturelle à la religion de la révélation. (*Voy. l'Analyse de ces ouvrages par M. le Gros, prévôt de S. Louis du Louvre.*) *Origine des économistes.*

Le ton qu'ils avoient pris de parler continuellement agriculture, administration, économie, les rendoit moins suspects que les autres sophistes, uniquement occupés de leur impiété.

Quesnay & ses adeptes avoient plus spécialement pris à cœur de répandre que le peuple des campagnes, les artisans des villes manquoient de l'instruction nécessaire à leur pro- *Leur projet d'école pour le peuple.*

feſſion; que les hommes de cette claſſe, hors d'état de puiſer leurs leçons dans les livres, croupiſſoient dans une ignorance fatale à leur bonheur & à l'état; qu'il falloit établir & multiplier, ſur-tout dans les campagnes, des écoles gratuites, où les enfans ſeroient formés à différens métiers, principalement aux principes de l'agriculture. D'Alembert & les autres adeptes Voltairiens ne tardèrent pas à ſentir tous les partis qu'ils pouvoient tirer de ces écoles. Joints aux économiſtes, ils firent parvenir à Louis XV différens mémoires dans leſquels ils exaltoient les avantages, ſoit temporels, ſoit même ſpirituels qu'un pareil établiſſement devoit procurer à la claſſe indigente de ſon royaume. Le prince, qui aimoit réellement le peuple, ſaiſit le projet avec ardeur: il étoit prêt à faire ſur ſes revenus propres, la plus grande partie des frais qu'exigeroient ces écoles gratuites d'agriculture. Il s'en ouvrit à M. Bertin, honoré de ſa confiance & chargé de l'adminiſtration de ſa caſſette. C'eſt ſur les converſations de ce miniſtre qu'a été rédigé le mémoire dont je tire ces particularités; c'eſt lui-même que je vais laiſſer dévoiler toute cette manœuvre des conjurés.

Union des conjurés pour ces écoles.

Louis XV détrompé par M. Bertin.

« Louis XV, *diſoit ce miniſtre,* m'ayant confié la di-
» rection de ſa caſſette, il étoit naturel qu'il me parlât d'un
» établiſſement dont elle devoit ſupporter la dépenſe. Il y
» avoit long-temps que j'obſervois les diverſes ſectes de nos
» philoſophes: quoique j'euſſe bien des reproches à me faire
» ſur la pratique des devoirs religieux, j'avois au moins
» conſervé les principes de la religion, je ne doutois pas
» des efforts que faiſoient les philoſophes pour la détruire.
» Je ſentis que leur objet étoit d'avoir eux-mêmes la di-
» rection de ces écoles, de s'emparer par là de l'éducation
» du peuple, ſous prétexte que les évêques & les prêtres
» chargés juſques alors de l'inſpection des maîtres, ne pour-
» roient pas entrer dans des détails peu faits pour des eccléſiaſtiques. Je conçus qu'il s'agiſſoit bien moins de donner
» aux enfans du laboureur & de l'artiſan des leçons d'agri-
» culture, que de les empêcher de recevoir les leçons habi-
» tuelles de leur catéchiſme ou de la religion.

» Je n'héſitai pas à déclarer au roi que les intentions des
» philoſophes étoient bien différentes des ſiennes. Je connois
» ces conſpirateurs, *lui dis-je*; gardez-vous, ſire, de les
» ſeconder. Votre royaume ne manque pas d'écoles gratuites,
» ou preſque gratuites; il en eſt dans les plus petits bourgs,
» & preſque dans tous les villages; peut-être même ne ſont-
» elles déjà que trop multipliées. Ce ne ſont pas les livres
» qui font les artiſans & les laboureurs, c'eſt la pratique.
» Les livres & les maîtres envoyés par ces philoſophes rendront

» le payſan moins laborieux que ſyſtématique. J'ai peur qu'ils » ne le rendent pareſſeux, vain, jaloux & bientôt raiſonneur, » ſéditieux & enfin rebelle. J'ai peur que tout le fruit de » la dépenſe que l'on cherche à vous faire ſupporter à vous-» même, ne ſoit d'effacer peu à peu dans le cœur du peuple, » l'amour de ſa religion & de ſes rois.

» J'ajoutai à ces raiſons tout ce qui me vint dans l'eſprit » pour diſſuader ſa majeſté. Au lieu de maîtres envoyés & » choiſis par des philoſophes, je lui conſeillai d'employer » les mêmes ſommes à multiplier les cathéchiſtes, à rechercher » des hommes ſages & bien patiens que ſa majeſté entre-» tiendroit de concert avec les évêques, pour enſeigner aux » pauvres payſans les principes de la religion, & les leur » enſeigner par cœur, comme le faiſoient les curés & les » vicaires pour les enfans qui ne ſavoient pas lire.

» Louis XV paroiſſoit goûter mes raiſons, mais les phi-» loſophes revinrent à la charge. Ils avoient auprès du roi » des hommes qui ne ceſſoient de le preſſer; le roi ne pouvoit » pas d'ailleurs ſe perſuader que ſon penſeur Queſnay & les » autres philoſophes euſſent des vues ſi déteſtables. Il fut ſi » conſtamment obſédé par ces hommes-là, que pendant les » vingt dernières années de ſon règne, dans les conver-» ſations journalières dont il m'honoroit, je fus preſque » toujours occupé à combattre la fauſſe opinion qu'on lui » donnoit de ſes économiſtes & de leurs aſſociés.

Découverte de ce miniſtre ſur les moyens des conjurés pour ſéduire le peuple des campagnes.

» Réſolu enfin de donner au roi une preuve certaine qu'on » le trompoit, je cherchai à gagner la confiance de ces » marchands forains qui courent les campagnes, & vont » étalant leurs marchandiſes dans les villages & aux portes » des châteaux. Je ſoupçonnois ſur-tout ceux qui vendent » des livres, de n'être que les agens du philoſophiſme auprès » de ce bon peuple. Dans mes voyages à la campagne, je » m'attachai ſur-tout à ces derniers. Lorſqu'ils m'offroient » des livres à acheter, je leur diſois : quels livres pouvez-» vous donc avoir? Des cathéchiſmes ſans doute ou des livres » de prières? On n'en lit pas d'autres dans les villages. A » ces mots, j'en vis pluſieurs ſourire. Non, me répondirent-» ils, ce ne ſont guères là nos livres; nous faiſons bien mieux » fortune avec ceux de Voltaire, Diderot & autres philo-» ſophes. --- Je reprenois : comment! des payſans acheter » Voltaire & Diderot! Mais où prennent-ils donc de l'argent » pour des livres ſi chers? La réponſe à cette obſervation » fut conſtamment : nous en avons à meilleur compte que » les livres de prières. Nous pouvons donner le volume à dix » ſous, & nous y gagnons encore joliment. Sur de nouvelles » queſtions, pluſieurs m'avouèrent que ces livres ne leur

» coûtoient rien à eux-mêmes ; qu'ils en recevoient des » ballots entiers, sans savoir d'où ils leur arrivoient, avertis » seulement de les vendre dans leurs courses au prix le plus » modique ».

Tel étoit le récit que faisoit souvent M. Bertin, sur-tout dans sa retraite à Aix-la-Chapelle. Tout ce qu'il racontoit de ces marchands forains se trouve exactement conforme à ce que j'en ai entendu dire à plusieurs curés des petites villes & villages. Ils regardoient en général ces libraires, coureurs de campagne, comme la peste de leurs paroisses, comme les colporteurs dont les soi-disant philosophes se servoient pour faire circuler de côté & d'autre le poison de leur impiété.

Louis XV, averti par le compte que le ministre lui rendit de sa découverte, conçut enfin que l'établissement des écoles si ardemment sollicitées par la secte, ne seroit pour elle qu'un moyen de plus pour séduire le peuple. Il abandonna le projet ; mais toujours harcelé par les amis & les protecteurs des conjurés, il ne remonta point à la source du mal, & ne prit que de foibles mesures pour en arrêter les progrès. Les conjurés continuèrent à se servir de leurs colporteurs forains. Ce n'étoit même là qu'un premier moyen de suppléer à leurs prétendues écoles d'agriculture dont ils supportoient le délai avec la plus grande impatience. De nouveaux faits apprirent qu'ils savoient y suppléer par des moyens plus artificieux encore & bien plus funestes.

Moyens des maîtres d'écoles dans les villages.

Plusieurs années avant la révolution francaise, un curé du diocèse d'Embrun avoit de fréquentes contestations avec le maître d'école de son village, l'accusant d'être un vil corrupteur de l'enfance même, à qui il distribuoit les livres les plus opposés aux mœurs & à la religion. Le seigneur du village, adepte protecteur de la secte, étoit l'appui du magister ; le bon pasteur porta ses plaintes à l'archevêché ; M. Salabert d'Anguin, vicaire général, chargé de vérifier les faits, demanda à voir la bibliothèque du magister ; il la trouva remplie de ces sortes de livres. Loin de nier l'usage qu'il en faisoit, le magister affecta un ton de bonne foi, & répondit qu'il avoit entendu faire de grands éloges de ces livres ; qu'il ne croyoit pas pouvoir en donner de meilleurs à ses écoliers. Il ajouta même, comme les colporteurs forains, qu'au reste il n'avoit pas la peine de les acheter ; qu'il en recevoit souvent des envois considérables, sans savoir même de quelle part ils lui arrivoient.

A une lieue de liége & dans les villages circonvoisins, des maîtres plus perfides encore avoient reçu des instructions qui renchérissent sur ces moyens de corruption. Ceux-ci réu-

nissoient à des heures & à des jours marqués, un certain nombre de ces artisans ou pauvres paysans qui n'avoient pas appris à lire. Dans ces conventicules, un des élèves du magister faisoit à haute voix la lecture des livres qui l'avoient déjà gâté lui-même. C'étoient d'abord quelques-uns des romans de Voltaire; c'étoient ensuite le Sermon des cinquante, le prétendu Bon sens, & autres œuvres de la secte que le magister avoit soin de fournir. C'étoient sur-tout les livres qui abondent en déclamations & calomnies contre les prêtres. Ces conventicules qui préludoient si bien à la révolution de Liége, restèrent inconnus jusqu'à ce qu'enfin un menuisier honnête & religieux s'ouvrit à un tréfoncier de Liége pour qui il travailloit, sur la douleur qu'il avoit eu de surprendre ses propres enfans, dans un pareil conventicule, occupés à faire ces lectures à une douzaine de paysans. Sur cette nouvelle, des recherches furent faites dans les environs; plusieurs maîtres d'école furent trouvés coupables de la même infamie, & l'on observa que ces perfides maîtres étoient précisément ceux que l'affectation à remplir les devoirs extérieurs de la religion, auroit le moins fait suspecter de ces manœuvres infernales. Les recherches furent poussées plus loin; les traces conduisirent jusqu'à d'Alembert; & voici les nouvelles connoissances qui en résultèrent. Je les tiens de la personne même à qui l'honnête menuisier s'étoit ouvert, & qui mit à ces recherches toute la constance & tout l'intérêt que méritoit un objet de cette importance.

Comité de d'Alembert pour l'éducation.

En recherchant quels hommes avoient recommandé ces corrupteurs de la jeunesse, on les vit protégés sous main par des hommes connus par leurs liaisons avec les impies du jour; on arriva jusqu'à d'Alembert & à son bureau d'instituteurs. C'étoit à ce bureau que s'adressoient tous ceux dont j'ai parlé, & qui avoient besoin de la recommandation des sophistes pour se procurer des places de précepteurs ou de gouverneurs dans les maisons des riches & des grands seigneurs. Au temps où nous en sommes, d'Alembert ne bornoit plus son zèle à ces institutions particulières; il avoit établi ses correspondances dans les provinces & même hors du royaume. Lorsque quelque place de professeur ou même de simple maître d'école venoit à vaquer, dans les colléges ou dans les villages, les adeptes répandus de côté & d'autre avoient soin d'informer d'Alembert & ses coadjuteurs, des places vacantes, des sujets qui se présentoient pour les remplir, de ceux qu'il falloit écarter ou recommander, des personnes auxquelles il falloit recourir, pour faire arriver à ces sortes de places les adeptes concourans, ou bien ceux que le bureau même enverroit de Paris, & enfin des règles de conduite à

donner, du plus ou du moins de précaution à prescrire aux élus, suivant les circonstances locales, & le plus ou moins de progrès que le philosophisme avoit fait autour d'eux De là cette impudence dans le magister du diocèse d'Embrun, & cette hypocrite dissimulation dans ceux du pays de Liége, où l'on avoit à redouter un gouvernement tout ecclésiastique, & où l'impiété n'avoit pas encore fait les mêmes progrès qu'en France.

C'est ainsi que d'Alembert, fidèle à la mission que lui avoit donné Voltaire, en le chargeant *d'éclairer la jeunesse autant qu'il le pourroit* (Lett. du 15 Sept. 1762), avoit perfectionné les manœuvres qui tendoient à la séduire Voltaire en ce temps-là n'avoit pas même à regreter sa colonie de Clèves. La manufacture de toute impiété à laquelle il la destinoit, *la confrérie* philosophique, pareille à *celle des Maçons*, enfin *l'académie secrete* plus occupée à écraser le Christ & sa religion, que toutes les académies publiques ne le furent jamais à étendre l'empire des arts & des sciences, s'étoient réalisées dans Paris. Cette association la plus ténébreuse des conjurés antichrétiens existoit dans le centre même d'un empire très-chrétien; & par des moyens que la rage contre le Christ pouvoit seule inspirer, appeloit la révolution qui devoit détruire en France, & si elle l'eût pu, dans l'univers entier, tous les autels & tous les dogmes du christianisme. C'est ici le dernier *mystère de Mitra*; c'est ici la profonde manœuvre des conjurés Elle n'a point été dévoilée, que je sache, par aucun écrivain; on n'en découvre pas même les moindres traces dans la partie des lettres de Voltaire, que les adeptes éditeurs ont jugé à propos de rendre publique. Ils eurent leurs raisons pour supprimer ces lettres. Au premier moment de la révolution, elles auroient encore suffi pour exciter l'indignation d'un peuple qui auroit pu y voir toute l'atrocité des moyens employés pour l'arracher à sa religion. Infailliblement même, satisfait du plaisir des démons, du plaisir d'avoir fait le mal dans les ténèbres, jamais les conjurés n'auroient violé ce mystère de leur iniquité, si la providence n'avoit réduit, à force de remords, le malheureux adepte dont nous allons parler, à laisser échapper son secret.

Découverte de l'académie secrète des conjurés, & de leurs moyens.

Avant que de le publier moi-même, je dois compte à mes lecteurs des précautions que j'ai prises pour constater la vérité des faits. La scène que je vais raconter m'étoit rapportée par un homme dont la probité m'étoit assez connue, pour n'avoir pas moi-même le moindre doute sur la relation; je l'exigeai cependant signée de sa main, je crus devoir faire quelque chose de plus. Le seigneur que je voyois cité comme

comme témoin, & même comme le second acteur dans cette scene, étoit un homme connu par son courage, ses vertus & ses services, revêtu par Louis XVI de la première distinction de la noblesse française. Il étoit alors à Londres, & il y est encore au moment où j'écris. Je n'hésitai pas à m'adresser à lui. J'écoutai avec toute l'attention possible le récit qu'il voulut bien me faire; je le trouvai parfaitement conforme au mémoire signé dont j'avois eu soin de me munir. Si l'on ne trouve pas ici le nom de ce seigneur, ce n'est pas qu'il craignît d'être cité; c'est uniquement qu'il n'aime pas à l'être dans un fait qui l'attriste sur le sort d'un ami, dont l'erreur étoit due à la séduction des sophistes bien plus qu'à son cœur, & dont le repentir en quelque sorte au moins a expié le crime ou le délire.

Ces éclaircissemens donnés, voici le fait qui m'a paru les rendre nécessaires, pour suppléer aux preuves que l'on m'a vu jusqu'à ce chapitre tirer presque toutes des lettres mêmes des conjurés.

Vers le milieu du mois de Septembre année 1789, c'est-à-dire, environ quinze jours avant les atrocités des 5 & 6 Octobre, dans un temps où il étoit déjà visible que l'assemblée appelée nationale, ayant lancé le peuple dans les horreurs de la révolution, ne mettroit plus de bornes à ses prétentions, M. Leroy, lieutenant des chasses de sa majesté, & académicien (1), se trouvoit à dîner chez M. d'Angevilliers, intendant des bâtimens du roi. La conversation roula, suivant les circonstances du moment, sur les désastres que la révolution avoit déjà entraînés, & sur ceux qu'il étoit trop facile de prévoir. Le repas terminé, le même seigneur de qui je tiens le fait, ami de ce M. Leroy, mais fâché de l'avoir vu long-temps plein d'estime pour les sophistes du jour, crut devoir lui en faire des reproches en ces termes si expressifs : *Eh bien, voilà pourtant l'ouvrage de la philosophie !* Atterré par ces mots, hélas ! répond l'académicien, *à qui le dites-vous ? Je ne le sais que trop ; mais j'en mourrai de douleur & de remords.* Sur ce mot de *remords*, qu'il répète en terminant presque toutes ses phrases, le même seigneur lui demande s'il auroit contribué à cette révolution, de maniere à s'en faire à lui-même de si vifs reproches ? « Oui, répond encore l'académicien, j'y ai contribué, &

Aveux & repentir du secrétaire de cette académie secrète.

(1) Le seigneur, de qui je tiens cette anecdote, ne put pas m'assurer positivement de quelle académie étoit ce M. Leroy. Comme il y avoit dans Paris plusieurs hommes du même nom, & même assez connus dans les académies, je désigne plus spécialement celui-ci comme ce seigneur le désignoit lui-même, par sa qualité de lieutenant des chasses, qui le distinguera des autres Leroy.

» beaucoup plus que je ne le voudrois. J'étois le secrétaire « du comité à qui vous la devez, mais j'atteste les cieux » que jamais je n'ai cru qu'on en vînt à ce point. Vous m'avez » vu au service du roi; vous savez que j'aime sa personne. » Ce n'est pas là que je croyois conduire ses sujets : *j'en* » *mourrai de douleur & de remords* ».

Pressé de s'expliquer sur ce comité, sur cette société secrète, dont toute la compagnie ignoroit l'existence, l'académicien reprit : « Cette société étoit une espèce de club » que nous avions formé entre nous philosophes, & dans » lequel nous n'admettions que ceux dont nous étions bien » sûrs. Nos assemblées se tenoient régulièrement à l'hôtel du » baron d'Holbach. De peur que l'on n'en soupçonnât l'objet, nous nous donnâmes le nom d'économistes; nous créâmes Voltaire, quoiqu'absent, président honoraire & perpétuel de la société. Nos principaux membres étoient » d'Alembert, Turgot, Condorcet, Diderot, la Harpe, & » ce Lamoignon, garde des sceaux, qui, lors de sa disgrace, » s'est tué dans son parc ».

Objet de cette académie.

Toute cette déclaration étoit interrompue par des soupirs & des sanglots; l'adepte, profondément pénitent, ajouta : « Voici quelles étoient nos occupations : la plupart de ces ,, livres que vous avez vus paroître depuis long-temps contre ,, la religion, les mœurs & le gouvernement, étoient notre ,, ouvrage, ou celui de quelques auteurs affidés. Tous étoient ,, composés par les membres ou par les ordres de la société. Avant d'être livrés à l'impression, tous étoient envoyés à notre bureau. Là, nous les révisions, nous ,, ajoutions, nous retranchions, nous corrigions, suivant ,, que les circonstances l'exigeoient. Quand notre philosophie ,, se montroit trop à découvert pour le moment ou pour ,, l'objet du livre, nous y mettions un voile; quand nous ,, croyions pouvoir aller plus loin que l'auteur, nous parlions aussi plus clairement; enfin nous faisions dire à ces ,, écrivains tout ce que nous voulions. L'ouvrage paroissoit ,, ensuite sous un titre & un nom que nous choisissions ,, pour cacher la main d'où il partoit. Ceux que vous avez ,, cru des œuvres posthumes, *tels que le Christianisme dévoilé*, & divers autres attribués à Fréret, à Boulanger ,, après leur mort, n'étoient pas sortis d'ailleurs que de ,, notre société.

,, Quand nous avions approuvé tous ces livres, nous en ,, faisions tirer d'abord sur papier fin ou ordinaire, un nombre suffisant pour rembourser les frais d'impression, & ,, ensuite une quantité immense d'exemplaires sur le papier ,, le moins cher. Nous envoyions ceux-ci à des libraires ou

„ à des colporteurs, qui les recevant pour rien ou presque „ rien, étoient chargés de les répandre ou de les vendre „ au peuple au plus bas prix. Voilà ce qui a changé ce „ peuple & l'a conduit au point où vous le voyez aujourd'hui. Je ne le verrai pas long-temps; j'en mourrai de „ douleur & de remords „.

Ce récit avoit fait frémir d'indignation, mais on étoit encore touché du repentir & de l'état réellement cruel où se trouvoit celui qui le faisoit. Ce qui accrut encore l'horreur d'une philosophie qui avoit pu trouver & méditer avec tant de constance ces moyens d'arracher au peuple sa religion, ses mœurs, ce fut ce qu'ajouta encore M. Leroy, en dévoilant le sens de ces demi-mots, *écr. l'inf.* (*écrasez l'infame*) par lesquels Voltaire terminoit un si grand nombre de ses lettres. Il en donna cette même explication que nous en avons donné dans ces Mémoires, & que le texte même de ses diverses lettres rend d'ailleurs si évident. Il dit précisément comme nous, que ces mots signifioient : écrasez Jésus-Christ, écrasez la religion de Jésus-Christ. Il dit aussi ce que nous n'aurions pas voulu assurer de nous-même, ce qui étoit pourtant si vraisemblable, que toutes les personnes qui recevoient de Voltaire des lettres terminées par l'horrible formule, étoient ou membres du comité secret, ou initiés à ses mystères. Il dévoila aussi ce que j'ai déjà raconté du projet des conjurés, pour faire de l'infame Brienne un archevêque de Paris, & de leur intention dans ce projet. Il entra dans bien d'autres détails qui seroient précieux à l'histoire, mais que la mémoire des assistans à laissé échapper.

Je n'ai pu, par exemple, constater en quelle année cette académie secrette des conjurés avoit été établie. Ce qui paroît certain par le rapport du ministre Bertin, c'est qu'elle existoit déjà plusieurs années avant la mort de Louis XV, puisque dès-lors on voit leur principal objet se poursuivre si efficacement par la circulation de toutes ces productions impies que les marchands forains recevoient d'une main inconnue, pour les distribuer au plus bas prix dans les campagnes.

Je crois, à cette occasion, devoir citer une lettre de Voltaire à Helvétius, datée du mois de Mars, année 1763 : « Pourquoi, dit Voltaire à son zélé confrère, les adorateurs » de la raison restent-ils dans le silence & dans la crainte? » Ils ne connoissent pas assez leurs forces. *Qui les empê-* » *cheroit d'avoir chez eux une petite imprimerie, & de* » *donner des ouvrages utiles & courts, dont leurs amis* » *seroient les seuls dépositaires?* C'est ainsi qu'en ont usé » ceux qui ont imprimé les dernières volontés de ce bon

» & honnête curé, (le Teftament de Jean Meflier.) *Il* » eft certain que fon témoignage eft d'un grand poids; *il* » *eft encore certain que vous & vos amis, vous pourriez* » *faire de meilleurs ouvrages avec la plus grande facilité,* » *& les faire débiter fans vous compromettre* ».

Il eft une autre lettre dans laquelle Voltaire, fur le ton de l'ironie, & fous le nom de Jean Patourel, ci-devant Jéfuite, faifant femblant de féliciter Helvétius de fa prétendue converfion, décrit en ces termes la manière dont on s'y prenoit pour faire circuler les ouvrages qu'il étoit le plus jaloux de répandre dans la claffe la moins inftruite. « On oppofe, » dit-il, au *Pédagogue chrétien* & au *Penfez-y bien*, livres » qui faifoient autrefois tant de converfions, de petits livres » philofophiques qu'on a foin de répandre *par-tout adroitement.* » Ces petits livres fe fuccèdent rapidement les uns aux autres. » *On ne les vend point; on les donne à des perfonnes affi-* » *dées, qui les diftribuent à de jeunes gens & à des femmes.* » Tantôt c'eft le Sermon des cinquante qu'on attribue au roi » de Pruffe; tantôt c'eft un extrait du Teftament de ce » malheureux curé Jean Meflier, qui demanda pardon à Dieu » en mourant, d'avoir enfeigné le chriftianifme; tantôt c'eft » je ne fais quel *Cathéchifme de l'honnête homme*, fait par » un certain abbé Durand ». (*Lifez, par Voltaire même.*) &c. (*Lett. à Helvétius*, 25 *Augufte* 1763.)

Ces deux lettres nous difent bien des chofes. D'abord elles nous montrent Voltaire donnant le plan d'une fociété fecrète, ayant précifément le même objet que celle dont l'adepte Leroy dévoiloit les myftères. Enfuite on y voit une fociété parfaitement femblable à celle-là, occupée du même objet, ufant des mêmes artifices, alors exiftante à Ferney. Enfin, elles nous difent que cette académie fecrète n'exiftoit pas encore dans Paris à la date de ces lettres, puifque l'on voit Voltaire en folliciter l'établiffement. Mais, d'un autre côté, les prétendues œuvres pofthumes de Fréret & de Boulanger, que l'adepte Leroy déclare être forties de l'académie fecrète féante à Paris, hôtel d'Holbach, parurent en 1766 & 1767. (*Voyez l'Antiquité dévoilée, édition d'Amfterdam, an.* 1766, *& l'Examen des apologiftes du chriftianifme, an.* 1767.) Il femble donc conftant que cette académie fecrète fut établie à Paris entre l'année 1763 & l'année 1766, c'eft-à-dire, qu'au moment de la révolution françaife, elle travailloit au moins depuis vingt-trois ans à féduire les peuples par tous les artifices dont la honte & le repentir arrachèrent l'aveu à celui-là même qui faifoit les fonctions de fecrétaire dans cette académie manufacturière de tant d'impiétés.

Date de l'académie fecrète de Paris.

Au refte, ce malheureux adepte avoit dit vrai, en répétant

qu'il en mourroit de douleur & de remords. A peine survécut il trois mois à cette confession. En indiquant les noms des principaux membres de sa monstrueuse académie, il avoit ajouté qu'il falloit y comprendre tous ces adeptes favoris auprès de qui Voltaire dans ses lettres avoit fait usage de l'atroce formule, *écrasez l'infame.* Conformément à cette règle, le premier de ces adeptes sera sans contredit ce Damilaville si content de s'entendre dire qu'il n'y avoit *plus que la canaille* à croire en Jésus-Christ; car ce sont sur-tout les lettres adressées à cet adepte que Voltaire finissoit par ces mots, *écrasez l'infame.* Or ce Damilaville n'étoit pas lui-même d'un rang fort élevé au-dessus de cette canaille; il avoit fait une espèce de fortune en devenant commis au bureau des vingtièmes, à trois ou quatre mille livres tournois d'appointement. Sa philosophie ne lui avoit point appris à se contenter de ce médiocre revenu, puisque l'on voit Voltaire réduit à s'excuser de ne pouvoir lui procurer un emploi plus lucratif (*Correspondance générale*, *lettre à Damilaville*, 2 *Déc.* 1757.)

Autres adeptes de cette académie.

Damilaville.

Le caractère spécial que Voltaire lui donne dans une de ses lettres à d'Alembert, est de *haïr Dieu.* Seroit-ce pour cela qu'il lui écrit beaucoup plus fréquemment & avec plus d'intimité qu'à tous les autres adeptes? Il se servoit spécialement de lui pour faire arriver ses plus intimes secrets ou ses productions les plus impies aux conjurés. Nous ignorerions encore quels étoient ses talens littéraires, sans une lettre de Voltaire au marquis de Villevieille, lettre qui nous dépeint à merveille la lâcheté des conjurés, & combien peu toute leur philosophie ressembloit à celle d'un vrai sage, prêt à tout sacrifier pour faire triompher la vérité. « Non, mon » cher ami, non, *dit Voltaire à son marquis*, les Socrates » modernes ne boiront point la ciguë. Le Socrate d'Athènes » étoit, entre nous, un homme très-imprudent, un ergoteur impitoyable, qui s'étoit fait mille ennemis, & qui » brava ses juges très-mal-à-propos.

« Nos philosophes d'aujourd'hui sont plus adroits. Ils n'ont » point la sotte & dangereuse vanité de mettre leurs noms » à leurs ouvrages; ce sont des mains invisibles qui percent » le fanatisme d'un bout de l'Europe à l'autre, avec les » flèches de la vérité. *Damilaville* vient de mourir. Il étoit » auteur du *Christianisme dévoilé* (publié sous le nom de » Boulanger), & de beaucoup d'autres écrits. *On ne l'a* » *jamais su; ses amis lui ont gardé le secret avec une fidélité digne de la philosophie* ». (20 Déc. 1768.)

Tel étoit donc l'auteur de ce fameux ouvrage que les conjurés affectoient de nous donner pour la production d'un de leurs savans. Le prétendu Boulanger étoit ce Damilaville,

devenu le grand homme de la philosophie moderne, à son bureau de publicain ; & tel étoit aussi le courage de ce grand philosophe : tout comme ses confrères, il eût craint que sa philosophie ne lui coutât trop cher, s'il avoit fallu la soutenir devant les tribunaux. Il eût craint sans doute aussi de boire, non pas dans la coupe de la ciguë, mais dans celle de la honte & de l'infamie, s'il eût été connu pour auteur de toutes les calomnies & de toutes les erreurs qu'il consignoit dans cet ouvrage, l'un des plus atroces que les conjurés aient publié contre le christianisme.

Cet adepte, si digne de toute la tendresse de d'Alembert & de Voltaire, mourut *banqueroutier*, commis de bureau, séparé de sa femme depuis douze ans. Son panégyrique se trouve encore dans ces mots de Voltaire à d'Alembert : « Je » regretterai toute ma vie Damilaville. J'aimois *l'intrépidité* » *de son ame ;* il avoit *l'enthousiasme de St. Paul*, (c'est-» à-dire, autant de zèle pour détruire la religion que St. Paul » en avoit pour l'établir.) *C'étoit un homme nécessaire* ». (Lett. 23 Déc. 1769, & 13 Janv. &c.) La décence ne nous permet pas de répéter le reste de l'éloge.

Comte d'Argental.

Après ce vil sophiste, dont tout le mérite semble avoir été celui d'un athée exalté, l'un des membres les plus zélés étoit le comte d'Argental. J'ai déjà parlé de ce comte si cher à Voltaire ; je n'en rappelle ici le souvenir que parce qu'il étoit aussi un des correspondans avec qui Voltaire s'exprimoit très-librement sur le vœu d'écraser Jésus-Christ, & que pour observer ses droits à l'académie secrète. (*Voyez une foule de lettres dans la correspondance générale.*)

Thiriot.

Avec le même droit, il faut donner la même place à je ne sais quel littérateur appelé Thiriot. Ni plus riche, ni d'un rang plus élevé que Damilaville, celui-ci subsista plus long-temps des bienfaits de Voltaire, qui en fit d'abord son disciple & ensuite son agent. Frère Thiriot devenu bien impie, fut aussi bien ingrat. Voltaire s'en plaignoit amèrement; mais Thiriot, malgré toute son ingratitude, étoit resté impie : cette constance le réconcilia avec Voltaire & conserva ses titres auprès des conjurés. (*Voyez Correspondance & lettre à d'Alembert, & lettre de la marquise du Châtelet au roi de Prusse.*)

Saurin.

Un homme qu'on regrette de voir associé à tous ces sophistes, est M. Saurin de l'académie française. Ce ne sont pas sans doute ses œuvres qui inspirent ce sentiment; car sans la tragédie de Spartacus, on ne parleroit guères ni de ses vers, ni de sa prose ; mais on nous dit qu'avec une ame honnête, il dut au défaut de fortune, bien plus qu'à son goût & à son penchant, ses liaisons avec les conjurés. On

nous dit qu'il fut homme d'une probité reconnue, mais qu'il fut entraîné dans leur ſociété par une penſion de mille écus que lui faiſoit Helvétius. Je ne ſouſcrirai point à cette excuſe. Qu'eſt-ce que la probité d'un homme qui ſacrifie la vérité à l'or, & qu'une penſion ſuffit pour entraîner & retenir dans des conſpirations contre l'autel ? Je vois Voltaire écrivant à Saurin même, le mettre ſur la même ligne qu'Helvétius, & tout frère initié, lui confier les mêmes ſecrets, l'exhorter à la même guerre contre Jéſus-Chriſt. (*Lettre de Voltaire à Saurin, Octob.* 1761, *& à Damilaville*, 28 *Décemb.* 1762.) Il faut bien qu'il ſubiſſe la honte de l'initiation, puiſqu'on ne l'a pas vu y renoncer.

Il faut bien ajouter à la liſte M. Grim, ce baron Suiſſe, le digne ami, le digne coopérateur de Diderot, courant tout comme lui, de Paris à Péterſbourg, pour s'y faire des adeptes, revenant comme lui à Paris pour s'aſſocier encore à ces abſurdités, prêchant tout comme lui, qu'entre *l'homme & ſon chien, il n'y a de différence que dans l'habit*, & ſe glorifiant de pouvoir annoncer à Voltaire que l'empereur Joſeph étoit initié à ſes myſtères. **Grim.**

Il faut bien y ajouter auſſi cet Allemand baron d'Holbach, qui, ne pouvant mieux faire, leur prêtoit ſa maiſon. Cet homme-là paſſoit dans Paris pour un amateur & protecteur des arts. Les conjurés avoient grand ſoin de lui donner cette réputation. C'étoit encore pour eux un nouveau titre de s'aſſembler chez lui ſans paroître ſuſpects. **Baron d'Holbach.**

Ne pouvant être auteur comme les autres conjurés, il ſe fit leur Mécène. Il ne fut pas le ſeul de ces hommes qui doivent à leur or & à l'uſage qu'ils en font en faveur des impies, toute la renommée que leur donne la ſecte. Malgré tous les prétextes que ce baron pouvoit donner aux fréquentes aſſemblées qui ſe tenoient chez lui, la réputation des hommes qui les fréquentoient réjailliſſoit ſi bien ſur lui, qu'on diſoit aſſez publiquement qu'il falloit entrer dans ſa maiſon comme au Japon, c'eſt-à-dire, en foulant aux pieds un crucifix.

Tels étoient donc les membres de cette académie ſecrète, toute conſacrée à inventer des moyens de corruption pour entraîner le peuple dans une apoſtaſie générale, ſous prétexte de s'occuper tantôt de ſon bonheur ou de l'économie publique, & tantôt de la gloire des arts. En voilà au moins quinze que nous pouvons nommer : Voltaire, d'Alembert, Diderot, Helvétius, Turgot, Condorcet, la Harpe, le garde des ſceaux Lamoignon, Damilaville, Thiriot, Saurin, le comte d'Argental, Grim, le baron d'Holbach, & ce triſte Leroy, qui meurt de douleurs & de remords d'avoir

pu être adepte & secrétaire d'une académie si monstrueuse.

Si l'on veut à présent remonter au véritable auteur de cette académie, à la lettre de Voltaire à Helvétius que j'ai citée plus haut, que l'on ajoute ce que Voltaire encore écrivoit à d'Alembert : " Que les philosophes fassent *une confrérie* ,, *comme les Francs-Maçons* ; qu'ils s'assemblent, qu'ils se ,, soutiennent, qu'ils soient fidèles à la confrérie, & alors ,, je me fais brûler pour eux. *Cette académie secrete* vaudra ,, mieux que l'académie d'Athènes & toutes celles de Paris ; ,, mais chacun ne songe qu'à soi, & on oublie que le pre- ,, mier devoir est d'anéantir l'infame ,,. Cette lettre est datée du 20 Avril 1761. En la rapprochant de la déclaration de l'adepte Leroy, il est aisé de voir combien fidèlement les adeptes parisiens avoient suivi les leçons de leur premier maître. Long-temps il regretta de ne pouvoir présider que de loin à leurs travaux ; long-temps même il pensa que la capitale d'un empire très-chrétien n'étoit pas un siége assez favorable à leurs succès, qu'ils n'y jouissoient pas de toute la liberté qu'il auroit desirée. C'est pour cela que même quelques années après l'établissement de son académie secrète, on le voit encore poursuivre le projet de la colonie philosophique à établir dans les états de Frédéric ou de quelqu'autre prince protecteur. Mais les temps arrivèrent enfin où les succès de cette académie secrète le consolèrent de ceux qu'il avoit espéré de sa colonie. Triomphant dans Paris au milieu des adeptes, il devoit recueillir tous les fruits de sa constance dans la guerre qu'il faisoit au Christ depuis un demi-siècle.

CHAPITRE

CHAPITRE XVIII.

Progrès généraux de la conjuration dans toute l'Europe. Triomphe & mort des chefs de la conjuration.

Espoir des conjurés.

A mesure que les sophistes de l'impiété perfectionnoient leurs moyens de séduction, de funestes succès ajoutoient chaque jour à leur espoir. Il étoit déjà tel, peu d'années après la première apparition de l'Encyclopédie, que dès-lors d'Alembert écrivoit avec confiance à Voltaire : " Laissez faire ,, la philosophie, & dans vingt ans la Sorbonne, toute Sor- ,, bonne qu'elle est, enchérira sur Lausanne ,,. Le sens de ces paroles écrites le 21 Juillet 1757, étoit que la Sorbonne même, dans vingt ans, se trouveroit tout aussi incrédule & tout aussi antichrétienne qu'un certain ministre de Lausanne, qui envoyoit exactement par Voltaire les articles les plus impies, pour être consignés dans l'Encyclopédie.

Très-peu de temps plus tard, Voltaire enchérissant sur la prophétie de d'Alembert, ne faisoit pas difficulté de lui mander : encore vingt ans, *& Dieu aura beau jeu.* (Lett du 25 Fév. 1758.) C'est-à-dire, encore vingt ans, & vous verrez s'il reste un seul autel au Dieu des chrétiens

Leurs progrès en Suisse.

Tout sembloit annoncer en effet dans chaque partie de l'Europe que le règne de l'impiété n'étoit pas éloigné. La mission plus spécialement confiée à Voltaire, faisoit des progrès si sensibles, que les vingt années de sa prophétie ne s'étoient pas encore écoulées, & déjà il mandoit *qu'il ne se trouvoit pas un seul chrétien depuis Genève jusqu'à Berne.* (Lett. à d'Alembert, 8 Fév. 1766.) Par-tout ailleurs, suivant ses expressions, *le monde se déniaisoit* si bien, *qu'une grande révolution dans les esprits s'annonçoit de tous côtés.* (Lett. du 2 Fév. 1765) L'Allemagne sur-tout favorisoit cet espoir.

En Allemagne.

(*Ibid.*) Frédéric qui l'observoit aussi bien que Voltaire observoit les Suisses ses voisins, écrivoit que « la philosophie » perçoit jusques dans la superstitieuse Bohême, & en Au- » triche, l'ancien séjour de la superstition ». (143 *Lett. à Voltaire*, *an.* 1766.)

En Russie.

En Russie, les adeptes donnoient encore plus d'espérance. C'étoit même dans ces contrées que la protection des *Scythes* consoloit spécialement Voltaire des orages qui s'élevoient encore ailleurs contre la secte. (*Lett. à Diderot*, 25 *Déc.* 1762.) Il ne se possédoit plus de joie quand il pouvoit mander à

d'Alembert à quel point les frères étoient favorisés à Péterſbourg, & lui apprendre que dans un long voyage de leur cour, ces protecteurs Scythes s'étoient aviſés de ſe diſtribuer, pour paſſe-temps, les différens chapitres de *Béliſaire* à traduire en leur langue; que l'impératrice s'étoit chargée de ſon chapitre comme les autres; qu'elle avoit même pris la peine de rédiger toute la traduction d'un ouvrage qui avoit éprouvé en France toutes les cenſures de la Sorbonne. (*Lettre de Volt. à d'Alembert, Juillet* 1767.)

Eſpagne. En Eſpagne même, le philoſophiſme, écrivoit d'Alembert, *perçoit ſourdement* autour de l'inquiſition. (3 *Mai* 1773.) Et ſuivant Voltaire, dès l'année 1768, il s'y faiſoit *une très-grande révolution dans les eſprits* auſſi bien qu'en *Italie*.

Italie. (Lettre à M. le Riche, 1 Mars 1768.) Quelques années plus tard cette Italie, toujours ſuivant les comptes que ſe rendoient les conjurés, étoit pleine de gens qui penſoient comme Voltaire & d'Alembert, & que l'intérêt ſeul empêchoit de ſe déclarer ouvertement impies. (*Lett. de Volt. à d'Alembert, 16 Juin* 1773.)

Angleterre. Quant à l'Angleterre, c'étoit une conquête ſur laquelle ils ne ſe permettoient pas la moindre ſollicitude. A les entendre, elle regorgeoit de ces Sociniens qui bafouent, qui haïſſent ou mépriſent le Chriſt, tout comme Julien l'apoſtat le mépriſoit, le haïſſoit, & qui ne diffèrent que par le nom de la ſecte philoſophique. (*Lettre au roi de Pruſſe, 15 Novembre* 1773.)

Pologne, Pruſſe, &c. Enfin, d'après tous les calculs des conjurés, *la Bavière & la maiſon d'Autriche* (tandis que Marie-Thérèſe vivoit encore) étoient les ſeules puiſſances qui ſoutinſſent encore les théologiens, les défenſeurs de la religion. L'impératrice de *Ruſſie les menoit grand train; leur dernier jour approchoit en Pologne*, graces au roi Poniatowski; *il étoit déjà arrivé en Pruſſe*, graces à Frédéric, *& ſe fortifioit dans l'Allemagne ſeptentrionale*, graces aux ſoins des landgraves, margraves, ducs & princes adeptes protecteurs. (*Lett. de Volt. à d'Alembert, premier Sept.* 1767.)

France. Il n'en fut pas de même en France. On voit ſouvent Voltaire & d'Alembert ſe plaindre amèrement des obſtacles qu'ils éprouvoient dans cet empire, l'objet cependant & le théâtre favori de leur conjuration.

Les réclamations perpétuelles du clergé, les arrêts des parlemens, les coups d'autorité que les miniſtres mêmes, amis ſecrets des conjurés, ſe trouvoient par fois obligés de porter à l'impiété, pour ne pas avoir l'air de la favoriſer, n'étoient pas abſolument ſans effet. Le corps de la nation conſervoit encore ſon attachement à la foi. Cette claſſe de citoyens, que l'on appelle peuple, malgré les artifices de l'académie ſecrète,

remplissoit encore les temples dans les jours de solennités religieuses. Il y avoit dans Paris même d'honorables exceptions à faire dans les classes supérieures. Indigné de ces obstacles & de tant de lenteurs, Voltaire ne cessoit de harceler ses compatriotes, que par mépris il appeloit alors ses *pauvres Welches* Quelquefois cependant il sembloit assez content de ces Welches. Alors il écrivoit à son cher marquis de Villevieille : « *Le peuple est bien sot, & cependant la philosophie » pénètre jusqu'à lui.* Soyez bien sûr, par exemple, qu'il » n'y a pas vingt personnes dans Genève qui n'abjurent Calvin » autant que le pape, *& qu'il y a des philosophes jusques » dans les boutiques de Paris* ». (Lettre du 20 Décembre 1768.) Mais à parler en général, ses plaintes sur la France dominoient dans sa correspondance avec les conjurés. Quelquefois même il sembloit entièrement désespérer de la voir jamais sous l'empire de la philosophie. D'Alembert qui voyoit les choses de plus près en auguroit différemment. Quoique tout n'allât pas au gré de ses vœux, il ne s'en crut pas moins autorisé enfin à rassurer Voltaire, en lui écrivant que *la philosophie pourroit bien encore être battue, mais qu'elle ne seroit jamais vaincue.* (25 Janvier 1776.)

Lorsque d'Alembert écrivoit ces paroles, c'est-à-dire, vers le commencement de l'année 1776, il n'étoit que trop vrai que le philosophisme pouvoit désormais se flatter de triompher enfin de tout l'attachement de la nation françaiſe à la religion chrétienne. Depuis dix à douze ans l'impiété avoit redoublé ses progrès, une nouvelle génération formée par les nouveaux maîtres, étoit entrée des colléges dans la société, presque sans connoissance, sur-tout sans sentiment de religion, de piété. C'étoit vraiment le temps où, suivant l'expression de Condorcet, le philosophisme *étoit descendu des trônes du Nord jusques dans les universités.* (Voyez préface à son édition des Pensées de Paschal.) La génération religieuse s'éteignoit; les mots raison, philosophie, préjugés prenoient la place des vérités révélées. Les exceptions à faire à la cour & dans les tribunaux & dans toutes les classes supérieures, devenoient tous les jours plus rares. L'impiété passoit de la capitale aux provinces, des seigneurs & des nobles aux bourgeois, des maîtres aux valets. Sous le nom de philosophe, l'impiété seule étoit honorée; on ne vouloit plus que des ministres philosophes, que des magistrats, des seigneurs, des militaires, des littérateurs philosophes. Pour remplir ses devoirs religieux, il falloit s'exposer aux sarcasmes, à la dérision d'une foule de ces soi-disant philosophes répandus dans tous les rangs. Parmi les grands surtout, il falloit, pour se dire chrétien, presque autant de

courage qu'il auroit fallu d'audace & de témérité, avant la conjuration, pour se dire hautement athée ou apostat.

Triomphe de Voltaire.

Voltaire étoit alors dans sa quatre-vingt-quatrième année. Depuis sa longue absence de Paris, sous le décret des lois, il auroit dû ne reparoître publiquement dans cette ville qu'en se présentant pour se justifier des impiétés qui avoient anciennement attiré sur lui l'arrêt du parlement. D'Alembert & son académie secrète résolurent de vaincre cet obstacle. Malgré quelques restes d'égards pour l'ancienne religion, il leur en coûta peu pour obtenir que le premier auteur de leurs complots vînt enfin au milieu d'eux jouir des succès dont ils lui devoient tous le premier hommage. Des ministres, pour la plupart adeptes, entouroient le trône de Louis XVI. Ce monarque toujours religieux, mais toujours prêt à décider pour la clémence, se laissa persuader qu'un long exil avoit suffisamment puni Voltaire. Dans ce chef des impies il consentit à ne plus voir qu'un vieillard octogénaire, dont on pouvoit oublier les écarts en faveur de ses anciens trophées littéraires. Il fut convenu qu'à son approche les lois se tairoient en sa faveur; que l'arrêt du parlement seroit passé sous silence. Les magistrats semblèrent ne plus se souvenir de l'avoir porté. C'étoit-là ce que demandoient les conjurés. L'arrivée de Voltaire dans Paris fut leur triomphe à tous.

Cet homme, dont la longue carrière n'avoit été qu'une guerre tout-à-la-fois publique & souterraine contre le christianisme, fut reçu dans la capitale d'un roi très-chrétien, avec toutes les acclamations accordées aux héros de retour de leurs victoires contre les ennemis de la patrie.

Par-tout où l'on savoit que Voltaire se montreroit, une foule innombrable d'adeptes & de curieux accouroient sous ses pas. Toutes les académies célébrèrent son arrivée; elles la célébrèrent dans le Louvre, dans ce palais des rois où bientôt Louis XVI devoit se trouver prisonnier & victime de l'arrière conjuration des impies. Les théâtres décernèrent leurs couronnes au chef des conjurés. Les fêtes se succédèrent en son honneur. Enivré de l'encens des adeptes, son orgueil même craignit d'y succomber. Au milieu de ces acclamations & de ces couronnemens, il s'écria : *Vous voulez donc me faire mourir de gloire !* La religion seule étoit en deuil pendant tous ces triomphes. Son Dieu sut la venger.

Sa mort.

L'impie qui avoit eu peur de mourir de gloire, devoit mourir de rage & de désespoir, plus encore que de vieillesse. Au milieu de ces triomphes, une violente hémorragie fit craindre pour ses jours. D'Alembert, Diderot, Marmontel accoururent pour soutenir sa constance dans ses derniers mo-

mens ; ils ne furent témoins que de son ignomie & de la leur.

Que l'hiſtorien ne craigne pas ici d'exagérer. Quelque tableau qu'il trace des fureurs, des remords, des reproches, des cris, des blaſphêmes qui, pendant une longue agonie, ſe ſuccèdent ſur le lit de l'impie mourant, qu'il ne craigne pas d'être démenti par les compagnons même de ſon impiété. Leur ſilence forcé n'équivaut pas aux nombreux témoignages & aux monumens que l'hiſtoire peut citer ſur cette mort, la plus effroyable de toutes celles dont jamais impie ſe ſoit jamais ſenti frappé ; ou plutôt ce ſilence même de la part de ces hommes ſi intéreſſés à démentir tous nos témoignages, en ſera la confirmation authentique. Pas un ſeul des ſophiſtes n'a encore oſé parler du chef de leur conſpiration comme montrant la moindre fermeté, comme ayant joui d'un ſeul inſtant de tranquillité, pendant l'intervalle de plus de trois mois qui s'écoulèrent depuis ſon couronnement au théâtre français juſqu'à ſa mort. Ce ſilence ſeul dit combien cette mort les humilioit.

Ce fut au retour du théâtre, & dans les travaux qu'il reprenoit pour mériter de nouveaux applaudiſſemens, que Voltaire ſe ſentit averti que la longue carrière de ſon impiété alloit ſe terminer

Malgré tous les impies accourus pour le fortifier dans les premiers jours de ſes douleurs, il ſembla d'abord vouloir ſe rendre au Dieu qui le frappoit. Il appela les prêtres de ce Chriſt, de ce même prétendu *infame* qu'il avoit ſi ſouvent juré *d'écraſer*. Ses dangers augmentant, il écrivit à l'abbé Gaultier le billet ſuivant : « Vous m'aviez promis, » Monſieur, de venir pour m'entendre; je vous prie de vouloir bien vous donner la peine de venir le plutôt que » vous pourrez. *Signé Voltaire*. A Paris, le 26 Février » 1778 ».

Peu de jours après, il écrivit encore, en préſence du même eccléſiaſtique, de M. l'abbé Mignot, & en préſence du marquis de Villevieille, la déclaration ſuivante, copiée ſur le procès-verbal dépoſé chez M. Momet, notaire à Paris :

« Je ſouſſigné, déclare qu'étant attaqué depuis quatre jours » d'un vomiſſement de ſang, à l'âge de quatre-vingt-quatre » ans, & n'ayant pu me traîner à l'égliſe, M. le curé de » S. Sulpice ayant bien voulu ajouter à ſes bonnes œuvres » celle de m'envoyer M. Gaultier, prêtre, je me ſuis confeſſé à lui; & que ſi Dieu diſpoſe de moi, je meurs dans » la *Ste. égliſe catholique* où je ſuis né, eſpérant de la miſéricorde divine, qu'elle daignera pardonner toutes mes

» fautes ; ſi j'avois jamais ſcandaliſé l'égliſe, j'en demande
» pardon à Dieu & à elle, 2 Mars 1778. *Signé Voltaire*,
» en préſence de M. l'abbé Mignot, mon neveu, & de M.
» le marquis de Villevielle mon ami ».

Ces deux témoins ayant ſigné la même déclaration, Voltaire ajouta ces paroles copiées ſur le même procès-verbal :

« M. l'abbé Gaultier, mon confeſſeur, m'ayant averti
» qu'on diſoit dans un certain monde que je proteſterois
» contre tout ce que je ferois à la mort, je déclare que
» je n'ai jamais tenu ce propos, & que c'eſt une ancienne
» plaiſanterie attribuée dès long-temps très-fauſſement à
» pluſieurs ſavans plus éclairés que moi ».

Etoit-ce encore un jeu de ſon antique hypocriſie que cette déclaration ? C'eſt malheureuſement ce que nous ne pouvons que trop ſoupçonner d'après ce que nous avons vu de ſes communions & de ſes autres actes extérieurs de religion, expliqués par lui-même. Quoi qu'il en ſoit, c'étoit au moins un hommage public rendu à cette même religion dans laquelle il déclaroit vouloir mourir, & contre laquelle il avoit ſi conſtamment conſpiré pendant ſa vie.

Le marquis de Villevielle, réduit à ſigner la rétractation de ſon maître, étoit ce même adepte conjuré à qui Voltaire écrivoit onze ans auparavant, pour l'exhorter à *cacher ſa marche aux ennemis* dans ſes efforts pour écraſer l'infame. (*Lett. du* 27 *Avril* 1767.)

Voltaire avoit permis que ſa déclaration fut portée au curé de S. Sulpice & à l'archevêque de Paris, pour ſavoir ſi elle ſeroit ſuffiſante ; au moment où M. Gaultier rapportoit la réponſe, il fut impoſſible d'approcher du malade ; les conjurés avoient redoublé leurs efforts pour empêcher leur chef de conſommer ſa rétractation, & ils y réuſſirent. Toutes les portes ſe trouvèrent fermées au prêtre que Voltaire avoit fait appeler. Les démons déſormais eurent ſeuls un accès libre auprès de lui, & bientôt commencèrent ces ſcènes de fureur & de rage, qui ſe ſuccédèrent juſqu'à ſes derniers jours. Alors d'Alembert, Diderot & vingt autres conjurés qui aſſiégeoient ſon antichambre, ne l'approchèrent plus que pour être témoins de leur humiliation dans celle de leur maître, ſouvent même pour ſe voir repouſſés par ſes malédictions & ſes reproches.

» Retirez-vous, *leur diſoit-il alors*, c'eſt vous qui êtes
» cauſe de l'état où je ſuis. Retirez-vous. Je pouvois me
» paſſer de tous vous autres ; c'eſt vous qui ne pouviez pas
» vous paſſer de moi ; & quelle malheureuſe gloire m'avez-
» vous donc valu „ ?

Ces malédictions données à ſes adeptes étoient ſuivies du

cruel souvenir de sa conjuration. Alors ils l'entendoient eux-mêmes, au milieu de ses troubles & de ses frayeurs, appeler, invoquer & blasphémer alternativement ce Dieu, l'ancien objet de ses complots & de sa haine. Avec les accens prolongés du remords, tantôt il s'écrioit : *Jésus-Christ ! Jésus-Christ !* Tantôt il se plaignoit de se voir abandonné & de Dieu & des hommes La main qui avoit jadis tracé la sentence d'un roi impie au milieu de ses fêtes, sembloit avoir écrit sous les yeux de Voltaire mourant, cette antique formule de ses blasphêmes : *Ecrase donc l'infame.* Il cherchoit vainement à chasser cet affreux souvenir, c'étoit le temps de se voir écrasé lui même sous la main de l'infame qui alloit le juger. Ses medecins, M. Tronchin sur-tout, arrivoient pour le calmer ; ils en sortoient pour confesser qu'ils avoient vu la plus terrible image de l'impie mourant. L'orgueil des conjurés voulut en vain supprimer ces aveux ; M. Tronchin continuoit à dire que les fureurs d'Oreste ne donnent qu'une idée bien foible de celles de Voltaire. Le maréchal de Richelieu, témoin de ce spectacle, s'enfuyoit en disant : en vérité cela est trop fort, on ne peut y tenir. (*Voy. Circonstances de la vie & de la mort de Voltaire, & Lettres Helviennes.*)

Ainsi mourut, le 30 Mai 1778, consumé par ses propres fureurs, plus encore qu'affoibli par le poids des années, le conspirateur le plus acharné qui se fût élevé depuis les apôtres contre tous les autels du christianisme. Ses persécutions plus longues, plus perfides que celles des Néron & des Dioclétien, n'avoient fait encore que des apostats ; mais il en avoit fait à lui seul plus que tous les anciens persécuteurs n'avoient fait de martyrs.

Les conjurés perdirent tout avec Voltaire du côté des talens ; mais ses armes leur restoient dans ses volumineuses impiétés. Les ruses & les artifices de d'Alembert faisoient d'ailleurs plus que suppléer le génie du fondateur de la secte. Les honneurs de premier chef lui furent déférés. Le comité secret parisien, pour l'éducation & les conventicules des campagnes, la correspondance avec les magisters villageois, lui devoient leur origine ; pour la propagation de l'impiété, il continua à diriger l'académie secrète, jusqu'à ce qu'il fallût aller comparoître aussi lui-même devant le même Dieu que Voltaire. Il mourut à Paris cinq ans après Voltaire, c'est-à-dire, en Novembre 1783. Crainte que le remords ne vînt aussi dans ses derniers momens donner à ses adeptes le spectacle humiliant de ses rétractations, Condorcet se chargea de le rendre inaccessible, sinon au repentir, du moins à tout

D'Alembert lui succède & meurt.

homme qui auroit pu ſe prévaloir de ſon hommage à la religion.

Quand M. le curé de S.t Germain ſe préſenta en qualité de paſteur, Condorcet courut à la porte, refuſa de le laiſſer pénétrer dans la chambre du malade. C'étoit le démon même qui veilloit ſur ſa proie. A peine fut-elle dévorée, que l'orgueil de Condorcet trahit ſon ſecret. D'Alembert avoit réellement ſenti tous les remords qui devoient le tourmenter autant que Voltaire; il étoit même prêt à ſe rendre, à recourir au ſeul moyen de ſalut qui lui reſtoit en appelant les miniſtres de Jéſus-Chriſt; Condorcet eut la férocité de combattre ce dernier repentir du mourant. Il ſe glorifia d'avoir ſu forcer d'Alembert à expirer dans l'impénitence. Toute l'hiſtoire de cet affreux combat entre d'Alembert qui veut céder à ſes remords, & Condorcet qui le preſſe de mourir en impie malgré tous ſes remords, eſt compriſe dans ces mots que Condorcet laiſſe échapper ſur ſon affreux triomphe. En annonçant la mort de d'Alembert, en rapportant ſes circonſtances, il ne craignit pas de s'applaudir lui-même, & d'ajouter : *Si je ne m'étois pas trouvé là, il faiſoit le plongeon.* (Dict. hiſt. art. d'Alemb.) (1)

Excepté Frédéric qui avoit enfin réuſſi, ou qui diſoit au moins avoir réuſſi à ſe bien convaincre que la mort ne ſeroit pour lui qu'un ſommeil éternel (*Voy. ſuprà*), il étoit dit que le jour où les premiers chefs de la conjuration contre le Chriſt ſe verroient appelés à paroître devant lui, ſeroit auſſi le jour où leur mépris de *l'infame* feroit place à la terreur de ſes jugemens.

Mort de Diderot.

Diderot lui-même, ce héros des athées, ce conjuré qui depuis ſi long-temps portoit le courage contre Dieu & ſon Chriſt juſqu'à la folie, Diderot fut de tous le plus près d'une véritable expiation de ſes blaſphêmes & de la longue guerre qu'il avoit fait à Jéſus-Chriſt. C'eſt encore ici un de ces myſtères d'iniquité qu'il faut tirer des profondes ténèbres où les conjurés antichrétiens ſe plaiſent à les enſevelir.

---

(1) Il eſt vrai que Condorcet, fâché d'avoir révélé ſans s'en appercevoir le ſecret des remords de ſon confrère, eſſaya d'en détruire l'effet ; il eſt vrai qu'interrogé une autre fois ſur les circonſtances de cette mort de d'Alembert, il répondit dans ſon jargon philoſophique : Il n'eſt pas mort en lâche ; il eſt vrai enfin que dans ſa première lettre au roi de Pruſſe, 22 novembre 1783, il repréſente d'Alembert mourant avec un courage tranquille, avec autant de force & de préſence d'eſprit qu'il en eût jamais eu ; mais il n'étoit plus temps de tromper là deſſus Frédéric même, à qui l'adepte Grim avoit déjà écrit *que la maladie avoit affoibli dans ſes derniers temps l'eſprit de d'Alembert.* (Voy. lett. du roi de Pruſſe à Grim, 11 novemb. 1783.)

L'impératrice de Russie, en achetant la bibliothèque de Diderot, lui en avoit laissé l'usage pendant sa vie. Les générosités de la même impératrice l'avoient mis en état d'avoir auprès de lui, en qualite de bibliothécaire, un jeune homme bien éloigné de partager l'impiété de ses opinions. Ce jeune homme étoit cher à Diderot; il avoit sur-tout mérité son attachement par les services assidus qu'il lui rendoit dans sa dernière maladie. C'étoit lui qui pansoit ordinairement les plaies de ses jambes. Effrayé des symptômes qu'il apperçut, le jeune homme courut en avertir un digne ecclésiastique, M. l'abbé Lemoine, résidant alors à la maison appelée des Missions étrangères, rue du Bac, faubourg St.-Germain. Sur les avis de cet ecclésiastique, le jeune homme passe une demi-heure dans l'église, priant Dieu instamment de lui inspirer ce qu'il doit dire, ce qu'il doit faire pour le salut d'un homme dont il déteste les principes irréligieux, mais qu'il ne peut s'empêcher de regarder comme son bienfaiteur. Cette prière faite, il revint chez Diderot; & le même jour, à l'instant où il panse ses plaies, voici le langage qu'il lui tient : « M. Diderot, vous me voyez aujourd'hui plus ému » que jamais sur votre sort, n'en soyez pas surpris; je sais » tout ce que je vous dois; c'est par vos bienfaits que je » subsiste; vous daignez m'honorer d'une confiance à laquelle » je n'avois pas lieu de m'attendre; il m'est dur d'être » ingrat, & je m'accuserois de l'être, si je vous laissois » ignorer le danger que l'état de vos plaies m'annonce. » M. Diderot, vous avez des dispositions à faire, vous avez » sur-tout des précautions à prendre pour le monde où vous » allez entrer. Je ne suis qu'un jeune homme, je le sais; » mais êtes-vous bien sûr que votre philosophie ne vous » laisse pas une ame à sauver? Je n'en doute pas, moi; » & il m'est impossible de penser au sort qui attend mon » bienfaiteur, & de ne pas l'avertir d'éviter un malheur » éternel. Voyez, Monsieur, il en est temps encore. Pardonnez un avis que je dois à la reconnoissance & à toute » votre amitié pour moi ».

Diderot écoutoit ce langage avec attendrissement, il laissa même échapper quelques larmes; il remercia ensuite son jeune bibliothécaire de sa franchise, de l'intérêt qu'il prenoit à son sort. Il lui promit de bien peser ce qu'il venoit d'entendre, & de délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre dans une situation dont après tout il reconnoissoit l'importance.

Le jeune homme attendoit avec impatience l'effet de ses délibérations; le premier résultat fut conforme à ses désirs. Il courut avertir M. Lemoine, que Diderot demandoit à voir un prêtre pour se mettre en état de paroître devant

Dieu. M. Lemoine indiqua M. de Tersac, curé de S. Sulpice. Diderot vit en effet M. de Tersac, il le vit plusieurs fois ; il se preparoit à rédiger une retractation publique de ses erreurs ; malheureusement les adeptes surveilloient leur ancien coryphée. L'entrée d'un prêtre chez Diderot les effraya ; ils crurent toute la secte deshonorée si un chef de cette importance leur échappoit. Ils coururent chez lui, ils lui représentèrent qu'on le trompoit ; qu'il n'étoit pas aussi malade qu'on le lui avoit dit, & qu'il n'avoit besoin que de prendre l'air de la campagne pour rétablir sa santé. Diderot résista quelque temps à ces impressions, à tout ce que l'on ajoutoit pour le rappeler à son philosophisme. Mais enfin il se laissa persuader d'essayer au moins de l'air de la campagne. On eut soin de tenir son départ tres-secret. Les malheureux qui l'entraînèrent savoient bien qu'il n'avoit pas long-temps à vivre. Les sophistes qui étoient dans la confidence faisoient semblant de le croire encore chez lui ; tout Paris le croyoit en effet sur les nouvelles que l'on faisoit courir de son etat. Ceux qui l'avoient suivi à la campagne le gardèrent étroitement, ne le quittèrent pas qu'ils ne l'eussent vu mort. Il expira entre leurs mains le 2 Juillet 1784. Alors même, continuant à tromper le public, les adeptes geoliers ramenèrent secrètement son cadavre à Paris, firent courir le bruit que la mort l'avoit surpris à table, & allèrent par-tout publiant que leur plus fameux athée étoit mort tranquillement & sans remords dans tout son athéisme. Le public le crut encore ; & ce jeu de la scélératesse poursuivant jusqu'aux portes de l'enfer sa malheureuse proie, y poussant Diderot malgre lui, servit à fortifier l'impiété de ceux que l'exemple de son repentir auroit pu ramener à la vérité.

Ainsi dans cette conspiration, depuis son origine jusqu'à la mort de ses grands chefs, tout fut le jeu de la ruse, de l'artifice, de la séduction, des moyens ténebreux, mensongers, & les plus révoltans dans l'art affreux de séduire les peuples. C'étoit sur cet art seul que Voltaire, d'Alembert & Diderot avoient fondé leur espoir d'entraîner l'univers dans l'apostasie générale ; le Dieu qui se vengeoit sur eux-mêmes de leurs complots, permit que leurs disciples tournassent contr'eux les mêmes ruses. Dans cet instant où il n'est plus de gloire pour les chefs de parti, où la fumee des réputations acquises par le mensonge s'évanouit, il laissa les disciples séduits dominer leurs maîtres séducteurs. Dans cet instant où toute la raison leur crioit d'user eux-mêmes, pour revenir au Christ, de la liberté qu'ils avoient prechée contre le Christ, ils sacrifièrent jusqu'à leurs remords au servile respect pour leur école. Ils frémissoient du mal qu'ils avoient

fait par leur courage contre Dieu, ils auroient tout donné pour le courage de revenir à lui ; ils n'eurent que la peur & la foiblesse de l'esclave. Domptés par leurs adeptes, ils moururent dans une impiété que leur cœur maudissoit, & garrotés de chaines qu'ils avoient forgées eux mêmes

Le jour qu'ils descendirent au tombeau, la conjuration contre l'autel, la haine qu'ils avoient jurée au Christ n'étoit plus le seul héritage qu'ils laissoient à leur école. Voltaire s'étoit fait le père des sophistes impies ; il n'avoit pas encore quitté la terre qu'il se trouvoit déjà le père des sophistes rebelles. Il avoit dit à ses premiers adeptes : écrasons les autels : & qu'il ne reste pas au Dieu des chrétiens un seul temple, un seul adorateur ; son école ne tarda pas à dire : écrasons tous les sceptres, & qu'il ne reste pas aux rois de la terre un seul sujet ou un seul trône. De leurs succès communs devoit bientôt naître cette double révolution, qui de la même hâche alloit abattre en France les autels de la religion, la tête des pontifes, le trône du monarque, la tête de Louis XVI, & menacer du même sort tous les autels de la terre & tous les rois. J'ai dit & les complots & les moyens des sophistes de l'impiété ; avant que d'en venir à la conspiration des sophistes de la rebellion, qu'il me soit permis de reflechir sur l'étrange illusion que leur philosophisme avoit faite aux nations, & qui fit elle-même la plus grande partie des succès de la secte & de ses complots.

CHAPITRE XIX.

De la grande illusion qui a fait le succès des Sophistes de l'impiété dans leur conjuration contre l'autel.

DANS cette première partie des mémoires sur le jacobinisme, j'avois à démontrer l'existence & à dévoiler les auteurs, les moyens, les progrès d'une conjuration formée par des hommes appelés philosophes, contre la religion chrétienne, sans distinction des protestans ou des catholiques, sans exception même de ces sectes si nombreuses qui, soit en Angleterre, soit en Allemagne ou dans toute autre partie de l'univers, ont conservé la foi au Dieu du christianisme. -- Pour dévoiler ce mystère d'impiété, j'avois à recueillir plus spécialement mes preuves dans les archives mêmes des conjurés, c'est-à-dire, dans leurs confidences intimes, leurs lettres, leurs productions ou leurs aveux. Je crois avoir tenu ma parole au-delà de ce que le lecteur le plus difficile à persuader pouvoit exiger pour tout ce qu'on appelle une véritable démonstration historique. Je crois avoir porté mes preuves à l'évidence. Qu'il me soit à présent permis de revenir sur les auteurs mêmes de cette conjuration de l'impiété, d'examiner leurs titres & leurs droits au nom de *philosophes*, sous lequel nous les avons vu former tous leurs complots contre le Christ.

Ce ne fut pas le moins dangereux de leurs artifices, que cette affectation d'un nom qui les faisoit passer pour les maîtres de la sagesse & les docteurs de la raison. Le commun des hommes se laisse prendre par les mots bien plus que par les choses. En se donnant le titre d'incrédules & d'ennemis du christianisme, Voltaire & d'Alembert auroient révolté les esprits. Ils se donnèrent le nom de *philosophes*, & l'on crut qu'ils l'étoient. La vénération attachée à ce titre passa à leur école; aujourd'hui encore, malgré tous les forfaits & tous les désastres de la révolution qui a suivi, qui devoit naturellement suivre leur conjuration; aujourd'hui encore, le siècle de leur impiété, de leurs complots est appelé le siècle de la philosophie; & tout homme qui pense comme eux en fait de religion, s'appelle philosophe. Cette illusion seule leur a donné, leur donne encore peut-être plus d'adeptes que tous les autres artifices de la secte. Il importe plus qu'on ne pense que ce prestige soit dissipé. Tant que l'école des

Illusion & duperie sur ce nom philosophe.

conjurés antichrétiens sera regardée comme celle de la raison, il y aura toujours une multitude d'insensés qui se croiront des sages, en pensant comme Voltaire, Frédéric, d'Alembert, Diderot & Condorcet sur la religion chrétienne, & qui conspireront comme eux pour des révolutions contre le Christ. Les révolutions contre le Christ entraîneront encore les désastres & les forfaits contre les trônes & la société. Après avoir dévoilé les sermens, les complots, les autres artifices des conjurés, qu'il nous soit donc permis, sans quitter les fonctions d'historien, de déchirer encore le masque de leur prétendue sagesse, de détromper cette foule d'adeptes qui aujourd'hui encore prétendent s'élever au-dessus du vulgaire par leur admiration pour cette prétendue école de philosophie. Avec tout le mépris, avec toute la haine de Voltaire pour la religion du Christ, ils se sont crus des sages; il est temps qu'ils le sachent, ils n'ont été que des dupes. Il est temps qu'ils le sachent, & qu'ils voient & qu'ils confessent à quel point l'illusion de ces mots *raison*, *philosophie*, *sagesse*, leur a donné le change. Qu'ils daignent un instant prêter l'oreille; nos démonstrations ne nous ont que trop donné le droit d'être entendus, lorsque nous leur disons : « à l'école de tous ces conjurés contre le Christ, vous avez cru entendre les oracles de la raison, vous n'avez entendu que les leçons de la haine en délire; vous avez été dupes de la folie & de l'extravagance couvertes du manteau de la sagesse; vous avez été dupes de l'ignorance qui se disoit la science; vous avez été dupes de la corruption & de l'école de tous les vices sous le nom de vertu, & vous l'êtes encore de tous les artifices de la scélératesse sous le masque du zèle pour la philosophie ». Pour avoir droit de tenir ce langage aux adeptes, je ne disputerai pas ses talens à leur maître. Seulement, s'ils m'opposent le génie du poëte, je répondrai : que sur le Pinde ou sur les rives du Permesse, il se livre aux fictions, mais qu'il cesse de donner les transports & les chimères de l'imagination pour la réalité! Plus ses erreurs sont celles du génie, moins je suis étonné de le voir s'enfoncer & se perdre quand il s'est égaré. La stupidité reste en deçà de la raison; le génie qui la dépasse n'en est pas moins dans les régions du délire. Il peut y conserver tous ses talens; dans les accès d'une fièvre brûlante, le géant redoublera ses forces plus que jamais : alors il pourra briser les chênes, soulever les rochers; ses fureurs n'en feront pas moins le spectacle le plus humiliant pour la raison. Dans ses conspirations contre le Christ, je n'ai point d'autre excuse, point d'autre hommage pour Voltaire.

Que les adeptes, jusques dans ses momens de frénésie, croyant encore voir un philosophe dans leur maître, se rendent

compte à eux-mêmes, s'ils le peuvent, de leur admiration; mais qu'ils commencent par nous dire ce qui lui reste encore de droits à l'école de la raison.

Dupes du délire, de la haine prise pour philosophie.

Dans Voltaire se disant philosophe, qu'est-ce d'abord que cette étrange haine qu'il a conçue contre le Dieu du christianisme? Qu'un Néron ait pu faire le serment d'écraser les chrétiens & leur Dieu, on conçoit aisement que ce vœu peut entrer dans le cœur d'un monstre, précisement parce que c'est le vœu d'un forcené. Qu'un Dioclétien même ait pu jurer au Christ la même guerre, je concevrai encore, avec l'idée qu'il avoit de ses dieux, qu'un tyran idolâtre a cru devoir venger leur gloire, appaiser leur courroux. Qu'un Julien, assez fou pour ressusciter le culte des idoles, jure encore d'anéantir le Dieu du christianisme, c'est un premier délire qui peut expliquer le second. Mais qu'un prétendu sage, qui ne croit ni aux dieux des païens, ni au Dieu des chrétiens, qui ne sait à quel Dieu il doit croire, choisisse Jésus-Christ pour en faire l'objet de toute sa haine, de toute sa rage & de tous ses complots, explique qui pourra ce phénomène de la philosophie moderne : j'avoue qu'il n'est pour moi que le vœu de l'impie en délire.

Je ne prétendrai pas que ses droits à l'école de la raison soient perdus pour tout homme qui n'a pas le bonheur de croire à la religion chrétienne. En le plaignant d'avoir trop peu connu les preuves qui démontrent la vérité de cette religion, & la plénitude de la divinité dans son auteur, je consens qu'il soit encore pour lui une place auprès d'un Epictète ou d'un Sénèque, comme il en étoit une, avant le christianisme, auprès des Socrates ou de Platon. Mais à l'école même de cette philosophie de la raison, je vois ses vrais disciples soupirer après ce que Voltaire a juré d'écraser. Je vois le plus grand des disciples de Socrate demander qu'il paroisse enfin l'homme juste qui pourra dissiper les ténèbres & les doutes des sages. Je l'entends s'écrier : « Qu'il vienne donc » celui qui pourra nous apprendre comment nous devons nous » comporter envers les dieux & envers les hommes. Qu'il » vienne incessamment, je suis disposé à faire tout ce qu'il » me prescrira, & j'espère qu'il me rendra meilleur ». (*Platon, dans son second d'Alcibiade.*) A ces vœux je reconnois le philosophe de la raison. Je crois le voir encore, quand je l'entends prévoir dans l'amertume de son cœur, que si ce juste paroissoit sur la terre, il seroit bafoué par les méchans, frappé, battu de verges, traité comme le dernier des hommes. (*Ibid.*) Mais il a paru ce juste que la philosophie des païens mêmes appeloit si ardemment; c'est Voltaire, c'est d'Alembert qui le bafouent, qui conspirent contre lui, qui le détestent,

Vœu des vrais philosophes.

qui ont juré de l'écraser ; & dans Voltaire & d'Alembert je pourrois encore reconnoître les hommes de la raison & de la philosophie ! Qu'ils se présentent les adeptes de ces prétendus philosophes, & qu'ils répondent pour leur maître. Nous nous contenterons de leur dire à eux & à Voltaire : Si le fils de Marie n'est point pour vous le fils de l'Eternel, reconnoissez au moins en lui le juste de Platon, & combinez ensuite, si vous le pouvez, vos conspirations avec la voix de la raison. Si Voltaire refuse de voir le soleil qui s'obscurcit, les morts qui ressuscitent, le voile du temple qui se déchire, qu'il vienne au moins, & qu'il voie le plus saint, le plus juste des hommes, le prodige de la douceur, de la bonté, de la bienfaisance, l'apôtre de toutes les vertus, la merveille de l'innocence opprimée, priant pour ses bourreaux ; & s'il lui reste encore une ombre de philosophie, qu'il nous dise d'où viennent ses complots contre le fils de l'homme. Eh bien ! oui, Voltaire est philosophe, je le veux ; mais il ne l'est pas même comme Judas ; il ne dira pas même que le sang de cet homme est le sang du juste. Il est philosophe comme la synagogue des Juifs & comme toute leur vile populace, puisqu'il crie avec elle sur le Christ : Qu'il soit crucifié, qu'on écrase l'infame. Oui, il est philosophe comme toute cette nation proscrite & dispersée, puisqu'au bout de dix-sept siècles, il s'acharne comme elle contre le saint des saints ; il poursuit sa mémoire ; il ajoute ses sifflemens aux sifflemens des Juifs, ses sarcasmes à leurs sarcasmes, ses outrages à leurs outrages, sa conjuration à leur conjuration, & sa rage à leur rage. Et qu'on ne dise pas que cette haine de Voltaire tombe sur la religion du Christ, non pas sur le Christ même. Car c'est sur la personne du Christ que tombent ses sarcasmes & ses blasphêmes ; c'est sa mémoire qu'il poursuit, qu'il veut rendre infame ; c'est de lui qu'il veut faire un objet de mépris, de dérision, d'infamie. Quand il a l'impudeur de s'appeller lui même & de signer ses lettres *Christ-moque*, comme il signoit, *écrasez l'infame.* (Lettre au marquis d'Argense, 2 Mars 1773), de qui se moque-t-il, de qui se joue-t-il, l'insensé, si ce n'est de ce Christ, le Dieu au moins de toute vertu, de toute sagesse, de toute bonté, quand même les sophistes refuseroient de voir en lui le Dieu de toute puissance ? Vœu de Voltaire.

Et d'ailleurs, à quel titre la raison & la philosophie seroient-elles de la religion du Christ, plus que de sa personne l'objet de leur conspiration ? Avant, après le Christ, est-il venu au philosophe l'idée d'une vertu dont cette religion ne donne le précepte ou ne fournisse le modèle ? Est il un crime, est-il un vice que cette religion ne condamne ?

Et le monde a-t-il encore vu un ſage nous donner des préceptes plus ſaints avec des motifs plus puiſſans ? Avant, après le Chriſt, a-t-il exiſté quelque part des lois plus propres à faire le bonheur des familles & des empires ? En eſt-il où les hommes apprennent davantage à s'aimer ? En eſt-il qui leur faſſent un devoir plus rigoureux de s'entr'aider par des bienfaits mutuels ? Qu'il ſe préſente le philoſophe qui prétend ajouter à la perfection de cette religion, nous pourrons l'écouter & le juger. Mais s'il ne veut que la détruire, il eſt déjà jugé comme Voltaire & ſes adeptes, & il ne doit être pour nous que le philoſophe en délire ou l'ennemi du genre humain.

Vous ne l'excuſez pas ce délire, quand vous faites ſemblant de croire que Voltaire & ſes adeptes conſpirant contre cette religion, n'en veulent qu'à ſes autels, à ſes myſtères, & non à ſa morale. Il n'eſt pas vrai d'abord qu'ils ſe bornaſſent à détruire ſes autels & à blaſphémer ſa mémoire ; nous l'avons déjà vu, nous le verrons encore, qu'ils en vouloient aux vertus & à la morale même de l'évangile, comme à nos autels & à nos myſtères Mais Voltaire n'eût-il haï que nos myſtères, quels ſont donc ces myſtères qui méritent à la religion chrétienne la haine & les complots du philoſophe, de l'homme qui raiſonne ? Parmi tous ces myſtères en eſt-il bien un ſeul qui favoriſe les crimes ou les fautes de l'homme ; qui le rende moins bon pour ſes ſemblables, moins attentif ſur lui-même, moins fidèle à l'amitié, à la reconnoiſſance, à la patrie & à tous ſes devoirs ? De ces myſtères en eſt-il bien un ſeul au contraire dont la religion ne faſſe pour le chrétien un nouveau motif d'admiration pour ſon Dieu, d'intérêt pour ſon propre bonheur, ou bien d'affection pour ſes frères ? Ce fils de Dieu qui meurt pour ouvrir le ciel à l'homme, pour lui apprendre ce qu'il doit redouter, ſi ſes crimes le lui ferment encore; ce pain des anges qui n'eſt offert qu'à l'homme purifié de toutes ſes ſouillures ; ces paroles de bénédiction qui ne ſe prononcent que ſur l'homme repentant de ſes fautes, prêt à mourir plutôt que de commettre un nouveau crime ; cet appareil d'un Dieu qui vient juger les hommes, & qui appelle à lui tous ceux qui ont aimé, nourri, vêtu ou ſecouru leurs frères, & qui livre à des flammes éternelles l'ambitieux, le traître, le tyran, le mauvais riche, le mauvais ſerviteur, l'époux infidèle, & tout homme qui n'a pas aimé, ſecouru ſon ſemblable, ſont-ce là des myſtères qui méritent la haine du philoſophe, & qui, aux yeux de la raiſon, juſtifient des complots contre la religion de Jéſus-Chriſt ?

Si Voltaire d'ailleurs, ſi ſes adeptes refuſent de croire à

ces

ses myſtères, que leur importe que le reſte de l'univers y croie ? En ſuis-je plus à craindre pour eux, parce que celui qui me défend de nuire à mon frère, eſt le Dieu même qui doit un jour être mon juge & celui de mon frère ? Le Dieu que je révère en eſt-il moins terrible pour le méchant & moins propice au juſte, parce que je crois ſur ſa parole, à l'unité de ſon eſſence & à la trinité des perſonnes ? C'eſt donc encore un vrai délire de la haine que ce prétexte de Voltaire & de ſes adeptes. Ils déteſtent ce qui, dans ſa fauſſeté même, ne pourroit pas être pour l'incrédule un objet raiſonnable de haine. Mais ce qui eſt dans eux le comble du délire, d'une part ils exaltent ſans ceſſe la philoſophie tolérante des anciens, qui ſans croire aux myſtères du paganiſme, ſe gardoient bien d'ôter au peuple ſa religion ; & de l'autre, ils ne ceſſent de conſpirer contre le chriſtianiſme, ſous prétexte que cette religion a ſes myſtères. Que leur philoſophie ſoit donc d'accord avec elle-même, ſi elle veut être pour nous l'école de la raiſon.

Autre prétexte encore, & en même temps autre preuve du délire & de l'extravagance qui préſident à leurs complots. C'eſt la révélation, C'eſt Dieu même, nous diſent-ils, que la religion chrétienne fait parler ; & quand la révélation s'eſt fait entendre, il n'eſt plus de liberté pour l'homme dans ſes opinions religieuſes. Le philoſophe qui doit prêcher aux hommes la liberté, l'égalité, eſt donc autoriſé par toute la raiſon à s'armer contre cette religion du Chriſt & ſes myſtères. Voilà leurs argumens, voici notre réponſe : Qu'on ouvre à d'Alembert, à Diderot & à Voltaire toutes les portes des petites maiſons, chaque fois qu'au nom de cette liberté & de cette égalité on les entend appeler leurs adeptes pour écraſer le Chriſt & ſa religion. Quoi ! vous craignez d'avoir trop d'ellebore pour des hommes qui vous parlent ſans ceſſe de liberté, de tolérance religieuſe, & qui en même temps jurent d'écraſer la religion, les autels & les temples, & le Dieu du Catholique, du Luthérien, du Calviniſte, du Romain, de l'Anglais, de l'Eſpagnol, de l'Allemand, du Ruſſe, du Suédois & de l'Europe entière ? Vous croiriez qu'il leur reſte encore quelque veſtige de la raiſon, lorſque tout-à-la-fois ils exaltent la liberté des cultes, & ſont tout occupés de complots pour écraſer le culte des nations le plus univerſel ! Vous aurez entendu Voltaire appeler des Bellérophons & des Hercules pour écraſer le Dieu des chrétiens ; d'Alembert exprimer le vœu formel de voir une nation entière *anéantie*, parce qu'elle perſiſte dans ſon attachement à ce Dieu, à ſon culte ; pendant un demi-ſiècle vous aurez vu ces mêmes hommes & leurs adeptes s'épuiſer en embûches, en artifices, pour ôter à l'univers

sa religion ; & quand ils parlent liberté, égalité, tolérance ; vous croirez encore entendre des philosophes ! Qu'on change donc le nom des choses désormais, & que *philosophie* ne signifie plus à l'avenir que folie, extravagance, absurdité ; que le mot de *raison* ne signifie plus que démence & délire, & alors je croirai à la raison, à la philosophie de Voltaire & de d'Alembert, conjurant pour détruire la religion de Jésus-Christ.

Je voudrois bien ne pas avoir à revenir ici sur Frédéric. Je pense qu'il fut roi, mais il fut roi sophiste. Eh bien ! qu'on sache donc aussi tout ce que cette prétendue philosophie fait du sophiste roi, & qu'on dise si elle lui laissoit plus de sagesse qu'au dernier des adeptes.

Frédéric écrivait ; pourquoi écrivoit-il ? Je n'en sais rien. Pour tromper le public ou bien pour se tromper lui-même ? Le décide qui pourra. Je croirois qu'il voulut l'un & l'autre, & il y réussit. Frédéric écrivoit aussi quelquefois publiquement en faveur de la tolérance, on le crut tolérant. J'ai sous les yeux un journal anglais, le *Monthly Review*, Octobre 1794, pag. 154, & là je vois ce Frédéric donné pour un modèle de tolérance ; là on cite ce trait de ces ouvrages : « Jamais » je ne génerai les opinions en matière de religion ; je re» doute par-dessus tout les guerres religieuses : j'ai été assez » heureux pour qu'aucune des sectes qui sont dans mes états » n'aie jamais troublé l'ordre civil. Il faut laisser au peuple » les objets de sa foi, les formes de son culte & même ses » préjugés ; *c'est pour cette raison que j'ai toléré les prêtres » & les moines, en dépit de Voltaire & de d'Alembert qui » m'ont fait bien des plaintes sur cet objet. J'ai le plus » grand respect pour nos philosophes modernes ; mais dans » le vrai je suis forcé de reconnoître qu'une tolérance géné» rale n'est pas la vertu dominante de ces messieurs* ». Là-dessus MM. les journalistes anglais font d'excellentes réflexions, en opposant cette doctrine & la sagesse de Frédéric à l'atroce intolérance, à la férocité des sophistes de la révolution française. Mais nous qui avons eu à citer tant d'exhortations de Frédéric à écraser l'infame, à écraser la religion chrétienne ; nous encore qui nous sommes trouvés obligés de mettre sous les yeux de nos lecteurs ce projet tracé par Frédéric, recommandé par Frédéric, comme le seul moyen d'anéantir & cette religion & les prêtres, & les moines & les évêques ; ce projet sur-tout de commencer par détruire les religieux, les moines, pour détruire ensuite plus aisément tout le reste (*Voyez ci-devant Chap. VI*) ; nous qui avons vu Frédéric décider que jamais la révolution antichrétienne, après laquelle il soupiroit, ne s'acheveroit que *par une force ma-*

jeure ; que c'étoit ultérieurement par *la sentence du gouvernement* que la religion devoit être *écrasée ;* nous enfin qui l'avons vu se plaindre de ne pouvoir pas être *spectateur de ce moment si désiré* (Lett. du 14 Mars 1767, 13 Août 1775); nous, dis-je, qui avons vu toutes ces preuves de son intolérance applaudies par Voltaire comme les idées d'un *grand capitaine*, que devons-nous penser de cette prétendue sagesse & tolérance du roi sophiste ? Ce que le Journaliste Anglais dit des sophistes carmagnoles, le dirons-nous aussi du roi sophiste ? *Lorsqu'on voit des hommes de cette espèce nous donner leurs actions ou leur pratique pour la perfection même de la théorie, on ne sait quel sentiment doit dominer — du dégoût ou de l'indignation.* Non, révérons le roi même sophiste. Que toute notre indignation, que tout notre mépris se tourne contre cette philosophie insensée qui traite les adeptes couronnés sur leur trône, comme leurs maîtres mêmes dans leurs clubs ou dans leurs sanhédrins ou leurs académies, sans laisser nulle part les vestiges de l'homme qui raisonne.

Si quelque chose encore peut ajouter à la folie des *maîtres*, c'est l'imbécile orgueil des adeptes au moment où ils croient enfin le grand objet de leurs complots rempli. Tous les autels du Christ sont renversés en France ; en exaltant le triomphe de voltaire, c'est alors que Condorcet nous crie : « Ici il » est enfin permis de proclamer hautement le droit si long- » temps méconnu de soumettre toutes les opinions à *notre* » *propre raison*, c'est-à-dire, d'employer, pour saisir la vé- » rité, *le seul instrument* qui nous ait été donné pour la » reconnoître. Chaque homme apprend avec une sorte d'or- » gueil, que la nature ne l'avoit pas absolument destiné à » croire sur la parole d'autrui ; & la superstition de l'anti- » quité, l'abaissement de la raison dans le délire d'une foi » surnaturelle, disparurent de la société comme de la philo- » sophie ». (*Esquisse sur les progrès de l'esprit*, &c. *époque* 9.)

Condorcet écrivant ces paroles, croyoit certainement décrire le triomphe de la raison sur la révélation, sur toute la religion chrétienne. Les adeptes applaudirent & crurent comme lui au prétendu triomphe de la vraie philosophie. Elle n'avoit pas moins à gémir sur leurs victoires que la religion même. Est-ce bien en effet pour rendre à l'homme le droit de soumettre toutes *ses opinions* à *sa raison*, que les sophistes poursuivirent pendant si long-temps leur conspiration contre la religion du Christ ! Qu'entend-il donc ici, le vain sophiste, par soumettre ses opinions à sa raison ? S'il veut dire le droit de ne rien croire que ce que ma raison satisfaite m'invite elle-même à croire, il peut se dispenser de ses complots.

La religion du Christ ne dit jamais à l'homme de croire ce que sa raison éclairée lui dit encore de ne pas croire. C'est pour cette raison que le christianisme se présente avec tout l'appareil de ses preuves & de ses démonstrations. C'est pour la raison seule que le Christ & ses apôtres opèrent leurs prodiges; c'est afin qu'elle voie, qu'elle juge tout ce qui lui convient de croire; c'est pour qu'elle distingue tout ce qui est prouvé de ce qui ne l'est pas, que la religion conserve ses annales, que ses docteurs vous pressent, vous invitent à étudier ses monumens. C'est pour que votre foi soit celle de la raison, & non pas celle de la paresse ou de l'ignorance, que leurs productions & leurs leçons vous mettent chaque jour sous les yeux les grandes preuves de cette religion. En un mot, le précepte formel de ses apôtres est que *votre foi, votre soumission soit raisonnable;* qu'elle soit appuyée de toutes les recherches que la raison exige pour sa conviction, *rationabile obsequium vestrum;* & vous croyez avoir besoin de vos complots pour que la raison conserve tous ses droits quand elle croit à la religion! Etudiez-la vous-même cette religion, & vous apprendrez que son Dieu n'est pas un autre Dieu que celui de la raison; qu'il n'est pas un seul dogme, un seul précepte de cette raison, que la religion ne commence par confirmer; & que si elle ajoute à ses connoissances, elle fait mieux que vous le droit du sage, le droit de ne rien croire sur des prestiges ou des sophismes, mais aussi le devoir de croire sur les preuves multipliées de la puissance, de la sainteté, de la sagesse, de la sublimité du Dieu qui vous parle & de l'authenticité de sa parole.

Par ce droit de soumettre toutes ses opinions à sa propre raison, si le sophiste entend le droit de ne rien croire que ce que sa raison conçoit & ce qui a cessé d'être mystérieux pour elle, l'objet de la conspiration est encore plus voisin du délire. Avec ce nouveau droit, l'homme commence donc par ne croire ni au jour qui l'éclaire, ni à la nuit qui le plonge dans les ténèbres, jusqu'à ce que la lumière elle-même, son action sur l'homme & son esprit cessent d'être un mystère. Il ne croira donc pas à l'arbre qui végète, à la fleur qui s'épanouit & se colore; à l'être qui se meut, se reproduit, se perpétue de générations en générations; il ne croit donc à rien dans la nature; il ne croit pas à sa propre existence, tant que cette nature, & sa propre existence, & son corps, son ame ne sont pour lui qu'un abyme de mystères : pour avoir le plaisir & la gloire de se faire incrédule, il commence par se faire imbécille.

Depuis quand la mesure de notre intelligence est-elle devenue celle des choses, de leur nature, de leur possibilité

au de leur réalité ? La raiſon du vrai ſage me tient un langage bien différent. Elle me dit que l'exiſtence des objets une fois prouvée, quelque myſtérieux qu'ils ſoient, je dois les croire, ſous peine de devenir abſurde ; car alors je croirois qu'ils exiſtent, parce que leur exiſtence eſt démontrée ; & je ne croirois pas à leur exiſtence, parce que je ne puis concevoir leur nature.

Mais quel droit bien étrange encore que celui dont triomphe Condorcet ! Le droit d'être réduit, *pour ſaiſir la vérité, au ſeul inſtrument qui nous ait été donné pour la reconnoître !* Si la nature m'a laiſſé dans les ténèbres ou dans l'incertitude ſur les objets les plus intéreſſans pour moi, ſur mon ſort à venir, ſur ce que je dois faire pour éviter un deſtin que je redoute, pour obtenir un ſort que je déſire, celui-là bleſſera donc mes droits qui viendra diſſiper mes ténèbres & mon incertitude ? Que ne diſoit-il donc, l'imbécille ſophiſte, que le droit de l'aveugle eſt auſſi de s'en tenir au ſeul inſtrument que la nature lui a donné, & de n'être jamais conduit par celui qui a des yeux ? Que ne concluoit-il que l'aveugle avoit auſſi appris *avec une ſorte d'orgueil*, que la nature ne le deſtinoit pas à croire à la lumière ſur la parole d'autrui ? Qu'il eſt donc philoſophique encore cet orgueil du ſophiſte ! Il a cru *ſa raiſon abaiſſée par une foi ſurnaturelle !* Il a cru que le chriſtianiſme ravaloit ſa raiſon, en l'élévant au-deſſus de ce monde ! il a cru que le Dieu du chrétien abaiſſoit & aviliſſoit l'homme, en lui parlant de ſes deſtinées éternelles, & en lui laiſſant la mémoire de ſes merveilles pour preuve de ſa parole ! Cette prétention a été le grand motif de ſes complots contre le chriſtianiſme, & il oſoit parler au nom de la raiſon ! Et on a pu le croire philoſophe ! Et il ſe trouve encore des hommes dupes de ce délire ! Revenons à ſes maîtres, à Voltaire, à d'Alembert, à Diderot; il faut encore montrer dans leurs adeptes les triſtes dupes de l'ignorance la plus abſolue, décorée du titre de philoſophie. Ici je n'ai beſoin que de m'en tenir aux aveux les plus formels & aux confidences les plus intimes de ces prétendus philoſophes.

Eſt-il un Dieu ? N'en-eſt-il point ? Ai-je une ame à ſauver ? N'en ai-je point ? Cette vie doit-elle être toute conſacrée à l'intérêt préſent ? Dois-je penſer à un ſort à venir ? Et ce Dieu, & cette ame, & ce deſtin ſont-ils ce que je m'entends dire, ou bien faut-il que j'en croie tout autre choſe ? Voilà aſſurément les queſtions élémentaires de la vraie ſcience, de la philoſophie la plus intéreſſante pour le genre humain, & par elle-même & par ſes conſéquences. Et que répondent à toutes ces grandes queſtions tous nos prétendus ſages, à

Dupes de l'ignorance.

l'inſtant même où ils agitent leur conſpiration contre le Chriſt ? Que ſe répondent-ils entr'eux, ces hommes qui ſe donnent pour les maîtres de la ſageſſe, de la raiſon, de la lumière ? Nous avons lu leurs lettres, nous avons mis ſous les yeux du lecteur leurs propres expreſſions. (*V. ſuprà.*) Qu'y a-t-il vu ? Des hommes qui régentent l'univers, ſe faire entr'eux l'aveu formel & répété, qu'ils n'ont pas pu venir à bout de ſe former une ſeule opinion fixe ſur aucun de ces objets. Voltaire conſulté par des princes, conſulté par des bourgeois, conſulte lui-même d'Alembert pour ſavoir s'il doit croire à ſon ame, à ſon Dieu. L'un & l'autre finiſſent toujours par avouer qu'ils ſont réduits à mettre partout le *non liquet*, je n'en ſais rien. Mais que ſavent-ils donc en philoſophie, ces maîtres ſi étranges, s'ils ne peuvent pas même réſoudre entr'eux les queſtions élémentaires de la philoſophie ? De quel droit ſe donnent-ils pour les maîtres de l'univers, pour les oracles de la raiſon, ſi leur raiſon n'eſt pas encore arrivée aux portes de la ſcience dont dépendent les mœurs, les principes, les baſes de la ſociété, les devoirs de l'homme, du père de famille, du citoyen, du prince, du ſujet, & la conduite & le bonheur de tous ? Quelle eſt donc leur ſcience ſur l'homme, s'ils ne ſavent pas même ce que c'eſt que l'homme ? Et quelles ſeront leurs leçons ſur ſes devoirs, ſur ces grands intérêts, s'ils ne ſavent pas même ſa deſtinée ? Qu'eſt-ce enfin que leur philoſophie, ſi elle ſe réduit à m'apprendre que je ne peux ſavoir ce qu'il m'importe le plus que je ſache, & que tous ceux-là ſachent avec leſquels j'aurai à vivre ?

Pour me cacher la honte de ſon ignorance abſolue ſur ces premiers objets des recherches du ſage, nous avons vu d'Alembert nous répondre que peu importe à l'homme de ne pouvoir réſoudre toutes ces queſtions ſur ſon ame & ſon Dieu, & ſur ſa propre deſtinée. (*Lett. à Voltaire, des* 25 *Juillet & 4 Août* 1770.) Voltaire, en me diſant que l'on ne ſavoit rien de ces premiers principes, eſt convenu que ſon incertitude n'étoit pas une choſe bien agréable ; mais il s'eſt retranché dans cette incertitude même, en ajoutant que l'aſſurance eſt un état ridicule ou celui d'un charlatan. (*Lett. à Frédéric-Guill. P. roi de Pruſſe, du* 28 *Novembre* 1770.) Voilà donc à quoi ſe réduiſoit toute la ſcience de ces prétendus maîtres de la raiſon & de la philoſophie ! L'un avoue ſon ignorance, & l'excuſe par l'abſurdité même ; l'autre prétend que ce qu'il ne ſait pas, le charlatan ſeul prétendra le ſavoir. Qu'il eſt abſurde & riſible dans moi de ne pas me contenter de cette incertitude qui le tourmente lui-même !

Parce que d'Alembert ne ſait pas s'il eſt un Dieu ou non,

s'il a lui-même un ame ou s'il n'en a point, il faudra croire que peu importe à l'homme de savoir si tous ses intérêts se bornent à quelques jours de cette vie mortelle, ou bien s'il doit pourvoir à un sort à venir qui durera autant que l'éternité même ! Et parce que Voltaire tourmenté de son ignorance ne sait quel parti prendre, il faudra que je méprise & que j'évite même celui qui prétendra me délivrer de ce tourment, de cette inquiétude habituelle ! il faudra que j'écrase & le Christ & l'apôtre qui viendront dissiper cette inquiétude, & me délivrer de mes doutes sur mes grands intérêts ! Ce n'est pas là simplement l'ignorance de ces prétendus maîtres, c'est tout l'orgeuil & toute la folie de l'ignorance qui veut me retenir dans les ténèbres, parce qu'elle jalouse la lumière.

On ne veut pas le voir ; rien n'est pourtant plus vrai : haïr & détester, jalouser, détruire & écraser, voilà toute la science de ces prétendus sages. Haïssez l'évangile, calomniez son auteur, renversez ses autels ; vous en savez assez pour être philosophe Soyez déiste, athée, sceptique, spinosiste, soyez tout ce que vous voudrez ; niez ou affirmez, ayez un corps de doctrine & un culte quelconque à opposer à la doctrine, à la religion du Christ, ou bien n'en ayez point, ce n'est pas là ce que la secte vous demande, ce n'est pas là ce dont Voltaire prétendoit lui-même avoir besoin pour se glorifier du nom de philosophe. Quand on lui demandoit ce qu'il substituoit à la religion du Christ, il appeloit les prêtres de cette religion autant de médecins ; puis il croyoit avoir droit de répondre : que veulent-ils de moi ? Je leur ai ôté les médecins, quel service demandent-ils encore ? (*Voyez sa vie par Condorcet, édit. de Kell.*) Nous répondons en vain : Vous leur avez ôté leurs médecins, mais vous les laissez avec toutes leurs passions ; vous leur donnez la peste, quel remède leur laissez-vous pour la guérir ? Nous objectons en vain : ni Voltaire, ni son panégyriste Condorcet ne se mettent en peine de nous répondre. Faites comme eux ; appelez toutes les vérités religieuses, erreurs, mensonges, préjugés populaires, superstition, fanatisme, & vantez-vous ensuite d'avoir détruit ; souciez-vous fort peu de substituer la science à l'ignorance, la vérité au mensonge ; contentez-vous d'avoir bouleversé, vous n'en serez pas moins décoré du beau nom de philosophe.

Dupes de la corruption prise pour la vertu.

A ce prix, je ne suis pas surpris de trouver tant de ces philosophes de tous les rangs, de tous les âges, de tous les sexes ; mais à ce prix aussi, qu'il est stupide & qu'il est dupe l'orgueil qui se trouve si flatté de ce nom ! Que Voltaire & que tous ses adeptes cessent de s'en glorifier : la science réduite à détester & à détruire, ou même à se jouer, à rire

des objets religieux, à les blaſphémer, s'acquiert facilement. Je ne ſais pas pourquoi Voltaire ſembla d'abord ſe contenter d'en donner les préceptes aux rois, aux nobles & aux riches, pourquoi il crut d'abord devoir en exclure *les gredins & la canaille*. Sur un ſimple blaſphème auquel il voit les convives ſourire, ce valet ſe trouvera bientôt auſſi philoſophe que ſon maître. Il ſaura, comme lui, ſe moquer de ſon paſteur & des pontifes, des autels & de l'évangile. Ce brigand marſeillais bientôt ſe vantera auſſi, comme Condorcet, de ſecouer le préjugé vulgaire, en briſant les autels, en maſſacrant les prêtres, & il appellera auſſi, comme Voltaire, la révolution le triomphe de la raiſon, des lumières & de la philoſophie. Haranguez la plus vile populace; dites-lui que ſes prêtres la trompent, que l'enfer n'eſt qu'une invention de leur part; dites-lui qu'il eſt temps de ſecouer le joug de la ſuperſtition, du fanatiſme, de recouvrer la liberté de ſa raiſon, en deux ou trois minutes ces ruſtres payſans ſeront tout auſſi philoſophes que vos premiers adeptes. Le langage variera, mais la ſcience ſera la même. Ils haïront ce que vous haïſſez, ils briſeront ce que vous écraſez. Plus ils ſont ignorans & barbares, plus ils adopteront facilement votre haine ou toute votre ſcience.

S'il vous faut des adeptes d'une autre eſpèce, il eſt facile encore d'ajouter au nombre de vos ſages. Sans ajouter à la ſcience, la fille de Necker n'a qu'à voir d'Alembert prendre pour un bon mot quelque ſaillie impertinente contre l'évangile; la voilà philoſophe comme lui, & ſecouant auſſi le préjugé religieux comme ſœur Guillemette. On ne concevoit pas d'où venoient à nos ſages modernes tant d'adeptes femelles, tant de jeunes faquins philoſophes auſſi, avant même d'avoir eu le temps de rien lire, ſi ce n'eſt deux ou trois brochures bien impies. Ce ſiècle de lumières philoſophiques s'explique déſormais.

Mais quoi! toutes nos jeunes & vieilles laïs ſont auſſi philoſophes! Tout époux, toute femme ſe jouant de la fidélité conjugale; tout enfant que fatiguent déjà le reſpect filial, la ſoumiſſion aux lois d'un père; tout courtiſan ſans mœurs, & tous ces hommes briſant effrontément le frein des paſſions, tout cela eſt auſſi philoſophe! Tout cela ſe glorifie auſſi de ce beau nom; & Voltaire n'en rejette pas un ſeul de ſon école, pourvu qu'à tous leurs vices, à tous leurs crimes ils aient ajouté la gloire de ſecouer auſſi le préjugé religieux, de rire des myſtères, d'inſulter au ſacerdoce & d'écraſer le Dieu de l'évangile! Certes, ce ne ſont plus ici les ſimples dupes de l'ignorance priſe pour la ſcience, des ténèbres priſes pour la lumière, & du délire de la haine

pris

pris pour la fageffe de la raifon; ce font les dupes de la corruption prife pour l'école de la vertu. J'excufe la folie, la manie, la fièvre & les accès de cette haine extravagante de Voltaire tramant fes conjurations contre le Chrift. Je ne vois qu'un frénétique plus à plaindre peut-être qu'à blâmer dans Voltaire défiant les cieux même, écrivant à d'Alembert : *Encore vingt ans, & Dieu aura beau jeu*, ou répétant & affénant les blafphêmes de fa rage, & écrivant à Damilaville : *Ecrafez, écrafez, écrafez donc l'infame.* Oui, j'excufe Voltaire dompté par cette fièvre de la rage; j'excuferai jufqu'à fes adeptes & cette multitude de nobles, de bourgeois, de miniftres qui, n'ayant pas l'idée de la philofophie, fe croient philofophes, parce qu'une troupe de conjurés impies leur difent qu'ils le font; je veux bien même ne pas leur demander depuis quand le titre feul de philofophe fuffit à Frédéric, à Voltaire pour croire voir en eux les maîtres d'une fcience qu'ils firent profeffion de méprifer & d'ignorer. Je ne leur dirai pas que fi Frédéric a pu être leur maître au champ de Mars, & former des guerriers; que fi Voltaire a pu juger Corneille, & donner des leçons aux poëtes, l'un & l'autre n'en font pas pour cela des oracles en fait de religion; que cette fcience n'eft pas plus que les autres, une fcience où l'on excelle fans en avoir fait une étude fpéciale; qu'il eft abfurde en fait de religion, comme en toute autre fcience, de prendre pour fes guides & fes maîtres des hommes qui blafphêment ce qu'ils n'ont jamais fu, ce qu'ils n'ont pas même voulu favoir; des hommes dès-lors même, pareils plus d'une fois à l'enfant qui balbutie de petits fophifmes, croyant faire des difficultés infolubles, & qui brife la montre, parce qu'il ne peut pas en découvrir le reffort. Oui, je veux laiffer là toutes ces réflexions du fens commun, qui auroit dû fuffire aux adeptes pour leur rendre l'école de leurs fages au moins fufpecte, finon abfurde & rifible dans ces combats de Frédéric contre la Sorbonne, de Voltaire contre S. Thomas, de d'Alembert contre Saint Auguftin, de la fœur Guillemette contre S. Paul.

Je veux croire que tous ces grands maîtres, parlant théologie & religion ou dogme, ont pu leur paroître de vrais docteurs; mais quand ces mêmes hommes, quand toute cette école leur parlant auffi des vertus & de morale, prétendoit leur donner des règles de conduite appuyées fur la loi naturelle, comment ont-ils bien pu s'imaginer n'entendre encore que les leçons de la philofophie? Ici l'illufion perdoit jufqu'à l'ombre du prétexte. Ils n'avoient qu'à jeter un coup d'œil fur leur école même, & à fe demander fi parmi les adeptes, il en étoit un feul qui parût n'avoir renoncé à la

religion, que pour devenir sous la conduite de Voltaire ou d'Alembert, meilleur fils, meilleur père, meilleur époux, plus honnête homme, enfin plus vertueux. Ici il suffisoit de réfléchir comment il se faisoit que cette prétendue philosophie de la vertu devînt habituellement le refuge, le dernier asile & la dernière excuse de tout homme connu pour se jouer effrontément de tout ce qu'on appelle devoir, moralité; comment il se faisoit, lorsque nous reprochions à ces adeptes la perversité de leurs mœurs, que leur grande réponse fût habituellement dans ce sourire qui nous disoit : ces reproches sont bons pour l'homme qui n'a pas encore secoué les préjugés de votre évangile; nous sommes philosophes, nous, & nous savons à quoi nous en tenir.

On ne peut pas se le cacher, les faits sont trop publics. L'épouse qui rioit de la fidélité conjugale, l'adolescent qui ne connoissoit plus de frein à ses passions, l'homme qui saisissoit également & sans distinction tous les moyens licites & illicites pour arriver à son objet; jusqu'aux roués de cour, jusqu'aux femmes les plus hautement décriées, tout cela vous disoit : nous sommes philosophes. C'étoit là leur excuse. Pas un seul n'eût osé justifier la moindre faute, en nous disant : je suis chrétien; je crois encore à l'évangile. Et que les maîtres n'accusent pas ici l'erreur ou l'ignorance des disciples. L'adepte savoit bien que le nom de vertu restoit encore à son école; mais il savoit aussi à quoi ses maîtres réduisoient la vertu. Plus il étoit instruit dans leur science, plus il devoit s'approprier leurs principes en bravant les reproches de l'homme vertueux, les remords de sa propre conscience. Il savoit que ses maîtres ne jugeoient pas à propos de porter l'impudeur jusqu'à blasphémer ouvertement la morale évangélique; mais il les avoit vu effacer de leur code tout ce que l'évangile appelle des vertus, *toutes celles que la religion fait descendre des cieux*. Il avoit entendu à leur école la liste des vertus qu'elle appelle *stériles*, *imaginaires*, *vertus de préjugé*; & de la liste des véritables vertus, il effaçoit, comme ses maîtres, la pudeur, la continence, la fidélité conjugale, l'amour *filial*, *la tendresse paternelle*, *la reconnoissance*, *le mépris des injures*, *le désintéressement*, & jusqu'à *la probité*. (Voyez les textes mêmes des philosophes dans les Helviennes, tome V.) A la place de toutes ces vertus, il avoit entendu mettre l'ambition, l'orgueil, l'honneur de la gloire & celui des plaisirs, & toutes les passions. Dans la morale de ses maîtres, il savoit que la vertu n'est pas autre chose que *ce qui est utile*, & le vice autre chose que *ce qui est nuisible dans* ce monde; que la vertu n'est *plus qu'un songe*, si l'homme vertueux est malheureux. (*Voyez Helvétius*, *de*

l'Esprit & de l'Homme. --- Essai sur les préjugés, Systême de la nature, Morale univ. &c.) On ne cessoit de leur répéter que l'*intérêt personnel* étoit le seul principe de toutes les vertus philosophiques. Il savoit que ses maîtres parloient beaucoup de *bienfaisance ;* mais il savoit aussi que cette bienfaisance ne conservoit chez eux le nom de vertu que pour en faire un titre pour se dispenser de toutes les autres. *Ami, fais-nous du bien, nous te tenons quitte de tout le reste :* c'étoit la leçon expresse de Voltaire (*Fragmens sur divers sujets, art. Vertu*); mais ce n'étoit pas la dernière. Il falloit amener les adeptes à ne savoir pas même s'il pouvoit exister des vertus; s'il y avoit un bien moral qui differe du mal, & c'étoit encore là une de ces questions à laquelle Voltaire s'étoit chargé de répondre qu'on n'en fait rien, *non liquet* (*Diction. philos. art. Tout est bien*); il falloit faire plus encore, & décider que tout ce que l'on *appeloit perfections, imperfections, justice, méchanceté, bonté, fausseté, sagesse, folie, ne different que par les sensations de plaisir ou de douleur* (Lett. de Thrasib.); *que plus le philosophe examine les choses, & moins il ose dire qu'il dépende davantage de l'homme d'être pusillanime, colère, voluptueux, vicieux ; en un mot, qu'il ne dépende d'eux d'être louches, bossus, boiteux.* (Encyclop. art. Vice, édit. de Genève.) C'étoient là les leçons des sophistes conjurés; & en les recevant, vous pouviez vous croire encore à l'école de la vertu, de la philosophie ?

L'adepte philosophe eût-il été plus sûr qu'il existe des vertus & des vices, que devenoit pour lui cette distinction, quand ses maîtres lui apprenoient qu'il étoit né pour le bonheur, & que tout son bonheur étoit dans *le plaisir ou l'exemption de la douleur* (Encyclop. art. Bonheur & Préface); quand, laissant de côté toute sollicitude pour son ame, ils lui disoient que la *devise du sage doit être de veiller sur son corps* (d'Alemb. Eclaircis. sur les élém. du philos. n.° 5), ou quand ils lui crioient que c'est par *le plaisir* que Dieu l'*appelle à la vertu ?* (Volt. Disc. sur le bonheur.) C'étoient là cependant les leçons de d'Alembert, de Diderot, de Voltaire, les chefs des conjurés.

Quels motifs de vertu ces mêmes héros de la philosophie laissoient-ils encore à leur adepte, quand ils lui apprenoient qu'un Dieu ne *s'embarrasse ni de ses vertus, ni de ses vices ;* que la crainte de ce Dieu n'est *qu'une vraie folie ;* quand, pour dénaturer jusqu'à ses remords, ils lui disoient que tout homme *sans crainte est au-dessus des lois ;* que *toute action malhonnête, mais utile, se commet sans remords ; que le remords enfin ne doit être que la crainte des hommes & de*

leurs lois ; quand, pouſſant leur doctrine au-delà de toute abſurdité, d'un côté ils exaltoient ſans ceſſe la liberté des opinions, pour laiſſer l'homme libre de choiſir toujours la plus fauſſe ; quand, d'un autre côté, ils ne laiſſoient pas une ſeule de ſes actions au pouvoir de ſa liberté, pour lui ôter juſqu'au remords des plus coupables ? (*Voyez les textes de Voltaire, d'Alemb. Did. dans les Helvien. tom III.*)

C'etoit là la doctrine de tous ces conjurés, il n'eſt plus temps de le nier ; elle eſt conſignée dans preſque toutes les productions de la ſecte, dans celles-là ſur-tout qu'elle vantoit, qu'elle recommandoit comme ſes principaux chef-d'œuvres. Qu'auroient donc fait tous ces grands philoſophes, comment s'y ſeroient-ils donc pris, s'il n'avoit fallu faire de toute leur morale qu'un code de corruption & de ſcélérateſſe ? Et que falloit-il donc à l'univers, pour démontrer que ce prétendu ſiècle de philoſophie & de vertu étoit préciſément le ſiècle de tous les vices & de tous les forfaits érigés en principes & en préceptes même pour le méchant auquel ils ſont utiles ?

Dupes de la ſcélérateſſe. La ſeule choſe qui puiſſe au moins diminuer le crime de cette illuſion faite à la multitude des adeptes ſoi-diſant philoſophes, c'eſt ce qu'il en coûta aux conjurés de conſtance & d'artifices pour la propagation de leurs principes & pour le ſuccès de leur conjuration.

Mais avec ces artifices & ces machinations, qu'eſt-ce que leur philoſophie ? Suppoſons que l'univers eût pu en être inſtruit du vivant de Voltaire, de Frédéric, de d'Alembert, & avant que les cœurs ne fuſſent gâtés au point de s'applaudir de leur propre corruption ; ſuppoſons qu'on eût vu ces avis ſi ſouvent répétés que ſe donnoient les conjurés de *frapper & de cacher leur main ;* que les peuples euſſent été inſtruits de toutes ces manœuvres ténébreuſes employées ſourdement pour les ſéduire, étoit-ce bien la marche de la philoſophie qu'on eût cru reconnoître dans cette hypocriſie, dans cette diſſimulation perpétuelle, dans ces embûches qui firent ſeules tout le ſuccès des conjurés ?

Quand d'Alembert & Condorcet, Diderot, Helvétius & Turgot alloient ſe réunir a cet hôtel d'Holbach, ſous le nom d'économiſtes, & ſous pretexte d'aviſer aux intérêts du peuple, ſi ce peuple avoit ſu qu'ils alloient combiner entr'eux les moyens de l'abuſer, & de le rendre impie comme eux, de lui ôter ſes prêtres, ſes autels, & d'écraſer ſa religion ; ſi ce même peuple avoit pu ſavoir que ſes prétendus maîtres, envoyés pour inſtruire ſes enfans, n'étoient que les hypocrites émiſſaires de d'Alembert, envoyés pour corrompre l'enfance & la jeuneſſe ; que tous ces colporteurs de la ſecte,

qui vendoient ses productions à si bas prix, n'étoient que les corrupteurs soudoyés par l'académie secrette pour faire circuler ses poisons des villes aux campagnes, & jusqu'aux chaumières, étoit-ce encore à ces moyens que la secte auroit dû ce respect, cette espèce de vénération qu'elle avoit usurpée? Et la scélératesse de leurs complots connue, les conjurés n'eussent-ils encore été que des sages faits pour donner au temps où ils vécurent le nom de *siècle philosophique*? Non sans doute, la plus juste horreur eût succédé à l'admiration; & quand les lois auroient voulu se taire, l'indignation publique auroit suffi pour venger la philosophie même de l'infamie & des complots auxquels on la faisoit servir.

Qu'il soit donc humilié ce siècle d'une prétendue philosophie; qu'il rougisse, qu'il se repente, & sur-tout qu'il revienne de l'illusion que les impies ont pu lui faire; de l'illusion qu'il doit à ses vices, à sa corruption & au désir d'être trompé, peut-être plus encore qu'aux ruses employées pour le tromper. J'excuserai ce peuple, cette multitude grossière qui confesse du moins son inexpérience dans les voies des sophistes, & que l'instinct de la vertu rendit au moins la dernière à se laisser séduire; mais ces milliers d'adeptes, dans les cours, dans les palais des grands, dans les lycées des lettres, qu'ils consentent à rentrer dans eux-mêmes. En se faisant impies, ils ont cru se faire philosophes. En renonçant aux lois de l'évangile, à ses vertus bien plus encore qu'à ses mystères, ils ont pris pour des raisons profondes ces mots de préjugés, de superstition que les sophistes faisoient sans cesse sonner à leurs oreilles. Ils ne savoient pas même qu'un préjugé n'est qu'une opinion dénuée de preuves, & ils sont devenus esclaves du préjugé en rejetant une religion dont ils se glorifioient d'avoir peu étudié les démonstrations, tandis qu'ils dévoroient les productions, les calomnies de tous ses ennemis. Si ce ne sont pas là tous leurs titres à la philosophie, qu'ils en cherchent quelqu'autre dans leur cœur; qu'ils s'interrogent franchement; qu'ils se demandent à eux-mêmes si ce n'est pas la flétrissante lassitude des vertus évangéliques qui a valu leur admiration aux sophistes conjurés contre l'évangile; qu'ils voient si ce n'est pas l'amour de leurs passions qui a fait auprès d'eux toute la force de l'incrédulité, bien plus encore que les sophismes, les complots & les embûches de son école. J'ai peur que celui-là ne fût déjà méchant, qui crut voir tant de bonheur & tant de gloire à suivre les méchans. A coup sûr au moins il fut peu philosophe, celui qui crut ne voir que des philosophes où la réalité lui montroit tant de fourbes, tant de lâches, tant de conspirateurs.

Quelles qu'en soient les causes, il étoit dit qu'un siècle, dupe des artifices & des conjurations d'une école toute d'impiété, mettroit toute sa gloire à s'appeler le siècle de la philosophie. Il étoit dit aussi que ce même siècle, dupe d'un vrai délire & de toute la rage de l'impiété prise pour la raison, & dupe du serment de la haine & du vœu d'écraser la religion, pris pour le vœu de tolérance, d'égalité, de liberté religieuse; dupe encore des ténèbres prises pour la lumière, de l'ignorance même prise pour la science, & dupe d'une école de toute corruption prise pour l'école de toutes les vertus; dupe des artifices & de toutes les machinations, de toutes les trames de la scélératesse, prises pour les conseils & les moyens de la sagesse : oui, il étoit dit que ce même siècle seroit encore dupe des complots de la rebellion, prise pour l'amour même de la société & pour la base de la félicité publique.

La conjuration contre l'autel, la haine que les chefs des conjurés avoient vouée à Jésus-Christ, n'étoient pas le seul héritage que les héros de cette prétendue philosophie laissoient à leur école. Voltaire s'étoit fait le père des sophistes de l'impiété; il n'avoit pas encore quitté la terre, qu'il se trouva le père des sophistes de la rebellion. Il avoit dit à ses premiers adeptes : écrasons les autels, & qu'il ne reste pas au Dieu des Chrétiens un seul temple, un seul adorateur; son école ne tarda pas à dire : écrasons tous les sceptres, & qu'il ne reste pas aux rois de la terre un seul trône, un seul sujet. De leurs succès communs devoit bientôt naître cette double révolution, qui de la même hache alloit abattre en France les autels du vrai Dieu, la tête des pontifes, le trône du monarque, la tête de LOUIS XVI, & menacer du même sort tous les autels du christianisme, tous les rois de la terre. Aux complots enfantés sous le voile d'égalité, de liberté, de tolérance religieuse, devoient succéder les complots enfantés sous le voile d'égalité, de liberté politique. Les mystères de cette seconde conspiration à dévoiler, & ces nouvelles branches des sophistes de la rebellion, entées sur les sophistes de l'impiété, dans la généalogie des Jacobins modernes, seront l'objet de la partie suivante de nos Mémoires.

Fin du Tome premier.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome premier.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. Page v
CHAP. I. *Des principaux auteurs de la conspiration.* 1
CH. II. *Existence, objet, étendue, époque de la conjuration antichrétienne.* 14
CH. III. *Secret & union des Conjurés.* 20
CH. IV. *Premier moyen des Conjurés. Encyclopédie.* 29
CH. V. *Second moyen des Conjurés. Extinction des Jésuites.* 40
CH. VI. *Troisième moyen des Conjurés. Extinction de tous les Corps religieux.* 55
CH. VII. *Quatrième moyen des Conjurés. Colonie de Voltaire.* 65
CH. VIII. *Cinquième moyen des Conjurés. Honneurs académiques.* 69
CH. IX. *Sixième moyen des Conjurés. Inondation des livres*
CH. X. *Spoliations. Violences projetées par les Conjurés, & cachées sous le nom de Tolérance.* 83
CH. XI. *Rôle, mission, service & moyens particuliers de chacun des chefs de la Conjuration antichrétienne.* 88
CH. XII. *Progrès de la Conspiration sous Voltaire. Première Classe. Disciples protecteurs. Adeptes couronnés.* 105
CH. XIII. *Seconde Classe de Protecteurs. Adeptes Princes & Princesses.* 117
CH. XIV. *Troisième Classe des Adeptes protecteurs, Ministres, grands Seigneurs, Magistrats.* 127
CH. XV. *Classe des Gens de Lettres.* 150
CH. XVI. *Conduite du Clergé envers les Conjurés antichrétiens.* 164
CH. XVII. *Nouveaux & plus profonds moyens des Conjurés pour séduire les dernières classes des Citoyens.* 171
CH. XVIII. *Progrès généraux de la Conjuration dans toute l'Europe. Triomphe & mort des chefs de la Conjuration.* 185
CH. XIX. *De la grande illusion qui a fait le succès des Sophistes de l'impiété dans leur Conjuration contre l'Autel.* 196.

Fin de la Table du Tome premier.